

1910

SULPHUR
CHAMO.
MANDRAG.
VESP. CEA.
TUBIF. FLORI.
CALIST.

Repetitio Symplicium

1914

BIBLIOTHEQUE HOMOEOPATHIQUE,

Publiée à Genève

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MÉDECINS.

TOME SECOND.

PARIS,
BALLIÈRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE,
ET LONDRES, MÊME MAISON, 219 REGENT STREET.

GENÈVE,
ABRAHAM CHERBULET, LIBRAIRE.

MÉDECINE
1853. LONDRES

GENÈVE. — DE L'IMPRIMERIE CH. GRUAZ,
Rue du Puits-Saint-Pierre.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE.

DU SOUFRE,

Par le D^r HARTLAUB (*Ann. hom. Klin.* 3^e B. p. 253),

AVEC DES REMARQUES DU D^r PESCHIER.

LE SOUFRE est une substance d'une si grande importance en homœopathie, j'en ai déjà éprouvé de si brillans et si heureux effets, que je crois rendre un service éminent à mes honorables confrères en faisant passer dans notre langue le morceau suivant du célèbre HARTLAUB sur ce remède, quoiqu'il ne soit que la première partie du travail que promet cet habile praticien. Je chercherai à le compléter en y joignant quelques faits de ma pratique, et les remarques qu'ils ont produites en moi ou dont ils ont été la conséquence. L'homœopathie est une science tout empirique, expérimentale; ce n'est qu'en répétant et classant les observations, qu'on lui fera atteindre le point de perfection désirable; les bons observateurs sont appelés, par la communi-

cation de leurs succès ou de leurs insuccès, à travailler à l'édifice médical destiné à remplacer tous les autres.

Avant que HAHNEMANN eût publié sa doctrine des maladies chroniques, les vrais homœopathes avaient soupçonné l'importance du *soufre* dans cette catégorie de maladies, qui résistent opiniâtrément à tous les autres remèdes. Ils y avaient été conduits par l'examen des nombreux symptômes que produit cette substance, et peut-être aussi par une idée obscure de l'existence d'un virus ou principe d'éruption comme base ou comme cause de ces maladies. Mais, depuis que HAHNEMANN a représenté la psore comme fondement de la plupart des affections chroniques, et nous a guidé dans l'emploi des antipsoriques pour obtenir leur guérison, le *soufre* a commencé à jouer un rôle bien autrement important; et cela à bien juste droit. Rappelons, en effet, que dans le tableau des symptômes du *soufre*, on retrouve la plupart de ceux des autres antipsoriques connus; ensorte qu'on pourrait presque qualifier le *soufre* d'antipsorique universel. Et, dans un certain sens, il l'est bien réellement. Je dois pourtant avouer que je ne suis pas encore parvenu à poser des limites bien tranchées entre les antipsoriques et les non-antipsoriques, ou à comprendre où elles sont; personne jusqu'ici ne les a découvertes; et j'ai de la peine à croire qu'il y en ait réellement dans la nature d'aussi exactement des-

sinées que dans la tête de certains homœopathes. La nature se plaît à établir partout des transitions successives ; et elle peut bien avoir donné à certains principes médicaux la puissance de détruire la psore dans des degrés différens, ensorte que les uns la possèdent un peu, d'autres davantage, d'autres enfin la manifestent dans certaines circonstances seulement ; peut-être même n'existe-t-il pas un remède qui en soit totalement privé. Nous guérissons souvent des affections morbides, chez des sujets dans lesquels il est impossible de méconnaître l'action de la psore, très-vite et très-sûrement, avec des remèdes qui n'ont pas encore été portés sur le catalogue des antipsoriques. Il est vrai que ces guérisons ne sont pas toujours de longue durée ; c'est-à-dire que le sujet n'est pas préservé à jamais du retour du mal qui a été écarté, non plus que de l'explosion d'autres maux qui portent des traces évidentes de psore. Mais on voit semblable retour avoir lieu même après l'usage des antipsoriques ; ce qui indique que tel remède a dompté l'éruption de la psore, mais non la psore elle-même ; encore moins qu'il l'a totalement anéantie, détruite. Je n'en veux pas conclure que ce dernier point soit impossible à atteindre ; mais la rencontre d'une foule de choses dans la vie, le rend au moins très-difficile. Je mets en tête le défaut de constance des malades qui, communément, se regardent comme guéris pour toujours dès qu'ils sont délivrés des douleurs ou des maux qu'ils ont éprouvés jusqu'au moment où on leur a admi-

nistré les remèdes curatifs, ou même dès que l'intensité seule de ces maux a été diminuée. Je compte ensuite la difficulté qu'apportent les rapports si multipliés de la vie sociale, à maintenir éloignés du corps vivant toutes les influences préjudiciables. En troisième lieu, l'usage et l'abus antérieur de remèdes donnés à grandes doses. Enfin, dans beaucoup de cas la brièveté même de la vie, sans énumérer plusieurs autres circonstances.

Je suis persuadé que l'homme chez lequel la psore s'est une fois développée pendant un certain temps, lors même qu'il a été *guéri* dans le sens ordinaire de ce mot, ne peut retrouver une santé durable qu'en répétant, pendant une année entière et à des intervalles déterminés, l'usage des antipsoriques. Et je proposerais, pour règle d'un tel traitement, où l'on a affaire non à une maladie proprement dite et aux symptômes qui la dénotent, mais seulement aux germes d'une maladie qui n'a pas encore éclaté, qu'on prît les principaux indices de celle dont a souffert antérieurement le sujet pour fil conducteur de la médication. De cette manière, on irait, à mon avis, au devant du retour des éruptions psoriques, et l'on viendrait à bout de déraciner complètement la psore, dans les cas les plus favorables, et, dans les autres, d'en diminuer tellement l'influence, qu'on n'aurait plus rien ou presque plus rien à en redouter.

Je sais très-bien que ce ne sont là que des vœux qui seront rarement accomplis, parce que le plus souvent c'est la bonne volonté qui manque pour ter-

miner un traitement. Néanmoins, lors même qu'on ne viendrait pas à bout de déraciner complètement la psore dans un homme, mais, comme cela arrive à l'ordinaire, qu'on ne ferait qu'éloigner pour un temps les maux dont elle est la source, on aurait infiniment gagné pour le bonheur des hommes; et l'homœopathie s'élève déjà d'autant, par dessus les autres méthodes de guérir, qu'elle le peut et qu'elle le fait.

Après cette digression, et pour en revenir à notre objet, quelle que soit la limite qui sépare les antipsoriques et les non-antipsoriques, il est certain qu'il se présente des cas de maladie qui réclament pour leur guérison l'un ou l'autre des remèdes qui ont été jusqu'ici connus sous le nom d'antipsoriques; et que, d'un autre côté, il en est qui, quoiqu'ils paraissent offrir l'indication de remèdes non-antipsoriques, réclament le *soufre*, et sont guéris par lui sans aucun autre moyen. Je me suis tourmenté avec mainte maladie, jusqu'à ce que j'aie eu donné le *soufre*, dont une guérison prompte a été la suite; cela m'est arrivé avec les adultes et avec les enfans; ces cas me paraissent avoir offert les premières pousses d'une psore en pleine germination. Si cette parasite a déjà pris de fortes racines et s'est déjà ramifiée dans tout l'organisme, il est rare que le *soufre* suffise seul, quoiqu'il soit de la plus grande utilité de l'intercaler quelquefois parmi d'autres substances.

Il est surprenant et difficile à expliquer que, lorsqu'on administre une seconde dose de *soufre*, soit

qu'elle suive immédiatement la première, ou qu'elle soit donnée après un autre remède, et toujours au bout d'un espace de temps convenable, que cette seconde dose, dis-je, ne produise point, au même degré, les bons effets qu'on a observés à la suite de la première; et il n'est pas moins remarquable que celle-ci opère quelquefois après les deux ou trois premiers jours, une amélioration très-sensible, laquelle ne dure guère, et qu'on cherche vainement, pendant le cours de la médication, à retrouver, ou par une seconde dose de *soufre*, ou par quelque autre remède. Je n'ai réellement rencontré ce phénomène que chez les malades qui, dès le commencement, donnaient peu d'espoir de guérison.

Depuis que Hahnemann a publié la préparation des antipsoriques, nous employons le *soufre* sous deux formes, l'alcool soufré (*spir. sulf.*) ou *teinture de soufre*, ou le *soufre* trituré sec. Je ne veux parler ici ni du *foie du soufre*, ni du *sulfure d'antimoine*. Je déclare que je n'ai point encore pu saisir la différence essentielle des deux premières préparations; l'une et l'autre sont du *soufre* et doivent agir en conséquence de sa présence. La différence d'action ne consiste peut-être que dans l'intensité et dans la durée. Je crois avoir reconnu avec certitude que le *spir. sulf.* est plus énergique et plus pénétrant, et que sa force parcourt mieux et plus promptement tout le corps, que ne le fait le *soufre* trituré; je l'ai surtout employé dans les cas où j'avais affaire à une psore développée; quant au *soufre* sec, je l'ai parti-

culièrement appliqué aux maladies de peu d'importance et d'un cours rapide.

Avec l'un et l'autre j'ai obtenu des guérisons. Il serait à désirer qu'on recherchât avec soin et qu'on exposât nettement la différence d'action qui existe entre ces deux préparations : jusque-là on n'aura aucun point assuré pour se déterminer à choisir l'une de préférence à l'autre. J'ai le plus souvent employé exclusivement le *spir. sulf.* non atténué, à la dose d'un granule, rarement de deux. Deux fois seulement, je me suis servi de la 3^oe atténuation, et je crois lui avoir reconnu beaucoup plus d'énergie qu'à la première ; c'est pourquoi, je l'avoue, j'ai eu une certaine peur de l'employer davantage. J'aurai soin, dans la suite de ce mémoire, d'indiquer la préparation et la dose que j'ai employées.

Je ne regarde pas comme absolument nécessaire que l'on commence le traitement d'une maladie chronique par le *soufre* ; quelquefois, en le donnant ainsi, j'en ai retiré des grands avantages visibles, quelquefois point du tout ; quelquefois la guérison n'a point laissé voir de progrès, lorsque j'avais commencé par un autre antipsorique, avant que j'eusse intercalé une dose de *soufre*. Les succès les plus favorables se sont toujours montrés lorsque la maladie n'était pas très-ancienne, que le sujet n'avait pas beaucoup souffert d'autres maladies, et qu'il ne lui avait été administré qu'un petit nombre de remèdes allopathiques, ou que des remèdes peu énergiques. L'usage allopathique préalable du *soufre* ne m'a

jamais empêché de le donner homœopathiquement, lorsque je le jugeais indiqué; car, même alors, j'en ai remarqué de très-bons effets, quoiqu'ils fussent moins notables et durables que si le malade n'eût pas encore reçu cette substance. D'autres homœopathes ont, ainsi que moi, fait la même expérience avec d'autres remèdes, par exemple, le *mercure* dans la syphilis. L'on aurait incontestablement des succès bien plus fréquens avec le *soufre* homœopathique, si les allopathes ne l'employaient pas si souvent et si hors de propos. — Je ne comprends point pourquoi, dans le cours d'une médication antipsorique, après avoir donné le *spir. sulf.*, il faudrait recourir au *soufre* trituré et atténué dans l'esprit-de-vin, pour l'administrer une seconde fois, ainsi que le veut HAHNEMANN dans le premier volume de ses *Maladies chroniques*.

Outre les précieuses indications de HAHNEMANN pour l'emploi du *soufre*, nous en possédons quelques-unes données par RUCKERT (voy. *Archiv.* X. 2. p. 105), qui les circonscrit aux maladies qui se lient avec les affections de la peau. Il incombe à tout homœopathe d'étendre autant que possible la sphère d'activité de ce remède (ainsi que des autres antipsoriques), qui joue un rôle si important parmi les antipsoriques, en multipliant les expériences médicales. Je vais donner ici ce que l'observation m'a appris, quoique ce ne soit pas encore grand' chose, et que ce soit loin d'épuiser le sujet.

J'ai trouvé le *soufre* éminemment utile dans cer-

tains états de fièvre, qui surviennent notamment chez les enfans, tantôt avec le type continu rémittent, tantôt sous forme de fièvre lente, et qui sont liés avec des affections très-variées. Je pourrais qualifier ces fièvres de *psoriques*, parce qu'elles bravent tout autre remède, qu'elles réclament le *soufre*, et qu'elles se montrent, par son influence, sous la forme d'une psore aiguë.

Je vais donner l'observation détaillée de quelques-uns des cas les plus surprenans; je raconterai en peu de mots ceux où la maladie s'est montrée plus simple.

Un enfant de 6 ans, d'une constitution délicate, qui n'avait point encore eu d'éruption, mais qui était sujet à l'épistaxis et aux congestions fébriles de la tête (lesquelles avaient été très-promptement réprimées par l'*aconit*), fut saisi, au mois d'avril de cette année, d'une maladie très-semblable à ses anciennes affections de la tête. J'avais été toujours autrefois le médecin de la maison, et l'enfant avait été traité homœopathiquement dans les cas qui s'étaient offerts; mais cette fois les parens s'adressèrent à un médecin allopathe, qui appliqua des sangsues aux tempes et prescrivit une potion nitrée. L'état de l'enfant, loin de s'améliorer, empira, et les parens revinrent à l'homœopathie et à moi. Il ne fallut pas moins que les prières et les larmes d'une mère qui ne possédait que cet enfant, pour m'engager à reprendre un traitement commencé de la sorte, et à y appliquer mes principes; car tout traitement allopathique préalable, et surtout les évacuations san-

guines dans les inflammations, augmentent beaucoup les difficultés pour un homœopathe. Ce fut ici le cas; dès le début, une ou deux doses d'*aconit* eussent très-probablement abrégé la maladie, ou l'eussent peut-être terminée; maintenant l'*aconit* était inutile. La maladie, après plusieurs jours de faiblesse et de défaut d'appétit, se montrait sous la forme d'un petit frisson suivi de chaleur, qui durait depuis cinq jours avec très-peu de rémission; le pouls était fréquent, dur; la face rouge; les yeux étaient éteints, ternes; les paupières mi-closes; le décubitus était constant, avec assoupissement et apathie, quoique sans sommeil proprement dit; l'appétit nul; l'urine rouge, rare, trouble; les selles étaient retardées; le nez était sec et la soif très-grande.

Si la chaleur quittait le malade pendant une demi-heure seulement, il se levait, mais il était incapable de se tenir sur ses jambes; pendant ces courtes rémissions, il était quinteux et morose au suprême degré. Le troisième jour, après l'apparition de la fièvre, une éruption érysipélateuse s'était manifestée sur la joue gauche, entre l'œil et la tempe; elle était d'un rouge pâle, accompagnée de prurit et de gonflement de la peau; elle augmentait et diminuait, mais ne disparaissait jamais totalement; elle persista pendant tout le cours de la maladie, attaqua surtout les paupières, tout le côté gauche de la face, le nez, l'oreille et une assez grande étendue derrière celle-ci, s'étendit même sur le front jusqu'au-delà de la ligne médiane, mais n'atteignit aucune autre portion

du côté droit de la face, et se termina par la desquamation. Cet érysipèle ne suivit aucune règle dans sa diminution et son exacerbation alternatives; cependant il augmentait quelquefois pendant l'exacerbation de la fièvre, sans croître proportionnellement à l'intensité de celle-ci, et d'autrefois la fièvre n'était point suivie d'une aggravation de l'érysipèle.

Je donnai à l'enfant, par intervalles convenables, *acon.*, *bellad.*, *rhus*, *nux*, *opium*, sans succès prononcé; pourtant après les deux premières doses d'*aconit*, il survint la nuit un sommeil rafraîchissant, qui dura presque sans interruption; après la *belladone*, la tête fut plus libre pendant un court espace de temps, et l'enfant se montra plus gai; les selles aussi furent plus régulières; mais ces légers changements laissèrent intacte la maladie principale. La fièvre, pendant l'emploi de ces moyens, avait cessé d'être continue; elle était chaque jour irrégulière, tantôt avançant, tantôt retardant; elle commençait par le froid des mains, qui était suivi d'une chaleur générale, avec transpiration des avant-bras et soif; le reste de la peau était et demeurait toujours sec, presque semblable à du cuir; cette partie, pendant la convalescence, tomba en lambeaux d'épiderme. Toutes les autres circonstances persistèrent dans l'état ci-dessus décrit. L'enfant était fort amaigri et déchu.

Alors je donnai *sphir. sulph.* O^o, et résolu d'attendre s'il s'ensuivrait tôt ou tard une guérison. La suite prouva que je faisais bien; au 2^e jour, la fièvre

et tout l'appareil morbide restèrent intacts; le 3^e jour, la fièvre baissa et l'ensemble du malade s'améliora; au 4^e, tout reparut comme avant le *soufre*; mais le 5^e, tout alla étonnamment bien. Dès ce moment, la guérison marcha à pas de géant; depuis le 6^e jour, la fièvre quitta pour toujours, l'érysipèle diminua beaucoup et disparut bientôt après; l'enfant put se tenir sur ses jambes, et ne tarda pas à marcher tout seul; l'urine devint claire et jaune; en un mot, huit jours après l'administration du *soufre*, l'enfant fut guéri.

Le plus surprenant fut le changement d'humeur qui se montra depuis le 6^e jour; tout caprice fut comme enlevé par enchantement; et l'enfant fut sans interruption gai, amical, et toujours prêt à jouer.

Il est incontestable que la disposition de l'esprit est de la plus haute importance pour le diagnostic de l'état de santé des enfans, surtout de ceux qui ne peuvent point encore parler. Un enfant cesse-t-il de rire, devient-il morose, pleureur, ne se laisse-t-il émouvoir ni par les paroles, ni par l'attrait des jouets qui sont à sa portée; il est certainement malade. En sens inverse, dès que je vois le rire reparaitre chez un enfant malade, c'est pour moi un signe certain d'amélioration, même dans les cas les plus dangereux.

Voici un autre cas où j'ai employé *spir. sulph.* O^o avec autant de succès, quoiqu'avec moins de promptitude; cette fois, aucun autre moyen n'avait précédé son usage.

Un enfant de 6 ans, qui n'avait encore eu ni éruption, ni maladie grave, s'alita vers la fin de l'année dernière pendant six semaines; il n'y eut pas moyen de savoir précisément de quelle nature était l'affection dont il avait souffert; j'appris seulement que le siège du mal était dans la poitrine, qu'il avait toussé de temps en temps, avait eu quelque accès de fièvre, et que ses lèvres avaient grossi et enflé. Pendant cette maladie, il avait beaucoup diminué. Il est probable qu'un état inflammatoire s'était manifesté dans les poumons. C'est par centaines et par milliers que l'allopathie livre à l'homœopathie des enfans chez lesquels un état inflammatoire des poumons méconnu, mal traité, ou traité par des antiphlogistiques énergiques, est devenu la source d'une affection chronique qui fait périr les enfans d'asthme, de suppuration ou de phthisie pulmonaire. Il y a dans ces divers états de maladie un moment auquel il est encore temps d'apporter remède, et c'est alors le *soufre* qui est souverainement utile. Si ce moment est passé, si la fièvre hectique est complètement développée, si les forces sont épuisées, si la maigreur est extrême, la peau flétrie et sèche, la toux constante, alors le *soufre* ne sert plus à rien, et tout remède est devenu inutile, du moins dans la plupart des cas. Mais il n'arrivera que très-rarement (sauf par un conflit de circonstances fâcheuses), lorsque les enfans auront été sains auparavant, qu'un traitement homœopathique appliqué à une inflammation des voies aériennes laisse se former de pareilles affections secondaires.

L'emploi opportun de quelques doses d'*aconit* suivi de *bryon*, et si celle-ci n'est pas suffisante, de *spir. sulph.*, préservera toujours le malade.

En commençant, le 15 janvier, le traitement de l'enfant sus-indiqué, j'appris que depuis sa dernière maladie, il ne s'était jamais parfaitement rétabli; et que, depuis 12 jours, les maux avaient reparu d'une manière surprenante. Il avait une toux sèche, fréquente, par accès courts; en dormant, sa respiration était précipitée, et une forte transpiration couvrait tout son corps, en particulier, sa tête; son nez était rouge, souvent gonflé; la lèvre supérieure, comme dans les scrophules, était épaissie; le visage pâle et tuméfié; les chairs flasques et flétries; les forces nulles, ensorte que l'enfant se refusait à marcher et qu'il avait le grand air en horreur; l'appétit était faible; les selles normales; l'urine tantôt claire, tantôt trouble et sédimenteuse; chaque après-midi, une chaleur forte se manifestait par places, les mains et le front devenaient brûlans, et les deux joues, ou seulement une, se couvraient d'une rougeur circonscrite, tandis que l'enfant restait couché pendant environ deux heures; il était d'ailleurs grondeur, triste, sombre, et il fuyait le jeu. — En 10 ou 12 jours, tous ces symptômes disparurent sous l'influence du *soufre*.

Un autre enfant de 6 ans, chez lequel sa santé précédente n'avait montré aucune trace de psore, tomba malade subitement le 25 mai 1831, vomit plusieurs fois des matières vertes, des liquides amers,

prit de la chaleur et de la soif, ressentit une douleur dans le côté gauche de la poitrine, sur lequel il ne put plus se coucher, prit une respiration courte, un pouls précipité sans être dur, et passa la nuit suivante sans dormir, agité et dans le délire. Après une dose d'*aconit*, ces symptômes se répétèrent le 26 et pendant la nuit, où l'enfant délira, eut des éclats de rire, et chercha à sortir de son lit. Le lendemain matin, survint une douleur brûlante dans le ventre, et je trouvai l'abdomen très-sensible au toucher; la toux s'était développée, et le malade avait un peu craché de sang. Tous ces symptômes durèrent encore 5 jours, et quelques autres douleurs se manifestèrent, qui allaient et venaient, et acquéraient de la violence tantôt ici, tantôt là, en particulier, au bas-ventre, à l'épigastre, dans les muscles gauches du col et sous la clavicule gauche, où le moindre attouchement était insupportable; enfin le corps entier acquit une sensibilité douloureuse générale. La chaleur devint constante avec exacerbation le soir. Le malade ne mangeait presque plus rien, était totalement découragé, se plaignait et se lamentait sans cesse, et n'était tranquille que dans les rémissions; il ne dormait qu'un peu après minuit, s'amaigrissait visiblement, et devenait si faible, que, même dans les premiers jours de la convalescence, il ne put pas marcher. L'affection pulmonaire n'éprouvait aucun changement, et, le 27, un caillot de sang comme un pois, fut rejeté par la toux. Les crachats étaient rares, et ne furent que peu de temps teints de jaune

comme par de la bile pure ; les selles furent interrompues , ce qui ne surprit pas , puisque l'enfant n'avait rien mangé ; l'urine resta claire et jaune , et ne déposa qu'une seule fois , le 28. *Bry.* , *bell.* , *arn. acon.* n'amènèrent aucun changement essentiel.

Au 1^{er} juin , je donnai *spir. sulph.* O^o , et d'heure en heure on vit tous les symptômes diminuer , et avoir disparu le 4 , où il ne restait qu'un peu de faiblesse , laquelle n'exigea aucun remède pour disparaître elle-même ; ce fut l'affaire seule du temps.

Le cas suivant appartient à la catégorie nombreuse de ceux pour lesquels on a peine à trouver un nom ; mais quant à la connexion particulière des symptômes pathologiques qu'il offrit , il est des plus rares. — Une femme de forte corpulence , bien réglée , âgée de 41 ans , qui avait toujours été constipée , et avait éprouvé des démangeaisons à la peau , mais qui , à cela près , se portait très-bien depuis longtemps , ressentit subitement des élancemens dans les tempes , le 29 octobre 1831 , après avoir mangé la veille beaucoup de viande grasse ; elle était dans ce moment assise , et faisait gaiement la conversation ; elle poussa un cri , et laissa , sans connaissance , tomber sa tête sur le côté droit ; le corps resta roide quelques minutes , puis la connaissance revint , et la malade vomit à plusieurs reprises une quantité de mucosités acides. Elle se plaignit d'abord d'une constriction douloureuse aux tempes et quelquefois à l'occiput. La nuit suivante , le vomissement se répéta trois fois. — Je ne citerai que la *bell.* que j'em-

ployai d'abord, et passerai sous silence les autres remèdes que je donnai vainement, en suivant l'indication des symptômes; mais je vais décrire ceux-ci suivant l'ordre de leur apparition.

Dans les premiers jours, quelques mouvemens irréguliers de fièvre; rougeur, chaleur; pouls vite, plein; soif modérée; agitation, angoisse, besoin de se mouvoir d'un côté et de l'autre, particulièrement dans les bras; ce besoin ne se liait pas avec le degré de fièvre, et il reparut surtout lorsque la fièvre ne se montrait plus. Le sommeil en fut détruit dans la première moitié de la maladie, où elle prit le type tierce. — Au 5^e jour, douleur violente au coccyx, qui gagne le côté externe de la cuisse droite, et se fixe près du grand trochanter, qui, ainsi que le coccyx, devient très-sensible au toucher, sans gonflement ni rougeur, ensorte que la malade ne pouvait, couchée ou assise, se tenir que sur un coussin annulaire, et, lorsqu'elle avait été long-temps assise, se redresser sans les plus grandes douleurs. Plus tard, ce symptôme ne se fit apercevoir que par le mouvement ou lorsque la malade reposait sur la partie affectée. D'autres fois c'étaient des élancemens douloureux, qui se faisaient sentir dans le coccyx, et correspondaient à une sensation pareille dans la tempe droite; à cela près, la tête était le plus souvent libre, quoique la malade se plaignît d'étourdissemens périodiques, et de douleur avec faiblesse dans le front. L'appétit était presque toujours bon; la constipation semblable à celle de l'état sain, et du-

rait 4 ou 5 jours. Cet état dura jusqu'au 17 novembre, où la malade, après être restée 7 jours sans avoir de selle, eut une attaque pareille à celle par laquelle la maladie avait débuté. Il est vrai, qu'impatiente de ne point aller du ventre, elle avait pris, sans mon autorisation, une demi-once de sel d'epsom. Quelques heures après, sentant le besoin d'évacuer, et voulant se lever, elle sentit subitement de violens élancemens dans le côté droit de la tête et perdit la connaissance, tandis que la face devint d'un rouge foncé, que la bouche se tordit et que l'écume en sortit. Au bout d'une minute, la malade se reprit, et eut une selle très-abondante. Il s'ensuivit un grand épuisement. De ce moment jusqu'à la guérison, aux symptômes décrits s'ajouta un engourdissement du pouce gauche, et une difficulté de prononcer, dans la conversation, tel ou tel mot distinctement, sans que la malade s'en aperçut.

Le 3 décembre, je donnai *spir. sulph.* O^o, et je crois pouvoir avec certitude lui attribuer la guérison; 4 ou 5 jours après tout alla mieux, les selles se régularisèrent; et 10 ou 12 jours après l'emploi du *soufre* la guérison fut parfaite.

C'est pour moi une certitude complète que, dans ce cas et tout autre pareil, il est absolument nécessaire d'attendre long-temps l'action du *soufre*; elle ne s'est jamais manifestée à mes yeux avant le 4^e ou 5^e jour. Je ne dois pourtant pas omettre que, dans le dernir cas, j'avais donné *spir. sulph.* O^{ooo}, le 14 novembre, 3 jours avant la dernière attaque d'apo-

plexie; cette dose était peut-être trop forte; mais son action a dû être anéantie par l'arrivée du *sel d'epsom*.

Ici se termine la première partie du travail de l'auteur; la seconde n'a point encore paru; je vais maintenant mettre sous les yeux des lecteurs quelques-uns, choisis sur un grand nombre, des cas qui me sont propres, accompagnés de quelques réflexions.

GALE. — Comme il n'y a pas de maladie qui résume mieux l'idée de *psore* que la *gale* proprement dite, c'est contre elle que j'ai dirigé le plus souvent l'emploi du *soufre*; cependant, je dois l'avouer, ce n'est pas dans cette affection que j'ai eu le plus à m'en louer comme moyen guérissant; le traitement de la *gale* par le *soufre* seul, est extrêmement long, et fatigue le plus souvent la patience des malades, habitués qu'ils sont à croire qu'on peut et qu'on doit guérir la *gale* en quelques jours seulement; il est vrai que, dans ce court espace de temps, les allopathes font disparaître les boutons au moyen de frictions avec l'*onguent soufré* ou le *citrin*, qu'on sait être un mélange de graisse et de mercure dissous dans l'acide nitrique, ou bien encore avec des bains dans l'eau chargée de foie de soufre alcalin, médication plus lente, mais moins dangereuse que les premières.

Mais, faire disparaître la gale, est-ce la guérir? N'est-ce pas plutôt cacher la maladie, et disposer le patient, le malade, à courir les chances les plus graves pour l'avenir? Et si la gale simple résiste si opiniâtrément à l'emploi du *soufre* seul, cela ne vient-il point de ce que rarement elle est inoculée, communiquée par contact à un individu qui en était préalablement tout-à-fait exempt? Dans ce cas, que je crois très-fréquent, le *soufre* se trouve chargé à la fois de faire disparaître la maladie dissimulée, et d'attaquer la maladie récente, double rôle qui exige beaucoup de temps pour être convenablement rempli. On voit par là que la *gale* est rarement *simple*; et cette circonstance justifie la nécessité où est l'homœopathe d'employer successivement plusieurs antipsoriques et même plusieurs polychrestes avant de parvenir à détruire l'infection et à guérir le sujet infecté. Je n'ai point encore pu faire des expériences assez répétées pour avoir établi un traitement sûr à cet égard; il faudra probablement, pour y parvenir, la réunion des efforts et la combinaison des procédés de plusieurs homœopathes; j'appelle sur ce sujet leur plus sérieuse attention.

DARTRES. — J'ai été jusqu'à ce jour plus heureux avec les dartres; sans doute elles sont plus ou moins rebelles au traitement; néanmoins, le *soufre* seul m'a réussi admirablement dans bien des cas; je vais en citer quelques-uns.

Le sieur C...n, garçon brasseur, âgé de 26 ans, me fut amené en avril 1832, par une personne qui,

traitée depuis plusieurs années par un allopathe, au moyen des saignées et des sangsues, à l'occasion de douleurs de tête intenses, avec éruption de rougeurs au front et à la face, avait été soulagée par l'homœopathie, au point de se croire guérie ; le moyen que j'avais employé avec tant de succès, était le *soufre*. C...n donc arriva chez moi la figure couverte de bandeaux qui ne permettaient de voir que ses yeux et son nez ; ces voiles cachaient une effroyable *dartre mentagre* qui s'étendait d'une oreille à l'autre, et qui rendait le sujet hideux à ses propres yeux. Une première dose de *soufre* le mit en état, au bout d'environ 15 jours, d'enlever un des bandeaux ; une seconde dose, administrée le 16 mai, lui permit de se contenter de porter sa cravate un peu haute ; une troisième, donnée en juin, fit complètement disparaître toute trace de la maladie, ensorte qu'une quatrième dose fut inutile ; en fin de juin, la peau de la figure de C...n était nette sur toute sa surface, et il était impossible de distinguer sur quel point elle avait été altérée. J'ai fait voir C...n à plusieurs personnes qui pouvaient à peine croire qu'il eût été malade ; quant à lui-même, il s'était attendu à un traitement de plusieurs mois, et fut bien surpris d'en être quitte pour quelques semaines. Et ici on ne saurait justement alléguer que probablement le régime a fait autant et plus que le remède ; l'état de brasseur qu'exerce C...n l'empêchait de se mettre à une diète tant soit peu sévère, et sa condition d'ouvrier l'obligeait à se nourrir de ce qui était mis sur

la table du maître; c'est donc bien réellement et uniquement au *soufre* qu'il est redevable de sa guérison, qui ne s'est probablement pas démentie, car pour C...n, je ne l'ai plus revu.

M^{lle} M. R. vint à peu près dans le même temps me consulter pour une *dartre furfuracée* qu'elle portait à la joue gauche depuis un temps un peu long. Je lui administrai le *soufre* seul, et en peu de semaines la dartre disparut complètement.

M^{me} G. L. portait sur le poignet droit une dartre boutonneuse très-volumineuse, qui la forçait à recouvrir et à cacher cette partie; cette maladie existait depuis fort long-temps; elle a cédé, quoique difficilement, à l'emploi du *soufre*; le lieu malade est resté développé, gonflé, mais les boutons ont disparu; toutefois, je continue le traitement.

M^{me} G. D. portait aussi sur l'avant-bras et le poignet une dartre boutonneuse sèche, qui lui causait beaucoup de démangeaisons, et qui était accompagnée de boutons discrets sur les bras et d'autres parties du corps; cette maladie existait depuis plusieurs années; elle était probablement héréditaire, car la mère, déjà âgée, de cette dame avait de temps à autre de graves érysipèles aux jambes, des blépharophthalmies et des catarrhes de poitrine, toutes affections évidemment psoriques. D'un autre côté, la fille de M^{me} G. D., âgée de 16 ans, avait aussi la face parsemée de boutons; tandis que son fils était sujet à de très-violens et très-fréquens maux de ventre.

Le *soufre* seul a été administré aux deux dames ; la mère a été complètement délivrée de ses démangeaisons, et de sa dartre dont il ne reste d'autre trace que quelques taches sans élévation à la peau. Quant à la fille, son état s'est fort amélioré, mais elle a cessé son traitement avant la fin, pour se soustraire aux exigences du régime.

M^{me} W. avait, depuis son enfance, une dartre aux lèvres qui s'étendait assez au loin, et lui causait beaucoup d'inquiétude et de démangeaison. Mais ce qui rendait son état plus grave et plus pénible, c'est que, sans cause évidemment appréciable, la malade tombait de temps en temps dans une mélancolie toute voisine de l'aliénation mentale, dont elle avait la conscience, ce qui la rendait très-malheureuse. Quand j'étais allopathe, je l'avais traitée dans une de ses mélancolies ; devenu homœopathe, il me fut bien facile d'en discerner et d'en attaquer la cause. Le *soufre* me servit à merveille ; dès les premières doses, M^{me} W. sentit son mal, c'est-à-dire sa dartre, redoubler d'ardeur et d'activité ; une chaleur âcre se répandit sur ses lèvres, qui devinrent, ainsi que la bouche, très-chaudes ; mais au bout de quelques jours, cette espèce de paroxysme passa, pour reparaître à chaque nouvelle dose administrée, lorsque l'effet de la première me paraissait terminé. L'état des lèvres s'est considérablement amendé ; mais ce qui a été plus précieux pour la malade, c'est qu'elle a senti une sorte de fraîcheur et de calme se répandre dans son cerveau, en sorte qu'elle est devenue tout-à-

fait maîtresse de ses idées, quoique des chagrins répétés l'aient exposée à perdre de nouveau momentanément la raison, si la cause morbifique citée avait encore existé dans sa force primitive.

J'aurais bien d'autres cas de dartres à citer; mais ceux-ci me paraissent suffisans pour démontrer l'efficacité du remède dont je m'occupe.

OPHTHALMIE et BLÉPHAROPHTHALMIE. — J'ai dû au *soufre* seul un grand nombre de guérisons de ces deux maladies, lorsque je les ai soupçonné être de nature psorique; et elles le sont le plus souvent, si ce n'est toujours.

Le jeune M. P. était atteint d'une ophthalmie aiguë, qui lui rendait la lumière insupportable; remarquant que cet enfant avait les lèvres très-gonflées, et portait ainsi le cachet du psorisme scrofuleux, je n'hésitai pas à lui donner le *soufre*; au bout de 10 jours l'amélioration était remarquable; comme l'enfant s'ennuyait de son oisiveté, je lui administrai une dose de *belladone*, laquelle hâta beaucoup l'amendement, mais ne rendit pas inutile le *soufre* que je répétai lorsque la première dose eut produit tout son effet; l'enfant a été parfaitement guéri.

La petite Martin me fut présentée, le 8 mai 1832, avec une ophthalmie grave, et un ulcère psorico-scrophuleux à la lèvre; je lui donnai le *soufre*; le 15 mai elle était beaucoup mieux; le 25 je ne jugeai pas nécessaire de lui rien donner, et depuis je ne l'ai pas revue.

Le 1^{er} mai, je fus appelé à voir l'enfant Mange, at-

teint de blepharophthalmie et de croûtes à la face ; le *soufre*, en quinze jours, nettoya cette figure et rendit la sérénité au petit malade qui, auparavant, ne faisait que pleurer et se cacher, dans la crainte de la lumière. Un de ses frères aînés fut traité avec le même succès, pour la même maladie.

Le 23 avril, on m'apporta l'enfant Charbonnier, qui ne pouvait supporter le jour, avait les paupières très-rouges, et portait des boutons rouges sur la face. Après une dose de *bell.*, je lui administrai *sulph.*, dont je continuai l'usage un peu long-temps, parce que la maladie était évidemment héréditaire ; quelques boutons ont résisté au remède, mais les paupières sont en assez bon état, et l'enfant se livre gaîment à tous les exercices de son âge.

ROUGEUR ET CROUTES DES NARINES ET DU NEZ. —
J'ai traité avec succès plusieurs jeunes personnes atteintes de cette incommodité. Je l'avais regardée comme un symptôme évident de *psorisme*, et l'emploi du *soufre* a justifié cette opinion ; il a réussi seul toutes les fois que la personne ne se plaignait d'aucun autre dérangement de santé ; lorsqu'il existait conjointement quelque désordre dans les fonctions de l'estomac, j'y ai fait succéder *calcareæ* avec les plus heureux résultats pour l'une et l'autre infirmité.

ROUGEUR EXCESSIVE ET FENDILLEMENT DES LÈVRES. —
On comprend aisément que ce cas-ci a le plus intime rapport avec le précédent, qu'il est le symptôme du même vice et qu'il doit être combattu par le même remède ; il est donc presque superflu que je dise que le

soufre m'a été fort utile dans son traitement, toutes les fois que cet état des lèvres ne se liait pas à une affection profonde des organes de la poitrine et du ventre.

GOITRE ET ENGORGEMENS GLANDULAIRES DU COL.
— A l'occasion de ces deux états morbides que je réunis à cause de leur rapport de voisinage, je me hâte de déclarer que la doctrine de HAHNEMANN sur les maladies chroniques ne me paraît pas être un fleuron de gloire moins brillant que la doctrine homœopathique, telle qu'elle existait au moment où il a fait sa dernière publication. Le service même que le grand homme a rendu à l'humanité en découvrant et faisant connaître l'origine de la chronicité des maladies, est à mes yeux plus grand que celui dont elle lui est redevable pour l'adage *similia similibus*, et pour la simplification infinitésimale de la médication. Je n'ai donc point hésité un moment à admettre sa doctrine de la chronicité, et j'ai attaqué primitivement et quelquefois uniquement par le *soufre* certaines affections chroniques contre lesquelles l'allopathie est prodigue de médicamens composés, ou qu'elle poursuit vainement par une foule de moyens qui m'étaient dès long-temps connus.

Je crois devoir rappeler ici, à l'occasion du GOITRE, que déjà en 1822 j'avais fait connaître dans la Bibliothèque Universelle les succès que j'avais obtenus de la *soude* dans le traitement de cette infirmité. Ce remède était alors, il est encore exempt des dangers qu'a entraînés l'usage non mesuré, imprudent, et

non médical de l'*iode*. Sous l'influence et pendant l'action de la *soude*, l'estomac de mes patients avait toujours repris une activité nouvelle bien, loin d'en être offensé ; leur appétit était augmenté, leurs forces accrues, leur santé raffermie, et bon nombre de personnes ont dû à ce remède un bien-être qui leur était dès long-temps étranger.

Songeant au psorisme dont doit être entachée cette incommodité, le *goître*, en qualité de maladie chronique, trouvant dans le livre même de HAHNEMANN l'explication de la réussite de la *soude*, puisque cette substance est déclarée par lui antipsorique, je voulus m'assurer plus explicitement de la nature psorique du goître, en l'attaquant par le *soufre* pur. Comme j'ai employé d'autres antipsoriques dont je n'ai pas l'intention de parler ici, je veux citer un cas, entre autres, où le succès a dépassé mon espérance.

Charles Reymond, âgé de 17 ans et demi, me fut amené, le 5 novembre 1832, pour un goître considérable qui gênait la respiration, lui causait beaucoup d'oppression lorsqu'il montait ou marchait vite, et lui occasionait, pendant le sommeil, un ronflement qui empêchait ses parens de dormir. Ce jeune homme était en outre atteint, depuis une année au moins, de toux, de frissons, de sueurs nocturnes ; il rendait difficilement ses crachats ; il était un peu bègue et sourd ; après la vaccine il avait eu une éruption de boutons à la tête.

Ce cas me parut d'autant plus favorable à l'application du *soufre*, que, comme on le verra plus bas,

cette substance avait sauvé très-promptement des phthisiques d'une mort imminente. Je donnai donc à Reymond une goutte de dilution 30^e de *soufre*, partagée en quatre doses, avec du sucre de lait, dont il devait prendre *une* chaque semaine.

Il revint chez moi le 1^{er} décembre, ayant pris les quatre doses : voilà ce que porte mon registre à cette date :

« Le col a considérablement diminué ; il n'y a plus ni frissons, ni sueurs ; la toux est presque nulle, les crachats ont encore un peu de peine à sortir, la surdité a diminué, mais non le balbutiement. »

Encouragé par ce merveilleux résultat, je prescrivis le même remède à la même dose. Le malade n'a plus reparu à ma consultation ; toutes ses incommodités se sont évanouies ; il se livre à son travail avec l'entrain d'un homme bien portant. Je ne pense pourtant pas que deux mois seulement d'action du *soufre* suffisent pour le guérir totalement, et je m'attends à le revoir au bout d'un an ou deux, me demandant de nouveaux remèdes contre son goître.

On voit que j'ai choisi ce cas en raison de la guérison de deux affections chroniques simultanées, de gravité diverse. Je crois inutile de grossir cette liste par celle d'autres goîtres qui ont cédé au *soufre*, l'expérience est facile à répéter ; mais je n'affirme pas qu'elle réussisse toujours ; il me suffit d'avoir constaté cet aphorisme homœopathique : — le goître, en qualité de maladie chronique, peut être guéri par le *soufre*.

Je pourrais citer ici le cas d'un engorgement extraordinaire des glandes sous-maxillaires et des ganglions qui entourent les parotides, qui a diminué notablement sous l'influence du *soufre*, mais comme le fait est complexe et que le traitement n'est pas encore achevé, j'en réserve l'observation pour une époque plus éloignée.

Je crois inutile de m'arrêter plus long-temps sur le bénéfice du *soufre* contre les engorgemens glandulaires ou ganglionnaires du col, ayant encore beaucoup de faits intéressans à raconter sur cette substance.

PHTHISIE PULMONAIRE. Partant constamment du principe que la chronicité n'est que la suite d'un psorisme, et ayant regardé comme un axiome d'empirisme scientifique, c'est-à-dire d'expérimentation vraiment médicale, cette sentence de HAHNEMANN : *il n'y a point de maladie des poumons sans psore préalable* ; je me résolus d'attaquer par le *soufre* les premières phthisies qui s'offriraient à mon traitement.

M. A...., âgé d'environ 20 ans, me fut amené le 6 juin 1832 ; il avait une toux fort ancienne, la voix gazée, comme enrouée, il crachait fort souvent, avait d'abondantes sueurs nocturnes, perdait l'appétit et les forces, et jetait ses parens dans la plus vive inquiétude. Je lui donnai *spir. sulph. X gutta j in doses tres*, pour en prendre une chaque semaine. Il revint au bout d'un mois dans un tel état d'amélioration, qu'il était impossible de se douter du de-

gré de maladie dans lequel il était quelques semaines auparavant.

M. L., marié et père, âgé d'environ 26 ans, me fit appeler le 15 juin 1832; il était traité depuis 4 mois par un homme de l'art, pour une affection grave de la poitrine, dont voici les symptômes principaux: Maigreur extrême, forces nulles, appétit nul, toux continuelle, jour et nuit, crachats purulens abondans, oppression, orthopnée, fébricule, morosité profonde, résolution de se détruire si je ne venais pas promptement à bout de le soulager et de le rendre à son travail.

La maladie me parut si avancée que je n'osai rien promettre à sa femme éplorée. — Comme le malade avait jusqu'à ce moment pris une grande quantité de tisanes et de potions, et que sa confiance dans l'homœopathie n'était point établie, je crus devoir conserver la forme des médicamens tout en en changeant la nature, je prescrivis donc *spir. sulph. X gutta j* dans trois onces d'eau sucrée, pour en prendre une cuillerée chaque soir. — Dès la première nuit, le malade goûta un peu de sommeil, et en 5 jours il eut pris la potion. Se trouvant beaucoup mieux, il insista au bout de ce temps pour avoir de nouveaux remèdes; je fis alors diviser *spir. sulph. gutta j* en six doses, pour en prendre une chaque matin; après quoi, le malade fut mis à l'usage expectant du *sacch. lact.* Le 13 juillet, la toux avait presque disparu, ainsi que les crachats; l'appétit était revenu, la bonne humeur avait succédé à la mélan-

colie, l'espérance était entière. La fièvre restant comme le symptôme le plus important, j'administrai l'*aconit*, après lequel, le 20 juillet, j'ai repris le *soufre*; le 25, M. L. vint très-gaillardement à pied de la campagne qu'il habitait, à une petite lieue de Genève, sans fatigue, sans essouffement, et y retourna de la même façon, se sentant capable de reprendre son travail, et ne doutant plus de sa guérison prochaine.

Dans le même temps, j'ai donné le *soufre* à M. Dem..., âgé de 27 ans, atteint depuis fort longtemps d'une toux qui ne cessait ni jour ni nuit, au point qu'elle inquiétait ses voisins d'appartement; il s'y joignait une grande maigreur, une faiblesse extrême, une voix tout-à-fait gazée; personne d'entre ses relations ne doutait que sa fin ne fût prochaine. Dès la première semaine la toux céda, et elle avait presque disparu totalement, avec les autres symptômes, au bout d'un mois. Alors le malade vint chez moi, leste et content, se croyant guéri; et son bien-être était si grand que, pendant mon séjour auprès de HAHNEMANN, M. Dem... se livra avec excès à tous les plaisirs de la jeunesse, usant et abusant du punch et des liqueurs spiritueuses; il ne tarda pas à retomber si bas, qu'il fut obligé de se retirer à la campagne, chez son père, et de s'y enfermer dans une étable. Ce séjour, et plus encore peut-être la cessation de ses mauvaises habitudes, lui ayant redonné la force suffisante pour lui permettre de se faire amener chez moi, je l'ai remis, il y a peu de se-

maines, à l'usage du *soufre*, dont il éprouve déjà les salutaires effets, ainsi que j'ai pu m'en assurer à sa seconde visite, qui est très-récente.

Ces trois exemples me paraissent suffisans pour jeter un grand jour sur le traitement des affections pulmonaires chroniques; le nombre de celles qui s'offrent journellement à ma consultation me permettra d'élucider encore davantage ce sujet dans quelques mois.

CARBEAU, ENGORGEMENT MÉSENTÉRIQUE. — Il n'était venu, je pense, à l'idée de personne jusqu'ici de traiter, avec espoir de guérison, cette maladie si fréquente, en la considérant comme psorique pure; cette idée je l'ai eue, et son exécution a été suivie du résultat le plus avantageux, comme le démontrent les deux cas suivans, que je choisis parmi un nombre d'autres pareils. Le 22 mai 1832, on m'amena d'une petite ville voisine la jeune Verney, âgée de 9 ans et demi, atteinte d'un marasme évidemment scrophuleux, et d'un engorgement visible et sensible des ganglions mésentériques; les extrémités étaient grêles et émaciées, tandis que le ventre, dur comme une pierre, était proéminent outre mesure; le teint était pâle, blême; l'appétit nul; les évacuations rares; la faiblesse extrême. Comme la distance empêchait qu'on ne ramenât l'enfant à Genève, je prescrivis *spir. sulf. gutt. vj in dos. xxiv*, dont la jeune fille devrait prendre deux par semaine. Le 20 novembre, on m'a de nouveau présenté la malade que je n'ai pu reconnaître; la saillie du ventre avait entièrement

disparu, et l'abdomen était souple comme un gant, l'enfant avait repris de la gaieté et de la force; cependant de nouvelles incommodités s'étaient manifestées, mais elles étaient relatives à la tête, et ont demandé un autre remède dont je n'ai pas l'intention de parler.

Le 25 avril 1832, me fut amenée la jeune Tavernier, âgée de 9 ans, habitant à quelques lieues de Genève, et portant tous les signes de l'atrophie mésentérique; faiblesse à ne pouvoir se soutenir sur ses jambes, maigreur extrême, face pâle et blême, dégoût pour les alimens, engorgement considérable et prédominance de l'abdomen dur et incompressible. Je prescrivis *spir. sulf. gutt. ij in dos. viij*, pour en prendre deux par semaine; le succès le plus complet suivit l'usage de ce remède; l'enfant se rétablit totalement. On me l'a présenté de nouveau au mois de février 1833; nulle apparence de carreau, ventre plat et souple; quelques douleurs s'y manifestaient, pour lesquelles j'ai prescrit tout autre remède que le précédent.

Combien un traitement si simple n'ouvre-t-il pas de facilité contre une maladie qui désole une classe nombreuse de jeunes individus, dont l'allopathie achève, le plus souvent, de détruire la constitution par des purgatifs répétés, des frictions mercurielles, et autres remèdes qu'il est inutile d'énumérer?

HYPOCHONDRIE. — Chacun sait que sous ce nom l'on désigne un ensemble de symptômes qui varient singulièrement d'un individu à un autre; aussi je ne

prétends point par cette dénomination déterminer une certaine maladie, je veux seulement placer sous la rubrique dont s'est servi le malade, médecin lui-même, la multitude de symptômes dont il était atteint. Je consigne ici cette observation non-seulement parce qu'elle est fort remarquable, mais encore parce que le sujet, devenu zélé homœopathe, a désiré qu'on lui donnât la plus grande publicité, ne pensant pas que jamais personne put être aussi surpris qu'il l'a été lui-même de sa guérison, et croyant rendre le service le plus éminent aux malheureux atteints de maux qui ont quelque analogie avec ceux dont il a tant et si long-temps souffert.

M. Borkwich Gilchrist, maintenant âgé de 73 ans, ancien chirurgien, puis employé de la Compagnie anglaise des Indes à Calcuta, philanthrope zélé et ardent propagateur des connaissances utiles, après s'être livré pendant 23 ans, au Bengale, à d'immenses travaux administratifs et littéraires, fut forcé, il y a plusieurs années, de revenir en Europe à cause de sa mauvaise santé, dont le symptôme principal était une faiblesse générale et des vertiges qui le privaient de tout travail sans exception. Le repos complet lui rendit un peu de force; mais de nouveaux travaux littéraires le replongèrent dans sa précédente adynamie, dont voici les symptômes décrits par lui-même.

Confusion douloureuse dans la tête, abattement complet d'esprit, aversion pour tout exercice de corps ou d'esprit, même pour écrire et tenir de simples

comptes ; sorte d'imbécillité ; après le moindre mouvement , la plus courte promenade , disposition à s'étendre sur le sol , accablé de fatigue.

Humeur devenue envieuse , morose , impatiente , mécontente de tous et de tout ; désir de s'échapper à lui-même ; horreur de son état , et crainte bien plus grande de continuer à vivre ainsi que de mourir.

Sommeil interrompu , rêves horribles ; monomanie qui précède le suicide.

Chaleur fiévreuse , tressauts dans les mains. Appétit démesuré , langue sale , goûts mauvais et variés , comme si les dents avaient touché du vinaigre , la nuit ; salivation abondante qui rend les boissons désagréables ; tous les alimens sont agréés par l'estomac , mais inutilement pour la réparation des forces. Aucun organe digestif n'est sensible ou douloureux. Nausées et éructations acides rares ; flatulence habituelle surtout en temps humide , constipation.

Urine alternativement rare et copieuse , claire et foncée , déposant un sédiment blanchâtre ou rouge , quelquefois des graviers dont la sortie irrite la vessie ou l'urèthre.

Extrémités souvent engourdies et froides. Pesanteur dans le bas-ventre , contraction près du diaphragme , sensation d'un poids sur les épaules ; douleur au travers et au bas du dos ; sensation d'immobilité qui gagne les extrémités , ensorte qu'au milieu d'une promenade elles semblent se pétrifier tout à la fois , et arrêter immédiatement la marche ; la plante des pieds semble recouverte de velours et pesante comme

du plomb; le dos paraît composé de planches roides, toutes les parties du corps paraissent liées avec des cordes que la volonté n'a pas la force de rompre.

Dyspnée en montant une colline ou un escalier.
— Les moindres changemens de température affectent douloureusement le système nerveux.

Cet état, dont je laisse plusieurs symptômes secondaires, dure depuis six années consécutives, et va toujours en empirant; le malade a vainement consulté les plus habiles médecins allopathes de l'Angleterre et de l'Allemagne; nul n'a pu seulement le soulager.

M. G. a eu, dans son enfance, des panaris, des furoncles, des épulies. Une dartre sèche, blanchâtre, se montre depuis quelques mois sur le crâne.

Ce dernier signe me confirme complètement dans l'idée que tout cet immense appareil de maux est de nature psorique; j'envoie au malade quatre très-légères doses de *spir. sulph.*, pour en prendre une chaque semaine; et avant que leur usage soit terminé j'ai la satisfaction d'apprendre, par lettre de M. G., que l'amélioration de son état marche prodigieusement vite, que la faculté de penser lui est revenue, qu'il peut travailler quand et comme il veut, sortir de sa chambre à coucher à 8 heures, au lieu de rester au lit jusqu'à midi, faire chaque jour, sans se fatiguer, une promenade de trois lieues à pied, tandis que trois semaines auparavant il ne pouvait pas marcher un quart d'heure, quelquefois pas même se promener dans sa chambre. Ses idées sont redevenues gaies et son esprit plus calme.

« Je suis entièrement ressuscité, m'écrivit-il, je ne puis rendre mon état actuel que par l'expression d'une nouvelle naissance; je suis tout-à-fait un autre homme; je puis maintenant faire dans un seul jour plus de travail que je n'en ai fait en totalité pendant six années. »

On comprend que le traitement n'est point terminé et qu'il est nécessaire de consolider ce retour de santé; c'est à quoi je m'occupe par divers remèdes qui sont hors de mon sujet. En attendant, M. Gilchrist, au moment où j'écris, vient de quitter momentanément la Suisse qu'il habitait, et de se rendre à Londres pour ses affaires, qu'il y compte traiter avec la plus grande fraîcheur d'esprit. Il y profitera de son séjour pour préconiser l'homœopathie, dans laquelle il se rend chaque jour plus fort, par une lecture assidue de tous les ouvrages écrits dans l'une des langues qu'il possède. Il la proclame la plus belle invention qui ait jamais été faite, et le seul système raisonnable de médecine; et il est capable d'en juger, ayant lui-même étudié et pratiqué la médecine jadis.

ÉRÉSIPÈLE. — FIÈVRE INTERMITTENTE TIERCÈ. — M^{lle} A. R. était revenue d'un pays très-éloigné parce qu'elle y avait pris une fièvre tierce, endémique dans cette localité-là, qui l'avait réduite au dernier degré de faiblesse. A son arrivée, elle me fit appeler; comme elle avait voyagé pendant 18 jours, je la laissai se reposer afin de juger si son extrême pâleur et le défaut absolu de forces provenaient de la fatigue ou de la maladie, et si celle-ci reparaitrait;

au bout de trois jours, la fièvre revint avec beaucoup d'angoisse ; trois granules d'*ipéc.* répétés quatre fois dans l'apyrexie parurent avoir chassé la fièvre, qui attaqua de nouveau la malade, après quelques jours ; la réitération du remède ne fut pas suivie du même bon effet ; je donnai une seconde dose, et quand je revis la malade, un érépipèle commençait à couvrir ses deux joues ; je donnai *bell.* avec espoir de prompt succès ; cet espoir fut déçu ; le lendemain et le surlendemain l'érépipèle s'étendait sur la face qui était toute boursouflée. Voyant alors dans la chambre de la malade un sien petit frère qui avait de la teigne, je n'eus plus aucun doute sur le psorisme ; je donnai *sulph.*, et dès le lendemain l'érépipèle diminua et s'évanouit.

Quatre mois s'écoulèrent, au bout desquels la malade fut de nouveau saisie par la fièvre tierce ; je donnai sans succès plusieurs médicamens ; alors je songeai au *soufre* ; j'en donnai trois granules ; l'accès attendu n'est jamais venu et la malade s'est trouvée subitement en parfaite santé, sans avoir aucune convalescence.

J'aurais encore beaucoup de cas heureux à rapporter ; je crois devoir les réserver pour faire suite à la fin du mémoire d'HARTLAUB.

Avant de terminer, je désire communiquer à mes lecteurs un fait propre à éclairer la question si difficile de l'action des doses infinitésimales.

Quelques homœopathes pensent que cette action est purement dynamique ; et qu'il n'est pas néces-

saire de supposer la présence dans l'organisme vivant de la matière médicamenteuse même. Je ne prétends pas contester ce point ; car mon opinion est, à ce jour, que la préparation hahnemannique, c'est-à-dire, la trituration pour les solides, la dilution suivie d'agitation et de secousse pour les liquides, a pour effet immédiat de briser la coque, l'enveloppe matérielle inerte, et de mettre au jour, de manifester, de développer la propriété de la substance médicamenteuse, obruée jusque-là par la masse matérielle qui en gênait l'essor. Mais voici ce qui m'est arrivé avec le *soufre*. J'avais avalé six granules ; deux jours après, mes mains exhalaient une forte odeur de soufre ; craignant de me tromper, je priai un confrère homœopathe de les flairer sans lui en dire le motif ; l'odeur de soufre le frappa, et il crut que j'en avais touché, manié. Grande fut sa surprise lorsqu'il sut qu'il n'en était rien, et que cette odeur ne pouvait se rapporter qu'aux granules de soufre avalé. — Une quantité donc de soufre impondérable, mais appréciable aux sens, pénètre dans l'organisme avec chacun des granules avalés.

On sait d'ailleurs que c'est avec cette substance qu'a été faite l'expérience de Korsakoff, qui a dilué ou potentié le *spir. sulph.* dans quinze cents flacons successifs, sans qu'il pût voir une diminution d'action entre le contenu du trentième et celui du quinze centième ; cette expérience a été répétée avec le même succès par le célèbre GROSS, comme je le dis dans la relation de mon voyage en Prusse.

Ch.-G. PESCHIER, *docteur*,

OBSERVATIONS

SUR LA

PUISSANCE PATHOGÉNÉTIQUE DU VENIN DES SERPENS,

PAR LE D^r C. HERING, A PARAMARIBO A SURINAM.

(Archiv. f. d. hom. H. t. X, 2^o cah.)

Les anciens médecins de l'Arabie et du moyen âge, qui possédaient encore beaucoup de traditions orientales, ont employé comme médicamens un grand nombre de venins, et quelques parties d'animaux que l'on regarde maintenant comme n'ayant aucune action. Presque tous ces remèdes sont oubliés, et quelques-uns seulement sont restés dans la médecine populaire. La science nouvelle doit s'efforcer de tirer de ce chaos de traditions et d'hypothèses qui a régné dans l'ancienne école, depuis l'emploi des substances animales jusqu'à celui des alcaloïdes, tout ce qui peut être vraiment utile à l'art de guérir, en soumettant les agens médicaux les plus remarquables et les plus divers à un examen nouveau, afin de bien apprécier leur mode d'action sur l'homme sain.

Ce sera la tâche des siècles futurs de déterminer

d'une manière systématique les analogies et les différences que présente l'action pathogénétique sur l'homme sain des substances des trois règnes, animal, végétal et minéral. On pourra alors indiquer d'avance, avec plus de sûreté, les agens les plus dignes d'examen et les plus riches en résultats.

Quant à nous, qui sommes encore dans le vague, et qui devons néanmoins faire le choix le plus fructueux possible, il nous importe de nous attacher aux substances les plus saillantes : par exemple, aux élémens principaux du globe terrestre et de la mer, qui, presque tous, ont déjà été reconnus par Hahnemann comme antipsoriques, aux élémens de l'organisation animale, etc., etc. Parmi les plantes, il convient de soumettre à l'examen de préférence celles qui nous sont connues par leurs effets rapides, énergiques, violens ou prolongés, ainsi que celles qui se rapprochent de remèdes déjà éprouvés. *L'atropa mandragora*, par exemple, autrefois si célèbre, devrait fixer l'attention, comme voisine de la *belladone*; il faudrait aussi étudier les *aconits* à fleurs jaunes. Il conviendrait d'examiner de préférence les plantes dont les effets sont énergiques, et qui, sous ce rapport, sont comme isolées dans les familles dont elles font partie.

Si l'on considère le règne animal sous ce point de vue, on s'étonnera du petit nombre des substances qui ont été étudiées jusqu'à ce jour, et cela d'autant plus que toutes celles qui ont été éprouvées ont donné des résultats remarquables, et toujours plus

importans à mesure que l'on est descendu plus bas dans l'échelle des êtres organisés. Il suffira d'énumérer le musc, le castoreum, l'ambre, les cantharides, l'éponge, la sepia. Les classes des oiseaux, des poissons et des amphibies, n'ont rien fourni encore; de tous les animaux des ordres inférieurs, l'éponge et la sepia sont les seuls connus. Nous n'avons guère à attendre des substances animales analogues au musc, au castoreum, à l'ambre, que des effets semblables à ceux que ces dernières produisent; peut-être en est-il de même de la classe des insectes qui agissent toujours principalement sur le système génito-urinaire; mais les poissons et les amphibies nous offriront certainement des propriétés pathogénétiques toutes particulières, ainsi que les animaux des ordres inférieurs. A en juger par les traditions de la médecine populaire, un grand nombre de poissons doivent posséder des propriétés médicamenteuses, et l'on sait que le nombre des espèces venimeuses est proportionnellement plus grand que dans aucune autre classe du règne animal. La médecine populaire a fait un plus grand usage encore des amphibies; elle croyait trouver dans ces êtres hideux et repoussans, des spécifiques contre des maladies également hideuses. C'est ainsi que nous voyons, de tout temps, vanter l'emploi des crapauds grillés, des lézards desséchés, de la graisse de serpent, du sang et de la bile de tortue, contre les ulcères et les maladies cutanées les plus tenaces.

Parmi tous les poisons animaux, le plus remar-

quable, sans contredit, est le venin des serpens, que l'on n'a point osé jusqu'à présent employer comme remède. Nous n'en savons autre chose, sinon que c'est une sécrétion analogue à la salive, et les histoires isolées des personnes exposées accidentellement à ses effets, ne nous apprennent que fort peu de chose.

On a bien des exemples de personnes mordues par des serpens, qui sont restées sujettes pendant des années, ou même pendant toute leur vie, à des exanthèmes cutanés de diverse nature; on sait qu'une forte quantité de venin tue avec la rapidité de la foudre, qu'une quantité moindre amène l'enflure, la gangrène, etc., enfin que de très-petites portions causent encore des accidens graves. Tout cela doit faire désirer d'éprouver les effets du venin en les atténuant assez pour leur ôter leur violence, et pouvoir les observer d'une manière plus sûre. Quant à moi, déjà long-temps avant de me rendre dans les pays chauds, j'avais toujours eu un vif désir d'éprouver un jour les effets dynamiques de ce venin si puissant.

Je n'ai jamais ajouté une foi entière à l'assertion des chimistes que le venin n'exerce son action que dans une blessure, et que son effet est nul quand on le prend par la bouche. Il est très-vrai qu'une goutte de venin sur la langue ne produit point les accidens qui suivent son introduction dans le sang, mais cela ne tiendrait-il point à ce que la salive humaine le neutralise ou le modifie? Il faut que le venin puisse s'étendre et se mettre en contact avec les nerfs et le sang. On sait qu'il a un goût astringent, ce qui

déjà aurait pu en faire attendre quelque chose. La question, maintenant, est de savoir comment il faut s'y prendre pour appliquer ce venin de manière à ce qu'il agisse sur l'extrémité des nerfs, comme il agit, dans la morsure, sur l'extrémité des vaisseaux, et cela avec une force assez mitigée pour que les expériences n'offrent aucun danger. Le moyen le plus convenable se présente dans la trituration avec le sucre de lait ou les dilutions avec l'alcool. Les chimistes se récrieront peut-être contre l'idée de la solution d'une salive dans l'alcool; je puis cependant les rassurer à cet égard. J'ai ouï dire à des observateurs de toute confiance, qu'en expédiant des animaux conservés dans l'esprit-de-vin, il faut bien prendre garde de ne pas mettre des serpens venimeux avec les autres préparations, attendu que l'alcool qui contient ces serpens devient une sorte de mordant pour les autres substances animales. Ce fait autoriserait à faire quelques expériences pour voir jusqu'à quel point la partie active du venin peut transmettre ses propriétés, et s'il est prouvé qu'il agit dynamiquement, les chimistes auront peut-être un nouvel alcaloïde à y découvrir.

On ne saurait objecter contre la trituration avec le sucre de lait que le venin peut perdre sa force, car il est bien avéré que les dents desséchées de serpens, qui même ont été long-temps dans l'esprit-de-vin, peuvent encore occasioner les plus graves accidens (1).

(1) Voyez à ce sujet le fait cité dans notre second cahier, p. 135. (R.)

Des essais sur le venin des serpens trituré avec le sucre de lait, apprendront non-seulement quelle est son action pathogénétique sur l'homme sain, mais encore quels sont les meilleurs moyens d'en combattre les effets chez les personnes mordues; ils feront connaître ses véritables antidotes, au milieu de la foule des spécifiques qui ont été préconisés. Peut-être aussi conduiront-ils à trouver dans ce venin un médicament d'une haute importance. Je me bornerai à rappeler ici le fait rapporté par Galenius, qu'un lépreux fut guéri en buvant du vin dans lequel une vipère avait été noyée. On m'a communiqué ici (à Surinam), comme un grand secret, que la tête d'un serpent venimeux grillée et pulvérisée, constitue un des principaux ingrédients d'une poudre qui non-seulement préserve des effets de la morsure, lorsqu'on en frotte de petites mouchetures pratiquées à la peau, mais qui sert aussi de remède après la morsure. La tête pulvérisée ne doit pas appartenir à la même espèce que celle d'où provient l'accident. J'ai vu moi-même un lépreux délivré, par cette même poudre, de tous les bubons qu'il avait au visage et ailleurs. Or il faut bien se garder de mépriser les remèdes populaires; avant Hahnemann, ils ont été une des principales sources de la matière médicale, et nous trouverons encore beaucoup à en tirer. L'instinct de l'homme lui a souvent fait deviner des remèdes que l'expérience serait restée des siècles à découvrir. Comment le sauvage de l'Amérique du sud a-t-il su trouver parmi les milliers de plantes qui l'entourent,

les dix ou douze spécifiques dont il fait usage, et dont nous lui emprunterons l'emploi?

Tout cela m'avait inspiré le plus vif désir de me procurer vivant quelque grand serpent venimeux; mais tous mes efforts et mes sacrifices d'argent restèrent long-temps sans résultat. Un beau serpent à sonnettes de 8 pieds de long, qui m'était destiné, me fut escamoté par un anglais qui força le nègre qui me l'apportait à le lui céder. Ce serpent fut transféré de suite à bord d'un vaisseau, et enfermé dans une belle cage, de sorte que je n'eus pas même la possibilité de tenter d'en recueillir un peu de venin. Le capitaine du navire me raconta même plus tard qu'il avait fait jeter le tout à la mer sans le plus petit retard, et qu'il aurait mieux aimé avoir le diable à bord que ce serpent qui ne l'aurait pas laissé dormir un instant tranquille.

Quelques petits serpens que je parvins, non sans peine et sans danger, à me procurer vivans pour leur enlever leur venin, n'en donnèrent que des quantités si faibles, que je ne pus en tirer parti.

Enfin le 28 juillet 1828, j'eus le plaisir de recevoir un grand et beau serpent qu'un chasseur avait tué à moitié, mais qui avait encore assez de vie pour atteindre mon but. C'était un *trigonocephalus lachesis*, dont la morsure est encore plus terrible dans ses effets que celle du serpent à sonnettes. Il avait dix pieds de long, et il est à remarquer qu'on ne le trouve jamais ici d'une moindre grandeur, ce qui vient probablement de ce que cette espèce ne se répand dans les fo-

rêts du pays qu'à l'époque de l'accouplement , ou quand les individus ont atteint un certain degré de croissance. On avait pris ce serpent près de la ville et on l'avait attaché à demi-mort dans une corbeille. Pendant le transport il avait donné encore des signes de vie. J'ouvris la corbeille pour le sortir , et voyant qu'il avait les vertèbres rompues , je le fis détacher pour voir s'il remuait encore la tête. Ses couleurs étaient encore brillantes , sa gueule était fermée , et ses yeux avaient l'éclat de la vie , mais il n'avait plus la faculté de se mouvoir. Je me disposai aussitôt à lui enlever son venin , mais j'eus quelque peine à me faire aider par mes gens , qui en avaient une grande peur. Comme , immédiatement après avoir frappé le serpent , on l'avait saisi et lié en arrière de la tête , je pouvais compter sur une quantité considérable de venin bien frais. Je fis ouvrir la gueule autant que possible , de manière à ce que les deux terribles dents à venin fussent entièrement dressées , comme au moment de la morsure. Pour prendre cette position , les dents se meuvent , avec leur pointe recourbée comme une halène , de haut en bas et de l'arrière en avant , et l'étui cutané qui les recouvre entièrement pendant le repos , se retire alors plus ou moins vers la racine. Je fis tenir la tête par un aide , et je plaçai entre les mâchoires un petit bâton pointu des deux bouts pour maintenir la gueule ouverte , opération qui ne laissait pas que d'offrir quelque danger , vu la proximité des redoutables dents. Celles-ci se trouvant maintenant bien à découvert , je nettoyai la gueule en enlevant

toute la bave visqueuse qui la remplissait , et je préparai tout ce qu'il fallait pour recueillir le venin. En pressant légèrement avec le doigt l'endroit où se trouve la vésicule à poison , je vis celle-ci saillir aussitôt de l'ouverture qui se trouve à la partie postérieure de la dent à une ou deux lignes au-dessus de la pointe. On reconnaît ainsi , par la position même de la vésicule , que quand le serpent ouvre la gueule et dresse ses crochets pour mordre , la vésicule se trouve un peu pressée , et qu'elle remplit alors la dent de venin jusqu'à son ouverture. Mais cette ouverture est trop petite pour que le venin puisse en découler. La pointe de la dent ne sert qu'à introduire dans la blessure cette ouverture , qui se termine en forme de rigole ; du moment qu'elle se trouve en contact avec les parties blessées , celles-ci aspirent le venin de l'ouverture comme d'un tube capillaire.

En pressant plus fortement la vésicule de mon serpent , je fis arriver bientôt le venin avec plus d'abondance , et il finit par former une gouttelette à l'extrémité de la dent. Je plaçai aussitôt au-dessous un petit tas de sucre de lait sur du papier , et je reçus la goutte au moment où elle se détacha.

Le venin est analogue à la salive , mais il a une consistance moins visqueuse ; il est transparent , clair , quoiqu'avec une teinte légèrement verdâtre. La gouttelette s'arrondit aisément et promptement à l'extrémité de la dent , et tombe sans former de fil avant d'avoir atteint le diamètre d'une goutte d'alcool. Le sucre de lait l'absorbe rapidement. Mis dans

l'alcool, avec ou sans sucre de lait, il ne se coagule point, mais il y forme comme un léger nuage.

Je continuai ainsi avec précaution, en pressant la vésicule, à en faire sortir tout le venin, d'abord à une dent et ensuite à l'autre. Je fis la remarque qu'en renouvelant la pression, après un intervalle plus ou moins long, la goutte se formait presque aussi rapidement que la première fois, ce qui me parut indiquer encore un reste de vie chez le serpent.

Je réussis à recueillir ainsi dix gouttes de venin sur cent grains de sucre de lait, et je le broyai aussitôt pendant une heure. Dix grains de cette préparation furent broyés ensuite de nouveau avec cent autres grains de sucre de lait, afin d'obtenir à peu près la division centésimale, en considérant la goutte comme équivalente à l'unité du grain.

J'ai employé pour mes essais la seconde préparation $\frac{1}{100}$. Quelqu'imparfaites que soient encore mes observations, je les rapporte ici, soit pour prouver la puissance pathogénétique du venin, soit pour montrer que les expériences avec des centièmes de grains n'offrent aucun danger. C'est là d'ailleurs un commencement aux épreuves plus complètes qui devront être faites avec cette substance. Je proposerai d'y employer de préférence la préparation à $\frac{1}{10000}$, qui se montrera, je crois plus efficace encore.

Je désirerais beaucoup qu'un de nos zélés littérateurs entreprît de réunir tous les faits connus sur l'action du venin des serpents; ce serait là le meilleur moyen d'éclaircir ce sujet si curieux et si important.

Si l'on possédait un résumé bien fait de toutes les histoires d'accidens survenus à la suite de morsures , et surtout de celles où une petite quantité de venin , au lieu de causer la mort , a donné naissance à des affections chroniques plus ou moins graves , on pourrait en déduire de précieux résultats. Quoique les effets du venin offrent des différences très-caractéristiques chez les diverses espèces de serpens , il serait trop long , je crois , d'énumérer séparément les accidens causés par chaque espèce particulière. Les indications à cet égard devraient simplement accompagner chaque symptôme. Le nom du pays où l'accident a eu lieu ne devrait jamais être oublié , parce que cette circonstance est fort importante.

Chez une jeune fille mordue au doigt par un serpent , près de Zittau , on vit survenir une sorte d'érysipèle vésiculaire qui gagna la surface intérieure du bras , et s'étendit en descendant le long du corps du même côté. Après quelques jours les vésicules se rompirent et se desséchèrent ; l'épiderme se détacha , mais la peau resta rouge , chaude et prurigineuse. Au septième jour la malade se portait fort bien. Le quatorzième jour les vésicules reparurent , mais seulement au doigt mordu.

On trouve une histoire de morsure du *trigonocephalus lachesis* , rapportée par un docteur Kühn , dans le journal hollandais intitulé *Hippocrates*.

OBSERVATIONS SUR LES EFFETS DU VENIN.

Pendant le broiement de la préparation.

J'observai que j'avalais la poussière très-fine qui s'en échappait.

Il en résulta , dans l'arrière-gorge , une sensation toute particulière , et presque semblable à un grattement.

Au bout d'une heure je ressentis de la douleur dans le cou. C'était comme un pincement sur une étendue très-circonscrite, au fond du cou , à droite , et comme sur le côté de la gorge. Cette douleur n'augmentait point par la déglutition , mais bien par la pression.

Après quelques heures, en allant en char , à l'air libre , sentiment d'anxiété comme s'il se passait loin de moi quelque grand malheur ; c'était comme un pressentiment pénible et accablant. J'en fus excessivement tourmenté pendant une heure.

Vers le soir, disposition tout-à-fait inaccoutumée à une jalousie qui tenait presque du délire, et aussi folle qu'insurmontable.

Le soir, abattement extrême , fatigue , somnolence, sans pouvoir dormir.

Pendant cet état de somnolence, ou de demi-sommeil, disposition particulière à la loquacité. Je parle beaucoup, je veux raconter sans me mettre sur mon séant ; mes discours deviennent bientôt un babil sans suite , et j'ai tout aussitôt la conscience que je dérai-

sonne. Je me reprends alors pour recommencer bientôt le même manège, et ainsi de suite. La moitié de la soirée se passe ainsi.

Le même soir, anorexie complète occasionnée par une sensation désagréable dans l'abdomen. Appétence pour la bière.

De temps à autre la douleur de cou reparaît.

Après m'être couché très-somnolent, je ne puis m'endormir ; je me réveille bientôt tout-à-fait. Aucune position ne me satisfait, tout me semble occasionner de la pression au cou et à la nuque.

Le moindre contact ressenti au larynx occasionne une impression douloureuse et une sorte d'étouffement. La douleur du cou en est augmentée.

La paume des mains, la plante des pieds sont, pendant tout le soir, le siège d'une vive chaleur.

Après m'être endormi fort tard, je me réveille de grand matin.

Le matin, selle insuffisante d'une consistance presque argileuse.

Le second matin, diarrhée.

Le second après-midi, pendant le sommeil, rêves extraordinairement gais et humoristiques.

PREMIER ESSAI.

1 grain de la préparation $\frac{1}{100}$ dans une demi-tasse d'eau de pluie.

Après la méridienne, sensation de rétrécissement dans la trachée. Les mucosités ne se détachent point, comme cela a lieu habituellement.

Moins d'appétit.

Remarquablement peu de propension à fumer.

Le soir, sentiment agréable de chaleur; la sensation n'est exclusivement ni à l'intérieur, ni à la peau; elle ressemble à ce qu'on éprouve après un bain froid, ou après l'acte du coït.

Agitation; il se sent poussé à chercher le grand air; il veut faire et entreprendre toute sorte de choses.

Selle retardée, vers le soir, expulsée avec efforts quoiqu'insuffisante.

Disposition à la vivacité, à la colère, sans mauvaise humeur.

Méfiance, disposition soupçonneuse.

Frisson parcourant rapidement le dos.

Le soir, coryza subit avec fourmillement à la pointe du nez, pression et larmolement à l'angle interne de l'œil. Ces symptômes disparaissent bientôt.

Avant minuit, aucune envie de dormir.

Vers minuit, diarrhée subite. Selle claire, accompagnée de fortes épreintes, et d'une odeur ammoniacale.

Tous les soirs diarrhée, pendant 7 jours, avec de fortes épreintes, précédée de douleurs fugitives dans le colon, et suivie de battemens à l'anus, comme d'un petit marteau.

La sécrétion muqueuse de la trachée est fort diminuée; celle du nez et de la gorge est plutôt augmentée.

La troisième nuit, pollution, chose fort rare chez l'observateur, avec une sensation de plaisir d'une vivacité extraordinaire.

Indifférence et disposition oublieuse, très-marquées et très-persistantes.

Aucune envie de fumer (chez un grand fumeur), sans qu'il y ait toutefois répugnance. Ceci dura pendant plusieurs semaines.

Penchant plus prononcé à boire du vin ; mais le vin agit beaucoup moins qu'à l'ordinaire.

Pendant toute une semaine, diminution de l'appétit, et douleur au creux de l'estomac lorsqu'on y exerce une pression.

Prurit entre les doigts. En y grattant de petites places dures et luisantes, on y fait élever une vésicule, avec sensation de tension et de cuisson.

Fréquemment, agitation qui force à chercher le grand air.

Les effets se prononcèrent ainsi avec force pendant une semaine, puis ils diminuèrent peu à peu, pour disparaître enfin tout-à-fait.

Le coryza subit et la diarrhée prouvent peut-être que la dose était trop forte.

Les derniers symptômes furent tous très-persistants et très-frappants.

SECOND ESSAI.

1/2 grain de la préparation 1/100 dans une tasse d'eau de pluie.

Le premier jour.

Après quelques heures, douleur dans le cou, sur

le côté du larynx un peu en arrière, et sur un espace très-circonscrit.

Le larynx est douloureux au toucher.

Sensation de vacuité dans l'abdomen, comme si on était à jeûn.

Excitation très-vive de l'instinct sexuel.

Le soir, disposition marquée à la frayeur.

Appétit augmenté.

Rêves continus, fatigans, avec réveil de temps à autre pendant toute la nuit; et cependant réveil matinal avec le sentiment d'avoir bien dormi.

Le second jour.

Le matin à jeûn, expulsion fréquente et bruyante de flatuosités.

L'anus est comme fermé.

Vertige en étant assis après avoir marché.

Douleur très-pénible, comme un point permanent et profond dans le dos, à côté du bord intérieur de l'omoplate, et qui force à se pencher en arrière. (Cette douleur avait été ressentie anciennement, mais elle revenait pour la première fois depuis fort long-temps.)

Excitation de l'esprit pendant toute la matinée.

Hier, point de selle; aujourd'hui, selle retardée, peu abondante, peu consistante; après avoir fumé.

Avant midi, érections.

Avant midi, somnolence après avoir été au grand air, puis sommeil de plusieurs heures avec des rêves continus sur des sujets importants, qui sont tout-à-fait oubliés au réveil.

Appétit augmenté.

Prurit violent sur un espace circonscrit du coude-pied.

Le soir, excitation et disposition loquace, mais la douleur du dos intervient d'une manière désagréable.

Tiraillemens douloureux et par accès, dans les os du carpe.

Le soir, hoquet.

Le soir très-tard, sternutation et coryza.

Rêves continus jusqu'au matin.

Le troisième jour.

Besoin plus fréquent d'uriner, et expulsion d'une urine écumeuse et de couleur foncée.

Sentiment plus prononcé de bien-être. Le tabac fumé trop long-temps amène du malaise.

Sensation permanente, comme si une selle allait venir, sans autre effet que l'expulsion de quelques vents.

Selle peu consistante; avec le sang porté à la tête et du vertige.

Sorte d'extase, comme après une grande joie, ou une impression sublime. Il voudrait parler et agir, et tout lui semble facile. — Pendant tout le jour.

Grande susceptibilité d'impressions; les poésies touchantes l'émeuvent avec excès et jusqu'aux larmes; il sent le besoin de se soulager en pleurant bien à fond.

Après avoir pleuré, douleur au-dessus des yeux.

Pendant le repas, vive démangeaison dans le nez. (Symptôme ressenti autrefois, mais qui avait cessé depuis long-temps.)

Un soir, aucune propension au sommeil, le soir suivant, somnolence invincible.

La nuit, rêvasseries continuelles, interrompues par des réveils fréquens.

Le quatrième jour.

Le matin, bien-être, mais sans avoir l'appétit accoutumé.

Ça et là sur les doigts, petits points rouges avec prurit.

Ça et là, petites vésicules sur les doigts, comme des boutons de gale.

Pendant la méridienne, rêves poétiques et pleins d'invention.

Après la méridienne, excitation sexuelle.

L'après-midi, après avoir bu le thé, malaise subit, hoquets, renvois, régurgitations, expulsion de flatuosités d'une abondance extraordinaire, puis soulagement. Je n'avais jamais ressenti ces symptômes d'une manière aussi persistante et aussi forte.

Le cinquième jour.

Beaucoup de rêves; réveil matinal.

Le matin, beaucoup de vents bruyans.

Le matin, bourdonnement dans l'oreille droite, qui est la meilleure, comme un roulement de tambour. Il cesse quand on secoue le doigt dans l'oreille, mais il revient toujours.

Pendant plusieurs jours, de temps à autre, besoin de respirer profondément, surtout en étant assis.

Vésicules prurigineuses sur le doigt du milieu de

la main gauche , à l'extérieur. Après quelques jours, bouton analogue à une verrue, et qui laisse une cicatrice en disparaissant.

Enrouement de la voix. Les sons se forment difficilement, comme s'il y avait quelque empêchement dans la langue. L'expectoration des mucosités n'y remédie point. Symptôme très-persistant.

Tous les jours une selle peu consistante , mais retardée chaque jour un peu davantage , de sorte que du matin elle passe peu à peu au soir , puis du soir de nouveau au matin ; etc.

Le sang se porte à la tête avec force.

Le soir le bourdonnement d'oreille reparaît.

Douleur à côté des tempes , comme s'il allait y survenir une éruption de boutons ; se dissipe le jour suivant.

Une piqûre de chique cause le premier jour des douleurs extraordinaires. La petite blessure ne se cicatrise point , et reste douloureuse pendant bien des jours. Tout auprès l'épiderme se gerce entre les doigts du pied.

Le sixième jour.

Le matin excitation sexuelle avec douleur dans les cuisses , et une grande faiblesse , comme quand on est brisé de fatigue.

Tout le jour abattement extrême d'esprit et de corps.

Le matin beaucoup de vents bruyans.

Douleurs spasmodiques dans l'intérieur de l'anus, un peu avant et un peu après la selle.

Appétit vif ; après avoir mangé , besoin de se coucher.

Propension marquée à rester couché : il ne peut supporter d'être assis.

Après la méridienne , fatigue , et douleur dans les cuisses et dans le dos , à côté de la colonne vertébrale. Le mouvement respiratoire ne l'influence point.

Les jours suivans jusqu'au quatorzième jour.

Toutes les nuits , rêves méditatifs. Ce symptôme ne diminue un peu qu'après deux semaines.

Le jour il se rappelle de ses songes , comme s'il avait rêvé tout ce qui se passe ; mais d'une autre manière , et comme s'il l'avait seulement oublié.

Selles très-abondantes , suivies d'un peu de sang (les onzième et douzième jours).

Après une selle normale , pendant long-temps cuisson et ardeur à l'anus (le treizième jour).

Un petit groupe de verrues plates se forme sur le côté extérieur du pouce (le neuvième jour).

Expulsion très-fréquente d'une urine claire et écumeuse.

Douleur persistante du dos en étant assis , comme s'il y avait quelque corps étranger dans la colonne vertébrale et dans l'épaule. Cette douleur dispose à respirer profondément , sans en être soulagée ; elle force aussi à se pencher en arrière.

Vésicules accompagnées de prurit très-vif , puis de cuisson , sur le bord extérieur de la main droite.

Démangeaisons dans le nez , pendant le repas.

Jamais d'appétit le matin.

Le dîner se faisant attendre , malaise subit , baillemens spasmodiques, et évanouissement. Il faut s'asseoir tranquillement et manger sans délai , alors tout s'améliore.

Après la selle et l'émission de l'urine , il revient sans cesse une petite quantité de cette dernière, qui exige impérieusement l'expulsion.

Grand calme et fermeté au milieu de circonstances très-propres à donner de l'irritation.

Enrouement toujours augmenté. Il y a quelque chose dans le larynx que l'expectoration ne parvient point à détacher , quoique les mucosités soient bien expulsées.

Grande excitation sexuelle , mais sans lubricité. Surmontée , elle laisse une vive propension aux travaux intellectuels.

La puissance d'invention est très-augmentée pour tout ce qui tient aux travaux de l'esprit. Les scènes et les événemens se présentent en foule à l'imagination.

Dès qu'une idée a été saisie en écrivant , une foule d'autres idées surviennent et se pressent à la suite , de telle sorte qu'on ne peut s'arrêter et finir.

Disposition extrêmement communicative ; grande vivacité de conversation ; avec cela impatience excessive de tout ce qui est aride et ennuyeux.

Plus il y a d'humeur et plus il y a aussi de penchant au persiflage , à la satire , aux idées comiques.

Nous n'ajouterons pas ici quelques symptômes recueillis chez deux malades auxquels le docteur Hering a administré le venin comme remède ; ces observations étant encore trop incomplètes. Nous attendrons à cet égard la suite promise par cet observateur zélé.

X.

LETTRE AU CONSEILLER S. HAHNEMANN SUR LE TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE DU CHOLÉRA - MORBUS ASIATIQUE, par le docteur J. MABIT, médecin de l'hôpital Saint-André, professeur de l'école secondaire de médecine, etc., etc. — Bordeaux, imprimerie de J. Peletingas, rue Saint-Rémi, n° 23. Février 1833. (Brochure de 15 pages.)

(ANNONCE.)

C'est avec un bien vif plaisir que nous annonçons ici cet opuscule, qui contient les premiers faits observés par un médecin français sur l'efficacité de l'homœopathie contre le choléra. Pour ceux qui connaissent les nombreuses observations recueillies en Allemagne et en Russie sous ce rapport, la brochure du docteur Mabit n'aura d'autre intérêt que celui d'une nouvelle confirmation de faits déjà bien avérés ; mais pour la masse des lecteurs, et pour les

médecins français qui ne sont point encore au fait de la nouvelle doctrine, cet opuscule aura l'avantage de fixer l'attention d'une manière plus impérieuse. Les témoignages rapprochés, les observations recueillies par un compatriote, et publiées dans votre langue, ont toujours plus de poids que des faits lointains, difficiles à connaître et à juger.

La brochure du docteur Mabit est écrite avec cette simplicité qui dénote l'observateur calme et impartial. Point de phrases, point de charlatanisme, point de vanteries. Les faits seuls dans toute leur aridité, accompagnés de l'indication des pièces à l'appui. On doit regretter même que l'auteur ait été si bref, et ne soit pas entré dans quelques détails plus circonstanciés sur l'histoire des cas particuliers. Peut-être reviendra-t-il plus tard sur ces détails; nous l'y encourageons fortement.

Voici en peu de mots les faits contenus dans la lettre du docteur Mabit.

Dans les premiers jours de 1832, le choléra ayant envahi l'Angleterre et l'Ecosse, on craignit qu'il ne pénétrât en France par Bordeaux. L'intendance sanitaire du département chargea le docteur Mabit de rédiger une instruction qui apprît aux médecins et aux officiers de santé à reconnaître et à combattre ce fléau avec efficacité. Le docteur Mabit se rendit dans ce but à Londres pour y étudier la maladie, qui était encore très-mal connue. A Paris, il eut l'occasion de voir le docteur Quin, suffisamment connu de nos lecteurs par sa brochure sur le traitement

homœopathique du choléra (1) ; ce fut ainsi qu'il eut connaissance des succès que la nouvelle méthode avait obtenus en Allemagne. Toutefois il ne fut témoin d'aucun traitement homœopathique, ni à Londres, ni à Paris, où il revint lors de l'invasion de la maladie. De retour à Bordeaux, le docteur Mabit publia les documens qui lui avaient inspiré le plus de confiance. Il parla des promesses de l'homœopathie, des incertitudes de l'allopathie, mais il insista principalement sur les mesures hygiéniques, propres à prévenir l'invasion de la maladie, ou du moins à la rendre moins meurtrière. Ses propositions furent adoptées par l'administration.

Le choléra fut signalé dans le grand hôpital de Bordeaux, le 4 août 1832, et il sévit sans interruption dans la ville et les environs, jusqu'au 23 octobre. Dans ces quatre-vingt-un jours, il a atteint 398 individus, dont 294 ont été traités à domicile et 104 dans le grand hôpital; 236 ont succombé à domicile et 72 à l'hôpital, ce qui porte le nombre des morts à 308, ou aux trois quarts de ceux que la maladie a atteints.

Le 22 novembre, le fléau reparut après une interruption d'un mois. On porta au grand hôpital un cholérique qui venait du Dépôt de mendicité, asile ouvert par la charité à la misère et à la vieillesse infirme. Cet établissement fut bientôt un foyer d'in-

(1) Voyez dans notre 1^{er} volume, p. 162, l'annonce de la brochure du docteur Quin.

fection. Il a envoyé à l'hôpital ou perdu le tiers de sa population.

Le service du docteur Mabit au grand hôpital avait déjà reçu 50 de ces malheureux, lorsque le 23 décembre, il reconnut en avoir perdu 34, ce qui portait la mortalité à 68 pour cent. Ce fut alors, qu'affligé de ce résultat, il se détermina à faire l'essai des traitemens homœopathiques, si bien décrits par le docteur Quin. Il commença par y soumettre deux malades qui offraient peu d'espoir avec les moyens accoutumés. Dès la même soirée, il constata, en présence de nombreux élèves, un amendement notable. Les vomissemens et les selles blanchâtres, les crampes avaient cessé, la cyanose était diminuée; le lendemain matin ces deux malades parurent arrachés à une mort certaine.

Enhardi par ce résultat, le docteur Mabit soumit au même traitement six autres cholériques, et successivement tous ceux qui furent amenés dans son service. Leur nombre s'élevait déjà à 29, sur lesquels il n'en avait perdu que 4, lorsqu'il crut devoir donner communication de ces faits à la Société royale de médecine, à laquelle il adressa, le 31 décembre, la lettre suivante.

« M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,

» Depuis quelque temps, l'hôpital Saint-André a
» reçu un grand nombre de cholériques provenant
» du Dépôt de mendicité. Ils ont été placés dans mon

» service, et la mortalité a d'abord été plus forte
» qu'elle ne le fut dans l'été dernier.

» Les écrits de Hahnemann, Quin, Bigel, Seider,
» Gristel, Beroldi, Schmidt, Stuller, Haubold, etc.,
» me disaient que le traitement homœopathique
» devait rendre de plus grands services que les se-
» cours déjà employés. J'ai cru devoir le tenter, et
» des faits nombreux me prouvent aujourd'hui que
» ces savans ont dit la vérité.

» Les résultats que j'ai obtenus appelleront, sans
» doute, l'attention de la Société royale de médecine
» de Bordeaux. Si elle chargeait des commissaires de
» lui faire un rapport sur cet objet intéressant, je
» suis prêt à fournir à ceux-ci tous les renseignemens
» qu'ils désireraient sur cette doctrine encore peu
» répandue. Tous les matins, à ma visite de dix
» heures, ils seraient témoins de la situation des
» cholériques et de mes prescriptions.

» A toutes les autres heures de la journée, Mes-
» sieurs les membres de la Société peuvent venir
» examiner les malades, et lire les observations qui,
» déjà recueillies en public, restent attachées au lit
» de chaque malade. Mes confrères vérifieront bien-
» tôt avec moi que la médecine, fille de l'expérience,
» peut espérer quelques bienfaits d'une théorie qui
» mérite au moins un examen approfondi et con-
» scientieux.

» Agréez, etc.»

Le même jour, il fut nommé une commission

qui se rendit le lendemain à la visite du docteur Mabit. Elle était composée de M. le secrétaire-général, le professeur Dupuch-Lapointe, et des docteurs Gintrac, Burguet, Em. Pereyra et Gergerés. Ces médecins, dont plusieurs ont continué d'assister au service du docteur Mabit, virent les individus qui, ayant été traités homœopathiquement, arrivaient, ou étaient parvenus, à un état de convalescence qui s'est heureusement terminé.

Suivent les noms de 31 malades, dont 13 étaient âgés de plus de 60 ans.

Sur ces 31 cholériques, il n'en est mort que 6, dont 4 avaient tous plus de 70 ans, et dont 2 ne purent pas même recevoir les médicamens indiqués par leur situation, et qui manquaient au docteur Mabit. Ces faits sont relevés sur les registres et cahiers d'observations de l'hôpital.

Le hasard a voulu que, depuis ce même jour, il n'entrât plus de cholériques dans le service du docteur Mabit. Le Dépôt de mendicité n'en fournit plus que trois qui furent reçus dans le service d'un autre médecin, où ils succombèrent malgré les secours allopathiques les mieux indiqués. MM. les commissaires purent s'assurer par les feuilles d'observation, que ces derniers présentaient absolument les mêmes symptômes qui caractérisaient la situation des 31, qui avaient reçu les secours homœopathiques.

Néanmoins, MM. les commissaires ont cru devoir décider qu'ils ne feraient de rapport que sur les cho-

lériques dont ils auraient vu commencer le traitement. Il en résulte que la Société royale de médecine n'aura point encore à émettre d'opinion sur la méthode nouvelle. Mais le choléra peut reparaître au printemps, et fournir ainsi l'occasion de constater les faits d'une manière officielle.

Le docteur Mabit ajoute que la guérison de ces 25 cholériques lui a inspiré une telle confiance dans la thérapeutique de Hahnemann, qu'il se propose de l'appliquer dans ces cas trop nombreux, où l'état actuel de la science promet peu de succès. « Je vérifierai, dit-il, les séduisantes promesses de la doctrine qui, dans les maladies aiguës, compte presque autant de succès que de traitemens, et qui, dans les affections chroniques, fait espérer la guérison des quatre cinquièmes des malades. Mes observations auront de nombreux témoins, et le résultat excitera le zèle de mes jeunes confrères à explorer l'utile carrière que votre génie (l'auteur écrit à Hahnemann) leur a ouverte, et à ajouter aux nombreuses voies de guérison que possède la science, les ressources consolantes de la loi des semblables. »

Une lettre du docteur Mabit, qui nous a été adressée en date du 5 mars, nous annonce qu'une partie de ces prévisions se sont déjà réalisées. Une clinique homœopathique, la seule qui existe dans un hôpital français, a été établie à l'Hôtel-Dieu de Bordeaux, et on y a obtenu déjà des succès très-remarquables, que l'honorable médecin qui la dirige promet de nous communiquer incessamment.

Ainsi, chaque jour étend le domaine bienfaisant de l'homœopathie, chaque jour amène de nouveaux faits, de nouvelles convictions, et on peut déjà prévoir le moment où la nouvelle doctrine prendra parmi les sciences un rang qui ne lui sera plus contesté. X.

OBSERVATION EXTRAITE D'UNE LETTRE DU DOCTEUR
TESSIER DE TURIN.

L'homœopathie fait des progrès; il nous est agréable de le montrer à nos lecteurs. De proche en proche, elle gagne les grandes cités et les capitales, et elle y trouve des praticiens honorables, des professeurs qui en font des applications heureuses, et leur thérapeutique exclusive.

Nier et repousser des faits présentés par un homme que tout porte à croire probe et véridique, répugne à la conscience, à plus forte raison si ces faits sont affirmés par un grand nombre d'individus. Il faut rester dans un doute modeste et respectueux, tel qu'il est dû en pareil cas; ou, ce qui est préférable, user du droit acquis à tout homme doué de raison, examiner, passer de nouveau ces faits au creuset de l'expérience, et ne les admettre ou ne les repousser qu'après une exacte et rigoureuse observation.

Si la conscience et la probité commandent l'examen, elles proscrivent et condamnent cette assurance superbe, fille de l'amour-propre et de l'ignorance, qui refuse de voir parce qu'elle le craint, et se persuade avoir convaincu et tout détruit, lorsque du haut de sa grandeur elle a laissé tomber ces mots : *c'est absurde, c'est impossible.*

Un raisonnement peut être absurde, mais non un fait. Ceci est évident et n'exige point de démonstration. La condition seule de l'existence du fait le place dans les vues et selon les lois de la nature ; il est digne de nos études et de nos méditations.

Telles sont les vérités sous l'influence desquelles le professeur Mabit (1) et le docteur Tessier de Turin ont abordé l'homœopathie. Suivons ce dernier racontant ses premiers essais.

« Je dois vous avouer que votre conviction (il écrit au docteur Dufresne), exprimée si franchement dans le premier numéro de votre journal, a puissamment contribué à m'engager à tenter quelques essais dans le but de m'assurer de l'action des médicaments administrés à doses infinitésimales. Voici brièvement les résultats,

» J'ai vu cinq cas de fièvre inflammatoire céder, en 10 à 15 heures, à une seule dose de la 10,000^{me} partie d'un grain d'extrait d'aconit. Les malades s'endormaient au bout d'une ou deux heures, puis survenait une sueur qui terminait la maladie. Aujourd-

(1) Voir l'article qui précède.

d'hui j'emploie la 24^e dilution, comme le recommande Hahnemann.

» Huit angines tonsillaires, accompagnées de fièvre, ont disparu sous l'action d'une goutte de la 30^e dilution de belladone. Presque toujours j'ai observé une exacerbation homœopathique caractérisée par une sensation de poivre à la gorge, quelques heures après l'ingestion du remède.

» Une constipation habituelle a cédé à une goutte de la 30^e dilution de noix vomique; mais ce qui m'a le plus surpris, c'est ce que j'ai observé de l'emploi de la teinture âcre, ou *causticum*, à la dose d'une goutte de la 30^e dilution dans deux cas d'*arthritis* aiguë.

» Le sujet du premier de ces cas est un homme de 28 ans, irritable, fils d'un père goutteux, et doué d'un tempérament sanguin. Depuis l'âge de 16 ans, il avait déjà éprouvé six attaques de cette maladie qui s'était reproduite régulièrement de deux en deux ans, presque toujours au printemps et avec une intensité telle, qu'à chaque fois on a dû employer le traitement antiphlogistique dans toute sa force et sa vigueur, et user de tous les remèdes que conseille en pareils cas l'allopathie.

» Malgré cela, le malheureux patient ne voyait son état s'améliorer qu'après trois à quatre mois de souffrances et de douleurs inouïes. De plus, il n'était point exempt de maux pendant le temps qui s'écoulait d'une attaque à l'autre; souvent il avait des douleurs diverses, surtout de violentes odontalgies.

» La pénultième attaque eut lieu au printemps de 1830; elle fut combattue par quatre saignées, la poudre de Dower, le kermes, la digitale, et elle dura passé 40 jours d'une manière excessivement aiguë. Les douleurs disparurent de toutes les articulations; mais les deux talons et souvent l'épaule droite restèrent douloureux, malgré les soins de plusieurs des meilleurs médecins de l'Italie, jusqu'en septembre 1832, que le malade, se trouvant à Dresde pour affaire, consulta le célèbre Trinks. En moins de 15 jours, par une seule dose de *ledum palustre*, il lui rendit la station et la marche faciles et sans douleur, et une dose de *graphites* administrée ensuite, diminua considérablement les douleurs de dents, qui existaient alors avec beaucoup de force.

» Sa santé fut bonne jusqu'au commencement de février, où il aperçut quelques douleurs aux talons; le 4, il fut pris de douleurs violentes à l'épaule gauche, au cou et au poignet; il y avait impossibilité de mouvoir le membre, fièvre ardente, orgasme des vaisseaux artériels et veineux, céphalalgie, chaleur de la peau, inappétence et tous les symptômes qui, autrefois, avaient caractérisé les fortes attaques. Malgré les soins et le traitement allopathique le plus approprié, je ne vis qu'aggravation jusqu'au 9, où j'administrai une goutte de la 30^e dilution de *causticum*, à 5 heures du soir.

» Une heure après, j'observai une sensation douloureuse à l'occiput qui s'étendait au front, pesanteur des paupières, exacerbation des douleurs de l'épaule

et du bras, douleurs passagères, mais vives le long du bras droit, jusqu'au bout des doigts, douleur dans toutes les articulations, augmentation de la fièvre et de la chaleur, soif intense, sueur générale deux heures après, fréquente envie d'uriner dans la nuit, urines claires et copieuses, quoique la sueur fût abondante; 19 heures après l'administration du remède, chute de la fièvre, grande diminution dans toutes les douleurs, le malade peut porter le bras gauche à sa tête; fourmillement et démangeaison insupportable qui dure plusieurs jours aux extrémités, sur le dos et surtout au péricrane, sommeil et appétit excellent, le 3^e jour; le malade put quitter le lit le 5^e.

» Aujourd'hui, 11 mars, la santé générale est bonne; la station seule est un peu pénible, et l'appui sur les talons est encore douloureux.

» Le *causticum* ayant une action longue et l'amélioration étant progressive; je n'ai point administré d'autre remède; j'attends et je vous prie de m'aider dans le choix de l'antipsorique qui devra suivre.

» Le sujet de la seconde observation est un homme de 40 ans, sanguin, irritable et irascible, qui avait eu, il y a 2 ans, une attaque d'*arthritis* aiguë, dans laquelle les genoux avaient surtout été affectés. Deux saignées furent faites et la maladie ne fut pas longue.

» Au commencement de 1833, nouvelle attaque, diverses articulations sont successivement prises; les douleurs sont vives et trois saignées qui sont indiquées ne font que les affaiblir momentanément.

Le 10 février, elles redoublent d'intensité et attaquent principalement le bras gauche ; la main est enflée.

» Appelé le 14, j'administrai le lendemain, à 5 heures du soir, une goutte de la 30^e dilution de *causticum*. Une heure après, douleur et gonflement de la main droite, libre auparavant, augmentation excessive de douleur dans le bras gauche et de tous les symptômes de la fièvre ; mal de tête, anxiété, soif et insomnie pendant toute la nuit, sueur et urine très-abondantes. Le lendemain tous les symptômes persistent, les deux mains sont fort douloureuses ; il y a beaucoup de gonflement, rougeur et chaleur brûlante. Le soir, je fais respirer de l'esprit de nître dulcifié pour diminuer l'action homœopathique trop forte, et, demi-heure après, la céphalalgie diminue, il y a moins d'anxiété, mais les douleurs articulaires persistent ; la nuit se passe dans l'agitation et sans sommeil.

» Le troisième jour, dès le matin, démangeaison au dos, puis au péricrane, enfin générale ; dans la journée, elle devient intolérable à la tête.

» Ce phénomène qui dure plusieurs jours est suivi dès son apparition d'une amélioration notable dans l'état du malade ; toutes les douleurs ont considérablement diminué, le cinquième jour, de même que le gonflement des mains ; le sommeil et l'appétit sont revenus, et le septième jour le malade peut se tenir levé pendant deux heures. La sueur est toujours abondante, quoique le malade rende chaque jour

deux grands vases d'urine, et les deux excréations continuent ainsi pendant plus de dix jours.

» Aujourd'hui 11 mars, le malade a repris ses occupations de tailleur, et il ne lui reste qu'un peu d'engourdissement des bras et des genoux, légèrement douloureux le matin; après l'action du *causticum*, je me propose de donner un autre antipso-rique.

» Voilà, monsieur, le résultat de mes tentatives rédigé à la hâte et bien imparfaitement; il est suffisant pour me convaincre de l'étonnant effet des doses les plus minimales de médicamens; et j'ai vu qu'il est prudent de suivre exactement les leçons du grand maître Hahnemann, si on veut guérir sans faire souffrir le malade. Je dois avouer que la goutte entière de la 30^e dilution, donnée au tailleur, était une dose trop forte; j'aurais mieux fait de n'en donner qu'une fraction au moyen de 2 à 3 globules de sucre; j'aurais évité une exacerbation pénible et inutile. »

On ne saurait méconnaître l'importance de ces deux observations, sous le rapport thérapeutique. Une maladie qui soumet le sujet qui en est atteint aux souffrances les plus aiguës, et dont la durée, quoique variable, est ordinairement de plusieurs semaines, est guérie en quelques jours; elle l'est avec un remède jusqu'ici peu usité en pareil cas, et presque exclusivement conseillé dans les maladies chroniques.

Cette application heureuse est un véritable service rendu à la science et à l'humanité; nous en félicitons M. Tessier. Elle contribuera à modifier l'opinion trop

généralement reçue, que les remèdes dits antipso-
riques n'ont qu'une action lente et longue, et sont
peu propres au traitement des affections aiguës.

L'action des remèdes, s'ils sont bien homœopa-
thiques, est toujours en raison directe de l'acuité de
la maladie, et les mouvemens ou mutations organi-
ques qu'ils provoquent sont toujours en rapport de
vitesse et d'intensité avec ceux qui existent au mo-
ment de leur administration ; d'où il résulte :

1° Que les doses doivent toujours être plus faibles
dans les cas aigus, où il y a fièvre et ébranlement gé-
néral de l'organisme que dans un état chronique.
Mieux vaut les répéter, si besoin est, que de les
donner trop fortes au début.

2° Que les médicamens antipso-
riques mieux étu-
diés seront probablement tous appliqués au traite-
ment des maladies aiguës, concurremment avec les
autres ; comme le *causticum* dans l'arthritisme, le *phos-
phore* dans le croup, ainsi que l'a pratiqué le docteur
Marenzeller à Vienne, la *dulcamara* dans les ma-
ladies suites de refroidissement, l'*arsenic* dans quel-
ques gastro-entérites, le *charbon végétal* dans le
choléra.

P. D.

MÉLANGES.

Quelques mots sur la nouvelle doctrine médicale, nommée homœopathie; par le docteur MURET, de Morges. Br.

Tel est le titre d'une petite brochure qui nous est parvenue; nous applaudissons à tous les efforts que font les homœopathes pour vulgariser la saine médecine dont nous nous sommes faits les soutiens, après en avoir reconnu le mérite. Le rédacteur de cet article-ci en avait donné l'exemple par deux brochures tout-à-fait populaires, publiées, il y a une année, sous le titre de *Deux mots au public sur l'homœopathie*, et de *Eclaircissemens sur l'homœopathie*. Au titre donc de la brochure du docteur Muret, nous nous sommes réjouis par la pensée que sans doute elle ne contenait qu'un extrait pur de la doctrine de Hahnemann. Mais quelle n'a pas été notre surprise, quand nous y avons lu que l'auteur encourage l'emploi de l'allopathie dans les maladies aiguës, et de la saignée dans les affections suraiguës; nous avons dû croire et nous croyons que l'auteur s'est trop pressé d'écrire, dans l'intérêt de la science; qu'il n'avait point encore assez étudié soit la marche des affections aiguës, soit l'action des médicamens qui leur conviennent. Nous ne connaissons, en effet, aucun cas aigu où l'homœopathie ne puisse être avantageusement substituée à l'allopathie; et, fondés sur notre expérience, et surtout sur celle des maîtres de l'art, nous nions qu'on puisse en présenter un seul. Il serait, en effet, bien singulier, bien extraordinaire que, tandis que dans toute l'Allemagne les homœopathes ont renoncé *complètement* à l'allopathie, il y eut un coin de pays où celle-ci dût être préférée.

Mais nous avons trouvé le mot de l'énigme dans la brièveté, à ce jour, de l'expérimentation de l'auteur qui n'a pas encore usé de tous ses moyens de secours, et qui, nous n'en doutons point, pensera et agira d'une tout autre manière dans quelques mois.

Nous profitons de cette occasion pour nous élever avec la plus grande force contre cette homœopathie bâtarde qui tantôt saigne, tantôt ñe saigne pas, tantôt purge, tantôt ne purge pas, qui a recours aux calmans comme moyens de guérison, ou qui les dédaigne, préférant attaquer la maladie elle-même dans le siège qu'elle occupe. Nous affirmons, et nous ne craignons pas d'être démentis par aucun homœopathe pur, que tout médicament homœopathique est suffisant pour guérir la maladie à laquelle il correspond, sans recourir aux *dérivatifs*, aux *révulsifs*, aux *évacuans*, aux *incisifs*, aux *toniques*, et autres moyens hétéropathiques. Nous faisons profession d'abjurer tout ce fatras, sans exception, de prétendus remèdes; et nous poursuivrons de notre réprobation tout système mitoyen qui aura pour fin de corrompre la *pureté* de la doctrine et de la thérapeutique du grand HAHNEMANN. P . . . R.

Le défaut d'espace nous prive de la faculté de communiquer en détail à nos lecteurs un nombre de nouvelles intéressantes pour l'homœopathie; nous les prions de vouloir bien se contenter, pour cette fois, de l'extrait bien sec qui suit.

S. M. le roi de Prusse, sentant ses maux ordinaires empirer, a appelé auprès de sa personne le docteur homœopathe NECHER, et lui a confié les soins de sa santé; on ajoute que ce docteur jouit de la même confiance auprès de toute la famille royale.

M. le docteur homœopathe LUTHER, dans un court séjour qu'il vient de faire à Genève, nous a dit que le célèbre SCHWEICKERT, qui pratique l'homœopathie *pure* en Silésie, vient de recevoir du ministre d'état prussien d'Altenstein, une lettre dans laquelle S. Exc. lui annonce que le moment est arrivé où le gouvernement va s'occuper sérieusement de cette branche si intéressante de l'art de guérir, à laquelle le public est déjà tant redevable.

Des lettres très-détaillées des docteurs HAUBOLD et MULLER, et du baron de BRUNNOW, nous annoncent que l'hôpital clini-

que de Leipzig a été ouvert le 22 janvier dernier, que les plus brillans succès ont accompagné les premiers traitemens, que le docteur MULLER en est le médecin directeur, le docteur HAUBOLD le médecin assesseur, et le docteur SEIDEL le médecin assistant, habitant l'hôpital. Plusieurs médecins allemands et français, entre autres le docteur RAPOU de Lyon, suivent assidûment cette clinique. Des nouvelles ultérieures nous apprennent que le nombre des malades qui s'y présentent est tellement grand, qu'on est, tous les jours, obligé d'en refuser.

Cependant, comme cet institut ne peut subsister que par les secours pécuniaires des amateurs de l'homœopathie, nous réitérons ici la demande, la prière même, à tous ceux qui lui portent quelque intérêt ou qui lui doivent de la reconnaissance, de contribuer par leurs dons au maintien d'un établissement qui peut et doit porter des fruits si utiles à l'humanité. Le docteur PESCHIER, à Genève, chargé de la correspondance avec la France et le midi de l'Europe, recevra les contributions destinées à un si noble but.

Nous avons reçu l'agréable visite du docteur homœopathe BEELS, de Rotterdam, qui vient de visiter les médecins homœopathes de l'Italie, où ils sont en grand nombre, grâce aux efforts des docteurs MAURO, ROMANI, de HORATIIS, desquels nous aurons occasion d'entretenir plus tard nos lecteurs.

Nous avons lieu d'espérer que l'homœopathie va se répandre par les soins des docteurs d'E..., en Savoie, B...i, en Toscane, et B...z dans le canton de Vaud, lesquels ont passé plusieurs jours auprès de nous pour prendre une idée de la pratique de notre art, et qui retournent dans leur patrie munis de médicamens et d'instructions supplémentaires à celles que contiennent les ouvrages écrits en français ou en latin.

BIBLIOTHÈQUE
HOMŒOPATHIQUE.

LETTRE SUR L'ÉTUDE DE L'HOMŒOPATHIE

ET LES MEILLEURS MOYENS D'EN ABORDER LES PROBLÈMES,

Adressée au D^r DURIF, médecin à Tullin (Isère), par le
D^r DESSAIX à Lyon.

Par votre lettre du..., je vois que vos premières notions de l'homœopathie, sa promesse de guérir le mal en l'augmentant et avec des atomes, ont été pour vous, comme pour nous tous, l'objet d'une incrédulité complète.

Peu à peu, toutefois, le bruit des guérisons dont le public fait honneur à l'homœopathie, est arrivé jusqu'à vous, et vous avez entendu l'histoire de quelques-unes d'entre elles sans envie d'en rien constater, il est vrai, mais du moins sans colère et sans trop d'impatience; vous avez, en même temps, appris d'ailleurs que des publications homœopathiques importantes se succédaient rapidement, depuis 18 mois, à Lyon, à Paris, à Genève, et qu'une école savante, laborieuse, et déjà naturalisée dans toute les parties du monde, soutenait avec persévérance et vigueur les principes de Hahnemann, et répondait aux objections de toutes les théories par un in-

variable appel au lit du malade ; enfin, vous n'avez pas tardé, non plus, à savoir que l'illustre fondateur de cette doctrine singulière, poursuivait avec énergie, à 77 ans, ses recherches savantes, sans cesser d'être, un seul jour, un des praticiens les plus occupés de l'Europe, et de voir des équipages de tous les pays se presser autour de sa modeste demeure.

Frappé, avec raison, de ces documens inattendus, vous avez senti bientôt qu'après avoir refusé toute créance à l'homœopathie par l'impossibilité de vous expliquer ses prétentions étranges, vous risquiez désormais, en persistant à la repousser, de tomber dans un problème d'un autre genre, non moins inexplicable qu'elle.

Si, comme elle vous l'a semblé de prime-abord, l'homœopathie n'est, en effet, qu'une chimère, si ses agens sont les plus nuls de tous ceux qui jamais aient été mis en œuvre, comment concevoir l'existence, la rapide propagation de cette doctrine, la faveur croissante qui la protège, les longs et doctes travaux qui la continuent et la corroborent sans cesse ? Si l'homœopathie n'est rien, quelle plus incompréhensible démence, quelle épidémie plus envahissante et plus dangereuse ? Non, certes, jamais calamité publique n'eut plus de droit à la compassion et aux recherches du médecin philosophe, ne dut mettre plus impitoyablement en défaut ses prévisions et ses calculs.

Pressé de la sorte entre deux difficultés également grandes, vous avez pensé, différent de bien d'autres,

qu'un premier jugement improvisé sans connaissance de cause, ne pouvait être obligatoire pour le reste de votre vie, et vous vous êtes senti en disposition, tout compte fait, de croire plutôt à quelque progrès incroyable, à quelque découverte extraordinaire, dans un âge qui en est fécond et dans une science qui en a grand besoin, qu'à supposer le plus inexplicable aveuglement chez une foule d'hommes de tous les pays et de toutes les classes, le plus monstrueux délire chez tant de médecins, nos confrères, tous sortis de nos écoles, nourris de nos classiques et formés par nos maîtres.

Vous avez eu alors le courage de vous procurer des livres d'homœopathie; vous avez lu la lettre du docteur Des Guidi aux médecins français, les publications de Bigel, l'Organon de Hahnemann; mais ces écrits, me dites-vous, ne vous ont point convaincu. Vous me demandez si j'en connais d'autres, latins ou français, et vous m'engagez à vous dire, à cœur ouvert, ce que je pense de l'homœopathie.

Mon opinion personnelle, mon cher confrère, ne doit ni ne peut avoir aucune influence sur la vôtre : aucune autre autorité que celle des choses n'est capable de faire supporter l'idée de l'homœopathie à des esprits tels que les ont façonnés notre éducation médicale, nos habitudes et nos vanités. Il m'est sans doute bien agréable de pouvoir vous dire que je consacre avec dévouement le peu de force qui me reste à l'étude de cette science difficile, et que, chaque jour, elle est pour moi une source des jouis-

sances les plus vives ; mais je me garderai bien de vous offrir comme un argument ce qui ne peut être qu'un épanchement de l'amitié.

L'Organon, ce livre dont chaque page est marquée au coin de la droiture et du génie, l'Organon ne vous a pas convaincu ; je le crois bien, et il ne pouvait vous convaincre, l'eussiez-vous lu sans dépit, sans précaution, et même avec intérêt. Une doctrine qui vient brusquement tourmenter nos idées, en rompre les antiques associations, se mettre en guerre avec nos habitudes, nos maximes, nos souvenirs, révolutionner en un mot cet univers entier que nous avons si laborieusement construit et coordonné bien ou mal pendant 40 ans dans notre intelligence, une telle doctrine, eût-elle mille fois raison, ne saurait être appréciée en quelques heures et à la lecture d'un livre. L'épaisseur d'un volume ne suffit pas à jeter un pont entre deux mondes. Il faut du courage et bien des efforts pour arriver, en pareil cas, à cette impartialité dont Descartes donna le précepte, sans avoir pu toujours en être l'exemple ; il faut des faits surtout, des expériences.

« Des expériences ! » dira-t-on peut-être autour de vous, « mais en faire sur des données si inconvenantes et avec des agens si bizarres, n'est-ce pas déjà rendre à l'homœopathie une sorte d'hommage et en quelque sorte la reconnaître ? Or, quand nos plus illustres confrères, professeurs, écrivains, praticiens en faveur, croiraient déroger en risquant le moindre essai de ce genre, quand, en face du choléra lui-

même, le traitement homœopathique a été de tous les traitemens de l'univers, le seul que, dans leurs dissensions, ils aient, à l'unanimité, refusé de tenter, pouvons-nous avoir moins de dignité qu'eux, et hasarder une épreuve dont l'idée seule est frappée de leur réprobation ? »

Il est vrai, mon cher confrère, que tous ces illustres ont fait preuve d'une rare outrecuidance en repoussant avec dédain, même dans une situation désespérée, l'essai, le simple essai d'une méthode inoffensive, dont le sage Laënnec, alors même qu'il la connaissait bien peu, et quand rien ne pressait, ne crut pouvoir abandonner les traces qu'après l'avoir long-temps soumise à d'inutiles épreuves ; une doctrine que les gouvernemens les plus circonspects et les plus parcimoniaux ont voulu faire examiner authentiquement et à grands frais à Pétersbourg, à Vienne, à Berlin, pays où, mieux connue, elle doit, si elle est absurde, être plus absurde, plus indigne d'examen que partout ailleurs. Laissons donc nos habiles faire les habiles, ne nous croyons point obligés de le porter plus haut que les monarques du Nord, et bornons-nous à être tout simplement des amis indépendans et sincères de la vérité, à être des hommes de bien, dans notre sphère, comme le fut *Laënnec* parmi les hommes éminens. Munis des données indispensables dont il était dépourvu, faisons les expériences qu'il a voulu faire, et espérons que nos résultats seront plus concluans que les siens.

Si je vous connaissais moins, mon cher confrère,

je pourrais vous proposer un autre moyen de vérifier, d'utiliser ce que l'homœopathie peut avoir de bon, sans vous abaisser jusqu'à elle, sans vous commettre avec ses atomes, sans cesser d'être, en un mot, de la tête aux pieds, et dans toute la dignité classique, un médecin de la vieille roche. Ce moyen le voici :

L'homœopathie proclame deux idées qui paraissent blesser plus ou moins les lois de la thérapeutique vulgaire; c'est le *traitement par les semblables* et la *puissance des atomes*.

Or, le premier rentre évidemment dans l'antique patrimoine de l'art, par le *vomitus vomitu curatur* et par cent autres portes familières à la médecine et surtout à la chirurgie.

L'école régnante est donc bien en droit de se demander aujourd'hui, comme cent ans plus tôt ou cent ans plus tard, jusqu'à quel point peut s'étendre l'application d'une loi qu'elle a acceptée de tout temps pour bien des faits isolés, mais dont elle n'a pas encore cherché à préciser toute la portée.

Voilà certainement une belle et grande question soulevée, agitée, éclairée peut-être par l'homœopathie, une question qu'il nous importe et qu'il nous appartient d'approfondir, quelle que soit la main qui l'ait signalée à notre attention.

Ce droit et ce besoin, indifférens à l'essaim bourdonnant et paresseux des contempteurs vulgaires de l'homœopathie, sont déjà profondément sentis par des praticiens sages, mais trop rares, de l'an-

cienne école. Ainsi , pour mentionner un nom qui nous dispense largement de toute autre citation ; le Dr Viricel a traité récemment avec le plus grand succès des dysuries très-douloureuses par une goutte de teinture de cantharides dans un pot d'infusion de fleurs de mauve , une constipation habituelle avec $\frac{2}{5}$ de grain d'acétate de plomb , plusieurs coliques avec quelques grains de sel neutre et presque des atomes d'aloës. Est-il bien facile de prévoir le terme où s'arrêtera , dans une telle route , un observateur de ce caractère et de ce talent ? Voilà certes de la bonne et légitime expérimentation qu'aucun des oracles du jour n'oserait désavouer. Médecins allopathes , vos dédains pour l'homœopathie iraient-ils jusqu'à vous faire craindre d'imiter un des praticiens dont votre école doit le plus s'enorgueillir ?

Ce n'est pas tout. De telles expériences , d'un grand intérêt sans doute en elles-mêmes , resteraient emprisonnées dans une enceinte bien étroite , tant qu'on n'aura pas , pour les faire , d'autre guide que la vieille matière médicale. Or l'homœopathie vient encore ici fournir aux allopathes un secours inespéré ; il est de bonne prise , et il ne tient qu'à eux d'en profiter.

Vous savez en effet , mon cher confrère , que Hahnemann et ses disciples ont déjà constaté l'action pathogénétique de plus de 150 médicamens éprouvés sur l'homme sain. Cette matière médicale pure , de quelque perfectionnement qu'elle soit susceptible , n'en est pas moins , il faut bien l'avouer , un monument sans exemple dans l'art ; tout le gâchis

de la vieille thérapeutique n'a jamais rien produit qui en approche. Eh bien, malgré le scandale de leurs atomes, ne pourrait-on faire aux créateurs de ce trésor l'honneur d'y puiser à pleines mains, pour multiplier indéfiniment les expériences sur la loi des semblables? et même pour la loi des contraires, cette matière médicale pure ne devrait-elle pas être aussi un arsenal précieux?

Voilà, mon cher confrère, une large route qui, sans vous brouiller avec la médecine dominante, pourra vous conduire au but de vos désirs, et peut-être vous mener un peu plus loin que vous ne pensez, surtout par les précautions et les soins que vous ne manquerez pas d'y apporter.

Il est certain, par exemple, qu'après avoir pris le parti, sinon *rationnel*, au moins raisonnable, de n'essayer qu'un médicament à la fois, vous ne donniez la plus grande attention à la manière dont il sera préparé. Vos poudres subiront sans doute une longue trituration, conseil banal que l'on néglige souvent, mais que des expériences délicates comme les nôtres rendront indispensable. Qui sait ensuite jusqu'où vous apprendrez à pousser cette précaution, et quel degré d'importance vous finirez par lui donner?

Il est également sûr que pour interroger la loi des semblables dans son application, vous commencerez d'abord par les plus faibles doses d'usage; mais comme il vous arrivera probablement quelquefois de les trouver encore un peu fortes, et que nulle tradition classique ne défend de les couper en deux, en

quatre , en six , vous essaieriez de les réduire ainsi , et puis peut-être encore une fois , et même une autre fois encore Jusqu'où arriverez-vous par de telles gradations ? Qui sait ? jusqu'aux atomes ? Le Ciel vous en préserve ! Il n'est point question de cela , puisque tant de gens habiles ont déclaré la chose impossible , eux qui le savent bien . Marchez droit devant vous , vous arriverez où l'expérience vous conduira ; nous verrons assez .

La marche dont je vous parle est tout simplement , comme vous voyez , la méthode des inventeurs ; elle fait retrouver longuement et péniblement ce qu'un autre a déjà trouvé . Mais s'il n'y a rien ici , si Hahnemann s'abuse en croyant y avoir découvert quelque chose , vous perdriez à le poursuivre dans le vide un temps précieux ; si , au contraire , Hahnemann a rencontré toute l'homœopathie dans cette voie , vous regretteriez vivement , au bout de la carrière , d'avoir cherché par tant de tâtonnemens et d'efforts ce qui était si largement , si complètement connu avant vous .

Ainsi , de toute manière , bien que cette méthode puisse flatter l'orgueil de certains esprits faibles ou s'accommoder à la force de quelques esprits supérieurs , il me semble que , tout calculé , vous aimerez mieux , pour votre compte , vérifier bonnement et tout d'un coup l'homœopathie dans ses derniers résultats , que de chercher pendant vingt ans s'il a été possible de la faire .

Il est bien vrai que ceci nous ramène aux atomes ;

mais puisque vous avez eu le courage de guérir des maladies mortelles avec les doses colossales d'émétique et d'extraits vireux de l'école italienne, alors que toute la médecine française ne voyait dans ce procédé qu'un empoisonnement effroyable, je ne doute point que vous n'acceptiez l'essai des atomes avec le même esprit philosophique, la même indépendance d'opinion ; l'épreuve d'ailleurs ne sera pas longue.

Il ne s'agit, au bout du compte, que de constater, même par un seul fait, s'il pouvait être irrécusable, la puissance curative ou non d'une dose infinitésimale. Là est en effet tout l'incroyable, tout l'absurde ; or, si l'homœopathie est vraie, vous ne sauriez tarder, en le cherchant bien, à rencontrer au moins un de ces faits concluans ; si, au contraire, elle est fausse, vous pourrez sans doute répéter inutilement plus d'une épreuve, afin de vous assurer que leur insuccès vient de la doctrine et non de votre inexpérience, mais tout cela ne saurait, en définitive vous entraîner bien loin. Alors votre esprit investigateur reviendra naturellement vers l'autre problème dont je vous ai parlé, et cherchera comment des suppositions gratuites, dont vous aurez si aisément détruit le prestige, peuvent abuser tant d'observateurs ; vous viendrez alors, médecin philanthrope, au secours des homœopathistes et des homœopathisés, pauvres cervelles que l'on bernerait volontiers, mais dont personne ne songe à étudier le mal pour le guérir. Il y a donc de toute

manière, en vous humanisant avec les atomes, des vérités à découvrir et des bienfaits à répandre; vous n'êtes pas homme à balancer.

Privé de médicamens homœopathiques, vous craignez peut-être de trouver quelque embarras à vous en procurer; rien n'est cependant plus facile.

D'abord, vous pouvez tout simplement essayer quelques médicamens ordinaires de vos pharmacies, en les fractionnant. Bigel se servait ainsi d'une très-légère infusion d'arnica; il mit deux gouttes de teinture de Betoucheff dans quatre onces d'eau, pour n'en donner qu'une seule cuillerée à café; une autre fois il administra un vingtième de grain d'ipécacuanha; et ces essais grossiers lui montrèrent des résultats bien positifs.

Ce premier moyen peut, à défaut d'autre, servir dans beaucoup d'expériences et suffire même à votre conviction: mais il est peut-être souvent infidèle et fautif. D'ailleurs les dilutions étendues, les triturations prolongées, auxquelles toute l'école de Hahnemann donne la plus grande importance, manquent à ce genre de préparations, et vraisemblablement vous jugerez à propos de n'y recourir que comme à un provisoire très-passager, et quand des circonstances particulières vous y réduiront.

Un meilleur moyen serait sans doute de préparer vous-même les substances que vous voudrez éprouver. L'Organon, édition de Jourdan, le Traitement du choléra, à la suite de la lettre aux médecins français, du docteur Des Guidi, l'Examen de Bigel, et

surtout l'intéressant Mémoire du docteur Dufresne sur ses premières expériences (*Bib. hom. n° 1*), vous donneront ici tous les documens dont vous pourriez avoir besoin.

La chose est toutefois plus délicate qu'on ne le pense communément; il faut être bien sûr de la substance qu'on choisit, de son espèce, de son intégrité, de sa pureté; il faut être bien sûr de tous les instrumens dont on se sert, de toutes les circonstances qui peuvent influer sur l'opération, et de la ponctualité sévère avec laquelle on pourra, sans méprise et sans distraction, se conformer à toutes les conditions exigées. Manquer d'une seule de ces garanties, quelque subtile ou quelque frivole qu'elle vous paraisse, c'est faire des expériences pour votre compte; ce n'est point vérifier celles de Hahnemann, chose qu'oublie trop facilement plus d'un prétendu expérimentateur. Le plus sûr, comme le plus facile et le plus prompt, sera de vous procurer des médicamens homœopathiques tout prêts à être administrés.

Outre ceux que j'aurai toujours à votre disposition, et dont je vous envoie un petit assortiment, il est bon de vous dire que MM. les pharmaciens, Pelletier de Lyon, Pétriz de Paris, s'occupent de ces préparations avec un plein succès, et peuvent en fournir partout.

Pourvu de médicamens, vous aimerez sans doute à faire sur vous-même vos premiers essais, comme il est prudent et convenable à tous égards.

Cette idée vous fait sourire, car, si vous n'osez

plus regarder tout-à-fait comme une absurdité la puissance médicale des atomes, au moins n'est-ce qu'à la faveur des susceptibilités vitales, indéfiniment exaltées chez les malades, que vous vous rendez de cette puissance une sorte de compte, et, qu'à toute rigueur, elle vous paraît possible. Mais chez l'homme sain !

L'homme parfaitement sain n'exista peut-être jamais ; l'homme le plus sain a d'ailleurs quelquefois une susceptibilité prodigieuse, à l'égard de certains agens, et souvent même à son insu, jusqu'à l'épreuve. Tel qui digère du fer est mis à l'agonie pour s'être servi d'une cuiller qui a touché du poisson, pour avoir, sans le reconnaître, mangé un peu de fromage ou d'écorce d'orange.

Ces considérations pourront vous autoriser à essayer sur vous-même quelques globules homœopathiques, sans approfondir autrement la question pour le moment. Je vous invite à commencer par les plus faibles doses, quelque ridicule que puisse vous paraître ce conseil. Le docteur Dufresne, dans le mémoire cité, vous apprendra comment il fut puni pour avoir traité un peu cavalièrement un centième de grain d'opium.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler qu'il ne faut employer qu'une substance à la fois, et ne lui en substituer une autre que, lorsqu'au bout de quelques jours, la première n'a point manifesté ou ne manifeste plus d'action.

Si vous prenez donc un ou deux globules, avec

toutes les précautions diététiques requises, il est possible que cette substance étrangère à vos susceptibilités spéciales et aux troubles inaperçus de votre santé, vous semble entièrement inactive; mais il peut arriver aussi qu'à raison de leur nature et de vos dispositions propres, ces globules vous causent divers dérangemens sans conséquence : maux de tête variés, quelquefois bizarres; somnolence surtout, et insomnie; diarrhée; constipation; démangeaisons; douleurs articulaires; morosité, etc. Il peut très-bien arriver que certains globules vous frappent d'un goût particulier; toutes circonstances qui, rencontrées plus tôt ou plus tard, dans une série d'épreuves, pourront vous donner à réfléchir sur le pouvoir d'un millionième de grain. La noix vomique, l'aconit, le lycopode, la *calcareo carbonica*, le soufre, le camphre, le charbon végétal, sont les substances que j'ai vu, en pareil cas, manifester le plus communément leur puissance.

A ces premières épreuves, diversement variées, qui pourront vous étonner par leurs résultats, mais qui peuvent aussi ne rien vous montrer d'appréciable ou de concluant, vous ferez bientôt succéder des essais plus sérieux et plus décisifs dans votre pratique médicale.

Il n'est pas rare de voir des gens qui, après avoir démontré dans un sallon la nullité de vos médicamens, vont les dénoncer comme des poisons dans un autre. Vous sentez bien que nous n'avons rien à dire à des hommes de cette force; mais vous, mon

cher confrère, qui doutez du pouvoir des doses infinitésimales, vous avez le droit de ne les essayer qu'avec une grande circonspection.

Permettez-moi seulement de vous rappeler que, praticien consommé comme vous l'êtes, et ayant fait mille expériences avec l'émétique, le sublimé, l'opium, souvent à des doses inconnues jusque-là, vous ne serez probablement pas plus méticuleux en essayant des remèdes contre lesquels aucun cri de danger ne s'est élevé sérieusement nulle part. Que si vous pouvez réellement croire périlleuses les tentatives dont nous parlons, ce serait pour vous un motif de redoubler de prudence en les faisant, mais ce serait aussi l'ordre le plus impérieux de le faire. On mérite le blâme d'une honteuse indolence en négligeant l'étude d'un médicament nouveau, mais on est complice de l'empoisonnement quand, sans les examiner et les signaler, on laisse avec insouciance de nouveaux poisons se répandre dans la société.

Vous ferez donc très-certainement des expériences au lit du malade; et, comme pour toutes vos expériences précédentes, vous n'en trouverez que trop d'occasions légitimes, soit dans les cas où le traitement ordinaire n'a rien de pressé et peut comporter des tentatives même infructueuses de quelques heures ou de quelques jours, soit dans ces cas malheureux où toutes les ressources sont épuisées, et où le triomphe du mal est certain.

Permises dans la première de ces circonstances, elles sont un rigoureux devoir dans la seconde. Par-

tout où le péril est certain , hésitez-vous un instant d'employer une méthode inoffensive, dont l'oubli pourrait, un peu plus tard, vous remplir de regrets amers ?

Paris nous donne à cet égard une triste leçon ; que du moins elle ne soit pas perdue ! L'effroyable triomphe du choléra dans cette capitale y mettait les médecins désorientés dans l'obligation de tout oser. Par quel vaniteux prestige, après avoir, en effet, osé tout le reste, n'ont-ils reculé que devant le ridicule de l'homœopathie, de l'homœopathie qui, au milieu d'eux et dans les mains du docteur Quin, sauvait des hommes ; de l'homœopathie qui devait bientôt couvrir le docteur Mabit et la ville de Bordeaux de la plus durable, de la plus pure de toutes les gloires ?

Je n'ai garde, mon cher confrère, de vouloir rappeler à un praticien tel que vous la marche que vous aurez à suivre dans un essai de clinique, mais vous me permettrez bien de vous signaler quelques-uns des accidens les plus ordinaires, où le choix du remède homœopathique est le plus facile, et qui, en vous offrant l'occasion d'un premier succès, pourront vous conduire à l'adoption, et, par conséquent, à l'étude approfondie de la nouvelle doctrine.

Les vomissemens, si communs chez les femmes enceintes, cèderont souvent à un globule d'ipécacanha (je parle toujours ici des divisions les plus élevées), seul, ou répété deux ou trois jours de suite.

La belladone réussira fréquemment dans des amygdalites ordinaires, avec gonflement des glandes cervicales, roideur du cou, etc.

L'état inflammatoire tombera souvent devant deux globules d'aconit, répétés deux, trois, quatre, cinq fois, toutes les six, douze, quinze heures. La fièvre ainsi calmée, dans une pleurésie, une dose de bryone, quelquefois de scille, suffira, le plus souvent, pour enlever le point de côté.

Un globule de cina peut arrêter les malaises variés des enfans vermineux, surtout avec vomissemens d'alimens non digérés, à heure fixe et sans perte d'appétit, ou même avec beaucoup de faim.

La douce-amère peut arrêter en un, deux ou trois jours, toutes les suites d'un coup de froid; la camomille, en quelques heures, les suites d'un accès de colère. La camomille est précieuse contre diverses diarrhées de la dentition, surtout quand l'enfant est agité, inquiet.

Le camphre, l'opium font souvent cesser une constipation opiniâtre.

La noix vomique, la bryone, l'ignatia, la belladone, la pulsatille, seules ou tour à tour employées, font souvent des merveilles contre les gastrites et les gastralgies.

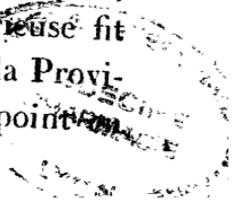
Ces indications générales, je ne saurais assez vous le dire, sont vagues et barbares; l'homœopathie ne les reconnaît point. Mais vous ne pouvez étudier l'homœopathie sans y croire, et vous ne pouvez y croire qu'en trouvant un peu au hasard quelques faits heureux qui vous parlent pour elle. J'ai dû vous indiquer plusieurs circonstances où votre main, encore inexpérimentée, risquera moins souvent de

frapper à faux. Vous ne doutez pas néanmoins que cela ne vous arrive plus d'une fois, et bien des fois peut-être; mais à défaut d'un prompt et facile succès, je sais bien que vous ne vous presserez pas d'accuser un art dont les indications, les instrumens et les exigences, ne vous sont point encore familières; car vous savez trop que depuis Hippocrate, l'*experimentum difficile* n'a point encore changé de nature en faveur de personne, et que tous les jours les plus habiles commencent par répéter très-mal les plus simples expériences d'autrui.

Arrêtons-nous, mon cher confrère; les longueurs de cette lettre nous rappelleront peut-être un peu trop les causeries interminables de notre jeunesse, de l'heureux temps où, aux cours de Pinel et de Bichat, à la clinique de cet excellent Recamier, dont les précieuses leçons et les bontés vous sont, comme à moi, toujours présentes, nous aimions à pressentir, à la voix de ces novateurs intrépides et puissans, les hautes destinées et l'avenir indéfini de la science, à braver pour elle, et les sarcasmes de la routine et l'anathème des habitudes, à nous aguerrir contre la tyrannie des préjugés de l'ignorance, des préjugés du savoir, et à nous pénétrer d'un respect éternel pour l'autorité des choses, quels que pussent en être jamais les détracteurs et les apôtres. Cette franche allure, cette noble conscience du jeune âge, applaudissons-nous, mon ami, de l'avoir conservée toujours. Que de triomphes éphémères elle nous a laissé voir en pitié, et dans combien de défaites apparentes elle

nous a permis de reconnaître la bonne cause , et de prévoir l'éclat d'un prochain triomphe ! Vous souvenez-vous avec indifférence du temps où la médecine française ne voulait voir encore qu'un triste cimetièrre dans les phlegmasies chroniques de Broussais , quand depuis plusieurs années cet excellent livre était devenu le manuel de notre clinique et nous rendait les services les plus éminens ! Non , ni vous ni moi , nous n'avons point attendu la haute et dévorante renommée du nouveau chef pour le comprendre ; nous avons reconnu le sceau du vrai dans l'ouvrage humilié de Broussais , un scalpel et quelques autopsies avaient fait le reste ; expérimentation bien facile et bien simple , à laquelle tant d'autres ne se résignèrent que huit ans plus tard.

Pourquoi donc cette puissance éternelle, immuable, invincible, l'autorité des choses, n'est-elle invoquée qu'à chaque nouvel avènement ? Comment n'est-elle guère dans les mains du novateur le plus généreux qu'un levier pour ébranler le pouvoir dont le temps est échu ? Et pourquoi le vainqueur laisse-t-il toujours ce levier retomber dans la poussière , jusqu'à ce qu'une autre puissance l'en retire , pour l'abandonner à son tour après s'en être servi ? Pourquoi faut-il que les grands chefs , après avoir étonné le monde par la noble audace de leur allure , soient condamnés presque toujours , Prométhées de bienfaits et de malheur , à finir cloués sur le roc où leur main glorieuse fit descendre un rayon du ciel ? — Pourquoi ? la Providence le sait. Mais , mon ami , ne serait-ce point



partie pour faire bénir son modeste partage à l'homme des rangs moins élevés? Quel lot, mon cher confrère, peut-on envier, en effet, lorsque, comme vous et moi, paisibles et heureux amis de tous les progrès, on a, sinon la gloire d'y coopérer avec éclat, du moins le bonheur de les saluer tous et toujours des acclamations d'un esprit et d'un cœur éternellement jeunes de bonne foi, de désintéressement et d'indépendance?

Pardon, encore une fois, mon cher confrère, j'oublie véritablement beaucoup trop que nous ne devons plus être des écoliers babillards comme à la clinique de Recamier et aux leçons de Bichat.

Agréez, etc.

DESSAIX, *docteur-médecin.*

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR LE MODE D'ACTION DU VENIN DES SERPENS

ET DE DIVERS VIRUS,

POUR FAIRE SUITE A L'ARTICLE PUBLIÉ DANS LE DERNIER NUMÉRO.

(*Extrait d'une lettre du D^r Hering au D^r Stapf.*)

Arch. f. d. hom. Heilk. t. X, cah. 2, p. 24.

Je ne crois pas que vous jugiez convenable de publier les réflexions que je vais vous communiquer, et qui m'ont été suggérées par mes observations sur le venin du *Lachesis*. Je désirerais cependant qu'elles

fussent enregistrées dans les *Archives*, au moins à titre d'indications pour l'avenir. Pourquoi donc se laisser arrêter sans cesse par la crainte du ridicule? Les fous ne rient-ils pas toujours, et de tout, et ne cessent-ils pas d'autant plus vite qu'on n'y fait moins d'attention?

Le venin des serpens est une salive qui, mise en contact avec les extrémités des vaisseaux, ou introduite dans le sang, agit sur la vie avec une puissance irrésistible et une foudroyante rapidité. La salive du chien hydrophobe, exerce une action analogue, mais lente. Il me paraît démontré maintenant que le venin des serpens, préparé par la trituration suivant le procédé de Hahnemann, et mis en contact avec la langue, agit aussi d'une manière tout-à-fait extraordinaire. Appliqué sous cette forme, il manifeste des effets analogues à l'action lente, à la puissance pénétrante des métalloïdes, tandis qu'à l'état brut il exerce une action semblable à celle des poisons végétaux les plus violens. Ne peut-on pas en inférer que la salive du chien hydrophobe, convenablement préparée par la trituration, manifesterait également des effets pathogénétiques remarquables? Je désirerais vivement qu'il fût fait des épreuves pour confirmer ou invalider cette conjecture. Que l'on prenne quelques gouttes de la salive d'un chien dont la rage sera bien constatée, qu'on la triture avec du sucre de lait, et qu'on l'éprouve, comme je l'ai fait pour le venin des serpens, en commençant toutefois par expérimenter sur des chiens. J'offre, en tout cas, de

faire des épreuves sur moi-même, dès que l'on m'aura fait parvenir quelques grains de la préparation des divers degrés.

Je ne veux pas être prodigue de conjectures, mais n'est-il pas à présumer que de telles épreuves conduiraient à d'importans résultats?

C'est un fait d'expérience que, dans la règle, la force vitale ne peut pas réagir victorieusement contre l'action du venin des serpens, et du virus hydrophobique, ainsi que contre celle des miasmes; elle est réduite à en subir l'action, elle est domptée par leur puissance; mais elle résiste puissamment, au contraire, à l'action de tous les poisons, lorsqu'ils sont préparés par la trituration, et mis en contact avec la langue et les nerfs. Pour se servir du langage de Hahnemann: les maladies artificielles produites par les médicamens préparés par la trituration, sont plus puissantes que les maladies telluriques et miasmiques. D'après une autre explication du même phénomène: la force vitale réagit toujours d'une manière marquée et victorieusement, contre la puissance d'un médicament, d'un venin, d'une substance quelconque préparée par la méthode de Hahnemann: elle ne réagit point, ou du moins sans succès, contre l'action d'un venin, d'un miasme introduit dans l'organisme par la circulation du sang ou la respiration; elle ne peut pas résister et a toujours le dessous. Mais lorsque la force vitale est stimulée à la réaction par une puissance agissant d'une manière analogue au miasme, alors elle surmonte également l'action du miasme; en d'autres

termes, la tendance malade produite par le miasme cesse d'exister. Pourquoi maintenant la force vitale stimulée à l'opposition par une dose de la préparation du virus hydrophobique, ne réagirait-elle pas en même temps contre les effets de ce même virus inoculé par la morsure, pour en neutraliser, ou du moins en modérer l'action. On ne peut pas objecter que l'on opposerait ainsi une substance à elle-même, que l'on aurait recours à un *ὄμιον* (un même), au lieu d'employer un *ὄμοιον* (un semblable). Le fait est que, par les différences d'application, de préparation, et surtout de temps, ces deux substances, originellement identiques, sont réellement modifiées jusqu'à ne plus être que des semblables. Elles sont, relativement à l'organisme, comme les pôles nord et sud de l'aimant. On peut dire aussi que le virus, provenant d'individus différens, quoique de même nature, n'est peut-être pas absolument identique dans sa substance et ses effets.

Mais ce n'est pas tout encore. J'ai en vue un projet plus important, et qui pourrait conduire à de plus grandes découvertes.

Déjà en travaillant à me procurer, et à éprouver le venin des serpens, j'avais dans l'idée d'ouvrir par là le chemin à la découverte d'un prophylactique contre la rage, mais surtout aussi d'un préservatif contre la petite-vérole.

Je sais que c'est faire un terrible saut que de passer du venin des serpens au virus variolique; mais quoique le premier produise assez souvent des

effets analogues à ceux du second, je ne veux parler ici que de la trituration du virus variolique, et des épreuves à faire avec cette préparation. Je me dis : si le venin des serpens employé suivant cette méthode et pris à l'intérieur, agit sur l'organisme, il doit en être de même du virus variolique. La chimie ne saurait expliquer pourquoi l'un de ces venins produit la paralysie, la gangrène, une mort prompte, etc., tandis que l'autre occasionne la petite-vérole. Ce sont deux produits animaux, réagissant à la manière des alcalis, et qui, absorbés par la peau, par l'inoculation, exercent une action violente : voilà leur analogie. Or, si le virus vaccin préparé par la trituration agit sur l'organisme, il est très-probable que cette action, comparée aux effets de ce virus inoculé, en diffèrera comme ceux du venin des serpens trituré diffèrent de l'action de ce venin introduit dans le sang. Ces deux séries d'effets offriront de l'analogie, mais il y aura entre elles la différence caractéristique qui a été signalée plus haut. La force vitale sera stimulée à la réaction par le virus trituré, tandis qu'elle ne l'est point par le virus inoculé; et s'il en est ainsi, on aurait trouvé tout à la fois contre la petite-vérole un remède et un prophylactique qui, sans préserver pour la vie entière, serait cependant d'une haute importance.

On objectera que nous possédons déjà contre la petite-vérole, le préservatif de Jenner, la vaccine; cela est vrai. Mais, sans entrer ici dans une discussion approfondie sur la valeur de ce moyen, je dois dire

que je ne le considère que comme une ressource provisoire à laquelle il faut se tenir actuellement, faute de mieux. J'ai vu plus d'une fois, et j'ai souvent entendu parler d'observations semblables, des enfans qui, avant l'inoculation, jouissaient d'une parfaite santé, devenir ensuite maladifs, et ne jamais se remettre bien complètement. Lors même que ce cas ne se présenterait que sur une faible proportion d'enfans, cela suffirait sans doute pour faire désirer un meilleur préservatif. Tout médecin homœopathe comprendra ces scrupules, s'il songe à la grandeur de la dose, et s'il réfléchit qu'il ne s'agit pas seulement ici de prévenir ou de guérir par une maladie artificielle, légère et transitoire, mais en imposant à l'organisme une véritable maladie miasmatique, dont l'effet se borne à émousser sa réceptivité pour un miasme analogue. Combien de fois, enfin, l'inoculation de la petite-vérole ne peut-elle pas être en même temps une inoculation de la *psore*, et produire ainsi une complication d'autant plus difficile à vaincre? Quelles suites n'a-t-on pas à en redouter, lorsque l'on se rappelle ce que l'expérience a souvent démontré, que l'infection psorique ne transmet pas seulement le principe simple de la gale, mais aussi la prédisposition aux maladies psoriques dont le sujet infectant se trouve atteint, et qu'ainsi le lépreux, le phtysiaque, etc., transmettent avec la gale le germe de la lèpre, de la phtysie, etc. Combien n'est-il pas difficile, pour ne pas dire impossible, de distinguer ces nuances lorsque la psore est

latente; et quels obstacles pour combattre et extirper une maladie ainsi déguisée! En revanche, que l'on compare seulement avec le préservatif de Jenner, l'action douce, rapide et sûre des spécifiques homœopathiques!

On a soutenu en France que les virus vaccin et variolique sont originairement identiques, et que le premier n'est qu'une dégénérescence de l'autre, causée par sa transmission de l'homme à l'animal. Si ce fait se confirmait, on aurait là un exemple de la transformation d'un ὅμοιον (un même) en un ὁμοίον (un semblable), et il serait très-probable qu'on atteindrait le même but par les différences de la préparation et du mode d'action.

Que l'on n'objecte pas ici qu'il devrait alors en être de même pour les poisons minéraux, et que l'on devrait guérir l'empoisonnement par la substance même qui l'a causé, en la préparant par la trituration. On ne retrouve pas dans ce cas une des conditions essentielles, la différence du mode d'action; car le poison minéral n'agit comme tel que par sa quantité, tandis que les venins animaux ou les virus, ont une action toute différente aux doses les plus minimales. Ces dernières substances deviennent essentiellement autres par la préparation, ce qui n'est point le cas pour les premières.

Toutes ces conjectures seraient aisément éclaircies par quelques essais avec le virus vaccin. Il faudrait prendre une goutte de vaccin frais, la préparer par la trituration, éprouver l'action des premiers degrés,

la faire prendre ensuite à des enfans non encore vaccinés, puis les vacciner à des intervalles divers. Il faudrait surtout faire la même série d'expériences avec le virus variolique.

Le plus petit résultat obtenu dans ce champ tout nouveau, pourrait faire concevoir les plus hautes espérances. Ce qui réussirait pour un virus, on pourrait l'attendre de tous les autres. Chaque maladie apporterait, dans son germe même, son remède et son prophylactique. La contagion serait arrêtée à son début, et le premier malade servirait à guérir tous les autres. La peste et le charbon (1) perdraient leurs terreurs, et quelque fléau que nous apportât l'Orient, le remède nous arriverait en même temps que le mal.

Je n'aurais point entamé ce sujet, me souvenant de ce que dit Hahnemann, qu'il ne convient pas de parler de choses encore trop peu mûres, si, privé comme je le suis de tout moyen d'expérimentation, je n'éprouvais le désir d'y engager ceux qui peuvent s'y livrer chaque jour. Il n'y a rien à perdre, qu'un peu de temps peut-être, et il y a beaucoup à gagner.

Si je trouve quelque occasion de faire des expériences analogues sur le virus psorique, je la saisirai

(1) Il est très-probable, et plusieurs homœopathes l'ont pressenti, que l'on trouverait dans le virus du charbon un remède important, et peut-être un spécifique, contre la peste avec des bubons passant rapidement à la gangrène.

(*Observation du Dr Stapf.*)

avec empressement, car j'en attends aussi des résultats importans. Si nous pouvions trouver un prophylactique de la psore, ce serait là à coup sûr la plus belle de nos découvertes. La guérison de nos malades une fois obtenue, pourrait être assurée d'une manière permanente, et ils ne seraient pas exposés à retomber dans leurs anciens maux par suite d'une nouvelle infection.

Je terminerai par une réflexion qui se présentera sans doute à plus d'un lecteur impartial. Je me suis égaré peut-être dans la région des hypothèses, mais où serait le mal? Quelque singulières que puissent être les suppositions de l'homœopathe, il en appelle toujours, en dernier ressort, aux faits; et ses expériences les plus extraordinaires n'entraînent avec elles de risques d'aucun genre.

X.

OBSERVATIONS CLINIQUES,

PAR LE D^F PANTHIN.

Depuis près d'un an je me livre à l'étude de l'homœopathie, et je me suis enfin convaincu de la vérité de la loi, *similia similibus curantur*. J'ai laissé l'ancienne thérapeutique pour ne plus m'occuper que de celle du savant *Hahnemann*. Je n'ai point agi par caprice, et je désire vous faire con-

naître, en peu de mots, les motifs qui m'ont déterminé à embrasser cette nouvelle méthode.

Souvent j'avais été fatigué du vague spéculatif de notre thérapeutique; souvent j'avais gémi de l'imperfection de nos connaissances en matière médicale, et de notre ignorance presque totale de l'action des médicamens; mais ces sentimens prirent une nouvelle force lorsque, pour la première fois, dans une course que je fis à Genève (1), j'entendis parler d'homœopathie et des bases sur lesquelles elle repose.

Ma curiosité fut piquée, je désirai les connaître et m'assurer si réellement il y avait là un mode de faire meilleur, une marche thérapeutique plus sûre et plus efficace.

M. *Dufresne*, dont je connais depuis long-temps la droiture et la bonne foi, m'envoya le premier numéro de la *Bibliothèque homœopathique*; je fus à portée de vérifier quelques-uns des faits qu'il y rapporte, ainsi que d'autres dont il m'avait entretenu en particulier. Ma curiosité fut croissante, et je me mis à lire l'*Organon*.

Lorsque j'eus puisé dans cet excellent ouvrage la connaissance des dogmes fondamentaux, établis par *Hahnemann*, je commençai l'étude de sa Matière médicale, j'en essayai quelques applications, et les résultats heureux que j'obtins furent, je l'avoue, loin de ce qu'attendaient ma défiance et mon incrédulité. Je renouvelai mes expériences aussi souvent

(1) M. le docteur Panthin habite Divonne, département de l'Ain.

que je le pus, et les cures, aussi heureuses que promptes, que je vis s'opérer, diminuèrent peu à peu les doutes qui pouvaient me rester : la puissance irrésistible des faits fit de moi un véritable et zélé disciple de Hahnemann.

Dans mes essais, je fus singulièrement aidé par les conseils de M. le docteur *Dufresne*, qui me fournit, avec une extrême complaisance, les ouvrages et les remèdes que je n'avais pu encore me procurer. Si je lui en témoigne publiquement ma reconnaissance, c'est afin d'indiquer à ceux qui désireraient des renseignemens sur la doctrine de Hahnemann, à qui ils peuvent s'adresser avec confiance.

Ce qui, dans la nouvelle thérapeutique, avait excité mon incrédulité, devint bientôt pour moi une source d'étonnement et d'admiration ; c'est le mode de préparation des médicamens, ce sont les doses infinitésimales. Comment, me disais-je, une si petite cause peut-elle amener de si grands effets ?

La difficulté de répondre à cette question nourrissait en moi un secret penchant à franchir les limites posées, et il me fallait une leçon comme celle que je vais rapporter pour le détruire totalement. Puisse-t-elle servir à quelques-uns de mes lecteurs !

Je donne la priorité à ce fait clinique, non parce qu'il a été un des premiers que j'ai observés, mais parce qu'il me frappa et contribua puissamment à former ma conviction ; ceux qui le suivront, ne seront pas, j'espère, moins intéressans pour les praticiens qui, comme moi, veulent connaître la vérité, la vérité seule.

Premier fait.

Le 10 juillet 1832, je fus appelé à donner des soins à un des enfans du nommé Fleuret, demeurant aux *Mouilles* (1). Le malade, âgé de 6 ans, était alité depuis quelques jours, et dans l'état suivant :

Mal de tête frontal avec élancemens; yeux sail-lans et comme s'ils voulaient sortir de leurs orbites; figure animée; obstruction complète des narines, déterminée par le gonflement de la membrane pituitaire qui sécrète un mucus puriforme; haleine extrêmement fétide; soif brûlante; besoin continuel d'avaler pour ne pas étouffer; grande difficulté dans la déglutition, quelques gouttes de liquide ne franchissaient l'isthme du gosier que péniblement et toujours en déterminant de vives douleurs qui répondaient dans les deux oreilles. La bouche était sèche, et, en abaissant la base de la langue, on voyait les amygdales gonflées et d'un rouge-brun; leur gonflement formait à l'intérieur des parties latérales du cou, une tumeur sensible au toucher, et même à la vue, tandis que, à l'intérieur, elles se touchaient dans toute leur surface correspondante, excepté dans leur partie supérieure où était une petite ouverture, qu'obstruait momentanément la luette; en avant, elles présentaient une plaque d'un blanc-grisâtre de plusieurs lignes d'étendue. La respiration, extrême-

(1) L'auteur donne les noms et lieux d'habitation de ses malades, pour donner à ses confrères qui le désireraient, le moyen de vérifier les faits. R.

ment pénible, était tantôt siffiante, tantôt croupale; il y avait angoisses, agitation; l'enfant ne pouvait se tenir que debout ou assis, et semblait près de suffoquer; chaleur générale; fièvre ardente.

Il était 7 heures du soir, j'administrai *aconit* $\frac{\cdot\cdot\cdot\cdot}{\text{VIII}}$, puis vers minuit, *bellad.* $\frac{\cdot\cdot}{\text{VIII}}$.

Le lendemain matin, moins d'anxiété; yeux plus naturels; respiration moins gênée; le mal de tête, la rougeur de la face et la soif ont disparu; inflammation des tonsilles nulle; commencement de résolution; déjà un intervalle de deux lignes environ sépare les deux glandes; déglutition plus facile et moins douloureuse; peu de fièvre.

Je laisse aux parens *bellad.* $\frac{\cdot\cdot}{\text{VIII}}$ pour faire prendre à la nuit tombante, si le mieux ne se soutient pas. Elle fut administrée.

Le 12. — L'enfant est pendant toute la nuit dans une agitation continuelle; il ne trouve aucune situation bonne. Cependant le mal de gorge a diminué; la respiration est plus libre et l'air commence à passer par les narines; la fétidité de l'haleine est moins prononcée et les couennes se détachent.

Le 13. — Le jeune malade paraît bien; néanmoins la mère me fait observer qu'il a été beaucoup plus agité cette nuit que la précédente, et qu'elle craint une affection du cerveau. L'angine est à peu près détruite; il ne reste de la maladie qu'un léger gonflement des amygdales, et fort peu de couenne.

Le 14. — Il me fut impossible de voir le malade.

Le 15. — L'enfant est dans une espèce de délire furieux; il crie, chante, tempête, insulte tout le monde, même ses parens qu'il méconnaît; il dit qu'on le laisse mourir de faim, qu'il n'est pas chez lui; il se lève, sort et court tout nu dans le chemin, etc., etc.

Reconnaissant alors les effets pathogénétiques de la belladone donnée à trop forte dose, je songeai à un antidote. N'ayant point de jusquiame, ce fut le camphre que je choisis. Je pris un grain de cette substance que je fis dissoudre dans cent gouttes d'alcool; huit gouttes de cette teinture avec lesquelles j'humectai un peu de sucre de lait que je divisai en quatre poudres, furent données au jeune malade de cinq en cinq minutes.

Quel n'est pas mon étonnement quand, six heures après, le père vient m'annoncer que son enfant avait cessé de délirer après l'administration des deux poudres; que cependant il lui avait donné, pour plus de sûreté, les deux qui restaient encore; et que, s'il n'était pas venu plutôt me prévenir de la cure qu'il venait de voir s'opérer avec autant de promptitude, c'est que son fils s'étant endormi, il s'était bien gardé de le réveiller.

Je vis encore l'enfant le lendemain. Il était bien, nullement souffrant, mais affaibli et accablé, ce qui se dissipa progressivement.

Deuxième fait.

Le 24 janvier dernier, je fus appelé à voir Lucie...

Bib. Homœop., t. II, n° 2.

papetière à Divonne, qui, après une suppression de menstruation de trois mois, avait éprouvé, le 23 décembre précédent, une métrorrhagie dans laquelle il y avait eu expulsion d'un corps rond du volume du poing (*mole*), et qui s'était terminée spontanément dans l'espace de quatre jours.

Je la trouvai dans l'état suivant :

Hémorrhagie utérine qui durait depuis neuf jours ; perte de caillots volumineux, sans douleurs ; pâleur de la face, lassitude générale, faiblesse, douleurs frontales ; bourdonnement des oreilles, sueurs froides, sentiment de défaillance, langue pâle et humide, point d'altération ; borborigmes, abdomen souple et sans douleur.

J'administrai *ferrum* $\frac{iii}{ii}$.

Légère augmentation de la perte pendant deux heures, puis diminution sensible, et à huit heures du soir, dix heures après l'administration du remède, elle était réduite de moitié. La nuit fut bonne, et dans la journée du lendemain tout se termina.

Une bonne nourriture et quelques jours de repos suffirent pour remettre la malade à même de reprendre ses occupations.

Troisième fait.

L'épouse de M. *Girod*, notaire à Divonne, dont la santé était dérangée depuis plusieurs semaines, fut saisie, au commencement de mars dernier, de violens maux de ventre avec diarrhée.

Quand on me fit appeler à 9 heures du soir, elle était alitée depuis l'après-midi.

Mal de tête avec pesanteur; chaleur à la face, yeux fermés, rêvasseries; inappétence; sensation de sécheresse à la bouche et de vide de l'estomac; dégoût, nausées, renvois; bouche pâteuse; langue recouverte d'un enduit de même nature; souplesse du ventre; borborygmes et douleurs dans l'abdomen, immédiatement avant et pendant l'évacuation alvine, cessant après elle pour recommencer plus tard; sensation de brûlure à l'anus, tenesmes fréquens; très-petites dejections liquides et fétides; prostration de force, chaleur générale, fièvre ardente.

J'administrai *pulsatilla* $\frac{\dots}{\text{IV}}$. Point d'amélioration; le lendemain matin *matricaria* $\frac{\dots}{\text{IV}}$, que je répétau le soir sans plus de succès.

Affligé d'un insuccès que je ne pouvais attribuer qu'à un mauvais choix de remède, je récapitulai tous les symptômes de la maladie, et voyant que la malade avait fait, dans le courant de la nuit, des matières dures, suivies de matières très-liquides, la rhubarbe me parut plus homœopathique. Il était 9 heures du matin, c'est-à-dire 36 heures après l'administration de la pulsatille, quand je lui fis prendre *rheum* $\frac{\dots}{\text{III}}$.

Demi-heure après l'administration de la poudre, violentes tranchées toutes les cinq minutes, avec tenesmes et brûlure à l'anus, puis faiblesse et sentiment de défaillance. Cet état persista avec la même intensité jusqu'à 4 heures du soir. Alors l'aggra-

vation homœopathique commença à aller en diminuant, et, depuis huit heures, M^{me} Girod ne ressentit plus de douleurs; la diarrhée fut arrêtée, et la nuit fut bonne. Le lendemain, la malade put se lever et fut guérie.

Quatrième fait.

La veuve Granon, d'Arnex, au canton de Vaud, femme âgée de 60 à 65 ans, mère de plusieurs enfans, sujette depuis long-temps à des douleurs rhumatismales, en fut de nouveau atteinte au commencement de septembre dernier. Elle me fit appeler après avoir usé de tous les moyens qui, d'autres fois, l'avaient soulagée.

Elle était alitée depuis huit jours, souffrant cruellement d'une douleur fixée à la partie supérieure et postérieure des muscles fessiers, et s'étendait en rayonnant sur tout le haut de la cuisse. Assez supportable dans le repos, elle arrachait des cris à la malade dès qu'elle voulait se mouvoir.

La bryone, administrée à la 30^{me} dilution $\frac{\dots}{X}$, amena une légère aggravation, puis la guérison dans 24 heures.

Cinquième fait.

L'épouse du nommé Mandry, de Bogis, âgée de 26 ans, d'un tempérament nerveux, mère de trois enfans, était malade depuis trois jours et alitée depuis deux, lorsqu'elle réclama mes soins le 10 novembre 1832.

Elle présentait un violent mal de tête frontal, principalement au-dessus de l'arcade sourcillière gauche, répondant à la nuque; il augmentait par le plus léger bruit, et alors élancemens violens dans la tête, et comme si on y plongeait un couteau; par momens, vertige et aggravation de la céphalalgie, puis nausées et besoin de vomir; yeux brûlans; il semble qu'on les pique avec des épingles; ils ne peuvent supporter la lumière; paupières extrêmement pesantes; chaleur à la face; bouche très-sèche et brûlante; grande soif; le gosier, l'œsophage et l'estomac sont également brûlans, ou comme écorchés, symptômes qui augmentent après une boisson chaude, et diminuent momentanément après une froide; même sensation dans les intestins; abdomen très-douloureux, il ne peut supporter que difficilement le poids du drap; constipation; urines peu abondantes, claires à leur sortie, se troublant peu d'instans après; toux sèche, avec sensation de brûlure et d'excoriation dans la poitrine; respiration gênée; en respirant la bouche ouverte, il semble à la malade que l'air lui arrive dans l'estomac, et soulage cet organe; points brûlans dans les différentes parties de la poitrine; grande agitation, assoupissement, rêves effrayans; la malade voit des personnes qui se battent, qui s'entretuent; d'autres qui courent, sautent et dansent dans sa chambre, etc.; il y a perte de connaissance momentanée; tous les membres font mal et paraissent rompus; il y a difficulté à les remuer; prostration; chaleur sèche et mordicante; pouls très-accé-

léré. *Aconit* $\frac{\text{viii}}{\text{viii}}$. Le soir, même remède, $\frac{\text{viii}}{\text{viii}}$ et eau sucrée.

Le lendemain matin, tous les symptômes persistent avec la même intensité; de plus, la vessie est brûlante; il y a des envies fréquentes d'uriner, mais sans résultat, ou si quelques gouttes d'urine s'échappent, ce n'est qu'après de grands efforts et de vives douleurs qui arrachent des cris à la malade; la sensation éprouvée est semblable à celle que donnerait un fer chaud introduit dans l'urètre; il lui semble, en outre, que tout l'intérieur de son corps est rempli de *gonfles*, comme par l'effet d'une aspersion d'eau bouillante. *Arsenic* $\frac{\text{x}}{\text{x}}$. Le soir, même remède, même quantité.

Une demi-heure après la dernière dose, la malade s'endort, puis se réveille avec un mieux sensible; s'endort de nouveau pour se réveiller mieux encore. Elle fait ainsi successivement plusieurs sommeils, et après le dernier elle se trouve guérie.

Quand, le 12 au matin, je fus pour la voir, je la trouvai gaie, riante, sans douleur et buvant un bouillon. Tout fut ainsi terminé.

Sixième fait.

Le 26 décembre dernier, le domestique de M. Samuel Bertier, de Tranchepied, âgé de 40 ans, homme fort et robuste, en tombant sur les pieds, depuis le fenil, se fractura obliquement le fémur droit à sa partie moyenne.

Après l'accident, le malade fut porté d'abord

dans une chambre du premier étage, par un escalier extrêmement étroit et tortueux, puis descendu de là six heures après, et transporté, sur un mauvais brancard, à Chésereux, village distant du premier de vingt minutes, et ce ne fut qu'après ces divers trajets que fut faite la réduction. Elle fut douloureuse; la cuisse était fort gonflée et la sensibilité vivement exaltée; j'appliquai le bandage de Scultet, et je plaçai le membre dans la demi flexion sur un double plan incliné.

Après l'opération, le malade frissonnait et présentait ce froid glacial qui suit les violentes secousses et lésions extérieures; symptôme auquel l'*arnica* est si exactement homœopathique. Je l'administrai $\frac{iii}{iv}$.

La nuit fut passable; il y eut peu de vives douleurs, et le lendemain je réitérai l'*arnica* $\frac{ii}{iv}$, et j'humectai l'appareil avec dix à douze gouttes de la même teinture, étendue dans huit onces d'eau distillée; des compresses imbibées du même liquide furent placées sur le membre sans toucher à l'appareil.

Non-seulement il n'y eut pas de fièvre, mais les tiraillemens et soubresauts qui accompagnent les fractures de ce genre ne se firent point apercevoir, et, au bout de huit jours, le membre avait repris, à peu de chose près, son volume naturel.

Depuis, la maladie a suivi sa marche sans être troublée par aucun accident, et par ce traitement fort simple, j'ai obtenu guérison sans raccourcissement sensible.

S'il était permis de tirer une conséquence d'un fait, ne devrait-on pas inférer de celui-ci que l'*arnica* a prévenu les contractions musculaires comme elle a prévenu la fièvre? Si les contractions spasmodiques et les soubresauts auxquels je devais m'attendre, vu les douleurs auxquelles avait été exposé le malade, par les divers transports qu'il avait supportés, n'ont point eu lieu par l'effet du développement de l'action de l'*arnica*, ne serait-on pas fondé à lui attribuer le peu de raccourcissement qui a lieu dans le fémur?

Je livre ces réflexions aux praticiens, et je les prie de vérifier ce fait, dont les résultats sont d'une si haute importance dans le traitement des fractures.

Septième fait.

L'épouse du nommé Sauberaud, alors demeurant à Crassier, et maintenant à Gex, accouchée depuis dix jours, et malade depuis six, réclama mes soins le 3 février 1833. Lorsque je la vis, à 4 heures de l'après-midi, elle était comme suit :

Mal de tête frontal; figure animée; sourcils contractés; soif; langue humide; renvois se rapprochant du hoquet; abdomen ballonné depuis l'ombilic en bas, principalement à droite; vive douleur dans toute cette partie; la plus légère pression, même le poids du drap, l'augmente; elle s'étend jusqu'à la partie supérieure de la cuisse droite, qui ne peut être remuée; constipation; envies fréquentes d'uriner; l'urine ne s'échappe que par gouttes, avec ef-

forts, douleurs et sentiment de brûlure à l'entrée de l'urètre; chaleur générale, peau sèche et brûlante, pouls petit et serré, donnant 120 pulsations environ, par minute.

Je prescrivis *aconitum* $\frac{\text{.....}}{\text{VII}}$ en deux doses, à six heures l'une de l'autre.

Le lendemain matin, 4, le mal a fait des progrès sensibles; le ballonnement est plus prononcé et se prolonge jusque dans l'hypocondre droit; il est également plus sensible du côté gauche, où la douleur, plus vive que la veille, a gagné la cuisse correspondante. *Belladone* $\frac{\text{..}}{\text{X}}$.

Le 5 à midi: souplesse et indolence du ventre; urines libres, abondantes et sans douleur; fièvre nulle; convalescence.

Dès ce jour, la malade a continué à prendre de la nourriture qu'elle a progressivement augmentée, et s'est bien trouvée.

Mon but en publiant ces observations est de rendre hommage à la vérité, et d'apporter ma faible part à la masse des faits dont la thérapeutique homœopathique est le résultat; de prendre place parmi les disciples du vénérable et savant vieillard de Cœthen, et de montrer qu'en adoptant sa thérapeutique pour base de ma pratique, je n'ai point agi avec légèreté.

J'ai examiné et médité, j'ai essayé et observé, et je n'ai cédé qu'à la force irrésistible des faits, à l'évidence. J'ai agi sans préventions comme j'écris sans prétentions; je dis ce que j'ai vu comme je me

montre ce que je suis. Puissent les praticiens qui daigneront me lire, en être convaincus et ne pas me juger sans preuves ! Qu'ils veuillent bien, comme moi, se mettre dans les conditions d'indépendance, d'oubli des connaissances acquises et d'abnégation d'eux-mêmes, nécessaires pour observer ! Qu'ils essaient et agissent de bonne foi ! alors, ils seront juges compétens.

THÉRAPEUTIQUE.

(Deuxième article.)

MALADIES FÉBRILES.

IV^e forme. *Fièvre muqueuse (dothinentérite).*

Cette variété des gastro-entérites est caractérisée par l'engorgement et l'ulcération des follicules agminés (glandes de Peyer et de Brunner), qui tapissent certaines portions des membranes muqueuses, et surtout celle de l'iléon. Elle affecte de préférence les sujets mous et lymphatiques, et se montre le plus ordinairement dans les climats et les saisons humides. C'est la maladie muqueuse de Roederer et Wagler, c'est la bilieuse de Tissot, la gastro-adyamique de Pinel, etc.

Ses prodrômes ne diffèrent de ceux des fièvres

précédentes que par la lenteur de leur marche. A cette époque, on peut faire avorter la maladie par une dose de *pulsatilla*, de *merc.* ou de *dulcam.*

Pulsatilla 24^{oo} conviendra surtout chez les sujets faibles, sensibles, à constitution lymphatique, surtout si le malade est d'humeur chagrine, s'il y a exacerbation le soir, avec frissonnemens fréquens; sentiment de brisure générale; sommeil inquiet, interrompu; tête pesante; face pâle et blême; langue couverte d'un enduit muqueux; bouche fade, pâteuse; anorexie; peu de soif; nausées, vomissemens glaireux; déjections de glaires jaunâtres; diarrhée nocturne; urines sédimenteuses.

Si, en regard de ces symptômes extraits de la matière médicale pure, on plaçait ceux de la fièvre muqueuse, ne serait-ce pas une répétition?

Voyons parmi les effets pathogénétiques du mercure, ceux qui ont rapport à la maladie qui nous occupe.

Mercur. 24^{oo}. Prostration des forces; brisure des membres; inquiétude, surtout le soir; sommeil pénible, troublé par des rêves fatigans; frissons la nuit; indifférence pour tout ce qui intéressait; mauvaise humeur; dégoût de la vie; vertiges; tête lourde, embarrassée, serrée; visage pâle, terreux, jaunâtre; yeux abattus, troublés; bourdonnemens d'oreilles, dureté de l'ouïe; langue couverte d'un enduit blanchâtre, semblable à un morceau de lard; aphtes à la gorge et dans la bouche; goût amer, pâteux; renvois aigres; nausées; vomissemens bilieux; sentiment

d'oppression, de pesanteur à la région de l'estomac; tenesme; selles muqueuses, verdâtres, mêlées de vers; urines troubles, glaireuses.

Dulcam. 24^{oo}. Lassitude; sommeil inquiet; frissons le soir; crachottemens de salive savonneuse; rapports insipides, inodores; nausées; vomissemens glaireux; constriction à l'épigastre; dévoiement muqueux, quelquefois bilieux; urines troubles, glaireuses; courbature générale.

Une de ces trois substances, disons-nous, peut suffire pour faire avorter la fièvre muqueuse dans ses prodrômes. Le *mercure* sera préférable s'il y a une tendance à la jaunisse, et la *dulcam.* si la cause est certainement un coup de froid.

La fièvre est-elle bien établie et les prodrômes écoulés?

Digitalis 30^o conviendra surtout quand la chute de vitalité est grande, le pouls lent, avec pression et plénitude à l'épigastre; persistance du dégoût; malaise et vomissemens; sommeil léger, inquiet; frissons avec chaleur intérieure; hébètement; stupéfaction du regard; indifférence alternant avec envies de pleurer; pâleur de la face; constriction frontale; yeux ternes, troubles; salivation abondante, tantôt acide, tantôt salée, quelquefois fétide; selles diarrhéïques, muqueuses, avec colique.

Il peut se présenter des cas indiquant le choix d'un des remèdes suivans : *bryonia*, *ipéca.*, *rheum*, *chamom.*, *spigelia*, *cina*, *acid. sulf.*, *arsen.*, *china*, *rhus*. Un coup-d'œil sur les symptômes propres à ces substances :

Bryonia. Faiblesse; abattement; brisure; sommeil inquiet, difficile; frissons alternant avec une chaleur inégale; lenteur dans les idées; absence de mémoire; pâleur; enflure de la face; goût fade, pâteux, amer; plénitude; rapports aigres, amers; nausées, vomituritions aqueuses, glaireuses; crampes épigastriques; douleurs dans les hypocondres; flatulence; horborygmes; constipation suivie de colique et diarrhée.

Ipecac. Brisure des os; sommeil inquiet, avec gémissemens; soubresauts des tendons; froid général; frissons prolongés; pâleur de la face; cercle livide autour des yeux; salivation; défaut de soif; bouche fade; lèvres couvertes d'aphtes; nausées; rapports; vomissemens copieux de glaires jaunes ou verdâtres; douleurs pongitives à l'épigastre; sensation de vide dans l'estomac, anorexie; élancemens dans les hypocondres; coliques; pincement dans le ventre; selles liquides, vertes, mousseuses, infectes; urines rares, sédimenteuses, briquetées.

Rheum. Lassitude générale; faiblesse; sommeil fatigant; frissons; alternatives de froid et de chaud; humeur tranquille, indifférente; hébétude; vertiges; trouble de la vue; yeux ternes; goût amer; anorexie; plénitude de l'estomac; nausées; points à l'épigastre; flatuosités douloureuses; selles avec tranchées.

Chamom. Faiblesse générale; somnolence le jour; insomnie la nuit; rêves pénibles; soubresauts; frissons partiels sans froid à la peau; indifférence; per-

ceptions obtuses; distractions; céphalalgie; vue trouble; goût pâteux, aigre, amer; haleine fétide; dégoût; rapports, nausées, vomituritions; pression à l'épigastre et aux hypocondres; crampes de l'estomac; flatuosités; coliques; borborygmes; selles muqueuses, aqueuses, verdâtres; urines sédimenteuses.

Spigelia. Pesanteur; fatigue; disposition aux vertiges; froid du corps; peu de soif; tristesse; découragement; faiblesse de mémoire; tête embarrassée; larmolement; yeux mornes, ternes, hagards; visage gonflé, pâle, défait; bourdonnemens d'oreilles; langue fendillée; bouche remplie de mucosités blanches ou jaunâtres; dégoût; renvois le plus souvent inodores; poids à l'épigastre et au bas ventre; selles muqueuses; urines avec sédiment blanchâtre.

Cina. Soir et matin somnolence; insomnie la nuit; aucune place n'est bonne au lit; disposition aux larmes; caprices; face blême, abattue; rapports, nausées; tranchées; coliques; urines troubles; respiration courte; douleur des reins.

Belladone. Indifférence; tristesse; horreur du mouvement et du travail; mal de tête; pesanteur sur les yeux; amertume de la bouche; dégoût des alimens; bouche pâteuse; renvois; nausées; soulèvement et crampes d'estomac; absence de soif; tranchées intestinales; sensibilité extrême de tout le ventre; flatuosités; borborygmes; selles liquides; tenesme; urines épaisses, sédimenteuses.

Acide sulfur. Abattement; sentiment illusoire de

tremblement ; frissons ; humeur chagrine , craintive ; céphalalgie ; bourdonnemens d'oreilles ; bouche sèche ; salivation ; mucosités qui provoquent le vomissement ; goût nauséux ; aphtes dans la bouche ; constriction de l'épigastre donnant de l'oppression ; soda ; sensibilité du creux de l'estomac ; selles aqueuses , muqueuses , molles , blanchâtres , verdâtres , jaunâtres , safranées ; quelquefois ce ne sont que des glaires sanguinolentes ; leucorrhée glaireuse ; mucosités qui obstruent la trachée artère ; douleur lombaire.

Arsen. Malaise général ; tous les membres sont douloureux ; peau très-sensible ; fatigue ; faiblesse extrême ; tremblement des extrémités ; amaigrissement ; sommeil inquiet ; soubresauts , rêves fatigans ; frisson irrégulier , partiel ou général , alternant avec la chaleur , mais sans soif ; inquiétude surtout le soir , irrésolution , diminution de la mémoire ; face décomposée ; aphtes ; pustules aux lèvres ; nausées ; poids à l'épigastre ; tranchées ; ballonnement du ventre ; diarrhée ; brûlure à l'anus ; tenesme ; selles glaireuses , suivies de grande débilité ; poitrine serrée ; respiration difficile.

China. Horreur du mouvement ; pesanteur et douleur articulaire ; faiblesse générale ; sommeil inquiet ; indifférence ; frisson et tremblement de tout le corps , suivi de chaleur ; soif nulle pendant le frisson et la chaleur , intense pendant la sueur ; pression au front , pâleur de la face , yeux enfoncés , cernés de bleu ; langue saburrale ; goût pâteux , fade , salé ou

amer; dégoût; nausées; vomissemens; plénitude; poids à l'estomac; borborygmes; coliques; gonflement douloureux du bas ventre; déjection de matières blanchâtres, jaunâtres, bilieuses; urines difficiles, rares, pâles, avec sédiment blanc ou briqueté; enrrouement et obstruction des bronches par des mucosités.

Rhus. Tiraillemens dans les membres; roideur des articulations; frissons suivis de chaleur; tristesse; morosité; chute des forces; tremblemens; mémoire fugace; douleur de pression au front et aux tempes; salivation abondante; gorge remplie de mucosités; goût amer, cuivré, pâteux; défaut d'appétit; rapports; nausées; crampes à l'estomac; selles aqueuses, écumantes, sanguinolentes; urines fréquentes, troubles, avec sédiment blanc; écoulement muqueux par les narines; oppression, constriction del a poitrine.

Le médecin homœopathiste devra avoir égard aux complications dans le choix qu'il fera d'une des substances énumérées; ainsi, s'il y avait tendance aux éruptions cutanées, il opérerait de préférence en faveur d'*ipécac.*, *bryon.* ou *bellad.*

S'il y avait érysipèle, *rhus.* Grande faiblesse avec fongosités à la bouche, *arsen.*, etc., etc.

Hartmann considère l'*acide sulf.* comme plus convenable dans la fièvre muqueuse ordinaire, et la *bellad.* dans la *fièvre muqueuse lente nerveuse.*

Observation de fièvre muqueuse compliquée.

M^{lle} Cl. J., 21 ans, constitution moyenne, pâle, brune, contracte, au printemps de 1832, une maladie aiguë, qui est traitée par les moyens ordinaires les mieux appropriés, sans pouvoir être maîtrisée. Malgré saignées générales et locales, cataplasmes, sinapismes, exutoires, potions de tous genres, les accidens s'aggravent, la malade parvient à un marasme effrayant, et l'on s'attend à une très-prochaine catastrophe lorsque je suis convoqué en consultation le 7 mai 1832, deux mois après l'invasion de la maladie, dont voici l'état actuel. — *Tableau de la maladie* : Marasme, décubitus dorsal, face grippée, pupilles dilatées, yeux convulsés en haut; tête renversée; grincemens de dents; langue couverte d'un enduit blanc, très-épais, les bords sont rouges et couverts d'aphtes, ainsi que le palais et les parois buccales; salivation abondante; pouls inégal, filiforme et précipité; peau sèche, chaude; abdomen tendu, douloureux partout au toucher; déjections liquides, glaireuses; la malade contracte de temps en temps les cuisses sur le bassin, et les deux bras se portent convulsivement vers la tête, avec une espèce de cri aigu qui revient d'une manière périodique; pendant ce mouvement accompagné de ce cri, la pupille paraît se dilater davantage; urines rares et floconneuses; pas de soif; impatience, agitation, surtout la nuit; petite toux sèche et douloureuse; la malade est presque sans connaissance; il existe encore

un large cautère vers la nuque et plusieurs vésicatoires. Une situation aussi désespérée ne permettait pas d'espérer un grand secours des médicamens homœopathiques ; mais il fallut céder aux instances de la famille, et il fut bien convenu qu'on ne les employait qu'en désespoir de cause ; les potions, vésicatoires et cataplasmes préalablement écartés ; l'on donna ce jour-là *aconit* 24^e, qui fut sans action aucune contre l'espèce de fièvre hectique qui dévorait la malade.

Le lendemain, 8. — Les symptômes ci-dessus firent choisir *belladonna* 30^e. L'exacerbation fut légère et la nuit meilleure.

Le 9. — Moins de grincemens de dents, de mouvemens convulsifs et de cris, pupilles moins dilatées ; la malade a plus de connaissance ; elle parle, se plaint surtout de son ventre. On lui permet de l'eau sucrée et du bouillon léger.

Les 10 et 11. — L'amélioration se prononce davantage, surtout pour ce qui concerne la complication cérébrale ; l'abdomen est dans le même état ; la salivation persiste ; les aphtes sont abondantes et très-douloureuses.

Le 12. — *Mercur. sol.* 12^e, peu de changement.

Le 13. — Salivation diminuée, aphtes plus rouges et moins douloureuses, amélioration sensible dans l'état général de la maladie ; les selles glaireuses ont cessé, l'urine est plus abondante, la peau moite ; le pouls commence à se ralentir et à s'élargir.

Les 14, 15 et 16. — Mieux progressif, cependant

encore; douleurs abdominales, augmentant par le toucher; constipation; langue rouge et saburrale, sans aphtes, ni salivation. *Nux vomica* 30^e provoque quelques coliques dans la journée.

Le 18. — Mieux prononcé, la langue se dépouille, le pouls se dilate de plus en plus, la face est épanouie, l'abdomen souple, appétit. Soupe légère, eau sucrée.

Le 20. — Selle naturelle. En moins de dix jours la malade fut sur ses jambes et l'embonpoint revint peu à peu. Je la revis quelque temps après fraîche et grasse, et me certifiant que de tous les maux qu'elle avait dus à l'ancienne médecine, celui qu'elle pouvait le moins lui pardonner, c'était l'énorme trace que la pierre à cautère avait laissée à son cou.

V^e forme. Fièvre vermineuse.

Gastro-entérite avec complication de présence des vers. Quand il en a été expulsé, leur existence n'est pas douteuse; dans le cas contraire, elle n'est que soupçonnée par les symptômes suivans : dilatation des pupilles; démangeaison aux aîles du nez et à l'anus; haleine forte; odeur aigre; langue blanchâtre, picotée de points rouges; pincemens au nombril; grincement des dents; mouvemens convulsifs; salivations, etc.

Le meilleur moyen serait de changer la constitution qui favorise la production des vers; mais on ne le peut que par un traitement antipsorique, et lorsque l'on est en présence d'accidens aigus, il faut les

combattre, avant tout, par les remèdes appropriés; ce qui suffit quelquefois pour guérir la disposition vermineuse, sans avoir recours aux antipsoriques, parce que la même espèce de vers n'a qu'une durée passagère dans l'économie, après laquelle ils disparaissent d'eux-mêmes.

Les accidens attribués à la présence des vers peuvent coïncider avec les symptômes des fièvres bilieuses, gastriques ou muqueuses; et doivent être traités d'après ces rapports. Nous connaissons donc déjà, en grande partie, les modificateurs auxquels on peut avoir recours; ce sont principalement : *cina*, *merc.*, *bellad.*, *ignat.*, *ferrum*, *valeriana*, *asarum*, *digit.*, *stram.*, *acon.*, *sabina*, *stram.*, *verat.*, *marum*, *felix*; mais surtout contre l'abondance des vers : *cina*, *merc.*, *bellad.*, *ignat.*, *ferrum*. De peur de nous rendre fastidieux, nous ne rechercherons point dans la matière médicale pure, les symptômes de toutes ces substances, qui peuvent se comparer aux symptômes vermineux; examinons seulement les dernières, désignées comme étant les principales.

Cina. Mouvemens convulsifs des membres; fièvre quotidienne, avec frisson et tremblement; humeur capricieuse, larmoyante; craintes sans motif; céphalalgie; embarras de la tête; trouble de la vue; dilatation des pupilles; démangeaison des narines; visage pâle, abattu; impossibilité d'avalier; faim canine de suite après le repas; renvois insipides le matin; après le repas, ils rapportent l'odeur des alimens; eaux acide-amères qui remontent à la gorge;

vers lombrics rendus par le vomissement et par les garderobes; crampes à l'épigastre; pincemens au scrobicule du cœur, au nombril après le repas; douleur pressante à l'abdomen; borborygmes; prurit à l'anus; selles semblables à de la bouillie, un peu diarrhéiques; urines se troublant aussitôt après qu'elles sont rendues; respiration gênée, courte; accès de toux irréguliers; étternuemens violens; la gorge est pleine de glaires qui font cracher sans cesse; toux sèche le matin; oppression; saccades convulsives des bras et des mains; convulsions épileptiques; insomnies; pendant le sommeil, pleurs, gémissemens, agitation.

Merc. Picotemens dans les membres; tressaillemens des muscles; abattement général; somnolence; jaunisse; sueur au plus léger mouvement; exacerbation des symptômes le soir; inquiétude dans les membres; faiblesse; vertiges; goutte sereine passagère; langue humide et blanche; salivation épaisse, infecte; bouche amère; faim, mais digestion pénible; gonflement du bas-ventre; pincemens et douleurs à l'abdomen, accompagnés de froid; constipation alternant avec selles diarrhéiques, glaireuses, aigres, sanguinolentes, vertes, brunes; démangeaison à l'anus; urine chaude, trouble; toux sèche; oppression; sensibilité au froid.

Bellad. Dilatation des pupilles, obscurcissement de la vue; saignement de nez; amertume de la bouche; soif ardente; nausées; crampes à l'estomac; coliques; constipation; ténésme; selles glaireuses;

toux gastrique creuse; horreur du mouvement, du travail; insomnie; rêves effrayans; froid des pieds; frisson, puis chaleur; frayeur; gémissemens; cris.

Ignatia. Vertiges; faiblesse de mémoire; bouche pleine de glaires; goût acide à la bouche; renvois amers; salivation; poids à l'estomac; coliques; borborygmes; démangeaison au nombril; pincemens dans le ventre; ballonnement; selles irrégulières; démangeaisons violentes à l'anus; sortie des ascarides par l'anus; urines très-variables; catarrhe nasal; toux creuse, sonore; oppression au moment de s'endormir; saccades de tout le corps; agitation nocturne; gémissemens; soupirs en dormant; frayeur.

Ferrum. Obscurcissement de la vue; hémorrhagie nasale; cheveux douloureux au toucher; resserrement à la gorge; vomissemens; pâleur; borborygmes; serrement de poitrine; crampes de l'estomac; goût de pourriture à la bouche; démangeaison rongeanse à l'anus; selles glaireuses, mêlées de vers ascarides; insomnie produite par la démangeaison de l'anus; oppression; lassitude des membres; faiblesse générale; sommeil inquiet, agité, rempli de songes; humeur querelleuse, alternatives de gaieté et de tristesse.

Bornons là ces *excerpta* de la *Materia medica*, pour ajouter quelques observations d'après Hartmann. Cet auteur s'est bien trouvé du *stramonium* dans un cas de crampes partielles des muscles abdominaux, avec poussées vaines et douloureuses vers l'anus.

Lorsqu'il y a des convulsions, l'examen le plus attentif doit précéder le choix du remède, souvent alors l'aconit sera utile, puis *chamom.*, *belladonna*, *hyosciam* ou *stramonium*.

Chez les enfans, dans les cas de coliques avec convulsions, *cicuta virosa* 30^e réussit très-bien.

Dans le cas de *tenia*, quelques globules de *felix* 9^e font disparaître les malaises; mais le traitement antispasmodique peut seul le détruire en modifiant l'état de l'organisme.

Le prurit excessif de l'anus, avec sensation d'écorchure, cède à *t. sulph.* 30^e.

Dans le traitement anti-vermineux, la diète doit être fortifiante, mais il faut éviter les sucreries et les végétaux sucrés.

Première observation de fièvre vermineuse.

M^{lle} Flora Aubert, galerie Vérodotat, à Paris, 19 ans, fraîche, colorée, grasse, tombe malade le 12 février 1833, et présente le tableau suivant : Face gonflée; pupille extrêmement dilatée; douleur frontale; prurit excessivement incommode aux narines; langue blanchâtre, picotée de rouge; odeur acide; renvois aigres; fièvre ardente; pouls plein, dur, à 130 pulsations; abdomen tendu, chaud, douloureux; prostration; cris, pleurs, gémissemens; palpitations; toux vive, revenant par quintes; réveils en sursaut; frayeur; urines rares. Ce jour-là, *aconit.* 30^e. Deux heures après, aggravation de tous les symptômes, bientôt suivie d'une grande rémission.

Le 13 au matin. — Presque pas de fièvre, mais persistance de presque tous les autres symptômes; la toux, surtout, ressemble à un commencement de coqueluche. *Bellad.* 30^e.

Le 14. — Peu de changement. Cependant la pupille s'est resserrée; les quintes de toux sont moins fortes; la nuit a été meilleure. Constipation; tension douloureuse du ventre; plus de fièvre.

Les 15 et 16. — Même état. *Cina* 9^e.

Le 17. — Tout a changé; langue nette, face naturelle; la toux a disparu, ainsi que la démangeaison du nez.

Le 18. — Selle naturelle. On ignore s'il s'y trouvait des vers.

Le 20. — Retour de la toux avec caractère convulsif. *Drosera* 30^e.

Le 21. — Mieux.

Le 22. — Etat normal.

Deuxième observation.

L'enfant B., 3 ans, fort, bien constitué, sujet aux vers, est saisi, le 25 janvier 1833, d'un malaise général, accuse avoir mal au ventre, pleure, crie, gémit, prend des mouvemens convulsifs; sa face alternativement pâlit et rougit, la fièvre se développe et je suis appelé. La peau était chaude, la fièvre assez intense; l'enfant très-abattu: je ne pus voir sa langue. Ce même jour, *aconit* 30^e.

Le 26 au matin. — Pouls presque normal, meilleur état en général. On répète *aconit* 30^e. Dans la

journée, le petit malade a une selle qui contient un énorme paquet de lombrics vivans.

Le 27. — Le malade était guéri.

VI^e forme. *Fièvre de lait.*

L'homœopathie qui, durant le travail d'un accouchement, peut prévenir ou dissiper des accidens, régulariser, faciliter cette fonction de la femme, soit en arrêtant des congestions, soit en apaisant les douleurs lombaires, en faisant cesser le spasme du col utérin, ou en réveillant l'inertie de cet organe, etc.; l'homœopathie, disons-nous, peut encore rendre les plus éminens services quand l'œuvre de l'enfantement est accomplie; elle est appelée à vaincre, plus sûrement qu'aucune méthode, les accidens variés qui menacent les femmes récemment accouchées; comme: suppressions de lochies, métrite, tranchées, diarrhées, éruptions, anasarque, dysurie, suppression d'urines, crevasses, gerçures, prolapsus, etc.

Du deuxième au quatrième jour après l'accouchement, lorsque tout se passe régulièrement, les seins deviennent le centre d'un mouvement fluxionnaire, qui développe, les premiers jours, une excitation fébrile plus ou moins forte. C'est ce qu'on nomme vulgairement fièvre de lait. Quand ce fluide gonfle paisiblement les seins, et que la malade se propose de nourrir, il faut bien se garder de contrarier la nature dans ses procédés; lorsqu'au contraire, il survient de forts élancemens dans les seins, accompagnés d'une fièvre violente, le rôle du médecin est de

modérer l'irritation fébrile, tout en favorisant la sécrétion laiteuse, si l'accouchée a l'intention d'allaiter elle même son enfant, et en supprimant, dans la circonstance opposée, la formation du lait. Chaque garde-malade a sa recette pour chasser le lait. La plupart des accoucheurs eux-mêmes ne manquent guère de satisfaire à l'usage en prescrivant, quand la fièvre est passée, quelque médicament décoré du nom de *Lactifuge*. Ces moyens sont quelquefois dangereux; il en est d'incendiaires qui disposent les viscères à des inflammations consécutives. Les selles, les sueurs, les urines, sont les voies par lesquelles on cherche à dériver les fluides lactés; on administre, dans ce but, diverses boissons, différens sels qui, adressés à l'estomac, y provoquent toujours un degré d'excitation, lequel, en réagissant par sympathie sur les organes sécréteurs du lait, augmente souvent leur activité et l'abondance du fluide qu'on veut détourner. C'est alors qu'on a recours ordinairement à des drogues plus énergiques, à de violens purgatifs, tels que le *petit-lait de Weiss*, en s'aveuglant sur le danger des effets secondaires de ces révolutions intestinales. C'est, en considérant la chose sous un aspect physiologique, faire naître une maladie (il est vrai, souvent passagère et sans conséquences), pour empêcher une fonction naturelle de s'exécuter.

L'homœopathie possède d'autres ressources plus simples, plus positives, et les met en usage d'une manière très-rationnelle.

Distinguons d'abord le cas où la nouvelle mère sera nourrice de celui où elle ne doit point l'être. Dans la première hypothèse, il faut bien se garder, quoi qu'il arrive, de donner *pulsatilla*, qui est considéré par les homœopathistes comme un *anti-lait* par excellence. Mais cette substance convient très-bien, s'il s'agit de combattre la fièvre lactée et d'éteindre la sécrétion dans les glandes mammaires lorsque l'accouchée, sacrifiant au monde, transgresse les devoirs de la nature et se prive d'une des plus douces jouissances de la maternité.

Une fièvre modérée paraît nécessaire à la formation du lait, et la douleur légère qui résulte de la distension des mamelles cesse ordinairement par la simple succion; lors donc que la malade doit allaiter, son état exige uniquement quelques soins hygiéniques; mais certaines causes perturbatrices peuvent troubler cette fonction et donner à la fièvre de lait un caractère sérieux qui réclame les secours actifs et éclairés du praticien.

Celui-ci recherchera d'abord quelle cause a pu troubler la marche de la nature, et la connaissance de cette cause influera sur le choix du premier remède. Ainsi :

Y a-t-il eu refroidissement? il n'en faut pas moins combattre l'inflammation, lorsqu'elle domine, par une ou deux doses d'*aconit* 30^e, à la distance de quelques heures l'une de l'autre. Après quoi, si le caractère rhumatismal se décèle par des douleurs de poitrine ou de courbature, ajoutées à celle des seins, il prescrira *bryonia* 18^e.

Si la douleur du sein l'emporte et que la peau y prenne un aspect érysipélateux, *belladonna* 24^e sera préférable à *bryonia* dans le cas dont il s'agit.

Le trouble reconnaît-il pour cause une joie excessive? on prescrira *coffea* 2^e ou 3^e.

A-t-il suivi un accès de colère? *chamomilla* 12^e, précédée d'*aconit* si le mouvement du pouls a de la plénitude et de la fréquence.

A-t-il été causé par une frayeur? *opium* 6^e.

Y a-t-il eu effroi et colère? *aconit* 24^e.

Chagrins, rancune concentrée? *ignatia* 12^e ou 15^e. S'il s'est développé un état gastrique ou bilieux, ce traitement rentre dans celui des fièvres de ce nom.

Il est une foule d'autres circonstances qui peuvent déranger la sécrétion laiteuse, et sont sources d'indications particulières. De ce nombre sont certaines irrégularités utérines à la suite des couches; par exemple :

1^o Il peut y avoir eu contusion des organes de la reproduction, alors *arnica* 6^e rétablit tout dans l'ordre.

2^o Les femmes en couche sont sujettes à des douleurs utérines ou coliques, plus vives après un travail trop rapide. Si elles se prolongent au-delà du troisième ou quatrième jour et augmentent avec la montée du lait, elles exigent attention. *Chamom.* 6^e ou 12^e suffit ordinairement pour les calmer chez les femmes irritables; mais quand il y a contractions de l'abdomen avec déchiremens, cris, convulsions, *coffea* 3^e; à ce remède est préférable *pulsatilla* 18^e,

quand on ne craint pas de nuire à la sécrétion lactée et qu'au lieu d'agitation violente et d'impatience, on remarque chez la femme souffrante de la douceur et de la résignation.

Ces coliques proviennent quelquefois de débilité utérine; il est rare, en ce cas, qu'elles ne soient point accompagnées d'hémorrhagies; celles-ci deviennent l'objet d'indications essentielles.

Un sang noir, épais, visqueux s'écoule-t-il avec des tranchées aiguës, semblables à des coups de couteau lancés dans les parties sexuelles, le bas-ventre, le sacrum? *crocus* 3^e.

Le sang vient-il par caillots? *chamom.* 6^e ou 12^e.

Il est des douleurs qui, lorsqu'on est couché, simulent un besoin d'aller à la garde-robe, sensation qui disparaît dès qu'on est sur le vase; et fait place à des souffrances du côté de l'utérus et de la vessie; elles cèdent à *nux* 30^e.

Cette question sera plus approfondie à l'article *métrorrhagie*.

3^e Les lochies peuvent être trop fortes, faibles ou supprimées; trop fortes, *chamom.* les modère, surtout si le sang est noir, brun, veineux, en caillots, sortant avec douleurs abdominales, soif et froid des extrémités.

Si l'utérus ne se contracte pas, ne revient pas sur lui-même et reste distendu; Hartmann conseille des frictions sur le ventre, un lavement aiguë avec du vinaigre et *china* 24^e.

Lorsque le sang des lochies tient le milieu entre

le rouge et le noir, avec pression continuelle vers la vulve, comme s'il y avait menace de prolapsus utérin, douleurs de déchirement vers le sacrum, etc.; c'est *belladonna* 24^e qui convient. *Ipecac.* 3^e, *ignat.* 12^e, *nux* 24^e, ou 30^e *bryonia* trouveront leur place suivant l'occurrence.

4^o Les gerçures des mamelons guérissent par *arnica* 6^e, sinon par *sulphur*.

5^o La stase du lait dans les seins cède au début à *bryonia*, plus tard à *belladonna* et *mercur. sol.*; quelquefois elle résiste à ces moyens et nécessite l'emploi des antipsoriques, tels que *conium*, *carbo vegetab.*, *phosphor.* (Voir, pour de plus amples détails, Hartmann, *Thérapie*, vol. 1^{er}, page 88.)

Première observation.

M^{me} Tr....n, rue Neuve à Lyon, 27 ans, blonde, fraîche, brillante de santé et d'un embonpoint remarquable, surtout vers la gorge, avait nourri son premier enfant avec un succès prodigieux. L'abondance du lait chez elle était presque un phénomène. L'époque du sevrage entraîna des souffrances aiguës, des dépôts dans les seins, etc., et l'on parvint avec peine, à l'aide d'une diète sévère, de saignées, de bains, de laxatifs, etc., à réprimer l'activité des organes mammaires.

Enceinte une seconde fois, dans l'hiver de 1830 à 1831, et forcée par des circonstances particulières de renoncer à la satisfaction d'allaiter elle-même cette fois-là, elle me confia les vives appréhensions qu'elle

avait au sujet de son lait. Elle fut rassurée par mes paroles et accoucha heureusement le 8 mars suivant. Dès le second jour, après la délivrance, il se développa un mouvement fébrile assez fort, accompagné d'un gonflement douloureux des mamelles et des autres phénomènes de la fièvre de lait.

Le lendemain, troisième jour, à six heures du matin, elle prit *pulsatilla* 2⁴^e dil., glob. 2.

La malade n'éprouva certainement aucune sensation, fruit d'une imagination prévenue, car je lui avais annoncé des effets qu'elle devait ressentir au bout d'une heure ou deux, ce qui n'arriva pas. La fièvre alla son train ordinaire, en augmentant d'intensité jusque vers quatre heures de l'après-midi.

Ce ne fut qu'alors, c'est-à-dire dix heures après l'administration de la pulsatile, et lorsque la malade n'y pensait déjà plus, que ce remède manifesta son action. Il y eut une demi-heure d'exacerbation fébrile, pendant laquelle M^{me} T. crut (ce fut sa propre expression), que ses deux seins allaient s'éclater à force de plénitude. Immédiatement après, suivit un grand calme, une remarquable sédation de la fièvre et l'affaissement des mamelles, où elle ne ressentit plus aucune douleur.

Le jour suivant, quatrième, à ma visite du matin, je trouvai une absence complète de fièvre, la malade paisible, les seins vides et indolens, et les suites de couches plus copieuses que la veille. Je maintins sévèrement le régime homœopathique pendant quelques jours. Le huitième, M^{me} T. était levée et en parfait état de santé.

Deuxième observation.

M^{me} G....z-K...e, à Autun, 36 ans, pâle, teint jaunâtre, souffrant habituellement de migraines et gastralgies, interrompt un traitement homœopathique déjà commencé, parce qu'une grossesse survient pendant l'automne de 1832. N'ayant point l'intention d'allaiter, elle s'enquit de moi des moyens à mettre en usage pour faire passer son lait. Deux doses de *pulsatilla* 24^e lui furent laissées d'avance avec invitation d'en prendre une, lorsque la fièvre de lait serait complètement établie. Elle accoucha le 11 mars 1833.

Le 16. — La fièvre survint et s'accrut le 17.

Le 18. — La distension des mamelles était énorme et la fièvre paraissait dans sa plus grande violence; alors le mari de l'accouchée lui fit prendre une des doses de *pulsatilla*.

Les choses se passèrent différemment que chez le sujet de l'observation précédente. Il n'y eut pas d'exacerbation sensible, mais deux heures après avoir pris le remède, la malade sentit son état complètement changé. Un calme profond avait remplacé l'agitation fébrile; les seins avaient cessé d'être douloureux et commençaient à s'amollir; le lendemain, il n'existait plus de trace ni de fièvre, ni de sécrétion laiteuse. Le 10 avril suivant, M^{me} K. vint à Paris, me vit et me communiqua ces détails qu'on avait eu soin de consigner par écrit.

N'ayant point été à même de soigner de nouvelles

accouchées devant être nourrices, chez lesquelles il y eût maladie pendant la fièvre de lait, je ne puis personnellement citer aucune observation de ce genre.

H. GUEYRARD et DAVET, *docteurs-médecins.*

DE L'HOMŒOPATHICITÉ (1).

« La tâche du médecin, le but de ses efforts, doit être la guérison des maladies et la conservation de la santé. Trois choses sont nécessaires pour arriver à ce but. »

1° Faire une investigation exacte de la maladie, objet de la guérison.

2° Déterminer les agens qui doivent être employés.

3° Apporter dans leur emploi assez de tact pour que du développement de leur action, de la médication, résulte le rétablissement de la santé.

Telle est la manière dont nous nous sommes exprimés dans le 1^{er} vol. de ce recueil, page 34; telles sont les maximes posées par le vénérable et savant fondateur de l'homœopathie : maximes desquelles ne doit jamais s'écarter le praticien sage.

(1) Ce mot nouveau nous paraît nécessaire pour exprimer l'idée que nous y attachons; nous l'employons parce qu'il a ses analogues dans notre langue : *spécificité*, *opportunité*, etc.

Mais, telle n'est pas l'opinion d'un récent détracteur de l'homœopathie (1). Voici ses propres paroles.

« *La guérison des malades* : telle doit être l'idée fixe du vrai médecin; tel est au moins le but constant de ses efforts les plus soutenus.

» Pour y arriver, il faut chercher d'abord à connaître les principes générateurs, la nature et le siège des maladies.

» On est généralement d'accord sur ce point....; il faut en excepter le professeur Hahnemann... »

Examinons ces deux propositions.

L'homœopathie veut que le médecin fasse une investigation exacte de la maladie, ou, ce qui est le même, qu'il l'étudie dans tous ses détails; qu'il en apprécie les plus légers symptômes; qu'il passe en revue le malade de la tête aux pieds, appareil par appareil, organe par organe; qu'il voie tous les points qui souffrent; en un mot, qu'il fasse un tableau pur de tous les phénomènes physiques et moraux qui composent la maladie. Or, le médecin ne peut faire un semblable travail sans déterminer ce que M. le docteur Matthey entend probablement par

(1) Voir le numéro de mars dernier de la *Bibliothèque universelle*, DES PRÉJUGÉS EN MÉDECINE, par A. Matthey, docteur-médecin, p. 273. — Notre but n'est point d'analyser ce *factum*, dont le plus fort raisonnement contre l'homœopathie est une négation, et dont la conclusion est de l'assimiler aux offrandes pieuses et aux miracles des saints; nous nous contenterons d'en signaler quelques passages.

siège de la maladie, c'est-à-dire l'organe duquel sortent les symptômes les plus saillans, l'organe ou l'appareil d'organes dont les fonctions sont les plus lésées ou qui est déjà lésé lui-même dans sa texture, dans tout ou partie de ses tissus.

Donc, sur ce point, le professeur Hahnemann est d'accord avec tous les médecins philosophes, avec tous les médecins dignes de ce nom.

Une investigation exacte ne saurait se faire non plus sans préciser s'il y a mollesse ou dureté, plénitude ou dépression, accélération ou ralentissement du pouls; chaleur ou froid, sécheresse ou moiteur, couleur normale ou altérée de la peau; absence ou abondance de salive à la bouche; rougeur ou blancheur de la langue; lésion des fonctions ou lésion organique, enfin sans connaître la nature de la maladie.

Donc, sur ce point encore, comme sur le précédent, l'homœopathie et son illustre fondateur, sont d'accord avec tous les vrais médecins.

Mais ils ne le sont plus avec M. le docteur Matthey, lorsqu'il s'agit de connaître *les principes générateurs* de la maladie. Ils ne voient là qu'un grand mot à effet, totalement vide de sens.

Que peut-il, en effet, signifier? Son auteur voudrait-il, avec quelques classiques, parler des élémens de la maladie, chercher s'ils sont muqueux ou catarrhaux, bilieux ou phlogistiques? Avec d'autres, exercer sa sagacité à déterminer si c'est l'irritation, l'ataxie ou l'adinamie, qui sont génératrices de l'af-

fection? Avec d'autres encore, étudier si c'est l'oxygène, l'azote ou l'hydrogène, en plus ou en moins, qui sont principes générateurs?

A coup sûr, Hahnemann et ses disciples ne sauraient s'accommoder de telles rêveries; elles sont surannées comme l'ontologie qu'elles représentent, et tous les médecins qui savent que l'état pathologique n'est qu'une aberration de l'état physiologique, déclareront avec nous que M. le docteur Matthey devra se reporter un siècle en arrière, s'il veut retrouver des chercheurs de *principes morbifiques*, de *principes générateurs des maladies*. Ce pas rétrograde aura de plus l'avantage de le replacer parmi les fauteurs des fièvres essentielles, et de lui procurer quelques adoucissements aux regrets qu'il semble leur porter, p. 275.

En ceci, ce qui surprend le plus, c'est que, tout en disant qu'on est généralement d'accord, M. Matthey ne le soit point avec lui-même. En avançant dans son travail, il fait des progrès dans la science, et à la page 295 il s'exprime ainsi :

« Si l'on nous accorde qu'un changement dans le mode de sensibilité organique (qui constitue la santé), peut déterminer tous les degrés, toutes les nuances d'affection ou de sensibilité morbide, depuis la douleur la plus légère jusqu'aux névralgies intolérables, aux convulsions, au tétanos mortel; depuis la rougeur passagère de l'épiderme jusqu'à l'inflammation la plus étendue, la plus profonde, la plus intense; depuis l'enflure ou la fluxion partielle,

jusqu'aux épanchemens les plus généraux, les plus graves, à l'anasarque, à l'hydropisie du bas-ventre, de la poitrine, du cerveau : si, dis-je, une modification du principe sentant (ou de l'action nerveuse) donne lieu à la maladie, n'est-ce pas aussi une modification nouvelle de ce même principe qui détermine le retour à la santé?»

» C'est cette modification salutaire, spontanée, et la guérison qui en est la suite, que tend à opérer l'art de guérir ou la thérapeutique. »

Ceci n'est plus d'un médecin du dix-huitième siècle : il est au niveau des connaissances, et, sans s'en douter, sa physiologie est exactement celle de notre docteur maître (il ne faut jamais désespérer d'un homme d'esprit et de jugement). Il professe que la maladie n'est qu'un changement dans le mode normal de sensibilité organique, et que le retour à la santé est une nouvelle modification de cette sensibilité, qu'il appelle aussi *principe sentant* ; le tout s'exécutant en vertu d'un *principe physiologique*, qu'il nomme *électro-galvanique... Verba et voces!*

Voilà, certes, qui est loin de l'ontologie. Les maladies ne sont que des aberrations des phénomènes physiologiques, de purs phénomènes elles-mêmes ; elles peuvent disparaître spontanément par l'action d'un modificateur antidote de celui qui les a produites ; il n'y a plus de principes morbifiques ou générateurs à chercher, à combattre, à expulser ; plus de fièvres à durée déterminée ou essentielles à traiter. Le docteur dit que la guérison est le résultat

d'une modification spontanée : en vérité, il promet !

Ce défaut d'accord de M. Matthey avec lui-même, n'est pas rare en allopathie, même dans la partie purement théorique de la pathologie ; mais tout est confusion dès qu'il s'agit d'aborder le lit du malade, dès qu'il faut passer des mots aux choses.

Écoutons encore M. Matthey.

« Et c'est précisément au moment où cette détermination (celle des *principes générateurs*, de la nature et du siège de la maladie) serait la plus importante au bien du malade, en fixant avec sûreté l'emploi du remède convenable, que naissent nos dissentimens, nos doutes, nos hésitations et nos craintes, ou bien une assurance fatale ; de là nos interminables débats, nos éternels revers. »

» L'homœopathie doit-elle y mettre un terme ? Cela serait fort heureux, mais cela n'est pas sûr. »

Hâtons-nous d'avouer que nous devons de la reconnaissance à l'auteur, de la bonhomie avec laquelle il veut bien montrer, dans toute sa nudité, le vague spéculatif de la thérapeutique allopathique, et tâchons de montrer que, l'investigation de la maladie une fois faite, il ne reste qu'à faire celle du médicament pour arriver à la solution, aussi exacte que possible, de la question.

De même qu'une maladie ne peut être conçue et saisie que par l'ensemble des phénomènes qui la constituent, les symptômes ; de même aussi le mérite, la valeur d'un médicament, ne peut être appréciée que par l'ensemble des mutations organiques,

sensibles , qu'il peut apporter à l'économie animale , et nullement par la connaissance des *principes générateurs* , de la nature et du siège des maladies , ainsi que le dit emphatiquement M. le docteur Matthey.

Les principes morbifiques ou générateurs sont une absurdité surannée ; nous l'avons démentie : et la connaissance de leur nature et de leur siège fait partie de l'histoire naturelle du sujet malade ; elle appartient à l'investigation de la maladie et nullement à celle du médicament.

Pour faire cette seconde investigation , et déterminer celui d'entre tous les médicamens qui peut devenir remède dans un cas donné , produire une médication (1) favorable au rétablissement de la santé , deux choses sont nécessaires.

1^o Connaître l'action de chacun d'eux.

2^o Déterminer quel peut être le meilleur rapport entre eux et les maladies.

La connaissance de l'action d'un médicament , l'étude de l'ensemble des mutations organiques sensibles qu'il peut produire , est un préalable nécessaire pour arriver à celle de la vertu curative , qui n'en est

(1) Le lecteur sait que , par ce mot , nous désignons (voyez le 1^{er} vol. de ce recueil , article *Médicament et médication*) avec Barbier , *Principes généraux de pharmacologie* , le *Dictionnaire des Sc. méd.* , Schwilgué et les modernes auteurs de Matière médicale , l'ensemble des mutations physiologiques que peut produire un médicament , et non avec M. Matthey et les médecins du siècle dernier , un ensemble de traitement , un mode de médicamenter.

que le résultat. C'est une vérité presque évidente, que nul n'a exprimée d'une manière positive avant Hahnemann, et que lui seul a appliquée à la pratique (1).

Le docte et rationnel Barbier (2) l'avait sentie à peu près à la même époque ; il posa comme principe incontestable que les médicamens ne se rendent utiles, en thérapeutique, que par la possession d'une force active, dont le développement produit toujours un changement dans l'état actuel du corps malade, donne aux organes une autre manière d'être, une autre mesure de mouvement ; mais il ne fit rien pour préciser ce changement, pour déterminer cette nouvelle mesure de mouvement.

Il n'avait en vue que l'homme malade et les mutations qu'apporte sur lui le médicament ; il n'eut pas la pensée d'expérimenter sur l'homme sain (3), et cependant ce mode de faire est le seul qui puisse conduire à un résultat réel et vrai.

La santé étant le seul état positif de l'homme, il devient évident que la seule manière de constater l'action d'un médicament sur lui, est de l'appliquer

(1) Voyez son *fragmenta de viribus medicaminum*. Lipsiæ 1805.

(2) Voyez l'ouvrage cité.

(3) Tout ce qu'on avait dit avant Hahnemann, touchant l'action des médicamens sur l'homme sain, étudiée sous le point de vue thérapeutique, tout ce qu'on a fait depuis (les œuvres de ses disciples exceptées), est le résultat d'accidens, d'empoisonnemens, ou d'expériences faites presque exclusivement en vue de la physiologie.

pendant qu'il est dans ce positif; car dès qu'il aura passé à l'état négatif, dès qu'il y aura moins de santé, ou maladie, déjà il y aura action d'un modificateur inconnu. Et si, dans ce moment, on en applique un second, comment suivre son action? comment distinguer les phénomènes résultant du développement de cette action de ceux produits par celle du premier, de ceux qui constituent la maladie? Il y a impossibilité; on ne peut éviter le vague et la confusion.

Mais, me dira-t-on, on connaîtra sa vertu curative; on aura vu le changement qu'il apporte à l'état pathologique du sujet!

C'est là qu'est l'erreur; c'est là qu'est la cause des imperfections de la thérapeutique et de la matière médicale allopathique; c'est là aussi qu'est celle des doutes, des incertitudes, des interminables débats, des éternels revers dont se plaint M. le docteur Matthey, Tâchons de le démontrer.

La force active d'un médicament est une, mais ses effets sur l'économie animale sont doubles.

Le premier, effet direct, immédiat de son action dynamique, est constant, invariable dans sa nature, quoique variable dans son intensité; il produit un mouvement vital régulier, une perturbation ou mutation organique, dont la marche est assignable, quoiqu'elle présente des degrés en plus ou en moins, que détermine la susceptibilité nerveuse du sujet.

Le second, effet indirect, est la vertu curative; elle est le résultat de la médication, le produit de la

réaction de l'organisme contre la perturbation créée par l'effet direct du modificateur; d'où il arrive qu'elle ne résulte point d'une manière absolue de son action, et qu'elle peut varier autant que l'intensité de l'effet primitif, autant que l'irritabilité du sujet, autant qu'il peut se présenter d'individus; car chacun a son mode de sentir.

Donc, pour le connaître, il faut, ainsi que nous l'avons dit, préalablement suivre et étudier l'effet primitif, et embrasser l'ensemble des mutations organiques qu'il peut produire; donc, pour cela, il faut agir sur l'homme sain; tout autre voie conduira à l'erreur, au doute, à l'incertitude. Le conséquent est forcément incertain, tant qu'il est déduit sans connaissance de l'antécédant.

Si la connaissance de l'action directe d'un médicament est nécessaire pour déterminer sa vertu curative, ou, ce qui est le même, le cas pathologique où il peut être utilisé, la connaissance du rapport qui doit exister entre cette action et celle du modificateur qui a produit la maladie ne l'est pas moins.

C'est à déterminer ce rapport qu'a le plus travaillé le vieillard de Coethen, et l'expérience lui a montré que celui qu'il a appelé homœopathique, le rapport de similitude, était le meilleur. Cette assertion, devenue vérité, n'a plus besoin de démonstration; elle est établie par des milliers de faits que l'homme sage et consciencieux ne peut plus éluder par une négation (1).

(1) Voir pour la manière de procéder dans l'expérimenta-

Cette vérité, pour nous vérité de fait, une fois posée, et l'action des médicamens sur l'homme sain bien connue, exactement précisée, nous disons que l'homœopathie aura atteint, autant que les facultés humaines le permettent, le terme des interminables débats, des éternels revers que signale M. le docteur Matthey.

Connaître l'action des médicamens sur l'homme sain, déterminer s'il y a rapport homœopathique, c'est ce que nous appelons homœopacité entre le produit de cette action et ceux (les symptômes), qu'a produit le modificateur inconnu, cause de la maladie. Tel est le problème de la guérison des maladies.

A le juger sur l'énoncé, à le voir sous le point de vue théorique, la solution en paraît facile. Elle présente le beau idéal de l'art... Tous les modificateurs inconnus, agissant pathogénétiquement sur l'économie animale, ont un antidote assignable par la comparaison des symptômes qu'ils produisent avec les effets propres d'un médicament.... La mort ne doit plus arriver que par vieillesse ou par accident....

Mais, hâtons-nous de le dire, la même facilité n'existe plus dès qu'on arrive à la pratique.

La minutieuse précision qu'il faut apporter dans l'appréciation des symptômes des maladies exige des connaissances exactes en pathologie; elle veut sur

tion, l'excellent travail de M. le docteur Dessaix, en tête de ce cahier.

cette matière des idées positives et bien arrêtées (1) ; elle veut une attention soutenue , une étude de chaque jour : première difficulté.

L'exactitude que nécessite la comparaison des phénomènes morbides avec les effets purs des médicamens, n'exige pas moins d'attention ni d'étude ; mais de plus, elle ne saurait avoir lieu sans une sorte de tact, sans une droiture et une solidité de jugement, dont le plus ou le moins fixe l'étendue de la sagacité du praticien : seconde difficulté.

Il en est une troisième, la faiblesse de l'intelligence humaine et la fragilité de ses jugemens. On devrait l'appeler obstacle, car elle est insurmontable ; mais elle disparaît, parce qu'elle est commune à tout. Le *errare humanum est* se retrouve partout ; à l'impossible l'homme n'est pas tenu.

Les deux premières de ces difficultés ne sont point de même nature que celle-ci ; quoique positives, elles ne sont point des obstacles. La thérapeutique homœopathique veut, pour être pratiquée avec fruit, des connaissances acquises, une attention soutenue,

(1) Qu'attendre en effet de la thérapeutique d'un praticien qui, aujourd'hui, cherche le principe morbifique ou générateur des maladies, et demain reconnaît qu'il n'existe pas ; aujourd'hui, admet des fièvres essentielles et demain les nie ? Il flotte dans un vague, dans une incertitude peu préférable à l'ignorance. Confiant aujourd'hui, il marche avec une assurance que rien ne garantit et qui peut être fatale ; ébranlé et flottant demain, il dit avec Pétrone : *medicina nihil aliud quam animi consolatio.*

un travail de chaque jour, du tact, une certaine justesse de jugement, en un mot, un homme communément bien organisé, qui ait le goût de la science et qui mette tout son plaisir à la cultiver. Mais, en a-t-il jamais été autrement de la médecine non réformée? En a-t-on jamais vu les limites reculées et la pratique illustrée par quiconque aura préféré le repos au travail, par quiconque aura manqué de tact et de jugement?

Comment donc justifier ce motif de réprobation que M. le docteur Matthey fait valoir contre l'homœopathie : « Non, certes, l'homœopathie n'est pas une méthode simple, à la portée de tout le monde, elle ne l'est pas pour les homœopathes consommés. »

Ne faut-il pas que la médecine soit une chose bien simple et bien facile pour M. Matthey, ou qu'il n'ait jamais abordé que la médecine à la portée de tout le monde, pour se permettre une telle exclamation? Ne faut-il pas ignorer que chaque science exige une espèce de spécialité dans celui qui s'en occupe, que pour le praticien le plus consommé, la thérapeutique jusqu'ici usitée ne fut jamais une chose simple et exempte de difficulté?

L'application de l'homœopathie aux maladies n'est pas chose simple et facile, nous en convenons; elle n'est pas à la portée de tout le monde, elle sera rebutée par la paresse et l'ignorance, par l'essaim nombreux des médocastres mâles et femelles de toutes les conditions, nous en convenons encore : mais que peut y perdre l'humanité? Que le lecteur impartial juge et nous réponde!

Revenons à l'homœopathicité, et tâchons de montrer par deux faits ce que nous désignons par ce mot, mieux que n'a pu le faire notre définition.

Premier fait (1).

Le 13 avril dernier, le sieur Verdan, de Saint-Jeantholome, âgé d'environ 35 ans, scieur de long, après avoir disposé convenablement un billot sur une scie à eau, voulut saisir le cadre qui porte cet instrument, pour le mettre en mouvement et aider ainsi l'action de l'eau qui arrivait sur la roue motrice. Il fut emporté par le mouvement d'ascension de ce cadre et porté contre la traverse supérieure du châssis dans lequel il exécute son mouvement. Saisi par la mâchoire supérieure exactement au-dessous du nez et sur la bouche, l'occiput fut porté contre la traverse du châssis et la tête obligée de se loger dans un espace de trois pouces qui restait entre cette traverse et celle du cadre arrivé au point fixe et invariable de son élévation. L'occiput résista, mais la mâchoire fut fracturée et déprimée de trois quarts de pouce.

Voici l'état du malade, lorsque je le vis, 16 à 17 heures après l'accident.

Tuméfaction du pourtour de la bouche et du nez, telle que l'individu était méconnaissable; tout était

(1) Il est extrait des notes pratiques de M. le docteur L. C. Dufresne, de la Tour, en Faucigny, et le suivant, de celles de M. le docteur Dessaix de Lyon.

livide et échimosé; la pointe de la langue était coupée, les gencives supérieures et le vermeil de la lèvre inférieure étaient excoriés, la tuméfaction s'étendait sur toute la face et les sensations y étaient troublées et interverties; le malade attribuait à un point le toucher exercé sur un autre. Il lui semblait, disait-il, ne plus avoir de figure.

L'os maxillaire supérieur était fracturé avec déplacement à l'alvéole de l'avant-dernière molaire gauche; cette dent était brisée, et sa voisine, la dernière molaire, fixe dans son alvéole, était mobile avec la pièce osseuse qui la porte. Du côté droit, il y avait fracture entre la seconde et troisième molaire, mais sans déplacement. La tuméfaction empêchait de déterminer avec précision les parties fracturées du côté du nez et de toute la partie supérieure.

La déglutition même de la salive était impossible; la voix était altérée et nasillarde. La bouche était remplie de mucosités sanguinolentes, et une abondante sanie découlait des fosses nasales; infiltration considérable de tout l'intérieur des joues et des lèvres; une douleur sourde tenait toute la face, elle n'était aiguë que dans le nez; peu, ou presque point de fièvre; abattement, sentiment général de malaise et d'horripilation.

Je pratiquai quelques légères scarifications sur la partie interne des joues; je fis, sur la pièce osseuse détachée, une traction suffisante pour la remettre en place, et je pansai le tout avec des compresses humectées avec une liqueur composée comme suit :

teinture d'*arnica*, huit gouttes étendues et agitées avec une once environ d'alcool, et le tout mélangé en agitant avec 7 à 8 onces d'eau fraîche.

Les compresses furent maintenues par un masque fait avec un demi-mouchoir, et une quantité de liqueur semblable à celle qui vient d'être indiquée, fut employée à humecter l'appareil pendant la nuit et la journée du lendemain. La bouche était libre, afin de pouvoir donner quelques boissons aqueuses et alimentaires dès que le malade pourrait avaler.

Tout étant ainsi pansé et disposé, je nettoyai de nouveau la bouche avec un petit linge, et je plaçai sur la langue quatre globules d'*arnica* 12^e dilution. Une semblable quantité fut laissée pour être administrée avec les mêmes précautions quatre heures après.

Tel fut tout le traitement. Voici les résultats :

Peu après la seconde dose, le malade recouvra la faculté d'avalier ; les douleurs et le gonflement diminuèrent considérablement du second au troisième jour ; il n'eut point de fièvre ; ce troisième jour, il se leva et fit demi-lieue à cheval pour venir me voir ; le sixième, il reprit ses occupations, et aujourd'hui, 10 mai, il commence à manger du pain et ne ressent plus que de bien légères incommodités.

Second fait (1).

Un jeune homme, bien portant et bien constitué, est vivement frappé sur la paupière gauche par un assez gros morceau de sucre, sorti de la main d'un convive de trop bonne humeur à la fin d'un dîner. Aussitôt douleur vive et inflammation prompte. Usage continué d'eau de roses en compresses et en lotion.

Six à sept heures après, vers minuit, je suis appelé... Douleurs très-vives, anxiété, insomnie; l'œil très-rouge ne se laisse entr'ouvrir qu'avec peine, il redoute la moindre lumière; compresses et globules d'*arnica*. Point d'amélioration pendant 24 heures; 30 heures s'écoulent encore sans remèdes comme sans amélioration.

Je dus donc faire une nouvelle investigation de la maladie, ou plutôt oublier la cause et ne m'attacher qu'à l'ensemble des symptômes, qui avaient beaucoup plus d'analogie avec les effets purs de l'*ignatia* qu'avec ceux de l'*arnica*; il s'en trouvait un surtout qui me paraissait caractéristique; la présence d'un grain de sable qui roule sous les paupières.

J'administrerai donc ce modificateur le quatrième jour, vers midi. Exacerbation vive la nuit, jusqu'à une heure du matin, et dès lors rémission extraordinaire, bon et vrai sommeil. Le cinquième jour, encore un globule d'*ignatia* 30^e dilution (probablement mal à propos); nouvelle exacerbation la nuit,

(1) Comme dans le premier, c'est l'auteur qui parle.

nouveau calme le matin comme la veille. Sixième jour, léger reste d'endolorissement. Septième, le jeune homme sort, il est bien rétabli.

Telle est la puissance de l'homœopathicité, tel est le peu d'importance qu'on doit attacher aux causes dans la recherche du médicament qui doit guérir dans un cas donné. C'est ce que ne comprend point l'allopathie, et c'est ce qui est confirmé par l'expérience de chaque jour.

Un modificateur n'est antidote d'un autre qu'autant qu'il existe des rapports de ressemblance entre les effets purs et les symptômes produits. C'est ainsi que le *coffea*, antidote de la *nux vomica* lorsqu'elle produit des maux de tête et de l'anorexie, ne l'est plus dès qu'il y a des symptômes de paralysie; c'est le *cocculus*. C'est ainsi que l'*aconitum napellus*, antidote du même modificateur, quand il a produit de l'asthme et de l'hypérestésie, ne l'est plus dès qu'il a donné du malaise d'estomac avec morosité, c'est la *matricaria chamomilla*. La *belladone* nous présente les mêmes variations que la *nux vomica*; l'opium, la jusquiame, le vin, la pulsatile, le foie de soufre calcaire, en sont les antidotes selon qu'elle a produit de la somnolence, de la folie, de l'ivresse, des éruptions cutanées, des engorgemens, etc.

Dans le cas observé par M. le docteur Dessaix, quoique l'affection fût le résultat d'un coup, et qu'on ait appelé l'*arnica*, *panacea lapsorum*, il n'y avait pas homœopathicité, elle n'a pas guéri. Les douleurs vives, l'inflammation prompte, les angoisses,

l'agitation, la sensation de la présence d'un grain de sable dans l'œil, ne présentent pas de ressemblance, ne sont pas en rapport homœopathique avec les effets purs de l'*arnica*, et M. Dessaix, en homme judicieux et fort au-dessus des préjugés vulgaires, reconnaît l'*ignatia* dans le tableau de l'affection qu'il avait à traiter, il en juge l'homœopathicité, et il guérit.

Dans le fait observé par M. le docteur L. C. Dufresne, il est une circonstance que le praticien devra rapprocher de celle observée par M. le docteur Panthin, dans le cas de fracture de la cuisse, qu'il rapporte page 220 de ce cahier.

Le premier a vu cesser, après une seconde dose d'*arnica*, un spasme œsophagien, et le malade recouvrer la faculté d'avalier; le second s'étonne de n'avoir aperçu aucun soubresaut, aucune contraction spasmodique chez un malade où tout devait les faire craindre.

P. D.

MÉLANGES.

Tandis que les papiers publics annonçaient que l'*homœopathie* était défendue en Autriche, ce dont nous n'avons aucune nouvelle officielle, nous apprenions de science certaine que les personnes les plus considérées de Vienne, les employés de l'état décorés des plus hautes dignités, avaient recours, pour leur personne, à cette méthode; en particulier, la femme du prince de Metternich, avait appelé auprès d'elle le docteur

MARENZELLER, homœopathe consommé. Un prince même de la famille impériale, a affirmé que si le choléra entrait jamais dans son palais, ce serait à un homœopathe qu'il en confierait le traitement. — Il n'est pas jusqu'à un médecin allopathe de cette ville, qui s'est remis aux soins d'un homœopathe, tout en le priant, *au nom de Dieu*, de ne pas le trahir. — On a beau faire, la vérité perce tôt ou tard.

Il a été formé, à Luques, un institut clinique homœopathique, contenant 40 lits, dont la direction a été confiée au docteur SCHMIT, médecin de la duchesse de Luques; il y sera assisté par le docteur NUCCARINI, qui y aura son habitation.

Le docteur HARTUNG, médecin militaire à Salzbourg (Autriche), homœopathe depuis huit ans, a été amené à la pratique de l'homœopathie par les railleries et les oppositions sérieuses auxquelles cette doctrine était exposée; il a étudié, essayé, pratiqué, et cela avec tant de bonheur et de succès, qu'il a complètement abandonné l'allopathie, dans laquelle il jouissait d'une belle renommée. Etabli précédemment à Biala, en Gallicie, il a eu l'occasion d'y guérir un comte Polonais, aliéné depuis vingt années, qui avait épuisé la collection des recettes des plus fameux médecins de Vienne, Cracovie, Varsovie; cette réussite, due à l'homœopathie, a brouillé le docteur HARTUNG avec la Faculté de Cracovie.

(Nota. J'espère avoir bientôt le bonheur de donner dans son entier l'observation d'une maladie et d'une guérison du même genre. Ch. G. P...r).

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE.

SUR LA CAMOMILLE.

L'une des plus grandes obligations qu'aient la science et l'humanité au savant inventeur de la doctrine de l'*homœopathie*, est sans contredit d'avoir fait connaître que les remèdes les plus actifs, les plus utiles dans une foule de cas, se trouvent parmi les substances les plus vulgaires, parmi les végétaux les plus communs ; ensorte que la nature se montre bien plus généreuse qu'on ne s'en était douté jusqu'à ce jour, dans la distribution des moyens de réparer les désordres qui résultent soit des accidens physiques et moraux, soit des abus et des excès de la vie sociale.

Ceci peut être dit à bon droit à l'occasion de la *camomille*, dont je vais m'occuper ; ceux de mes lecteurs qui n'auront encore fait qu'une connaissance incomplète avec la doctrine homœopathique et ses admirables effets, seront certainement surpris

en voyant avec quelle simplicité de moyens on peut maintenant secourir des malades de tout sexe et de tout âge, atteints ou subitement, ou depuis très-long-temps, de maux qui paraissaient au-dessus du pouvoir de l'art de guérir.

Déjà HARTMANN, de Leipzig, a publié un travail spécial sur ce sujet; j'en profiterai, et j'y ajouterai quelques exemples tirés de ma pratique.

C'est de la *camomille des champs*, *matricaria chamomilla*, que le médecin homœopathe doit se servir; la plante entière, prise au moment de sa floraison, doit être pilée et pressée; le suc qu'on en obtient est mêlé avec partie égale en poids d'alcool du commerce; on laisse reposer ce mélange pendant huit ou dix jours, on décante ou l'on filtre, et l'espèce de teinture limpide qui résulte de ce travail forme la provision, qui se garde sans s'altérer. HARNEMANN prescrit d'amener cette teinture à la *douzième* atténuation; et il a trouvé qu'une seule goutte était souvent une dose trop forte, suivant la sensibilité des sujets; j'ai fait la même remarque.

L'effet de la solution de teinture de *camomille* prise en petites doses est de peu de jours; il en dure davantage si la dose est un peu forte.

Lorsque l'excès ou l'abus de cette substance a produit des accidens, c'est-à-dire, des symptômes exagérés, on arrête très-prompement ceux-ci avec la décoction de *café cru*, ou avec une goutte de solution soit d'*ignatia*, soit de *pulsatilla*; s'il survient des douleurs déchirantes et de tiraillement, les-

quelles diminuent par l'exercice et le mouvement, l'*aconit* en est le remède. D'autre part, si l'abus du *café*, chez les personnes qui n'y sont point habituées, produit quelques accidens, c'est dans la solution de *camomille* qu'on doit en chercher l'antidote.

En général, la *camomille* est douée de la propriété, lorsqu'elle est homœopathiquement administrée, de diminuer la sensibilité vis-à-vis de la douleur, et la vivacité des affections de l'esprit qui en résultent; on parvient aussi avec *elle* à rendre moins graves les inconvéniens qui résultent de l'abus du café et des palliatifs narcotiques, dont la médecine allopathique fait un si fréquent et si fâcheux usage; mais on ne doit pas l'employer pour les personnes qui supportent les douleurs avec calme et patience; HAHNEMANN met beaucoup d'importance à cette observation.

D'après ce qui précède, on conçoit que la *camomille* offre beaucoup de ressemblance dans son action médicale avec l'*ignatia*, en particulier, dans tous les cas de surexcitation du système nerveux, et de disposition exagérée de l'esprit à croire à l'existence de maladies internes; avec le *café* en ce que celui-ci modère la sensibilité excitée par des attaques ou accès de douleurs peu graves; avec la *pulsatille*, en rapport avec le tempérament et le caractère, aussi bien que la faiblesse antécédente de l'estomac et des intestins; avec l'*aconit* surtout dans les affections rhumatisques qui revêtent un caractère sub-inflammatoire.

La *camomille* est remarquablement adaptable aux maladies de l'enfance, et elle lutte, à cet égard, d'utilité avec la *belladone*. Tandis que celle-ci semble mieux répondre au système cérébral et aux maladies qui, dans le jeune âge, l'affectent fréquemment, la première paraît avoir une action directe sur le système ganglionnaire, et produit, soit dans l'enfance, soit dans l'âge adulte, du trouble dans les organes abdominaux.

Après ces généralités propres à diriger le choix du praticien dans certains cas non prévus ou non désignés, je passe à l'exposition des maladies dans lesquelles on peut et on doit employer la *camomille* avec l'espoir du succès le plus assuré.

FIÈVRES. — La *camomille* possède une force antipyretique, en particulier, dans les fièvres intermittentes où il y a frisson, puis chaleur extérieure et intérieure. Dans les maladies où la fièvre a le caractère de *synoche*, ou fièvre dite inflammatoire, il est rare que la *camomille* soit le remède indiqué; mais son action est des plus heureuses lorsque la fièvre offre les signes du typhus, qui accompagne assez souvent les affections gastriques ou bilieuses.

Première observation. — La femme d'Antoine H. se plaignait de ce qui suit : Défaut d'appétit, envies de vomir, amertume de la bouche, déchiremens dans les membres et dans le corps, frissons et sensibilité à l'air frais, ce qui la forçait à rester bien couverte dans son lit, quoique la saison ne fût pas rigoureuse; après le frisson, chaleur et sueur d'une

odeur aigre, soif ardente, tête faible, dyspnée, agrypnie et agitation nocturne. — Une seule goutte de *cham.* IV, rendit le repos, le sommeil, l'odeur naturelle de la transpiration, et le bien-être le plus complet.

La *camomille* ne peut être remplacée par aucun autre moyen dans ces espèces de fièvre bilieuse, qui ont été amenées ou produites par un violent accès de colère ou par un chagrin subit, qui peut même mettre la vie en danger.

Deuxième observation. — Un paysan avait une fièvre intermittente; dans une intermission il se fâcha très-fortement; l'accès suivant fut remplacé par un très-violent vomissement de bile, avec diarrhée et coliques, qui faisaient pousser au malade les hauts cris. A l'arrivée du médecin, cet état durant depuis trois heures de temps, le malade ne pouvait plus, tant il était harassé et affaibli, ni parler, ni même se plaindre de la voix, et il était réduit à indiquer par signes que ses douleurs avaient leur siège au ventre; cependant il ne cessait de faire d'infructueux efforts pour vomir. — Une petite dose de *cham.* $\frac{0}{IV}$ fit disparaître en un quart-d'heure tous ces accidens. Une fort petite dose de *nux* administrée le soir du même jour, arrêta complètement la fièvre intermittente, qui ne reparut plus.

Troisième observation. — Une femme de 34 ans, de constitution robuste, fut exposée presque chaque jour, pendant deux semaines, à se fâcher. Les premiers jours, elle ne ressentit que des douleurs dé-

chirantes dans les tempes; mais dans les derniers jours où sa colère fut la plus forte, il se manifesta tout d'un coup du frisson suivi de chaleur, puis une cohorte de symptômes qui la forcèrent à s'aliter, et jetèrent ses parens dans la plus grande crainte sur sa vie. Après quelques remèdes allopathiques inutiles, le médecin homœopathe appelé trouva la malade dans l'état suivant.

Douleurs déchirantes et contondantes, presque insupportables au côté gauche de la tête et de la face, surtout à la tempe, au front, à l'œil gauche et aux parties voisines; — lorsque la malade cherche à s'asseoir dans son lit, il survient un vertige et une obscurité totale devant ses yeux; lorsqu'elle est couchée, elle voit des étincelles; — chaleur interne et externe telle que la malade ne peut supporter les couvertures; — soif pour l'eau froide; — langue très-rouge et fendillée; chaleur brûlante à la langue, dans toute la bouche, au gosier, à l'œsophage et jusque dans l'estomac; — haleine fétide; goût amer; — malaises, et nausées continuelles; — anorexie complète; renvois acides; — angoisse, plénitude et distension à l'épigastre; — douleurs déchirantes à l'abdomen; — constipation depuis deux jours; — urine jaunâtre avec sédiment floconneux, qui brûle l'urètre en sortant; — pouls rapide, petit et inégal; — sueur douce continuelle; — resserrement de la poitrine, et points en faisant une inspiration; — soupirs; — inquiétude, agitation, angoisse; la malade se jette de côté et d'autre; — voix faible et

gazée; — toux jour et nuit , avec crachats muqueux, épais , amers et fétides ; — sommeil presque nul ; si la malade s'endort un moment , elle est tourmentée par des rêves angoissans et effrayans ; elle voit devant elle des objets horribles , et elle s'en épouvante. — Le matin elle est supportablement , mais l'après-midi tous les symptômes vont croissant , jusqu'à la nuit où ils atteignent leur plus haute gravité.

La plus grande partie de ces symptômes se rencontrant dans le tableau formé par HAHNEMANN de ceux qui sont produits par l'usage de la *camomille* , et la maladie étant le résultat de chagrins et de dépités répétés , il fut donné à la malade une goutte de *cham.* IV. Pour boisson on choisit l'eau panée ; et comme la malade se plaignait beaucoup de la constipation , on lui administra un lavement d'eau et de lait.

Une demi-heure après celui-ci , la malade eut une évacuation ; mais une heure après le remède (*cham.*) , c'est-à-dire depuis 9 heures du soir jusqu'à 3 heures du matin , l'état empira tellement que la malade se désespérait ; c'était une marque certaine que la dose , administrée par le médecin , avait été beaucoup trop forte pour le cas actuel , et que son action homœopathique primitive avait dépassé la limite de la médication. Toutefois , après 3 heures , l'amélioration commença ; elle dura toute la matinée , et ce ne fut que dans l'après-midi que l'état de la malade parut empirer. Cependant la nuit suivante fut beaucoup meilleure que la précédente , et même que le jour d'avant.

Le second jour, après le remède, la malade se trouva mieux, au point d'en être surprise ; elle put s'asseoir dans son lit sans éprouver de vertige ; la chaleur, la soif, l'ardeur de la bouche et du gosier avaient cessé ; la langue avait repris sa couleur naturelle ; l'appétit reparaisait, et le goût n'était que légèrement amer ; le malaise ne se faisait sentir que l'après-midi ; l'angoisse de l'épigastre, les douleurs du ventre avaient cessé ; les évacuations étaient naturelles ; l'ardeur de l'urètre n'existait plus ; le pouls était normal, la toux rare, les crachats diminuaient ; l'angoisse de poitrine, l'anxiété avaient disparu ; et la nuit suivante, la malade jouit d'un sommeil rafraîchissant de 5 heures.

Le troisième jour, à l'exception d'un peu de toux, elle se trouva bien et sortit de son lit.

Le quatrième jour, il revint du malaise, de l'amertume, de l'anorexie, des renvois bilieux, des élancemens dans le front. Ces symptômes cédèrent à une goutte de *pulsatille* IV ; et trois jours après, la malade fut entièrement rétablie.

Cette observation que j'emprunte à l'excellent homœopathe SCHUBERT, est un modèle soit pour le tableau des symptômes, soit pour le choix des médicamens, soit pour l'exposition des effets primitifs et secondaires de ceux-ci ; elle démontre avec quelle facilité et quelle parcimonie de remèdes peuvent se traiter et guérir les maladies les plus graves, lorsque le médecin sait choisir le remède qui y correspond exactement.

Quatrième observation. — HARTMANN fut appelé auprès d'un homme de 36 ans, qui avait été exposé à de fréquens chagrins, d'où était résultée une fièvre bilieuse aiguë. En deux fois $2\frac{1}{4}$ heures, la *camomille* emporta le mal, qui reparut avec le même degré d'acuité à un nouveau chagrin, et fut aussi promptement combattu et écarté que la première fois, par le même remède. Un très-léger chagrin réveilla une troisième fois la maladie, que la *camomille* n'enleva qu'incomplètement, et de très-légères doses de *nux*, puis de *mercure*, furent nécessaires pour achever la guérison.

Cinquième observation. — Le docteur KAMMERER fut appelé auprès d'un jeune homme qui lui offrit les symptômes suivans : Douleur de ventre, vomissement des alimens, anorexie, langue couverte d'un blanc-jaunâtre, douleur au cou, constipation, malaise et frisson, prostration de forces, somnolence, sensibilité, humeur chagrine.

Il lui donna une goutte de *cham.* IV; en deux jours, le plus grand nombre de ces symptômes disparut. Comme il restait des ténesmes avec malaise, anorexie et teint terreux, il donna *merc. sol. H.* IV g. j. Le soir, le malade se trouva fort mal; on lui fit flairer de l'*alcool camphré*, ce qui dissipa ce malaise; la nuit et le jour suivant, survinrent des selles consistantes et faciles, qui soulagèrent le malade.

La faiblesse et la fatigue furent les derniers symptômes, qui cédèrent à une goutte de *china* IV.

Dans les *fièvres gastriques*, la *camomille* réussit moins bien que la *nux*, mais elle va mieux dans les *gastro-biliaires*. Disons, répétons même qu'elle jouit du privilège presque exclusif de guérir les fièvres qui reconnaissent pour cause un chagrin ou un accès de colère, et, en général, tous les effets de ces mouvemens de l'ame, lorsqu'ils sont encore récents; car lorsqu'il s'est écoulé un temps assez long, et que la maladie a eu tout le temps de s'établir ou de se développer, la *camomille* suffit rarement et après elle il faudra recourir à *pulsatilla*, *ignatia*, *bryon.* ou *nux*. Mais si le chagrin reste concentré à l'intérieur du sujet, s'il ne fait aucune explosion, s'il produit dépit, humeur ou honte, alors *ignatia* mérite la préférence. Si à l'humeur chagrine se joint frisson et froid général, il y a indication de *bryonia*. Enfin, si l'indignation s'unit au chagrin, c'est à *staphisagria* qu'il faut avoir recours.

Ici je dois signaler l'utilité de la *camomille* contre l'*ictère*, suite d'erreurs de régime, de mouvemens de l'ame ou de refroidissement, de cet *ictère* que l'on considère comme étant produit par un spasme des vaisseaux ou canaux cholédoques; je l'ai employée avec succès; cependant, puisque je nomme cette maladie, je dois dire que je me suis aussi très-bien trouvé de l'usage de l'*aconit*, que j'y ai appliqué d'après les symptômes si bien désignés dans la *Matière médicale pure de HAHNEMANN* (voy. l'édition latine II, p. 78, 79, 80).

Sixième observation. — M. S..., à la suite de

chagrins très-violens , avait eu les années précédentes des ictères répétés qui avaient duré plusieurs mois, accompagnés d'un développement ascitique considérable. En décembre 1832, il fut pris de dérangemens des voies digestives, pesanteur du ventre et de l'estomac, frissons, pesanteurs de tête, transpiration la nuit, urines abondantes, puis rouges et boueuses, préludes ordinaires de l'ictère. Celui-ci fut évident, le 26; les urines se foncèrent, les selles devinrent grisâtres; il n'y avait pas de douleur; je donnai l'*aconit*.

Le 30, les urines étaient déjà moins foncées, elles ne déposaient pas; les selles étaient blanchâtres, l'appétit ne variait pas, le sommeil était bon; — l'*aconit* n'ayant qu'une action de peu de durée, je le répétai.

Le 3 janvier 1833, les urines avaient été naturelles, puis étaient redevenues foncées; les selles qui s'étaient brunies étaient de nouveau grisâtres; l'appétit était bon, il n'y avait point de douleur; — je m'en tins à l'*aconit*.

Le 7, les urines variaient, les selles avaient leur couleur naturelle, et tout allait bien; — même remède.

Le 14, tout continuait d'aller mieux; — je ne changeai rien.

Le 20, quoique le malade ne se plaignît pas, les urines étant redevenues rouges, j'administrai *chamomilla* $\frac{000}{iv}$, qui termina le traitement.

Au moment où j'écris, M. S., à la suite d'un

nouveau chagrin, a éprouvé d'atroces douleurs d'estomac, que je combats avec les mêmes remèdes et le même succès.

La *camomille* est utile dans le traitement des fièvres *typhoïdes*, où il y a diarrhée, flatulence, lipothymie, soubresauts, agrypnie, angoisses, allucinations, avec froid du corps et chaleur de la face. Mais le praticien devra rechercher avec un soin minutieux les circonstances qui auront amené ou produit la maladie, pour ensuite procéder au choix du remède, car la *camomille* sera surtout indiquée dans tous les cas de refroidissement préalable, de chagrin, de soucis, de tristesse, de peine d'ame, en un mot.

Dans la classe des *inflammations*, la *camomille* se trouve souvent indiquée, lorsque l'état inflammatoire n'a point encore atteint un degré trop élevé; car, dans ce dernier cas, l'*aconit* est d'absolue nécessité.

Ainsi, l'on voit céder à cette substance une espèce d'*ophthalmie catarrhale*, dans laquelle la conjonctive n'est que modérément enflammée, où les yeux ne pleurent pas, où le malade se plaint d'une sorte de pression en ouvrant et fermant les yeux, où les paupières sont garnies de chassie ou recouvertes d'orgeolets; tandis qu'en même temps il existe une légère fièvre catarrhale avec coriza. Dans cette affection, l'*ophthalmie* n'est que le symptôme secondaire, et la fièvre catarrhale est la maladie essentielle

produite par le refroidissement ; la cessation de celle-ci entraîne la disparition de la première.

Lorsque l'*ophthalmie catarrhale* est devenue habituelle, chronique, ou lorsqu'elle reparaît à la moindre variation atmosphérique, alors ni la *camomille*, ni aucun autre remède *ophtalmique*, n'est suffisant pour l'enlever ; elle est certainement, comme toutes les affections chroniques, une suite, un indice de la présence chez le malade de quelqu'une des causes de la chronicité, en particulier, la psore, ou la syphilis, ou l'une et l'autre ; elle peut être aussi jointe à une disposition arthritique ou scrophuleuse, qui n'est qu'un développement des affections précédentes, une forme qu'elles prennent par diurnité ou longue dégénération.

On voit déjà que de pareilles ophthalmies, quoique catarrhales en apparence, ou par accident, demanderont un traitement antipsorique, lequel il faudra toujours commencer par *sulphur*, en ayant soin de ne pas donner un autre remède, avant que celui-ci ait produit tout son effet, et de même de ceux qu'on lui fera succéder ; la suite de ce traitement n'est pas aujourd'hui de mon sujet ; je le reprendrai une autre fois en l'appuyant d'observations pratiques.

Les *hépatites*, ou inflammations du foie, soit aiguës, soit subaiguës, exigent l'emploi de la *camomille*, comme le moyen le plus prompt et le plus certain de guérison.

Dans l'*hépatite aiguë*, lors surtout qu'elle est la

suite d'un violent chagrin ou d'un refroidissement subit, la *camomille*, administrée au commencement, modère les douleurs dans l'intervalle de cinq à six heures; si la fièvre est forte, il convient de faire précéder ce remède par une dose légère d'*aconit*; on le fait suivre, d'après les circonstances, de *bell.*, de *merc.*, ou bien de *nux* et de *puls.*

L'*hépatite subaiguë* ou chronique, requiert l'emploi de ces mêmes remèdes, lorsque, par des causes occasionnelles internes ou externes, elle a été amenée à l'état aigu, et que les douleurs sont devenues violentes et presque insupportables, alors la *camomille* fait merveille, jusqu'au moment où la maladie est ramenée à son état presque indolent. L'état vraiment chronique doit être combattu par les antipsoriques, et entre autres par *natrum*, *urias magnesice*, et surtout *lycopodium*.

Je ne saurais mieux placer qu'ici deux cas extrêmement remarquables, où la *camomille* a dépassé ma juste attente, et où les malades en ont éprouvé un soulagement inespéré dans sa promptitude et son intégralité.

Huitième observation. — Le 8 juin 1832, je fus consulté par M^{me} Barrell, modiste, qui m'offrait le tableau suivant.

Après cinq années consécutives de chagrins qui ne sont point terminés, faiblesse générale, impuissance d'exécuter les mouvemens des bras ou des jambes; lassitude profonde après la marche la plus courte.

La malade avait consulté vainement plusieurs habiles médecins, elle n'en avait reçu aucun soulagement; et maintenant elle était arrivée au point de ne pouvoir, en aucune manière, s'occuper de son état; il lui était absolument impossible de couper ou de coudre un chapeau; et pour venir chez moi, quoique la distance de son domicile fût très courte, elle éprouvait une fatigue si considérable, qu'elle ne pouvait plus parler, et qu'on aurait dit qu'elle allait expirer.

Son esprit n'était pas moins fatigué que son corps; il ne supportait point de se fixer sur aucun objet; la lecture même la plus légère était une occupation pénible, et de songer à son ouvrage était au-dessus de ses forces.

La moindre conversation la faisait tousser; la toux était sèche; elle se plaignait aussi de points qui lui paraissaient être extérieurs et intérieurs; ceux-là occupaient tout le thorax et notamment les environs du sein gauche.

L'estomac faisait très-mal ses fonctions; l'appétit était nul; il y avait des nausées fréquentes sans vomissement réel.

Le ventre était douloureux; les selles étaient fort pénibles et les menstrues très-irrégulières.

Ce tableau me parut être celui qu'offrent les symptômes 20-25, 120-125, 170-175, 182, 222, 246-249, 252-257, 325-328, 340-344, 451-454 de la *camomille*, dans la *Matière médicale pure de HAHNEMANN*; je n'hésitai donc pas à donner cette sub-

stance, dont les effets dépassèrent mes espérances.

Quinze jours après, on me rapporta que la malade, qui s'était retirée à la campagne (à Verrier), après avoir été sensiblement éprouvée par le remède, en avait acquis un tel degré de soulagement et de force, que, la veille, elle était montée à pied sur le sommet du mont Salève (aux *treize arbres*), et en était redescendue sans trop de fatigue, quoique la promenade fût de trois fortes lieues. A peine ce rapport était-il achevé, que la malade entra elle-même dans ma chambre, vive et légère comme un oiseau; elle n'avait pu contenir son désir de me raconter elle-même et de me faire voir le bien-être extraordinaire dont elle était redevable à mon remède *merveilleux*, disait-elle; sa présence d'esprit était revenue; elle pouvait entendre et soutenir une conversation, une lecture; elle était en état de songer à ses affaires; mais elle ne pouvait encore travailler, parce que sa vue était un peu trouble.

Elle toussait beaucoup moins et n'avait plus de points. Elle mangeait et digérait bien; le ventre était peu douloureux.

Ne voulant rien gâter à ce bien-être, je lui fis donner *sacch. lact.*, et peu de jours après, j'appris qu'elle était partie bien portante pour Turin.

Je n'ai encore rencontré dans ma pratique homœopathique aucune guérison si complète, obtenue par un traitement si simple, un seul remède, appliqué à une maladie si ancienne et si compliquée; l'honneur en est tout entier à HAHNEMANN, qui avait

tracé d'avance le portrait de ma malade dans son admirable ouvrage, où je n'ai eu que la peine de le lire à l'article du remède convenable.

Neuvième observation. — Voici un second cas où l'effet de la *camomille*, sans avoir été aussi complet, n'a pas été moins rapide, et où le malade a pu adresser, et adresse réellement de bien justes actions de grâces à l'auteur de l'HOMŒOPATHIE.

M. Clerc, âgé d'environ 65 ans, était atteint, depuis 45 mois, de douleurs angoissantes dans les hypochondres, qui remontaient le long des côtes, de chaque côté, et qui se faisaient aussi sentir au bas des reins; elles ne le tourmentaient que le jour; mais, la nuit, quoiqu'il ne souffrît pas, il ne pouvait dormir, et était obligé de se lever et de se promener, sans qu'aucun calmant pût lui procurer du sommeil. Lorsqu'il était assis, il ne pouvait se relever, et, dans son jardin, il lui était impossible de se baisser. Il était donc incapable soit de rester en repos, soit d'agir; de plus, il ne pouvait demeurer longtemps avec la même personne, et une certaine agitation le forçait à s'en éloigner; il se sentait constamment agité par une sorte de fièvre.

Son appétit était fort médiocre, et il avait des éructations fréquentes, qui, à plusieurs reprises par jour, duraient deux et trois heures.

Ses gencives et ses dents étaient fort douloureuses, et ces dernières tombaient par morceaux.

Il éprouvait beaucoup de démangeaisons par tout

le corps, et il avait fréquemment une éruption de très-petits boutons.

Cet état lui était devenu tout-à-fait insupportable, c'était un martyre continuel; il n'était rien qu'il n'eût fait pour s'en délivrer. Plusieurs médecins de Genève avaient été consultés; une foule de remèdes avaient été employés; les eaux thermales d'Aix avaient été mises à contribution; le tout vainement; le malade ne faisait point un seul pas vers l'amélioration.

Je crus reconnaître dans cette description les symptômes suivans de la *camomille* pris dans HAHNEMANN, 81-83, 125, 135, 165, 263, 206, 270, 318, 361, 385, 423, 424, et je me disposai à la donner au malade; mais prenant en considération la *chronicité* de la maladie, et, en même temps, la présence de boutons et de démangeaisons, je débutai par *sulph.*; l'effet en fut admirable; au bout de très-peu de jours, M. Clerc vint me dire, plein de joie, que ses nuits étaient meilleures, et qu'il pouvait vaquer aux travaux de son jardin. — Je ne changeai rien encore à son traitement. A la fin de la seconde semaine, le malade revint, toujours plus satisfait, m'exposer la disparition graduelle de quelques-unes de ses incommodités; je lui demandai alors s'il n'était pas atteint d'hémorrhoides. — Je ne saurais peindre sa surprise, à cette question; il ne comprenait pas que, ne m'en ayant jamais parlé, j'eusse découvert l'existence en lui de cette infirmité, qui n'avait été soupçonnée par aucun des médecins qui l'avaient traité

jusqu'à ce jour. — Il en était effectivement atteint; et cette découverte ne m'avait pas coûté beaucoup de peine, puisque HAHNEMANN a placé les *hémorrhoides* parmi les affectious dépendantes de la psore, que mon client était évidemment psorique, et qu'il éprouvait de *sulph.* un soulagement si sensible. Alors les numéros 194-197 de la *camomille* vinrent renforcer le nombre déjà considérable des précédens symptômes; et je lui administrai cette substance.

L'effet en fut prodigieux; toutes les douleurs des hypochondres et des côtés, ainsi que celles du dos disparurent; le malade fut quitte de ces angoisses inexprimables qui lui rendaient la vie à charge; il put dormir, la nuit, dans son lit; vaquer, le jour, gaîment à ses affaires; les hémorrhoides l'incommodèrent à peine; l'appétit revint; en un mot, ce fut une métamorphose complète, une vraie résurrection.

M. Clerc, ne se croyant pas pour cela guéri, vu l'ancienneté de sa maladie, me pria de continuer le traitement. Ne voyant dans ce moment aucune indication à remplir, je lui fis prendre, à deux reprises, *sacch. lact.*, et j'obtins dans cette rencontre une réitération de ce fait qui s'était offert plusieurs fois à mon observation, c'est que *sacch. lact.* n'est pas toujours une substance inerte, car le malade se plaignit qu'il en avait éprouvé des douleurs et des angoisses très-pénibles dans l'abdomen. Je lui rendis *cham.*, et ces symptômes accidentels cessèrent.

Le prurit, qui n'avait pas disparu avec les dou-

leurs, exigea que je réitérasse *sulph.*, lequel je fis suivre de *lycop.* Tout alla très-bien, et maintenant M. Clerc est aussi vif et bien portant que si jamais il n'eût éprouvé de maladie.

La *camomille* rend les plus grands services dans la *fièvre puerpérale* et dans la *métrite*.

Dixième observation. — Le docteur KAMMERER fut appelé auprès d'une femme en couches, atteinte d'agitation et de surexcitation du système nerveux; le lait s'était retiré des seins qui étaient vides; il y avait diarrhée abondante de liquide blanchâtre; les lochies étaient surabondantes, et des douleurs intenses partaient du sacrum et venaient correspondre au pubis; il y avait encore céphalalgie et dyspnée. La *camomille*, en peu d'heures, calma les coliques, arrêta la diarrhée, modéra les lochies, ramena le lait dans les seins, et enleva le mal de tête et l'oppression.

La *camomille* calme les pertes utérines et les coliques qui suivent l'accouchement, et cela en très-peu de temps, lorsqu'elle est administrée en doses convenables. Ce fait résulte de la propriété dont elle jouit d'exciter ces mêmes phénomènes pathologiques lorsqu'ils n'existent point auparavant; propriété qui rend plus ou moins dangereux l'emploi intempestif de l'infusion des fleurs de camomille chez les femmes en couches, et qui explique la présence de ces symptômes-là chez celles qui en ont fait usage. Lorsqu'on

vient à reconnaître cette cause chez un malade, il suffit de donner *puls.* pour en arrêter les effets.

Quant aux *coliques utérines* qui surviennent soit avec la *métrorrhagie*, soit sans elle, et qui durent un temps assez long, tourmentant la malade par de cruelles douleurs, la *camomille* est indispensable pour les guérir; si elles résistent à son emploi, on doit recourir, d'après l'ensemble des autres symptômes, à *nux*, *puls.*, *bellad.* ou *coffea*.

Lorsque les menstrues se montrent trop fréquentes ou trop abondantes, si la *ménorrhagie* est accompagnée de douleurs de ventre, on peut se promettre de la *camomille* d'heureux et prompts effets, surtout si le sang se coagule et sort en caillots. Dans les cas où cette infirmité prend le caractère de chronicité, il faut nécessairement recourir aux antipso-riques, car elle est une conséquence, un effet de la psore invétérée.

La *camomille* est spécialement utile dans l'*angine tonsillaire* et *pharyngienne* qui se montre avec une douleur lancinante et brûlante dans le larynx, la raucité de la voix, du serrement dans la poitrine, et un chatouillement qui procure de la toux; à cette affection catarrhale se lie quelquefois l'engorgement des glandes sous-maxillaires.

Dans les cas d'endolorissement du cou et des ganglions cervicaux, suite de refroidissement, la *camomille* offrira un remède précieux, auquel on pourra, au besoin, substituer ou faire succéder *dulc.*

Elle est la substance éminemment utile contre

l'engorgement des glandes du sein des enfans nouveaux-nés, ainsi que des adultes, à la suite de refroidissement ou de mouvement pénible de l'ame.

Enfin ; c'est à elle qu'on doit avoir recours dans la *diarrhée*, soit des enfans, soit des adultes, mucoso-liquide, et dont chaque excrétion est précédée de violentes tranchées au-dessous de l'ombilic, qui cessent au moment de l'évacuation.

La *diarrhée* qui accompagne la dentition difficile des enfans, lorsqu'elle est indolente, aqueuse, liquide, permanente, débilitante, exige aussi la *camomille*; elle en change très-prompement la nature.

Un des maux les plus cruels qu'on a le bonheur de calmer avec la *camomille*, ce sont les violentes douleurs d'estomac qu'on qualifie vulgairement de *crampes* (*gastralgie*). On doit surtout la recommander dans les cas d'une grande irritabilité du système nerveux, et d'une disposition morale à éprouver de la peine, ce qu'on nomme vulgairement *sensibilité*, ainsi que lorsque la *gastralgie* a été produite par un grand chagrin. — L'indication la plus spéciale pour son application est la sensation d'une pierre à l'épigastre, sous les fausses côtes gauches, et comme si, disent les malades, le cœur voulait s'y imprimer. Cette douleur est toujours unie à une grande difficulté de respirer et à de la gêne dans la poitrine; c'est la nuit qu'elle empire le plus souvent; alors l'angoisse, l'agitation ne permettent pas au malade de reposer un seul instant; il éprouve des

battemens dans la tête, sur le vertex, qui l'obligent à se mettre sur son séant, pour chercher quelque adoucissement dans cette position du corps.

Mais ce n'est pas seulement dans ces gastralgies que la *camomille* procure un adoucissement sensible et prompt, c'est encore dans les *entéralgies* (douleurs abdominales), et les *coliques* avec flatulence, qui se développent assez souvent après un refroidissement. Alors les gaz intestinaux paraissent se cantonner ici et là; le malade éprouve des tiraillemens dans les hypochondres et à l'épigastre; il ressent de l'angoisse, de l'agitation et une sueur visqueuse. Lorsque ces douleurs surviennent avec violence, le malade croit devoir aller à la selle, et cependant il ne se manifeste que des borborygmes et des gargouillemens qui cessent après une petite selle liquide et muqueuse.

Quelquefois ces coliques sont accompagnées de la sensation que l'anneau inguinal se relâche, que les intestins vont s'y engager, et qu'il va s'y former une hernie. Lorsque cette sensation s'est reproduite plusieurs fois, la crainte d'une hernie n'est pas sans fondement, et la *camomille* devient un excellent préservatif contre la disposition à la *hernie inguinale*; il est vrai qu'elle partage cette prérogative avec *coccul.*, *nux*, *aurum*. Cependant il ne faut considérer aucun de ces remèdes comme moyen curatif; celui-ci devra toujours être cherché parmi les antispasmodiques.

Pour en finir avec le canal intestinal, je dois parler

de l'influence curative dont la *camomille* jouit sur l'une des infirmités les plus communes, je veux parler des *hémorrhoides*. Cette influence n'a pas été signalée par HAHNEMANN et ses continuateurs; HARTMANN n'en parle pas, et c'est avec d'autres substances que les uns et les autres traitent cette maladie. Cependant, la production des *hémorrhoides* ou leur irritation se trouve consignée dans les symptômes de la *camomille*, 194-196; et c'est de cette légère, mais sûre indication, que je suis parti pour opérer la belle et totale guérison suivante.

Onzième observation. — Le 23 mai 1832, je fus appelé par M. H., peintre; je le trouvai alité, souffrant horriblement d'une procidence du rectum, qui était concomitante d'un bourrelet hémorrhédaire. Il me raconta que depuis un grand nombre d'années, il souffrait cruellement des hémorrhoides, et que, par surcroît de malheur, il était sujet à un prolapsus du rectum toutes les fois qu'il avait une évacuation alvine, et même, souvent, lors seulement qu'il marchait; que cette procidence était si pénible et douloureuse, qu'elle rendait son existence fatigante; que le rectum se replaçait le plus souvent par des efforts accompagnés de beaucoup de douleurs; mais qu'en dernier lieu, ces efforts avaient été infructueux, et que depuis onze jours il souffrait le martyr, en proie à une fièvre cruelle, n'osant prendre aucune nourriture, et ne fermant l'œil ni jour ni nuit; qu'il s'était confié au premier chirurgien de Genève, lequel le traitait, sans aucun soulagement,

par les cataplasmes à l'extérieur, et avec la magnésie et des électuaires purgatifs à l'intérieur.

Actuellement, il était tellement épuisé par la douleur, la fièvre et le défaut absolu de nourriture, qu'il était, disait-il, comme réduit au désespoir, si je ne venais pas à bout de lui faire du bien.

Après avoir entendu ce piteux récit, j'essayai, mais en vain, de réduire le rectum, qui était fortement tuméfié, d'une couleur violette tirant sur le noir, et d'une sensibilité douloureuse extrême. Malgré l'inutilité de ces tentatives, et l'état fâcheux du malade, j'osai lui promettre qu'il dormirait cette nuit même, et qu'il ne tarderait pas à se lever et à reprendre ses affaires. Sur ce propos, M. H. me conjura de ne pas me moquer ainsi de lui, dont l'état devait me faire pitié, et de me contenter de le soulager, ce dont il avait un si grand besoin.

Je lui prescrivis une goutte de solution quadrillionième de *camomille* dans six onces d'eau, dont il devait prendre une cuillerée par heure; je fis mettre trois gouttes de teinture (suc alcoolisé) de *camomille* dans dix onces d'eau de sureau; dans ce mélange on devait tremper des compresses languettes et les maintenir sur l'anus.

Le lendemain matin, M. H. me dit qu'à sa très-grande surprise il avait dormi toute la nuit, et qu'il se sentait rafraîchi quoique souffrant. Je continuai le même traitement, me contentant d'écarter beaucoup les doses de la potion. De jour en jour l'état du rectum s'améliora; cet organe diminua de vo-

lume, reprit sa situation naturelle; et au bout de huit jours seulement le malade sortit de son lit, et le dixième jour il reprit ses affaires; depuis ce moment, il n'a aperçu aucune trace de ses précédentes douleurs; il marche aussi vite et aussi long-temps qu'il le veut, et il obtient aisément ses évacuations fécales, sans que le rectum paraisse avoir la moindre disposition à ressortir; il jouit de la meilleure santé, de l'humeur la plus gaie; il lui semble être entré dans une autre vie.

J'ai appliqué la *camomille* dans d'autres cas contre les *hémorrhoides*, avec non moins de succès; mais aucun n'a offert la matière d'une observation aussi complète, ni une guérison aussi prompte et aussi absolue que celui-là.

La *camomille* mériterait le titre de *panacée* des enfans; elle convient à cet âge dans plusieurs maladies qui ont souvent des suites fâcheuses.

Ainsi, elle est applicable aux affections *asthmiques*, avec dyspnée et menace de suffocation, qui sont la suite de refroidissemens.

Elle est presque spécifiquement indiquée dans certaines *ophthalmies catarhales*, dont l'observation suivante, rédigée par HARTMANN, offre un tableau complet.

Douzième observation. — Un enfant de trois semaines devint malade sans cause connue, et offrit les symptômes suivans : Diarrhée continuelle, d'a-

bord verdâtre, puis semblable à de la bouillie claire, puis enfin, depuis trois jours, tout-à-fait aqueuse et fétide; l'enfant pousse des cris et se tortille comme un ver avant chaque évacuation. — Yeux fermés par le gonflement des paupières; si on écarte celles-ci de force, on voit la conjonctive toute injectée de sang, et le bord des paupières dilaté par le même fluide. — Le sang se fait jour au-dehors et coule toutes les fois que l'enfant crie. — Le corps entier est recouvert d'une espèce de pourpre, surtout la face dont l'épiderme est enlevé, probablement par l'âcreté de l'écoulement des paupières. — Agitation extrême; pas un instant de sommeil; chaleur de la tête et du tronc, sans sueur; froid des extrémités. — Refus de tout aliment et du sein de la mère. — Malgré qui donne à l'enfant l'apparence d'un vieillard.

A cet aspect, HARTMANN désespère de la vie de l'enfant; mais comme il n'y avait aucun risque à courir à tenter une expérience, et que le cas offrait précisément les symptômes 55-59, 66, 188-191 de la *camomille*, il en donna une goutte IV. — Il ne revit qu'au bout de deux jours l'enfant qui, une heure après avoir reçu le remède, avait joui d'un sommeil de trois heures, dont il était sorti calme, et après lequel il avait bu; la diarrhée s'était arrêtée, et les cris de l'enfant avaient cessé; le gonflement des paupières avait un peu diminué; les vaisseaux de la conjonctive étaient moins injectés; le sang qui en sortait était plus clair; la chaleur du

corps était plus naturelle et plus égale; le pourpre moins foncé. On laissa la *camomille* agir encore deux jours (en tout *quatre*), puis, le calme étant rétabli, une seule dose de *bellad.* suffit pour faire disparaître et l'injection des yeux et le pourpre, et pour ramener l'enfant dans un état de santé parfait.

La première dentition des enfans est souvent accompagnée de *convulsions* et même *d'éclampsie*; ces accidens s'offrent surtout chez les individus doués d'un système nerveux très-irritable, et qui sont ou très-sanguins, ou très-faibles, ou nés de parens très-*nerveux* eux-mêmes. La *camomille* combattra efficacement ces dangereux symptômes, surtout lorsqu'ils se rencontreront avec des accès de toux sèche, ou de catarrhe suffocant. Elle ne sera pas moins utile lorsque les convulsions auront été précédées de diarrhée, ou que l'enfant sera depuis plusieurs jours pâle et faible; que les yeux auront perdu leur brillant, que l'appetit n'existera plus, que le malade ne portera plus sa tête, et qu'il voudra constamment rester couché.

Après un premier *accès épileptiforme*, une goutte de *cham.* IV arrête le plus souvent la maladie à sa naissance; mais quelquefois on voit succéder un second, même un troisième accès de plus en plus légers, contre lesquels on doit se garder de donner un nouveau remède. Seulement dans le cas, très-rare, où les accès se répéteraient toujours plus violens et rapprochés, sans qu'on aperçût l'apparence d'une amélioration, on aurait recours à *l'ignatia*, qui serait le moyen indiqué.

La *camomille* sera donnée avec succès contre les *douleurs de tête* et les *défaillances* dont seront atteintes des personnes qui offriront d'ailleurs une partie des autres symptômes propres à cette substance; dans bien des cas, et surtout pour les individus très-sensibles, il suffira de leur faire flairer le flacon contenant des dragées imprégnées de cette solution.

Le *rhumatisme aigu* trouve dans l'emploi de la *camomille* un grand soulagement, lorsqu'il s'offre avec les circonstances suivantes. Les douleurs sont de tiraillement et de déchirement, entremêlées de sensation d'engourdissement et de paralysie; elles existent surtout dans les tendons, les ligamens articulaires ou les os, et non dans les muscles, et il n'y a pas gonflement des parties malades; elles se font sentir violentes la nuit et ne changent pas de place.

Dans le cas contraire, c'est-à-dire, si les douleurs passent d'une partie à une autre, si elles ont leur exacerbation vers le soir et jusqu'à la nuit, s'il y a enflure, gonflement du lieu malade, la *pulsatille* est à préférer.

La *camomille* est particulièrement indiquée lorsque le *rhumatisme* parcourt la totalité de la colonne vertébrale, en y comprenant la tête, passe du sacrum à la hanche, et que la douleur augmente, la nuit, par le mouvement.

Enfin on l'administrera avec un succès au moins momentané contre les *ulcères* superficiels, qui se forment chez quelques rhumatismans, à la moindre blessure, et ont beaucoup de peine à se guérir.

Je termine cet article en signalant les bienfaits de la *camomille* contre une incommodité qui n'intéresse jamais la vie, mais qui jette sur elle une teinte fort désagréable; je veux parler du *mal de dents* (odontalgie).

L'indication précise se tire des circonstances suivantes : douleur plus forte la nuit, avec rougeur des mâchoires, reparaissant par intervalles, devenant quelquefois insupportable, ne se fixant spécialement sur aucune dent, ayant dans son plus léger degré le caractère d'un chatouillement, ou d'un fourmillement; à un plus haut degré celui d'un déchirement, enfin, celui d'élanemens qui se communiquent jusque dans l'oreille; elle commence le plus souvent aussitôt après avoir mangé et bu; elle s'apaise par l'attouchement d'un doigt plongé dans de l'eau tiède; elle s'exaspère par la boisson froide; elle ne permet pas au malade de supporter la chaleur du lit, elle est souvent accompagnée d'enflure de la mâchoire et d'engorgement des glandes maxillaires.

Cette odontalgie attaque volontiers, après un refroidissement, les personnes exposées aux chagrins, irritables et adonnées au café.

D'après cet exposé rapide des bons effets de la *camomille*, on voit qu'elle appelle de la part des praticiens une attention singulière, en vue surtout de préciser les cas spéciaux où elle mérite une préférence exclusive. Je l'ai employée avec succès dans bien des circonstances que je n'ai point rapportées,

n'ayant voulu citer que les cas où elle a remarquablement réussi, dans des affections graves, et où ses effets ont été de durée, quoiqu'elle ait été employée seule ou presque seule; j'ai jugé inutile de relater les maladies où je lui ai associé ou fait succéder d'autres substances.

Ch. G. PESCHIER, *docteur.*

THÉRAPEUTIQUE.

(Troisième article.)

MALADIES FÉBRILES.

VII^e forme. *Fièvre puerpérale (peritonite puerpérale).*

Quand après les couches, surtout celles qui ont été trop rapides, l'utérus reste élevé, non contractile, douloureux, météorisé ou dur outre mesure, l'œuvre du lait interrompue, il faut craindre une métrite qui est toujours dangereuse alors, parce qu'après le travail de la parturition, l'inflammation traverse facilement à la portion de péritoine qui revêt la surface supérieure du corps utérin, et se propage de là à tout le sac péritonéal, ce qui constitue une maladie formidable. On nomme donc im-

proprement fièvre puerpérale une métropéritonite, et plus souvent une péritonite aiguë sans que le corps charnu, ni le plan muqueux de l'utérus participent à l'inflammation, celle-ci ayant été promptement réversée sur le péritoine. Cette péritonite ne diffère d'une péritonite aiguë ordinaire, que parce qu'elle se complique de la rétention du lait et de celle des lochies.

Face grippée; affaissement des seins; respiration courte, gênée, anxieuse; nausées, vomissements; hoquet; pouls petit, serré, concentré; météorisme; constipation; douleur abdominale augmentant par la compression sur les flancs, etc.; tels sont les principaux caractères pathognomoniques de cette maladie; on les retrouve la plupart assez bien dessinés dans les effets pathogénétiques purs des substances qui suivent : *acon.*, *chamom.*, *bellad.*, *pulsat.*, *rhus*, *ipécac.*, *bryon.*, *hyosc.*, *arnica*, *ars.*, *nux*, *merc.*, *platin.*

La péritonite puerpérale se complique très-fréquemment de gastro-entérite, de méningite, de pleurésie, de typhus, etc. Ces complications influeront beaucoup sur le choix du moyen.

La mort a lieu ordinairement du cinquième au quatorzième jour; la résolution est rare et la chronicité entraîne l'ascite ou la collection puriforme, ou bien encore l'adhérence sèche des lames péritonéales. Les terminaisons par suppuration ou gangrène sont encore assez communes; quelques auteurs ont mal à propos pris pour une matière laiteuse

épanchée dans la cavité du péritoine, une sérosité qu'on rencontre aussi bien chez l'homme que chez la femme, et que rend blanchâtre le mélange d'une lympe coagulable dont l'albumine fait la base, qui est rejetée par voie d'exhalation, et se présente sous forme de matière purulente ou de pseudomembranes collées aux surfaces sereuses.

D'abondantes saignées générales et locales, des bains tièdes et de légères fomentations émollientes, sont les seules armes qu'une médecine prudente ose opposer à cette terrible maladie, bien que certains praticiens hardis aient préconisé des moyens violemment perturbateurs, comme frictions mercurielles, émétiques, tartre stibié à haute dose, etc. Nous avons vu plus haut que la méthode homœopathique nous propose de nouveaux modificateurs, dont le choix peut varier suivant les nuances que présente le tableau des symptômes morbides; ainsi :

Aconit 24^e, 30^e, pourra ouvrir le traitement quand à beaucoup de fièvre et à une forte inflammation se joindront de l'angoisse, des étouffemens, de la dyspnée, une phlegmasie intestinale, etc.

Chamom. 12^e s'il y a grande inquiétude; surexcitation du système nerveux; tête prise ou céphalalgie qui presse, avec battemens surtout au front; serrement de poitrine; respiration courte; seins flasques par disparution du lait; diarrhée verte, aqueuse, lactiforme, souvent avec tranchées; lochies surabondantes, sang brun, en caillots, dont l'issue cause une vive douleur au sacrum; pâleur du visage,

chassée parfois et pour un instant par une chaleur des joues avec fièvre; anxiété, jactitation; délire; soif; froid des extrémités, etc.

Rhus 30^e enlève ce qui n'a cédé qu'en partie à *chamom.*, et il convient de débiter par ce remède si, avant les couches, il y avait déjà un état d'excitation nerveuse. Il est indiqué par l'évétisme nerveux et lorsque les lochies, après avoir pâli, blanchi, deviennent derechef sanglantes et coagulées. Les complications de goutte, de rhumatisme, de typhus, d'éruption, etc., feront pencher la balance en sa faveur.

Pulsat. 18^e lorsque, avec de la douceur de caractère et de la résignation, la malade a la face pâle, tirée par la souffrance; que les lochies ont été soudainement interrompues; qu'il y a un sentiment de plénitude; cuisson brûlante dans l'appareil sexuel; angoisse et chaleur cutanée la nuit; palpitations; peu de soif, etc.

Nux 30^e, à peu près dans les mêmes circonstances, convient mieux au caractère impatient, irritable, sujet à la colère, surtout s'il y a un état gastrique.

Bryon. 24^e quand la malade éprouve une grande sensation de vide dans les seins, avec urines copieuses, sans douleurs intestinales, ni suppression de lochies; les complications de bronchite, pleurésie, rhumatisme, etc., l'indiqueront.

Bellad. 30^e essentiellement si la tête est menacée, s'il y a de fortes crampes d'intestins et un caractère nerveux prononcé. Plus utile encore dans les cas de

complication d'érysipèle, d'ophtalmie, d'amygdalite, etc.

Arnica 6°. Spécifique d'un état fébrile, provenant de déchirures ou de contusions des organes de la génération, qui auraient eu lieu pendant le travail de la parturition.

Hyosciam. 9° ou 12° convient dans l'atonie de l'utérus, ou pour calmer des crampes, des convulsions générales ou partielles.

Platina 6° est indiqué par perte sanguine trop copieuse; contraction des organes du bas-ventre, qui semblent pressés vers la vulve; douleur de reins; céphalalgie frontale; angoisse; chaleur brûlante au visage; soif ardente; crainte de la mort, etc.

Observation de métrite puerpérale.

M^{me} B...t, à Lyon; 32 ans, grande, brune, forte, accouchée depuis trente-cinq jours, et gravement malade depuis les premiers jours de sa délivrance, me met en rapport avec son médecin ordinaire, le 14 février 1831.

La maladie avait débuté par la suppression des lochies, l'affaissement des mamelles, le météorisme du ventre, une fièvre ardente, etc. On avait déployé les moyens les plus énergiques; qui n'avaient fait qu'enrayer le mal sans amener sa résolution; peu de jours auparavant, la malade avait eu une cinquième application de sangsues; elle était encore enveloppée de cataplasmes émolliens; elle buvait diverses infusions, etc. — *Tableau de la maladie au*

trente-cinquième jour : Face grippée, décolorée; décubitus dorsal; prostration; respiration courte, haute, suspirieuse; mamelles douloureuses et ulcérées en divers points; pouls petit, à 140 pulsations; abdomen légèrement météorisé, mais extrêmement douloureux, surtout quand on presse la région de l'utérus; suppression totale de lochies; pas de soif; langue sale; tristesse; découragement; urine rare et foncée; point de selles, etc.

Ce même jour, 14, la malade prit *pulsatilla* 24^{oo}.

Le 15 au matin. — Retour des lochies; on palpe aisément l'abdomen; pouls élargi; face épanouie.

Les 16, 17, 18, 19. — Mieux soutenu, appétit; alimens.

Le 20. — Les ulcérations des seins occupent seules la malade; on prescrit *hepar. sulph.* 4^{oo}.

Huit jours après, la convalescente vint me rendre visite; sa guérison fut bientôt confirmée.

De nombreuses observations de péritonites puerpérales se trouvent consignées dans les Annales et les Archives homœopathiques.

VIII^e forme. *Fièvre intermittente.*

La mieux caractérisée des maladies quant à ses phénomènes, la moins connue quant à sa nature et à ses causes, et qui divise le plus les opinions du pathologiste. MM. Pinel et Broussais, en opposition avec M. Rayer et bien d'autres, l'ont considérée comme étant de même nature que les fièvres continues et liée à des affections viscérales analogues.

Nous ne mentionnerons pas les innombrables théories qu'a suscitées l'explication de l'intermittence; nous ne répéterons même point, avec M. Bailly : *qu'elle provient des habitudes particulières à l'homme de marcher debout et de dormir couché*; ni vaguement, avec M. Brachet de Lyon, que *c'est une modification du système nerveux*, etc., etc. Nous dirons seulement que la nature et les causes des fièvres intermittentes nous sont aussi peu connues que l'action du quinquina, pour les guérir, nous est peu expliquée; qu'ici, comme ailleurs, la science médicale n'offre que ténèbres et incertitude.

Toutes les irritations, tant internes qu'externes, sont susceptibles de revêtir un caractère intermittent, quelquefois sans fièvre, le plus souvent avec fièvre. Une érysipèle, une ophtalmie, un coryza, une odontalgie, une névralgie frontale ou sciatique, etc., la gastro-entérite, la pleurésie, l'hépatite, etc., diverses névroses cardiaques cérébrales, spinales, etc., peuvent cesser et reparaître périodiquement; il faudrait donc, pour dénommer toutes les nuances de fièvres intermittentes, créer autant d'adjectifs qu'elles peuvent présenter d'accidens morbides, ou qu'il existe de tissus organiques capables de s'affecter pendant les accès. Les auteurs ont distingué des fièvres intermittentes gastrique, bilieuse, pleurétique, dysentérique, cérébrale, soporeuse, hémorrhagique, syncopale, algide, épileptique, tétanique, convulsive, cardiaque, etc., etc. On nomme fièvre intermittente *pernicieuse* celle qui se lie à la phlogose de certains

plexus nerveux, qui avoisinent des viscères essentiels à la vie, et dont les accès irréguliers, inopinés, véhéments, sont très-souvent mortels. L'espèce qui s'accompagne d'une irritation locale externe, telle qu'une névralgie, une ophtalmie, etc., a reçu le nom de fièvre *larvée* (*cachée*), et cependant c'est la plus visible des irritations intermittentes.

Chaque accès de fièvre intermittente se partage en trois temps ou stades distincts : 1^o stade de froid, de frisson, de concentration vitale ; 2^o stade de chaleur, d'expansion, de réaction vitale ; 3^o stade de sueur, de détente, de crise. Les phénomènes généraux qui remplissent ces trois périodes, sont trop familiers aux praticiens qui nous lisent, pour les énumérer fastidieusement ici, forcés d'ailleurs que nous allons nous trouver de détailler des symptômes pour indiquer des spécifiques.

Des phlegmasies concomitantes mêlent ou ajoutent fréquemment leurs accidens aux phénomènes généraux de la fièvre intermittente, d'où résultent des tableaux de symptômes, dont la diversité, offrant peu d'intérêt au médecin allopathe qui n'a en vue que la périodicité et un antipériodique, est au contraire très-importante à étudier pour le praticien homœopathiste, auquel la plus légère nuance va souvent déceler le vrai spécifique.

Les causes des fièvres qui nous occupent, sujet de controverses médicales, sont en général peu appréciables. Les plus probables sont les grandes vicissitudes atmosphériques, les alternatives de chaud, de

froid, de sec et d'umide, les émanations marécageuses, qui, se dégageant peut-être périodiquement à certaine heure du soir, peuvent faire contracter aux irritations une habitude d'intermission, etc. : mais abstenons-nous d'hypothèses.

L'intermittence affecte divers types connus sous les noms de tierce, quarte, quotidienne, double tierce; etc., etc. L'irritation peut changer de type, passer du quarte au tierce, de celui-ci au quotidien, et tous les types peuvent arriver à la fièvre continue par une impulsion irritative plus forte. Les types les plus éloignés sont les plus rebelles.

La prolongation d'une fièvre intermittente simple entraîne de graves désordres, tels que : l'émaciation, l'œdème, l'ascite, l'engorgement de la rate, celui du foie, le scorbut, etc.

L'empirisme, ou si l'on veut l'expérience, a procuré à la médecine, pour guérir les fièvres intermittentes, une foule de moyens parmi lesquels le premier rang appartient au quinquina et à ses nombreuses préparations. Dans le principe, une très-petite quantité de cette substance en poudre suffisait pour arrêter les accès d'une fièvre intermittente, parce qu'on l'administrait pure et sans mélange; mais bientôt l'art intervint, et, grâce aux adjuvans et aux correctifs qu'on associa à la précieuse écorce péruvienne, celle-ci perdit de son efficacité, et il fallut en accroître considérablement les doses, au grand détriment de l'estomac des malades. On ne s'apercevait pas que le quinquina devait à ces mix-

tions l'affaiblissement de sa spécificité, et l'on trouvait plus convenable d'accuser le commerce de falsification, ou le stupide sauvage des Cordillères de tromperie, que de soupçonner nos savans de quelques points d'ignorance. Lorsque la thérapeutique s'enrichit de la préparation de sulfate de quinine, il y a quelques années, ce nouveau sel, d'abord essayé pur et en petites doses, produisit des merveilles, non qu'il renfermât sous une concentration plus grande des vertus fébrifuges plus fortes, mais réellement parce que, sans le savoir, et par un détour *très-scientifique*, on était revenu à un procédé plus naturel et à l'un des principes de l'homœopathie.

Avant d'être instruits par les expériences de Hahnemann, que le quinquina procure la fièvre intermittente, de même que les eaux de Wisbaden donnent la goutte, et celles de Barèges des rhumatismes, etc., nous étions loin de soupçonner que depuis 1638, époque de l'importation du quinquina en Europe, nous faisons tous de l'homœopathie. Mais, le raisonnement ne présidant pas à notre conduite, nous devions souvent manquer le but en allant trop loin. Nous ignorions que, si certaines fièvres résistent au quinquina, c'est que cette écorce n'est pas homœopathique à tous les cas. Nous ignorions encore qu'en dépassant la dose justement nécessaire pour anéantir les accès fébriles, nous arrivions à engendrer la maladie du remède, et il se développait une fièvre tierce, ou quarte interminable, dont les accès ne faisaient qu'empirer sous l'influence de nouvelles doses de quinquina.

Un jeune homme vigoureux prit, en différentes fois, 1,200 grains de sulfate de quinine pour une fièvre contractée en Grèce; revenu en France, on lui en administra encore 800 grains; ses accès, loin de diminuer, avaient acquis progressivement plus de violence; chacun d'eux durait 36 heures; sa maigreur et sa faiblesse étaient extrêmes; ses membres infiltrés; son abdomen plein de liquide; sa rate engorgée, etc. Cette maladie, qui durait depuis trois ans, céda aux antidotes du quinquina. Quel praticien n'a pas rencontré plus d'un exemple semblable à celui-ci? En dessillant nos yeux et nous révélant la grande loi de la spécificité, le fondateur de la science nouvelle est venu nous apporter la clé d'une multitude d'accidens pratiques, qui, trompant journellement notre attente, provoquaient notre surprise et sapaient incessamment les fondemens de notre foi médicale.

Si l'on veut traiter homœopathiquement une fièvre intermittente, il faut avoir égard, non-seulement à son type, aux diverses circonstances de froid, de chaud, de sueur, mais encore à l'apyrexie et bien observer les symptômes qui persistent entre les accès. Le choix du remède n'est pas toujours facile, plusieurs affections étant susceptibles de revêtir le caractère intermittent ou de se mêler comme complication à la fièvre, ce qui rend les indications confuses; bien plus, la psore latente se réveille quelquefois, et alors la guérison ne peut avoir lieu par les seuls apsoriques.

En règle générale, on recommande d'administrer le remède après l'accès ou vers son déclin, surtout si l'apyrexie doit être de courte durée. Quelques médecins, entre autres le docteur Schubert, de Leipzig, ne manquent pas de donner, avant l'accès, une ou deux fortes doses d'*aconit*. Ils ont bien quelques raisons d'en agir ainsi, chaque accès étant une véritable phlegmasie avec congestion; Hartmann n'en a pas tenté l'expérience, mais l'épreuve nous paraît bonne à répéter dans l'occasion.

China 12^e dilution. Ce remède (nous l'écrivons kina ou quinquina) est le spécifique de la fièvre de marais quand il n'y a pas de psore sous jeu; il convient essentiellement dans le cas où il n'y a pas de soif dans le frisson, ni dans la forte chaleur. Le désir de boire peut se manifester entre ces deux états ou pendant la sueur, sans contre-indiquer ce choix, de même que si, pendant le stade de chaleur, il y a lèvres sèches, besoin de les mouiller, sans soif réelle. Cette substance est encore très-convenable quand on observe les symptômes suivans avant l'accès: palpitations de cœur; angoisse; éternuemens fréquens; soif ardente; faim canine; vive douleur de tête; chaleur interne de la face avec joues froides au toucher, etc.

Nux 30^e, *veratr.* 12^e, *bellad.* 30^e, *coccul.* 12^e, conviennent principalement au type tierce lorsqu'il y a paresse des intestins, constipation. *Nux* de préférence dans l'intermittente gastrite, où peuvent être appliqués aussi *chamom.*, *antimon.*, *pulsat.*

Les substances ci-dessus peuvent trouver leur place dans certains cas d'intermittentes apoplectiques avec vertiges ; angoisses ; visions ; tension abdominale ; membres comme paralysés à l'arrivée des accès ; faiblesse des pieds et des genoux ; lassitudes ; tremblemens ; chute des forces ; défaillance ; chaleur de la tête et froid du corps ; joues chaudes avec froid interne ; douleur brûlante des yeux, sans inflammation ; mal de tête déchirant, battant, piquant, augmenté en marchant à l'air libre ; demi-veille ; fantaisies nocturnes, éruptions, prurit, crainte de la mort, etc.

Veratr. 12^e sera préféré quand on remarquera le froid seulement extérieur avec chaleur interne ; urines sombres ; sueur froide du corps ou du front.

Belladonna 24^e ou 30^e répond aux symptômes suivans : douleurs périodiques ; frissons faibles ; chaleur se mêlant parfois au froid ; peu de sueur et peu de soif. Cette substance, outre la fièvre tierce, convient encore à la quotidienne quand elle débute par un violent mal de tête avec rougeur des yeux ; vertiges ; nausées ; renvois ; frisson percurrent, sans forte sueur, ni chaleur.

Cocculus 12^e applicable quand la fièvre tierce présente des symptômes ayant des rapports de similitude avec les siens, tels que : constipation opiniâtre ; crampes ; pesanteurs paralytiques ; gastralgies, surtout nocturnes, etc.

Pulsatilla 18^e, avons-nous dit, combattra surtout les fièvres compliquées d'état gastrique ; s'il y

a absence de soif; céphalalgie pendant le frisson; vomissement glaireux dans le stade de froid; diarrhée muqueuse dans l'apyrexie, avec nausées et défaut d'appétit.

Antimon. crud. 12^e à peu près dans les mêmes circonstances, lorsque l'embarras de l'estomac est très-prononcé; la langue chargée; le goût amer, etc.

Cina 3^e peut enlever la fièvre quotidienne marquée par une grande soif pendant le frisson, vomissemens d'alimens au début et faim violente.

Arsen. 30^e. Puissant moyen contre les fièvres intermittentes où l'on retrouvera les symptômes suivans : froid et chaud mal dessinés, se croisant ou se mêlant; chaleur brûlante même au toucher, avec inquiétude grave; soif inextinguible; angoisses; bruit d'oreilles; des douleurs passées ou insignifiantes se réveillent pendant l'accès, ou l'on en ressent de nouvelles; goût amer; saveur des alimens altérée comme celle des boissons; vomituritions dès l'invasion du frisson; vertiges; tremblemens; chute prompte des forces; on boit très-peu et souvent; sueur lente à venir ou manquant tout-à-fait; paralysies et fortes douleurs, avec angoisse du cœur.

Ignatia 12^e ou 18^e répond à une fièvre dans laquelle on observera : froid qui cède au chaud extérieur; chaleur d'une partie du corps et froid des autres; chaleur extérieure sans soif; *soif dans le froid, non dans le stade de chaud.*

Antimon. tartar. peut réussir quand il y a somnolence avec l'arrivée de l'accès.

Opium 6^e convient à l'intermittente soporeuse, ainsi que *bellad.* et *china*.

Sabadilla répond à la fièvre quarte et à celle dont les accès reviennent à heure invariable, avec un stade de frisson court, soif, puis chaleur, etc.

On peut encore trouver des cas où l'on se trouvera bien d'employer *arnica*, *ipécac.*, *rhus*, *spong.*, *bryonia*, *plumb.*, et lorsque les antipsoriques seront nécessaires, le choix roulera sur les suivans : *tinct. sulph.*, *natrum. muriat.*, *lycopod.*, *ammonium muriat.*, *calcare. carbon.*, *carbo veget.*

Le docteur Schubert s'est bien trouvé, dans les cas de psora compliquant la fièvre intermittente, d'aider l'action des antipsoriques par l'application, entre les deux épaules, d'un emplâtre composé avec une partie de thérébentine de Venise et six parties de poix de Bourgogne.

Fièvre intermittente par abus de quinquina.

Les antidotes connus du quinquina, sont : *ipécac.*, *arnica*, *ferrum.*, *bellad.*, *veratr.*

Quand une autre indication n'est pas très-prononcée, il convient de commencer par une, deux ou trois doses d'*ipécac.* 6^e de 4 en 4 ou de 6 en 6 heures, ou d'*arnica* 6^e dilution, avant aucun autre antidote. Puis, suivant les cas :

Ferrum. 3^e lorsqu'on observe : congestion cérébrale ; face jaunâtre ou terreuse ; le moindre aliment pèse à l'estomac et au ventre ; au-dessous des côtes, et surtout à droite, grande distension, gêne et courte

haleine ; vomissement d'alimens ; défaut de chaleur ; faiblesse presque paralytique.

Bellad. 30^e s'il y a excès de sensibilité ; surexcitation nerveuse du corps et de l'ame ; faiblesse avec tremblemens ; yeux cernés de bleu ; visage enflé ; teinte jaunâtre des conjonctives ; douleur de tête déchirante , surtout dans les tempes , revenant par périodes ou augmentée par le moindre bruit ; accablement ; somnolence , avec ou sans sommeil troublé par des sursauts ; respiration également courte , anxieuse. La constipation , qui annonce un état contraire à cette surexcitation , ne contre-indique pas *bellad.* Enfin , après les abus du *china* , l'usage de la *bellad.* est caractéristiquement indiqué par : tension abdominale , surtout du colon transverse , que l'on sent comme une corde douloureuse au toucher.

Veratr. 12^e quand il y a froid du corps et sueurs froides.

Pulsat. Alimens amers , le goût étant bon d'ailleurs.

Arsen. Quant aux symptômes fébriles , en tout peu intenses , sans froid bien marqué , mais avec chaleur longue et brûlante , suivie de peu de sueur , s'ajoutent d'autres symptômes indiquant cette substance , comme débilité , dysenterie , etc.

L'abus de plusieurs autres médicamens capables d'entretenir la fièvre , exige une longue étude.

Observation de fièvre intermittente.

M. Cr....t, âgé de 36 ans , blond , grand , colo-

ration ordinaire, bien pris dans sa taille et d'une complexion robuste, possesseur d'une habitation qui avoisine des marais, y contracte une fièvre intermittente, qui cède plusieurs fois au quinquina et qui se reproduit toujours avec des symptômes plus violens. Les saignées, la diète, de nouvelles doses de sulfate de quinine réussissent, avec grande peine, à rompre les accès. Malgré cela, M. Cr...t ne se trouvait point en bonne santé, et il sentit les accidens précurseurs de sa fièvre revenir pour la dixième fois, le 15 mai 1832. Un accès eut lieu le 17. Le malade me consulta le 19. Il était faible, sans appétit, la face pâle avec les conjonctives et le pourtour de la bouche jaunâtre; langue saburrale; constipation; abdomen tendu; épigastre douloureux au toucher; il éprouvait des pandiculations qui lui faisaient appréhender son accès pour la journée. Il prit de suite *aconit* $\frac{0}{30}$, et 6 heures après, *nux* $\frac{00}{30}$.

Le 20 mars, l'accès n'a pas eu lieu; le teint du malade est déjà meilleur; la langue plus nette; l'appétit plus prononcé; le moral relevé, etc.

Les 21, 22, 23, 24, se passent sans accès et avec un bien-être progressif.

Le malade prit, le 26, *ignatia* 12^e, et tout continue à s'améliorer.

Le 3 avril, après une partie de chasse, le malade se plaignit de nouveau de malaises ressemblant à ceux qui, d'ordinaire, lui annonçaient ses accès de fièvre; le pouls était déprimé, la peau froide, l'œil jaunâtre; il prit ce jour-là *arsen.* 30^e. L'accès n'eut

pas lieu et le bien-être reparut. M. Cr...t n'a plus ressenti depuis aucun mouvement fébrile; sa santé n'a même pas été dérangée.

IX^e forme. *Typhoïde.*

Le mot *typhus* signifie stupeur. La stupéfaction du regard, celle des sens et de tout le système nerveux, est un phénomène commun à la plupart des fièvres graves, et c'est en s'appuyant sur la véritable signification du mot que Cullen étendit considérablement le cercle des affections typhoïdes. Pour lui toute maladie aiguë, fébrile, avec stupeur, air égaré, jointe à des symptômes fâcheux, était un typhus. Il est difficile, en effet, de tracer des lignes de démarcation entre les nuances si légères et si variables des maladies que caractérise ce symptôme dominant d'inertie cérébrale. Les phlegmasies intenses des principaux viscères, celles du foie, du poumon, etc., peuvent, sans exception, se compliquer, soit dès le début, soit dans leur cours, soit à leur déclin, de cérébrité ou de cerebro-méningite, et revêtir la physionomie du typhus. Des différences très-peu distinctes séparent les affections qu'on a décrites, en divers temps, sous les noms de fièvres *ataxique*, *adynamique*, *nerveuse*, *nerveuse maligne*, *lente nerveuse* d'Huxam, *hécitique maligne* de Willis, *soporeuse* de Rivière, *fièvre des prisons et des hôpitaux* de Pringle, *fièvre des camps* de Boërrhaave, etc. Pinel lui-même considéra le typhus comme une fièvre tout à la fois ataxique et adynamique. M. Broussais n'admet pas d'adynamie sans ataxie préalable; de l'irritation cérébrale, primitive ou sympathi-

que, découlent les phénomènes ataxiques, c'est-à-dire les désordres nerveux ; l'adynamie, en d'autres termes l'abolition des forces et l'inertie générale, s'y associent bientôt ou leur succèdent.

D'après le professeur Broussais, toute phlegmasie viscérale intense, abandonnée à elle-même ou soumise à une médication stimulante, doit, si là mort ou la rémission n'arrivent pas, aboutir en définitive à la forme adynamique ; mais avant d'y parvenir, elle passe nécessairement par la forme ataxique, et les symptômes caractéristiques de ces deux formes se confondent souvent si bien, que le plupart des auteurs ne les ont point distingués. Brown comprenait l'ataxie et l'adynamie sous le nom collectif de *fièvre asthénique* ; et sous celui de *fièvre nerveuse*, d'autres confondaient les deux ordres de symptômes. Comment aurait-on pu s'entendre mieux quand nos souffrances, celles avec stupeur comme les autres, échappent par leur diversité infinie aux classifications de l'école, *fièvre pétéchiale*, *fièvre pourprée*, *fièvre pestilentielle*, etc.? Chaque auteur a décrit le typhus à sa manière, et toute division est arbitraire.

Les symptômes d'un typhus ne diffèrent en rien de ceux qui s'offrent dans les fièvres inflammatoire, muqueuse, gastrique, adynamique, ataxique, etc., diversement groupés, mais toujours avec prédominance des symptômes cérébraux. Ceux-ci, quelque variété qu'ils présentent, ne dépendent pas moins de l'irritation de l'encéphale ou de ses annexes. Le typhus, après la mort, laisse des traces de phlogose dans le

cerveau et les meninges, comme dans les viscères; en un mot, c'est, suivant l'occurrence, une gastro-cérébrite, une entéro-cérébrite, une hépato-cérébrite, une pneumo-cérébrite, une pleuro-cérébrite, etc., et soit que l'encéphalite ait été primitive ou consécutive, c'est le trouble ou l'inertie du système nerveux qui entraîne la forme typhoïde. Il semble que le cerveau, centre des sensations et des volitions, moyen d'union qui lie les autres organes entre eux, n'ait plus, dès que lui-même est menacé, la faculté de présider à la conservation du tout dont il fait partie. La fonction respiratoire l'emporte en inertie sur toutes les autres, d'où résultent l'abolition de l'hématose (principal caractère du typhus), l'excessive lenteur de la circulation, l'état noir du sang et le défaut général d'excitation, qui en sont des conséquences.

Il n'y a pas de différence, avons-nous dit, quant aux symptômes entre le typhus des prisons, des hôpitaux, etc., et la fièvre adynamique chez un malade isolé; ce sont les mêmes organes qui souffrent : l'intensité seule des causes est différente.

Cependant, malgré l'analogie des tableaux morbides, quelques auteurs ont réservé l'expression de typhus pour les fièvres graves dont la cause est vraisemblablement miasmatique, comme la peste, le typhus des camps, la fièvre jaune, etc., maladies dans lesquelles on peut supposer que la stupeur est le produit d'une sorte de toxication des nerfs et du cerveau, par le contact ou l'inspiration de gaz délétères, de miasmes émanés des voieries, des fossés infects, des cime-

tières, des champs de bataille, des débris de boucherie, des égouts, des corps morts ou de baleines échouées sur le rivage, des terres marécageuses, des eaux stagnantes qu'une multitude d'insectes imprègnent de mucus animal, etc. (1)

D'autres causes peuvent amener la stupéfaction nerveuse d'une manière secondaire, en gênant la transformation du sang noir en sang rouge dans l'acte respiratoire; ainsi : la dilatation extrême de l'air atmosphérique par une température très-élevée; la raréfaction de l'air respirable par des entassements d'hommes dans des espaces resserrés, les vaisseaux, les prisons, les hôpitaux, etc.

La terreur, les affections morales tristes, des alimens de mauvaise qualité, sont encore des sources de stupéfaction nerveuse.

(1) Pourquoi les inflammations de cause miasmatique n'ont-elles pas leur principal siège dans les voies respiratoires? Quel est l'organe que doivent d'abord toucher les miasmes si ce n'est le poumon? Cependant la scène morbide n'est ouverte ni par le catarrhe, ni par la pneumonie.... C'est que leur extrême subtilité, qui soustrait les miasmes à l'analyse chimique, les éloignant de l'état matériel et les assimilant aux corps impondérables, il en résulte que les surfaces membraneuses ne sont point pour eux des barrières qu'ils ne puissent franchir qu'à l'aide de l'absorption lymphatique. Ils deviennent aptes à pénétrer l'économie directement par la voie nerveuse, et l'infection a peut-être lieu aussi bien par la surface cutanée que par le contact sur la membrane muqueuse bronchique. Il est présumable que les médicamens homœopathiques se comportent tout comme les miasmes, puisque, comme eux, ils sont inaccessibles à l'analyse chimique.

Ces différentes causes, et d'autres moins appréciables, favorisent l'état typhoïde qui s'établit d'autant plus facilement que la maladie est plus violente, le traitement plus stimulant, le sujet plus irritable et que les circonstances environnantes sont plus défavorables.

Depuis l'érysipèle et l'anthrax jusqu'à l'hépatite et la bronchite, toute phlegmasie, comme nous l'avons dit, est susceptible de revêtir cette forme morbide, et, *vice-versâ*, toute cérébro-méningite primitive peut se compliquer de phlegmasie viscérales et cutanées, de bubons, de pétéchies, de gangrène, etc. La peau, le tissu cellulaire, les ganglions lymphatiques, participent plus ou moins à l'état morbide des membranes muqueuses et de l'encéphale, et les taches, les parotidites, les bubons, etc., ne sont pas des accidens inséparables du typhus miasmatique.

L'état obtus des sens, la somnolence, le coma, l'indifférence, l'aphonie, la prostration, l'insensibilité, qu'on a long-temps attribués à la faiblesse, sont des conséquences de la phlegmasie viscérale réfléchie sur l'encéphale, à moins qu'on n'ait affaire à une encéphalite primitive. Les douleurs de tête qui accompagnent les gastro-entérites (point qu'ont éclairé les autopsies cadavériques), siègent plus particulièrement à la périphérie de l'organe encéphalique, et quand, par les progrès du mal, l'irritation prédomine dans cette région, l'on voit apparaître le cortège des symptômes cérébraux. *Lésions mentales, lésions sensitives, lésions loco-motrices*, s'observent alors. Aux premières se rat-

tachent la tristesse, le découragement, le délire taciturne ou loquace, la stupeur, etc. Aux lésions sensibles, les hallucinations, les troubles de la vue, de l'ouïe, la perversion des sens du goût, de l'odorat, du tact, etc. Aux lésions musculaires enfin, les convulsions des membres, des muscles de l'œil, de la face, des bras, la tendance des membres à la flexion, l'état tétanique si l'inflammation se propage à la moëlle vertébrale, les symptômes de la catalepsie, de l'épilepsie, etc. Les diverses fonctions sont perverties ou suspendues, la lenteur du pouls est souvent excessive dans l'ataxie comme dans l'adynamie. Une espèce d'asphyxie, de diminution ou d'abolition dans la faculté oxigénante du sang, laisse celui-ci persister à l'état veineux; de là la lividité, la cyanose, la coloration brune de la peau, des lèvres et des membranes muqueuses. C'est peut-être aussi à cet état noir du sang qu'il faut rapporter cette stupeur caractéristique, cette sorte d'ivresse qui met entrave à l'action nerveuse (une forte chaleur atmosphérique, l'encombrement, les rassemblements d'hommes, doivent favoriser ce défaut d'oxidation du sang ou d'hématose), la langue noircit, la bouche se remplit d'une mucosité brune, noirâtre, fétide. Cette fétidité s'exhale par toutes les parties du corps, par les urines, les sueurs, les selles. L'extrême flaccidité des chairs, une inertie cadavéreuse, complètent cet affligeant tableau d'une des formes de nos souffrances.

La prostration et la stupeur sont plus ou moins promptes à se manifester, suivant la violence avec la-

quelle la maladie a fait explosion, et les chances de terminaison varient. Quelquefois des hémorrhagies ou d'abondantes sueurs préservent les jours du malade ; d'autres fois des parotidites, des dépôts critiques, des escarres, des érysipèles considérables de la jambe, du scrotum, lors même qu'ils passent rapidement à la gangrène, sont envisagés comme des planches de salut. Il n'en est pas de même du coma, des pétéchiés noirs, de la diarrhée, compagnons d'une agonie lente et prolongée. Il peut enfin arriver que les états ataxique et adynamique s'évanouissent pour faire place à la fièvre hectique et au marasme ; ce n'est qu'une mort plus tardive vers laquelle le malade s'avance douloureusement au milieu du désordre des fonctions que rien désormais ne saurait plus rétablir, quand toute réaction vitale est éteinte.

Il est des typhus à types remittens, et les complications leur impriment, comme aux autres fièvres, des physionomies variées. Le professeur Broussais rattache à cet ordre d'affections la peste, le choléra, la fièvre jaune ; mais ces maladies exigent une étude spéciale.

Thérapie. Les méthodes de traitement ont varié pour le typhus en raison des théories pathologiques. Chirac, Desperrières, Pringle, ont employé et conseillé les moyens les plus contradictoires ; mais l'emploi des toniques a très-long-temps prévalu. C'étaient le *contrayerva*, le *lilium*, l'*ammoniaque*, l'*acide sulfurique*, le *camphre*, le *nitre*, le *quinquina*, le *safran*, la *serpentinaire de Virginie*, etc., le tout par

gros, par onces, par litres. Le danger de ces méthodes incendiaires et l'inutilité des toniques, sous l'influence desquels on voyait au début se déployer plus rapidement le caractère typhoïde, avaient été signalés déjà par quelques praticiens célèbres, qui adoptaient l'usage des antiphlogistiques à l'époque où les théories de *Brown* vinrent de nouveau rejeter la médecine hors du sentier de l'expérience. Plus récemment, le professeur Broussais, auquel l'humanité est redevable d'une salutaire et complète réforme dans le traitement des fièvres en général, a borné celui du typhus aux boissons émollientes, aux sédatifs, au froid et aux émissions sanguines locales pratiquées successivement partout où se montrait l'irritation, mais avec recommandation expresse de les modérer autant que possible, surtout quand la cause est miasmatique; car il avait reconnu qu'il est une époque dans le cours de ces maladies où les pertes de sang ne font plus qu'accroître le trouble nerveux, la fétidité, la flaccidité des chairs, etc. Qui de nous n'a pas vu, lorsqu'une gastro-entérite se complique de phénomènes nerveux ou ataxiques, les saignées activer le développement des symptômes cérébraux?

Plusieurs professeurs, et M. Chomel est de ce nombre, ont soutenu l'opinion que la marche d'une fièvre adynamique ou typhoïde est toujours et invariablement la même, quel que soit d'ailleurs le mode de traitement mis en usage. La majeure partie des praticiens de nos jours n'oppose à ces affections que la méthode expectante, et de bons observateurs ont con-

staté que dans les cas dont il s'agit, non moins que dans le choléra, la peste, etc., il y avait pour les malades livrés aux seuls efforts de la nature plus de chances de guérison que pour ceux que l'on traitait médicalement.

Certes, si de telles remarques sont fondées (et nous le croyons) celui des médecins allopathes qui partagera cette opinion, quelque incrédule qu'il soit d'ailleurs à nos paroles et à la découverte de Hahnemann, ne pourra alléguer sa conscience et la croire chargée quand il essaiera de substituer à une vaine *expectation* le secours *très-innocent à son avis* des moyens homœopathiques.

Quant à nous notre opinion personnelle, qui ne peut désormais s'infirmar, est que toute méthode allopathique, *agissante ou spectatrice inactive du mal*, n'est qu'un aveuglement des plus coupables, puisque l'homœopathie nous offre d'admirables ressources pour faire avorter la maladie, ou, quand elle est déjà déclarée, en favoriser l'heureuse issue.

Les symptômes qui font cortège aux affections typhoïdes sont très-nombreux et très-variables, mais la matière médicale pure nous offre de son côté un grand nombre de substances qui, chacun, en son temps et tour à tour suivant l'occasion, seront aptes à dissiper rapidement ceux des symptômes auxquels elles seront homœopathiques.

Comme effets pathogénétiques purs qui correspondent à des symptômes typhoïdes, on trouvera, par exemple dans *la bryone* : vertiges, défaillance, fuite

des idées, congestions à la tête, céphalalgie, palpitations des muscles de la face, prostration musculaire, agitation, délire, etc.; dans la *belladone*, ivresse, dilatation des pupilles, mal de tête, convulsions, visions, délire, etc.; dans l'*acide phosphorique*: vertiges, absence d'idées, scintillations, visions, obtusion de l'ouïe, pétéchies, engourdissement des membres, prostration, insomnie, angoisse, horreur du mouvement, etc., etc. Enfin, les remèdes dans les symptômes desquels on peut chercher des analogues aux symptômes des fièvres typhoïdes, sont principalement encore: *rhus*, *nux*, *aconit*, *arnica*, *ignatia*, *cina*, *hyosciam.*, *stramonium*, *pulsatilla*, *cocculus*, *camphora*, *opium*, *hellebor.*, *veratrum*, *digitalis*, *acid. muriaticum*, *china*, etc.

Tâchons d'indiquer ici quelques cas d'application de ces divers modificateurs, mais observons bien que rien ne peut suppléer, pour le praticien, à une étude approfondie de la matière médicale pure. Nous sommes dans l'impuissance de prévoir et d'énumérer les complications sans nombre qui font varier les indications curatives.

Dans la forme adynamique, où la gastro-entérite prédomine sur la complication cérébrale, si l'on n'est pas appelé à temps pour faire avorter la maladie, dans la période de prodromes, par les moyens qui rentrent dans le traitement des fièvres gastrique, bilieuse, muqueuse, etc., et si la maladie est établie, on peut opposer: *nux vomic.* 3^o aux symptômes gastriques et bilieux, s'ils dominant, lorsqu'il y a exaltation de

la sensibilité et de l'irritabilité, avec constipation, céphalalgie, état pléthorique, etc. *China* 9^e ou 15^e au début, surtout s'il y a des hémorrhagies, grande faiblesse, etc., ainsi que *ipecac* 3^e, et *hyosciamus* 12^e; ce dernier surtout quand il y a convulsions ou crampe. *Opium* 6^e combattra au besoin la constipation, l'inertie, l'absence d'irritabilité générale, etc. *Arsenicum* 30^e rendra d'importans services dans l'état le plus grave, quand on observera, chaleur brûlante, anxiétés, pétéchie, colliquation, etc.

Dans le *typhus simple (versatilis)*, caractérisé par une vive excitation de l'encéphale, des sens, une activité anormale des fonctions, l'imminence d'une congestion cérébrale réclamera d'abord : *aconit.*, *bellad.* ou *bryonia*, moyens qui souvent écarteront le danger dès sa première apparition. *Aconitum* 24^e ou 30^e, sera préférable, si les symptômes angiotoniques sont prononcés, et lorsque l'irritation nerveuse paraîtra moindre que la vasculaire. *Bellad.* 30^e, au contraire, est plus indiqué quand il y égale excitation des deux systèmes sanguin et nerveux, ou que ce dernier est plus irrité, qu'il y a trouble de la vue, bruissement d'oreilles, engorgement des vaisseaux de la tête, etc., à plus forte raison si des symptômes plus graves, tels que tremblemens, agitation, délire, convulsions, etc., ou si des complications d'érysipèle, d'éruption, etc., ont rapport à d'autres symptômes de ce médicament. *Bryonia* 24^e ou 30^e convient quand la congestion de l'encéphale se présente avec une douleur de tête plus *déchirante* que pri-

manie, des points qui semblent porter au délire par leur durée, des battemens au front et aux tempes, etc., et qu'il y a des symptômes gastriques. Des contractions musculaires jointes à un violent délire, avec rougeur de la conjonctive, réclameront *bellad.*, mais *nux* lui sera préféré dans le cas où le délire sera léger, les crampes musculaires plutôt dans les viscères digestifs, l'estomac, les intestins, le rectum, d'où constipation, inquiétude. L'exacerbation le matin offrira des chances pour le succès de *nux* 30^e. Dans ce même cas d'irritation intestinale nerveuse, crampoïde, mais avec exacerbation le soir, délire, points douloureux dans les articulations qui s'exagèrent par le mouvement, ce sera *bryonia* 18^e. *Rhus* 30^e répondra encore à des cas analogues, lorsque la douleur aura un caractère pongitif, qu'elle sera plus forte dans le repos, avec accablement, faiblesse comme paralytique de quelque partie, toux courte, convulsive, tension de la poitrine, angoisse, anxiété, etc. *Chamom.* 6^e répond aux secousses spasmodiques, aux selles diarrhéiques, etc. *Stramonium* 9^e aux spasmes musculaires, rire sardonique, mouvemens convulsifs du visage, contorsion des yeux et des paupières, spasmes de la gorge en avalant, tremblement des membres et de la langue quand elle sort, urine retenue et délire furieux, etc.; *hyosciam.* 12^e au même cas, mais surtout : *gaiété extrême*, carphologie, soubresauts tendineux, convulsions légères des bras et des jambes, pouls petit et faible, ou plein et dur, tension, roideur de tous

les muscles, chaleur brûlante, délire presque continu, urine très-rare, plutôt par défaut de sécrétion que rétention vésicale, etc. (Notez bien que les urines et les selles involontaires, sans conscience, dues à l'inertie des sphincters, n'indiquent pas *hyosciam.*) *Digitalis* 30^e répond à la lenteur extrême du pouls, à une grande chute de vitalité, etc.; *ignatia* 18^e aux alternatives brusques de tristesse et de joie, à la variabilité étrange d'humeur, de sentiment, d'esprit, etc.; *pulsatilla* aux pleurs, à la timidité, aux idées mélancoliques, etc. *Acid. muriatic.* 3^e ne peut être remplacé dans les deux circonstances où le malade se glisse dans son lit, soupire, gémit dans le sommeil, et que le malade ne peut, malgré sa volonté, mouvoir sa langue, qui est comme paralysée par une extrême sécheresse. *Acid. phosph.* 9^e s'applique au cas d'éruptions de boutons brûlants, avec prostration très-grande dès le début, fréquentes alternatives de froid et de chaud, avec humeur irritable, irascible, égoïsme, chagrin, images confuses dans l'état de veille, etc.

Dans la nuance qu'on a nommée *fièvre nerveuse-stupide*, on opposera avec succès :

Opium 6^e à des yeux fixes, des membres roides, le malade étant muet, immobile, léthargique, avec pouls petit, intermittent, respiration inégale difficile, stertoreuse, râleuse, etc.

Cocculus 12^e, *arnica* 6^e à l'état soporeux. Le premier, quand il y a langueur vitale, tremblement des membres, apparence de paralysie, angoisse subite.

par courte haleine et palpitations de cœur; le second, quand le malade est étendu comme après un coup violent sur la tête, plein de conscience, sans délirer ni pouvoir bouger.

Hyosc., *stramon.* utiles dans le même cas que *cocculus* quand à l'immobilité paralytique générale se joignent, spasmes et convulsions musculaires d'un ou de quelque groupess de muscles. Le premier des deux médicamens est indiqué par les métastases sur l'encéphale, quand le malade, ayant chaud, ne désire pas l'air, ne sait ce qu'il veut, méconnaît ses parens, répond de travers, parle faux les yeux ouverts, forme des entreprises folles, veut courir, crie, gémit sans dire pourquoi, se contusionne le visage, joue avec ses mains, gesticule en insensé, laisse aller ses excréments, râle, etc.; état qui tient plus du typhus versatilis que du soporeux.

Spiritus nitr. dulcif. Une goutte dans une once d'eau, par cuillerées pendant 24 heures, enlève cette torpeur de l'intelligence, où l'on voit le malade immobile, sans dormir, sans parler, ne répondre qu'à peine aux plus vives sollicitations, et sembler entendre sans comprendre. A cet état répondent aussi *bellad.*, *rhus*, *bryon.*, *nux*, etc.

Le *typhus compliqué* de fièvre inflammatoire chez un sujet robuste et jeune, soit qu'aucune phlegmasie viscérale ne soit franchement établie, soit qu'il y ait pneumonie, hépatite, etc., réclame d'abord une forte dose d'*acon.*, une goutte entière, par exemple, de la 24^e dilution et une dose plus faible 6 heures après; et la ma-

l'adieu cède ou se simplifie. Les symptômes dominans indiquent-ils alors l'*encéphalite*? *bellad.* Indiquent-ils la *pneumonie*? *bellad.* 30^e, *bryon.* 18^e, *rhus* 30^e; l'*entérite*? *aconit* 30^e, plusieurs fois, jusqu'à ce que le typhus soit dégagé de cette complication; l'*hépatite*? *acon.*, *nux*, *bryon.*, *puls.*, *mercur.*, le dernier surtout, à la 12^e dilut., dans les fièvres nerveuses avec langue et bouche livides, aphtes, salivation.

Le typhus que complique une *gastro-entérite* avec caractère *bilieux* est souvent le produit des traitemens incendiaires de l'allopathie, et réclame les moyens qui répondent aux deux élémens de la maladie complexe. (Voir aux fièvres gastr. bilieuses.)

La complication catarrhale, en automne, exige *arsenicum* 30^e surtout quand il y a faiblesse, angoisse extrême. Si l'on soupçonne une éruption prochaine, *ipeca.* 3^e, *bryon.* 18^e. L'apparition du hoquet, d'une *miliaire blanche*, sont de très-mauvais augure: *acon.*, *bell.*, *digit.*, *cina.*, *coccul.*, *ignat.*

La forme *putride* et *stupide* du typhus est l'espèce la plus funeste et à laquelle appartiennent les diverses pestes.

Celle qui a reçu le nom de *fièvre lente nerveuse* peut s'établir à la suite de toute maladie aiguë mal traitée; elle exige le traitement rationnel de ces mêmes maladies primitives. La faiblesse innée ou acquise dispose à ce genre de fièvre qu'on peut voir se développer par gradation. Les premiers jours, l'angioténie peu marquée fait croire à une maladie légère, de faibles frissons, bâillemens, soupirs, chaleur erratique, pro-

ërômes de fièvre catarrhale, sans catarrhe ; faiblesse, impuissance, trouble du système nerveux ; exacerbation nocturne et pendant la digestion ; l'excitation du début devient stupeur, sorte d'état paralytique, etc.

Cette maladie est-elle due à de longs chagrins, *acid. phosph.* y est indispensable pour commencer le traitement. Pour l'influence des autres causes, on connaît les cas où conviennent *ignat. chamom.*, etc. *Coccul.* quand il y a rougeur chaude, désagréable, passagère, brûlante des joues, exacerbation le soir avec chaleur des mains, ardeur générale pendant l'insomnie de la nuit ; fréquens frissons le jour avec délibité qui oblige à se coucher, grande susceptibilité, coléricité.

Camph. Une goutte toutes les 2 ou 3 heures quand il y a chute des forces, de la sensibilité, de la caloricité, etc. *Ver.* 12^e, quand il y a fièvre tantôt le matin tantôt le soir, avec rougeur et chaleur du visage, chaleur des mains, frissons intercurrents, faiblesse, incurie, fatigue. *Hellebor.* 9^e, et chez les sujets irritables 12^e, froid de tout le corps, mains froides hors du lit, chaleur interne brûlante, tête prise, somnolence, pesanteur et fatigue des pieds, roideur des jarrets, sueur générale sans soif. *Ars.*, *digit.*, *china.*, *conium*, *cuprum*, peuvent encore trouver ici des cas d'application.

Observation d'affection typhoïde compliquée.

M. C. âgé de 21 ans, étudiant en droit, blond, lymphatique, caractère doux et paisible, peu actif, après un excès d'étude pendant la saison pluvieuse, éprouvait depuis 15 jours du malaise, du dégoût pour

le travail, des lassitudes, des frissons irréguliers, un froid des membres qui résistait au feu le plus ardent, et une tumeur indolente des glandes de l'aîne gauche. Le 28 janvier, la chaleur se rétablit aux pieds après un accès de frisson qui fut suivi d'un mouvement de fièvre; son état s'aggrava, et appelé le 2 février, je trouvais le malade couché en supination, avec prostration complète des forces, air égaré, stupide, face pâle, pupilles dilatées, insensibilité, indifférence, réponses tardives et à peine articulées, flaccidité des chairs, peau sèche, petite toux faible, langue un peu saburrale et aride, météorisme, urine rare, point de selles. Les 3 et 4 février, le malade est sinapisé, sans rougeur obtenue à la peau, entouré de cataplasmes et tenu aux boissons et aux lavemens émolliens; tout s'aggrave: délire, hémorrhagies fréquentes par le nez, stupeur plus profonde, paroxysmes violens de fièvre, pendant lesquels le malade a des hallucinations et des mouvemens désordonnés. Deux doses d'*acon.* 30^e, administrées dans la journée du 5, ont pour résultat l'apyrexie et la cessation des hémorrhagies. Le 6 tous les phénomènes cérébraux cessent, et le malade, sorti de l'état de stupeur, accuse une douleur thoracique sourde; la toux augmente, et s'accompagne, le 9 au soir, d'un crachement de sang assez abondant. Il cède promptement à *bryonia* 18^e, et tout s'améliore. Le 15, faiblesse extrême, *china* 15^e; mieux soutenu, mais toujours symptômes de catarrhe; l'expectoration devient épaisse, jaunâtre; le malade prend des forces, se lève, mange. Le 18, *stannum* 6^e est suivi d'un changement subit

dans l'état catarrhal, et le 25 du même mois la guérison est confirmée. Le bubon, toujours indolent, est presque effacé.

GUEYRARD, *docteur-médecin.*

RÉUNION

DES MÉDECINS HOMŒOPATHES DE LA FRANCE ET DE LA SUISSE, A LYON,
le 6 septembre prochain, et les jours suivans.

Au mois de septembre de l'année dernière, plusieurs médecins de Genève et de Lyon, voués à la pratique de l'homœopathie, se réunirent chez M. le docteur Dufresne, pour aviser aux moyens d'établir entre eux des communications permanentes et mutuellement utiles, de centraliser leurs efforts en faveur de la nouvelle doctrine, d'imprimer à leurs travaux plus d'ensemble et d'unité (1). Le meilleur moyen d'atteindre ce but parut être la formation d'une *Société homœopathique française*, sur le plan de celle qui existe déjà en Allemagne, et

(1) Les membres présents à cette première réunion de la *Société homœopathique française*, étaient :

MM. les docteurs M. P. Dufresne, de Genève.

Dessaix, de Lyon.

Gueyrard, de Lyon.

L. C. Dufresne, de la Tour, en Savoie.

Panthin, de Divonne, département de l'Ain.

Mercier, de Coppet.

Chwit, de Genève.

dont les réunions annuelles auraient lieu d'abord alternativement à Lyon et à Genève, et plus tard, peut-être, dans quelque autre ville où l'homœopathie compterait un nombre suffisant de praticiens. L'exécution de ce projet fut arrêtée sur-le-champ, et Lyon fut fixé comme lieu de réunion pour l'année 1833. Quelques mémoires furent lus ensuite par les membres présents, et accompagnés de communications verbales intéressantes. Un repas, animé par une franche gaîté, termina la journée, et la petite assemblée se sépara en se donnant rendez-vous à Lyon pour l'année suivante. Cette réunion, qui aura lieu le 6 septembre prochain, sera, nous l'espérons, aussi nombreuse que peut le faire présumer la grande et rapide extension que prend chaque jour l'homœopathie. Elle fera époque dans l'histoire de la réforme médicale en France; elle en hâtera et en assurera les résultats en centralisant les travaux et les efforts des amis isolés de l'homœopathie. Trois jours au moins seront consacrés à cette réunion. Dans le premier, on arrêtera, après discussion, l'organisation future de la *Société*. Le second et le troisième jour, seront remplis par la lecture de mémoires, par les communications verbales, par l'établissement de rapports personnels d'instruction mutuelle et d'amitié entre les membres de la Société. Nous invitons instamment tous nos amis et tous ceux de l'homœopathie, à prendre part à cette réunion, dont les résultats seront fructueux sans doute pour l'avancement de la science et de la réforme médicale.

FRAGMENT

SUR LA GUÉRISON DES FIÈVRES INTERMITTENTES ,
accompagné de quelques observations générales sur la thérapeutique.

Les fièvres intermittentes sont les maladies qui, dans leurs variétés sans nombre, ont peut-être opposé le plus de résistance aux procédés de l'homœopathie. La doctrine des maladies chroniques elle-même, en soumettant à la règle générale une foule d'autres affections rebelles jusque-là, semble n'avoir encore levé qu'en partie la difficulté du traitement de ces fièvres.

Voilà pourquoi il arrive assez souvent à des praticiens d'un ordre élevé, de chercher un refuge contre des maladies de ce genre, soit dans l'ancienne médecine, soit dans l'emploi des moyens de l'homœopathie, mais sans égard à l'analogie des symptômes; ainsi, d'après l'espèce de rapprochement que l'on a fait de toute ancienneté entre une fièvre inflammatoire et un accès d'intermittente, des médecins ont proposé de combattre chacun de ceux-ci par une dose d'aconit. D'autres fois et par d'autres motifs, c'est l'arnica, le china, l'ipécacuanha dans lesquels on a cru devoir trouver le fébrifuge le plus constant; malheureusement on n'a que trop vite reconnu que les succès dus à ces modificateurs étaient insuffisans ou passagers, hormis dans les cas où

l'analogie des symptômes justifiait l'administration du remède.

Bien loin de nous élever contre ces tentatives d'hommes habiles et consciencieux, réduits par l'opiniâtreté du mal à se jeter dans des sentiers tortueux et mal éclairés, où ils pouvaient rencontrer par hasard quelque chance de salut, nous respectons, nous honorons de tels efforts, ils peuvent servir la science et l'humanité; mais nous nous gardons bien de voir dans ces licences permises aux grands maîtres, des exemples qu'il faille légèrement imiter.

Le mécompte qui jette quelquefois ces praticiens sages hors de la route où ils trouvent ordinairement tant de succès, peut tenir à l'insuffisance, à l'imperfection même de la matière médicale pure, qui, toute étendue, toute admirable qu'elle est, n'offre jusqu'ici qu'un nombre de remèdes bien limité, si on le compare à la multitude effrayante de nos maux, et doit laisser nécessairement encore bien des lacunes à remplir dans le tableau de chacun de ces remèdes. Mais nous, élèves d'hier de ces praticiens à l'épreuve, ne devons-nous pas y regarder longtemps et de bien près avant de nous attribuer le droit de placer, comme eux, en dehors de nous, la cause de nos revers?

La matière médicale pure, convenablement consultée par celui qui a la courageuse persévérance de s'y cramponner de toutes ses forces, est généralement un guide si fidèle et si sûr, que pour l'aban-

donner il faut être bien certain d'en avoir épuisé toutes les ressources.

A-t-on toujours saisi parfaitement le tableau du mal, en a-t-on soigneusement comparé les symptômes avec ceux de la matière médicale? N'y aurait-il point, dans bien des fièvres intermittentes, des caractères qui, légers en apparence et négligés à ce titre, mériteraient au contraire la plus sérieuse attention? A-t-on toujours, selon le sage conseil de Gross, tenu un compte rigoureux de tous les symptômes de l'apyrexie? A-t-on constamment su doser et faire se succéder à propos les divers remèdes qui peuvent être indiqués par la loi des semblables? En a-t-on réitéré l'administration autant de fois et aussi souvent que cela était opportun? A-t-on bien médité sur la puissance des ressources que l'on peut attendre, dans tel ou tel cas, de l'emploi des antipsoriques? Et quand il s'agit d'une de ces intermittentes enracinées par l'abus allopathique du quinquina, a-t-on le droit d'accuser l'homœopathie d'indigence ou d'infidélité, lorsqu'on s'est borné à combattre les effets du poison par les remèdes qui sont en général signalés comme ses antidotes? Oublier, dans ce cas comme dans tout autre, qu'il n'y a point d'antidote absolu, et que ce titre n'appartient jamais qu'au modificateur dont les symptômes ont le plus d'analogie avec ceux qu'on a sous les yeux, c'est commettre une grande erreur dont on est seul responsable; c'est vouloir guérir tous les accidens d'une chute ou d'une contusion par l'arnica, tous les effets

d'un refroidissement par la douce-amère, sans examiner le rapport des symptômes de ces agens avec les symptômes que l'on a actuellement à combattre.

Toutes ces questions, et bien d'autres encore, il est indispensable de se les adresser consciencieusement, et d'y avoir répondu avant de se résigner à la douleur de désertier une loi féconde et sûre pour se livrer encore une fois au hasard de ces vagues analogies, de ces tâtonnemens et de ces à peu près, qui ne doivent être plus permis désormais qu'à l'alopathie.

Ces réflexions nous ont été suggérées surtout par le mémoire que le docteur Seidel a présenté à l'assemblée des homœopathistes de Lusace et de Silésie, en septembre 1832, et que les docteurs Gross, Hartmann et Rummel ont inséré dans leur excellente feuille hebdomadaire (1). On nous saura peut-être gré d'en extraire ici quelques observations.

Laissons parler l'auteur, en l'abrégeant, toutefois, et avec le regret de ne pouvoir traduire en entier son travail plein d'intérêt et de candeur. Les faits suivans appartiennent tous à une épidémie de printemps.

« I. W. a déjà eu plusieurs accès de fièvre : les périodes de chaud et de froid varient, ensorte que c'est tantôt l'un, tantôt l'autre qui prédominent, avec chute complète des forces, à chaque invasion. Violente douleur pulsative au devant de la tête, surtout en s'inclinant, et en faisant du mouvement au grand

(1) Allgemeine homœopathische, Zeitung, etc. Leipzig.

air. Amertume de la bouche, renvois; défaut d'appétit, selles difficiles; grande soif pendant et après la chaleur, face jaunâtre, enduit bleu de la langue. — Le malade prend trois soirs de suite, avant de se coucher, une dose de *nux*, et n'a plus que quelques faibles ressentimens de sa fièvre, qui bientôt disparaît tout-à-fait.

II. G. fièvre tierce; frisson violent de plusieurs heures, avec chaleur brûlante, intercurrente; grande faiblesse, abattement, pesanteur des membres abdominaux; esprit accablé; forte céphalalgie, douleurs exprimantes, et élancemens dans la région temporale gauche; mal de cœur, mauvais goût, aversion de tous les alimens pendant l'accès; constipation; lèvres enflées et couvertes d'une éruption crouteuse.

Une dose d'arsenic, le soir du 16 mai, et renouvelée le matin et le soir du 17, triompha complètement du mal.

III. M^{me} E. fièvre tierce, depuis 14 jours, ordinairement la nuit; suspendue momentanément par quelque traitement domestique, elle se reproduit depuis deux jours sous le type quotidien, et se caractérise comme auparavant par frisson modéré suivi de soif et de chaleur vive et soutenue, avec grand mal de tête.

Trois doses d'aconit, quelques heures avant l'accès, sont sans résultat; trois doses de sabadille, données de même, réussissent complètement.

IV. M^{lle} C., de 12 ans, fièvre de plusieurs se-

maines, qui, déjà coupée par un traitement domestique, reparait depuis quelques jours avec plus de violence. Après midi, frisson assez fort, suivi de vive chaleur et grande soif, grande anxiété, jactitations; le corps est à l'étroit sous les moindres vêtements; violente céphalalgie; phantasticité; respiration gênée, précipitée; défaut d'appétit; langue rouge et sèche; grand épuisement; tremblement des membres; douleurs tiraillantes de quelques parties; sueur avec soulagement, vers le soir.

Trois doses d'aconit, comme ci-dessus, firent très-peu; deux doses d'arsenic, de la même manière, eurent un entier succès.

V. S., robuste fermier de 30 et quelques années, n'a jamais eu de maladie sérieuse qu'une fluxion de poitrine, *mais il a eu la gale dans son enfance.*

Après des malaises de quelques jours, il est saisi d'une fièvre tierce ainsi caractérisée :

Période algide, tantôt forte, tantôt très-faible, toujours dans la matinée, mais à heures variables. Avec, souvent même avant le frisson, soif de boissons froides, surtout de bière. La chaleur qui suit est très vive, brûlante, se soutient jusqu'au soir; la sueur se montre seulement alors, quelquefois même plus tard dans la nuit. Dans la chaleur, respiration précipitée, serrement de poitrine; yeux et visage rouges, frontalgie forte, exprimante, dureté d'ouïe, inquiétude du corps. Avant le frisson, accablement extrême au physique et au moral, porté même une fois jusqu'à défaillance. Les jours d'apyrexie ne mon-

trent qu'une grande lassitude, sans désordre sensible des fonctions. .

Une dose d'*ignatia*, et successivement de belladone, de pulsatille, de china, et encore d'arsenic, n'ayant rien gagné pendant 18 jours, et le malade voulant à toute force que sa fièvre fût coupée, je me décidai à l'emploi du sulfate de kinine, réitéré avec prudence et porté une fois jusqu'à 12 grains, le tout avec des apparences fugitives et incomplètes de guérison, mais de telle manière qu'au bout de 5 semaines, le malade, à l'épuisement général, à la céphalalgie pénible, à la faiblesse de mémoire, à la dureté d'oreille dont il était tourmenté, sentait et me disait lui-même que l'ennemi n'avait point encore évacué la place.

Rien ne pouvait donc plus me retenir dans la fausse voie où les importunités du patient m'avaient engagé; j'en revins à l'homœopathie, en comptant beaucoup sur la répétition des doses, à laquelle je devais, à cette époque, de belles guérisons. Trois doses d'*ignatia*, trois de *nux* et trois d'arsenic, n'eurent pourtant que de faibles avantages : les symptômes fébriles ordinaires paraissaient domptés, mais le mauvais jour n'en ramenait pas moins céphalalgie, épuisement, morosité, dureté d'oreille et faiblesse de mémoire.

Force fut bien de me retourner alors vers les antipsoriques, trop négligés peut-être jusque-là; un globule de soufre eut peu d'effets, mais enfin, la sepia, donnée trois jours de suite, atteignit le mal

Jans sa racine et le fit disparaître bientôt et sans retour.

VI. Enfant de 9 ans, atteint depuis six semaines d'une fièvre tierce, qui, tierce d'abord, depuis 21 jours, est devenue quotidienne.

A 11 h. du matin, le frissonnement très-fort est suivi d'un sommeil profond, d'une heure au moins, avec chaleur et sueur consécutive. Le malade, en s'éveillant, se plaint de lassitude générale et de mal de tête. — Une dose d'opium prévient le développement du premier accès, mais les deux suivans reviennent comme de coutume. Deux nouvelles doses d'opium, deux jours de suite, ont un entier effet quierien, depuis quatre mois, n'a démenti. »

Quelque intéressante que soit cette citation, nous aurions pu, sans doute au milieu des trésors de la littérature homœopathique allemande, puiser un bon nombre d'observations plus variées, et surtout plus concluantes, plus riches en contre-épreuves, mais il s'agit pour nous bien plutôt d'arrêter l'attention de nos collaborateurs sur des principes que de justifier un procédé dont l'avantage n'est douteux pour aucun des médecins de notre école, surtout après la dernière publication de Hahnemann à ce sujet (préface de Bönningshausen, traduite dans ce journal, n° 6).

Que ce texte nous suffise donc aujourd'hui pour rappeler à nos confrères que, soit par la répétition des doses, soit par l'usage des antipsoriques, soit par tous les autres moyens légitimes et rationnels de

l'homœopathie, nous trouverons encore des ressources incalculables dans cette doctrine, alors même que faute de travail et de persévérance, nous serions le plus portés au découragement par des insuccès.

Que les homœopathistes français, tous nouveaux élèves comme nous de l'école nouvelle, quels que soient leurs titres d'ailleurs, tous façonnés, comme nous, par des règles arbitraires, par des méthodes vacillantes et incertaines, à se rejeter sans cesse et au moindre obstacle dans le vague indéfini des tâtonnemens et des essais, mettent donc le plus grand soin à se défier de leur propre inexpérience, de leurs habitudes et de leurs anciens souvenirs; et ce n'est pas au seul traitement des fièvres intermittentes que ce conseil doit s'appliquer, il embrasse la matière entière de l'art.

Pleins de reconnaissance et de respect pour les générations savantes qui nous ont précédés, admirons ce que, dans le cours des siècles, tant de grands médecins nous ont légué d'admirable, mais ne perdons pas de vue un seul instant que leurs idées, leurs procédés, leur langage ne sauraient être ceux de l'homœopathie : elle pense, elle parle, elle agit autrement.

Chercher, par exemple, des narcotiques, des calmans, des stimulans, dans nos remèdes, parce que ces groupes se trouvent circonscrits et dessinés bien ou mal dans nos anciennes idées, ce n'est point entrer dans l'esprit de l'homœopathie; elle n'a point encore groupé ses médicamens, elle se borne jusqu'ici à n'offrir dans chacun d'eux qu'un spécifique.

applicable à telle ou telle individualité de nos maux.

S'expliquer l'action de nos doses impondérables par les faibles doses de quelques médicamens de l'allopathie, c'est oublier que pour les quantités il n'y a aucune comparaison, et que d'ailleurs la silice, l'étain, la magnésie, la camomille et la rhubarbe ont pour nous autant d'importance que l'aconit, l'acide hydrocyanique, l'arsenic et l'opium.

Croire que les idées de l'ancienne école sur les médicamens *diffusibles* sont toutes les idées qu'on peut avoir au sujet des remèdes homœopathiques, c'est vouloir ignorer que le plomb, le fer, la baryte, la chaux, le lycopode, qui ne ressemblent guère à ce que l'allopathie nomme *diffusible*, ne le cèdent en rien, chez nous, au musc, à la valériane, au camphre, au castoreum.

Ne voir enfin dans les doses de Hahnemann qu'un *raccourci* ou *diminutif* pur et simple des doses ordinaires, c'est ressembler à ceux qui n'ont voulu voir si long-temps qu'un éméto-cathartique démesuré dans les hautes doses de tartre stibié contre certaines phlegmasies.

Toutes ces données antérieures, toutes ces inévitables préoccupations d'après lesquelles nous sommes, dès le début, entraînés à voir dans l'homœopathie autre chose qu'elle-même, à revêtir dans notre pensée le nouvel art de quelques lambeaux des vêtemens de toutes sortes d'étoffes et de toute part déchirés de l'art ancien, sont un danger que nos neveux n'auront sans doute pas à redouter, mais contre lequel,

nous tous, hommes d'une époque de transition, nous devons sans cesse rester en garde.

Parmi les jugemens erronés qui, résultats de nos premiers labeurs, peuvent influer sur nos nouvelles études, il n'est peut-être pas hors de propos de mentionner ici les illusions dont le régime homœopathique est souvent l'objet, même pour de très-bons esprits.

Le funeste empire de cette polypharmacie contre laquelle Hahnemann s'est élevé depuis si long-temps avec tant de vigueur et de succès, et dont, plus tard, le fondateur de l'école physiologique a fait parmi nous la justice la plus éclatante et la plus complète; cet empire, tombé dans un discrédit profond, a laissé paraître au grand jour tout ce qu'une diététique pouvait avoir de salutaire, et l'école physiologique, en voyant s'opérer sous l'influence de son régime seul les cures les plus inespérées, a cru devoir placer ce moyen au premier rang des ressources de l'art.

Or, quand les médecins physiologistes n'ont pu méconnaître les étonnans succès de Hahnemann, et qu'ils l'ont vu interdire avec le même soin qu'eux, et comme autant de poisons, le vin, le café, les liqueurs, le salé, les aromates, les épices, les médicamens de tout genre, plusieurs de ces médecins, sans en demander davantage, présumèrent assez naturellement que les succès de la nouvelle doctrine n'avaient d'autre fondement que le régime proclamé par eux-mêmes, et que c'était comme un des fon-

dateurs de l'école physiologique que Hahnemann pouvait avoir servi la science.

Dans cette hypothèse, fondée sur une vue partielle des faits, on pourrait au moins s'étonner de ce que George Stahl, génie puissant, et mis à sa place même par ses contemporains, ait pu laisser encore si long-temps après lui tant d'espace à Hahnemann, au milieu des nations, pour y asseoir aujourd'hui sa large renommée.

Au reste, pendant que les physiologistes considèrent nos succès sous le jour qui convient le mieux à leurs idées préconçues, voilà que des antagonistes de leur école nous viennent envisager autrement. Blâmant la rigueur du régime antiphlogistique, à laquelle ils attribuent même la dégénérescence et la ténacité de beaucoup d'affections, ceux-ci ont bientôt su découvrir que Hahnemann ordonne à ses malades, ou leur permet au moins avec une libérale prudence, l'usage du bœuf, du mouton, des bonnes et succulentes volailles, de plusieurs espèces de gibier, de tous les alimens, en un mot, qui ne sont pas médicamenteux ou qui le sont le moins possible, et dans le triomphe de leur propre système, ils ne manquent pas de s'écrier que c'est à cette nourriture corroborante et vigoureuse que l'homœopathie doit ses avantages.

Il est probable que les deux camps, éclairés l'un par l'autre sur la véritable essence de notre régime, finiront par s'avouer qu'à lui seul il ne contient pas tous les élémens des guérisons non contestées, et par

se demander si, au bout du compte, les médicamens de Hahnemann ne pourraient pas y être aussi pour quelque chose?

Nous avons cru que ces observations ne seraient pas entièrement inutiles au moment où l'homœopathie va sans doute devenir l'objet d'un grand nombre d'expériences, à la voix et d'après l'exemple du premier des médecins français.

Noble et grand exemple dont la postérité sentira tout le prix! Oui, pendant que les Pasquins et les Bobèches de la littérature médicale allemande et française, croient faire merveille en paradant de loin autour du grand nom de Hahnemann, et en cabriolant sur les hautes questions qui s'y rallient, il est beau, il est glorieux pour les sciences et pour le siècle, de voir le vénérable Hufeland ne parler qu'avec la plus rare estime du sage de Coethen, de voir l'illustre Broussais, quelque étranger qu'il se montre encore aux doctrines de l'homœopathie, reconnaître que les découvertes de Hahnemann sont possibles, proclamer que la science en a besoin, déclarer enfin qu'il a déjà commencé avec fruit quelques expériences homœopathiques, et que ces questions vont sérieusement l'occuper.

Broussais cherche, Broussais trouvera donc; point d'obstacles, point de médiocrité pour de tels hommes; daigne seulement la Providence accorder au professeur de Paris les longues et belles années de Hahnemann, et la médecine régénérée devra son Bertholet aux Français, comme elle doit déjà son Lavoisier aux Germains!

DESSAIX, *d.-m.*

ANNONCES.

Régime à suivre pendant le traitement homœopathique des maladies aiguës et chroniques, par M. RAPOU, d.-m. G. Lyon, 1833, Brochure de 20 pages.

Ce petit opuscule, contenant un précis suffisamment détaillé des principes du régime homœopathique, sera fort utile à tous les malades en traitement, ainsi qu'aux médecins encore peu familiarisés avec la pratique de l'homœopathie. Nous nous proposons d'en insérer un extrait étendu dans notre prochain cahier. M. le docteur Rapou vient de passer une année entière en Allemagne dans le but unique d'étudier l'homœopathie à la source même, et de voir par ses propres yeux les faits sur lesquels s'appuient ses principes. Il a suivi la pratique des homœopathistes les plus célèbres, il a conversé avec le vénérable fondateur de la nouvelle doctrine, il a vu l'homœopathie, aux prises avec le choléra, lutter avec plus de bonheur contre le fléau que l'allopathie. Nous espérons de ce voyage d'un praticien expérimenté, et d'un observateur sagace, une riche moisson de faits instructifs, et nous apprenons avec plaisir que M. le docteur Rapou se propose de publier incessamment un ouvrage sur l'ensemble de la nouvelle doctrine médicale.

Exposition systématique des effets pathogénétiques purs de tous les remèdes mis jusqu'à ce jour en expérience, par le docteur WEBER; traduite de l'allemand et publiée par le docteur PESCHIER, secrétaire de la Société homœopathique, etc.

Première livraison, contenant les symptômes des maladies de la tête. Prix : 4 fr.

Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et chez Baillière, rue de l'École de médecine.

BIBLIOTHÈQUE
HOMŒOPATHIQUE.

THÉRAPEUTIQUE.

(Quatrième article.)

PHLEGMASIES CUTANÉES.

La peau, barrière vivante destinée à protéger l'ensemble du système organique contre l'action des corps nuisibles, est douée, pour cet usage, d'une très-grande sensibilité, et se trouve liée par d'étroites sympathies avec tous les viscères importants de l'économie. Les lésions de cette surface sensible ne sauraient donc, pas plus que ses fonctions, être entièrement isolées. Sont-elles primitives et de cause externe, comme les contusions, l'insolation, la brûlure, etc., un retentissement sympathique a toujours lieu dans les viscères; à plus forte raison, les phlegmasies cutanées ne doivent point être considérées comme affections locales, quand elles sont consécutives ou concomitantes de troubles extérieurs, comme

on le voit pour le zona, l'érysipèle, la rougeole, les miliaires, la scarlatine, le pemphigus, les dartres, etc., etc.

Les fonctions de l'organe tégumentaire se troublent et s'altèrent dans tous les dérangemens fonctionnels un peu intenses, mais en n'envisageant que les lésions extérieurement visibles, leur nombre paraît encore prodigieux. Les Anglais comptent plus de cent variétés des maladies de la peau, et le docteur Alibert a cherché à classer méthodiquement, sous des noms grecs et latins, ce que la nature présente sous des formes infiniment diversifiées.

X^e forme. Scarlatine.

Phlegmasie, dont l'étymologie indique une rougeur vive et uniforme, semblable à celle de l'écarlate, propre à l'enfance et à l'adolescence, et n'affectant que très-rarement deux fois le même individu; remarque assez générale pour les maladies de cause spéciale.

Moins contagieuse peut-être que la rougeole, la scarlatine règne quelquefois épidémiquement, et l'on ne conteste plus aujourd'hui qu'elle ne soit le produit d'un principe miasmatique inconnu dans son essence, mais constant dans ses effets. C'est ordinairement sept, huit ou dix jours après s'être exposé à l'influence contagieuse, que l'on voit apparaître la scarlatine.

L'éruption est précédée, trois à cinq jours à l'avance, par des symptômes d'angine et de gastro-entérite, et cette circonstance est à remarquer, que la

vive inflammation de la circonférence ne révolse pas les irritations internes. Les phlegmasies viscérales marchent concurremment avec la phlegmasie cutanée, et quand la maladie est très-forte, on ne saurait surveiller de trop près l'imminence de pneumonie ou de congestion cérébrale. L'excès d'angine menace d'asphyxie par strangulation, et le caractère gangreneux peut s'y ajouter. Les complications de cérébrite, de pneumonie, de pleurésie, méritent une attention particulière et un traitement énergique; car si la scarlatine simple ne présente aucun danger, il n'en est pas de même lorsque l'éruption est retardée par la violence des phlegmasies intérieures, ou qu'elle vient à disparaître prématurément; ce qui entraîne fréquemment la mort. Un traitement vicieux, lors d'une éruption tardive et difficile, peut faire aussi contracter à la maladie un caractère grave; la prostration, la stupeur, la forme typhoïde, en sont des conséquences possibles.

La durée de la maladie, y compris la période de prodromes et celle de la desquamation de l'épiderme, est environ de onze à douze jours, après lesquels la convalescence a lieu. L'éruption pâlit vers le dixième jour, et du onzième au douzième l'épiderme se détache sous forme d'une farine légère.

Quand l'état fébrile est passé, il peut rester des phlegmasies chroniques de différens tissus internes. Les plus communs, parmi ces reliquats de la scarlatine, sont : l'hydropisie, la diarrhée, des ophtalmies, des otites, etc.

Sydenham est le premier qui ait signalé l'importante différence qui distingue la scarlatine lisse, érysipélateuse, de la pourpre miliaire, avec laquelle plusieurs auteurs l'ont confondue. La véritable scarlatine (celle de Sydenham) est, d'après Hartmann, excessivement rare, et ne se contracte plus passé l'âge de douze ans. Son caractère essentiel est une rougeur d'écrevisse, qui cède au doigt comme celle de l'érysipèle, s'étend par plaques larges, qui vont en dégénéralant insensiblement au rose clair. La teinte paraît d'un instant à autre, plus foncée ou plus légère; les taches semblent tantôt plus étendues, tantôt plus resserrées; mais la peau est toujours plane et unie. La rougeur semble préférer les parties exposées à l'air ou peu recouvertes, qui s'enflent un peu à mesure qu'elles sont envahies; mais de là elle gagne, en général, toute la surface du corps. L'état fébrile naît avec l'éruption, diminue quand elle pâlit, et s'éteint avec l'époque de desquamation de l'épiderme. Jamais la vraie scarlatine, dit Hartmann, ne disparaît pendant la fièvre; la rougeur survit même à la mort, et devient violette sur le cadavre.

Plus vaste est la teinte écarlate, plus le cas est grave, parce que la transpiration ne peut s'exécuter par aucun point des tégumens enflammés. Quelquefois même, après la desquamation et la cessation de la fièvre, la peau demeure sèche, rugueuse et privée de fonctions exhalantes, ce qui dispose à l'hydropisie du tissu cellulaire.

La propriété de l'*atropa belladonna*, comme pré-

servatrice et curative de la scarlatine, avait dès longtemps été signalée par Hahnemann, qui, dans ce temps-là, ne l'employait point comme aujourd'hui. Il conseillait deux grains d'extrait de belladone, dissous dans une livre d'eau, de manière à faire prendre trois cuillerées par jour de ce mélange. Dans une épidémie qui dura trois ans, sur cent-quatre-vingt-quinze individus exposés à la contagion et soumis à ce préservatif, quatorze seulement furent atteints par la maladie, et le furent légèrement. Des résultats analogues et peut-être plus décisifs, ont été obtenus par les docteurs Behr, Benedix, Dusterberg, Herholot, Hufeland, Méglin, Muhrbeck, Soëmering, Wesener, Zeuch, etc. L'on peut consulter, à ce sujet, une lettre adressée, en juin 1824, au docteur Dupuytren par le docteur Koreff, et insérée dans le Journal complémentaire des Sciences Médicales (tome XVIII, page 396).

Quelle que soit la manière dont la belladone agit en pareil cas, il demeure constant que, semblablement au miasme de la scarlatine, elle a la propriété d'affecter la gorge et la peau, sur laquelle on la voit souvent développer une éruption rosée. M. Guersent, en rapportant cette vertu préventive de la belladone, la compare à une sorte d'inoculation, mais qu'il ne croirait infaillible que si on parvenait à inoculer le principe de la scarlatine lui-même, au lieu d'un agent analogue.

Un grand nombre d'écrivains allemands ont préconisé l'action préservatrice de la belladone, et beau-

coup d'autres l'ont niée, ce qui tient à ce qu'ils n'ont pas observé attentivement la maladie à laquelle ils avaient affaire. En matière d'observation, l'on peut s'en rapporter à un homme tel que Hahnemann, et son témoignage est irrécusable. La véritable scarlatine lisse, fort rare et très-souvent confondue avec la pourpre, reconnaît positivement la belladone pour son spécifique.

Les homœopathistes, quand ils veulent employer cette substance à titre de préservatif, en donnent seulement un globule humecté de la trentième dilution, tous les six ou sept jours le matin, et tous les quatre à cinq jours chez les personnes robustes, avec recommandation expresse d'éviter le café, qui éteint l'action de la belladone, ainsi que le vin et les acides qui en exagèrent les effets. Avec cette dose et ces précautions, on met à l'abri de l'influence épidémique, sans avoir à redouter les accidens belladoniques, auxquels donnent souvent lieu de plus fortes doses, tels que : paralysie du nerf optique, angines de mauvaise nature, ulcérations des coins de la bouche, éruptions variées, etc. Quand le médecin homœopathe rencontre de tels effets des préparations de belladone, il les combat avantageusement avec le camphre, et puis, suivant l'occurrence, avec *mercur.*, *pulsat.*, *opium*, *hyosciam.*, etc.

Le traitement curatif de la scarlatine repose uniquement sur l'action homœopathique de la *bellad.* 30^e, 2 à 3 glob., jamais plus; mais il peut se présenter des symptômes accessoires, auxquels elle ne ré-

pondra pas, et qui réclameront d'autres médicamens ; ainsi :

Chaleur brûlante, étourdissement somnolent, jactitation, vomissement, diarrhée ou constipation, convulsions, réclameront *opium* $\frac{0}{6}$.

Fièvre le soir, insomnie, malaise, défaut total d'appétit, gémissemens, ennuis intolérables. *Ipecac.* 3 ou 4.

Une épidémie bien grave est celle où tout semble se porter vers la bouche, sans que l'éruption puisse sortir. Sentiment aigu de brûlure, de raideur et d'enflure dans le voile palatin, luette gonflée, amygdalite, dysphagie, arrière-gorge rouge et excoriée. Tous ces symptômes sont plus formidables que l'angine concomitante ordinaire, et cependant ils cèdent très-bien à une dose de *bellad.*, qu'on fait suivre, deux jours après, par une de *mercur. sol.* $\frac{00}{12}$.

L'angine est-elle métastatique ? alors il y a presque toujours fièvre nerveuse. On peut observer une multitude de petits ulcères fétides, qui tapissent le pourtour de la bouche et de la gorge, soit dévorante, prostration générale, siccité extrême des parties buccales et de la langue, etc. ; rarement en ce cas, *bellad.* suffirait ; *ars.* lui-même ne triomphe pas toujours ; la meilleure ressource est dans l'emploi de *nux* $\frac{00}{24}$.

Une autre espèce, plus terrible encore, est une épidémie où n'apparaissent ni angine, ni rubéfaction cutanée, mais où l'on remarque : abattement complet, œil très-ouvert, fixe et morne, visage froid et pâle, point de soif, pouls petit et rapide, immobilité para-

lytique des membres, déglutition impossible par douleur poignante des parotides, pression céphalique, chaleur dans une partie, froid dans une autre, etc.... C'est encore *bellad.* qui réunit le plus de symptômes analogues à ce cas-là.... Les docteurs Quin et Belluomini, à Londres, forcent et répètent les doses jusqu'à développement positif de l'action médicatrice; nous avons peu d'expérience encore de ces cas très-graves.

Complications. Celle avec la miliaire pourprée constitue une maladie en quelque sorte spéciale, qui réclame *acon.* alterné avec *bellad.* On doit laisser plus de terme à celle-ci pour agir; qu'il n'en faut à l'*acon.* *Coffea* convient très-bien chez les enfans d'une constitution délicate.

S'il y a : exacerbations vers le soir, nausées, vomituritions, caprices, pleurs, gémissemens, *ipecac.* doit précéder *bellad.*, et chez les sujets très-sensibles, ce pourra être *coffea*.

L'éveil de la psora rend la scarlatine une maladie rebelle.

Les complications de cérébrite et d'hydrocéphalite, exigent le traitement de ces affections.... Ainsi d'abord *bellad.*, et puis, s'il persiste des symptômes d'épanchement séreux, comme : tête renversée que l'enfant ne peut soutenir, pupille élargie, insensibilité, immobilité alternant avec cris aigus, et mouvemens convulsifs des bras qui se portent vers la tête, etc.; *mercur.* ou *arnica.* $\frac{0}{6}$, pourrait sauver le malade.

Reliquats de la scarlatine. Enflure du visage, des

mains, des pieds, avec fébricule et frissons le soir, raideur des membres, bruissement d'entrailles, fourmillement dans le dos, gonflement inflammatoire des glandes; écoulement purulent par les oreilles, ulcères aux coins de la bouche, etc., encore *bellad.*

Œdème général, surtout des membres, sans autre caractère, *hellebor. niger.* $\frac{0}{12}$.

Si l'intérieur du nez et même toute cette partie, sont gonflés avec écoulement fétide et purulent, *aurum* $\frac{0}{12}$.

Quand il y a enflure du visage avec engorgement des gencives et salivation, *mercur.*

Peau venimeuse, facile à s'excorier? *chamom.*

Toux suffocante avec rougeur passagère au visage, et en même temps frissonnements du dos et des membres, *chamom.*, *conium*, *hyosciam.*

Il est enfin des cas où il faut recourir aux antipsoriques.

XI^e forme. *Miliaire pourprée (purpura miliaris).*

Phlegmasie éruptive, ainsi que nous l'avons dit, facilement confondue avec la précédente; épidémique comme elle dans certains temps, elle ne paraît pourtant pas être contagieuse. Cette maladie doit être distinguée non-seulement de la scarlatine, mais aussi de la miliaire simple, éruption très-commune, que l'on voit se montrer et disparaître comme épiphénomène dans les maladies aiguës fébriles, sans qu'elle soit entourée de cette escorte de phénomènes généraux, particulière aux exanthèmes épidémiques.

Cette seconde espèce de miliaire était très-commune vers la fin du dernier siècle, ce qu'il faut attribuer, d'une part, à l'habitude vicieuse d'écraser les malades d'opercules et de les étouffer de chaleur; d'une autre part, à l'importance que les praticiens d'alors mettaient à rechercher et à signaler ces apparitions morbides, tandis qu'on les regarde aujourd'hui comme insignifiantes.

La pourpre miliaire, à l'opposé de la scarlatine, peut affecter indistinctement tous les âges, et atteindre plusieurs fois dans sa vie le même sujet. Elle s'annonce par des symptômes précurseurs, en général peu caractérisés, tels que somnolence, délire sourd, oppression, anxiété, défaillance, et apparaît sous forme de petites plaques rapprochées, d'un rouge tirant au brun, sans changement aucun sous l'impression du toucher. Celui-ci fait apprécier l'existence de petits boutons rouges, sombres, compacts, moins saillans qu'enfoncés dans la peau, également sensibles à l'œil et au doigt, et que circonscrit une auréole d'un rouge vif et tranché.

Cette éruption se jette indifféremment tantôt sur une partie, tantôt sur une autre. Cependant elle préfère, en général, les endroits recouverts le plus chaudement, et les articulations des membres. Elle a de la peine à se développer au visage. L'exanthème est ordinairement sans enflure. Qu'il soit violent ou faible, sa retrocession brusque entraîne un imminent danger, souvent la mort, ce qu'on n'a point à redouter dans la miliaire simple.

L'angine pharyngée se montre en l'absence de l'éruption ; elle précède celle-ci, s'efface pendant le plein développement des plaques, et reparaît avec violence, après leur disparition.

La durée de la pourpre miliaire varie de cinq à six jours à plusieurs semaines.

Traitement. L'aconit est pour cette maladie, un moyen préservatif et curatif éprouvé. Si douze ou quatorze heures après la première dose, on voit persister la chaleur, l'inquiétude, l'angoisse, une seconde doit être administrée.

Contre vive douleur et humeur larmoyante, on pourra donner quelquefois *coffea* I, qui ne sera pourtant jamais qu'intermédiaire aux doses ci-dessus. L'alternative de ces deux agens a été merveilleuse aux mains d'Hartmann.

Cet auteur, dans une épidémie où se montrait à diverses reprises une éruption miliaire peu prononcée, avec angine métastatique dangereuse, obtint grand succès de *mercur. intermédiaire* à *acon.* et *bellad.* Ce sont des cas exceptionnels.

Acon. convient encore lorsque, sans éruption, il y a une espèce de fièvre avec l'ensemble de symptômes qui suit : légers frissons de tout le corps avec altération du visage, qui passe rapidement du rouge au pâle, et *vice versâ* ; pouls plein, vite ; tête embarrassée ; la nuit vertige, état fantastique, bouche et langue sèche avec soif ; rougeur des yeux ; respiration serrée ; toux courte avec expectoration rougeâtre ; douleur piquante sous les fausses côtes.

Complications. Uni à la variole, le pourpre a toujours paru le dernier, et lorsque les pustules sont près de s'enflammer, alors la variole reste stationnaire, pour ne reprendre son cours que lorsque le pourpre a disparu. Le traitement est le même que ci-dessus.

Uni à la rougeole, le praticien le plus exercé discerne avec peine leurs caractères respectifs; *acon.* le plus souvent, mais quelquefois combattre l'angine par *bellad.* ou *merc.* *Reliquats* traités comme ceux de la scarlatine et de la rougeole.

XII^e forme. *Miliaire simple (Friesel).*

Précédée quelquefois de picotemens incommodes à la peau; c'est au cou, sur le devant de la poitrine, au ventre, à l'intérieur des cuisses, que, chez les malades tenus trop chaudement, on voit paraître et disparaître, sans inconvénient par la fraîcheur, cet exanthème fugace.

Ce sont de petites vésicules pointues, rondes, nombreuses, peu dures, de la grosseur au plus d'un grain de mil, quelquefois pleines d'une sérosité brune, et toujours reconnaissables au toucher.

Apparition redoutée du vulgaire, dans les fièvres malignes, peu avant la mort, et le plus souvent alors d'un blanc perlé (miliaire blanche); cette éruption ne tient pourtant qu'à la chaleur dont on accable les mourans.

Elle s'accompagne de quelques phénomènes morbides, tels que : douleurs mobiles et variables dans les membres, le cou, les dents; grande inconstance

dans les fonctions urinaires et cutanées ; engourdissement , pincement des doigts ; prurit , brûlement de la peau ; angoisse , serrement de poitrine , soupirs , défaillance , frissons , accidens catarrhals ou nerveux ; toux , point de côté , etc. , mais surtout sueur acide , visqueuse , abondante .

Les formes de cette éruption , variées comme les maladies auxquelles elle s'unit , tantôt vésiculaire , tantôt perlée , laiteuse , purulente , réclament des moyens divers .

L'angoisse , l'accablement , qui , dans une fièvre puerpérale ou muqueuse , annoncent cette éruption , cèdent à une ou deux doses d'*ipecac.* ou de *bryonia* , et l'exanthème ne vient pas . L'angoisse plus grande , la jactitation disparaissent par *ars.* La toux forte , sanguine , par *acon.* Chez l'enfant tenu trop chaudement , si la miliaire se lie à diarrhée aqueuse , verdâtre ou comme mêlée d'œufs brouillés , qui excorie l'anus , alors *chamom.* $\frac{0}{12}$. D'autres fois *sulphur.* conviendra mieux , lorsque , par exemple , l'éruption occupe l'intérieur des cuisses , le nombril , le bas-ventre , et occasionne beaucoup d'inquiétude avec une rougeur vive des parties sexuelles .

Cette espèce d'exanthème s'unit souvent aux maladies chroniques . Est-il alors indice de psora ?

Les éruptions chroniques , qu'on voit revenir sans cesse ici et là , avec prurit et cuisson , cèdent , suivant l'occurrence , à *mezereum* , *clematis* , *sassaparilla* , *staphysagria* , *ars.* , *ammon.* , *carbo* , *sulphur.*

XII^e forme. Rougeole (*rubeola*, *morbilli*, *febris morbillosa*. Masern).

Inflammation spécifique de la peau et des membranes muqueuses ; le catarrhe pulmonaire est un compagnon constant de la rougeole, comme l'angine l'est pour la scarlatine. On distingue une variété de rougeole sans catarrhe, et une autre très-rare, dont les taches deviennent d'un noir livide, sans qu'elle soit plus dangereuse pour cela.

Le nom de rougeole vient de la couleur rouge que prend la peau dans cette maladie, et celui de *morbilli*, donné par Bateman, est dérivé de *morbo*, qui, en italien, signifie peste. On regarde la rougeole comme originaire d'Afrique, comme épidémique et contagieuse.

La rougeole la plus commune, rougeole avec catarrhe, débute par le visage, sous forme de petites taches rouges inégalement disséminées, arrondies d'abord et séparées, puis se confondant par-ci par-là, et marbrant la peau. La rougeur diminue par la pression du doigt, sans disparaître tout-à-fait, comme dans l'érysipèle, et reprend aussitôt toute son intensité.

On attribue trois époques ou périodes au cours de cette phlegmasie : 1^o celle de prodromes ; 2^o celle d'éruption ; 3^o celle de desquamation.

Dans la première période, les principaux symptômes précurseurs sont ceux d'un léger coryza avec rhume, malaises, frissons, éternuemens, hémorrha-

gies nasales, dyspnée, toux sèche, vive, sonore, revenant par petites quintes, assoupissement, léger délire, excitation du pouls.

La seconde période est celle de l'éruption, qui, commençant au visage, se répand ensuite sur tout le corps, avec une démangeaison désagréable, et dont le développement n'entraîne point la sédation du catarrhe et des symptômes généraux.

Dans la troisième période, l'épiderme tombe en petites lamelles furfuracées... Ces trois époques peuvent comprendre l'espace de quinze jours, et offrent dans leur marche, de nombreuses irrégularités. C'est ordinairement du deuxième au huitième jour qu'a lieu la transmission du principe contagieux.

Traitement. La *pulsatille* est le remède préservatif et curatif de la rougeole. Au début, elle ne manque pas de faire avorter l'éruption, et comme moyen préventif, on la répète tous les quatre jours.

Passé la période des prodromes, si les accidens inflammatoires sont très-prononcés, on les combat d'abord par *acon.*, auquel on peut même revenir; puis si l'efflorescence s'accompagne de soif ardente, difficile à apaiser à cause de l'enflure du gosier, d'une toux sèche, fatigante, spasmodique; si le blanc des yeux est traversé de vaisseaux rouges; s'il y a larmes, anxiété, insomnie, irritabilité, la *bellad.* sera préférée à *pulsatilla*, qui convient mieux à la paisible et naturelle allure du mal.

Bryonia 15 sera souveraine contre les répercussions, surtout si la poitrine est irritée, avec toux dou-

loureuse, humide, sensation de blessure; si les yeux sont très-sensibles à la lumière; s'il y a rhumatisme ou d'autres symptômes propres à la bryone.

Si, au contraire, avec la pâleur des taches rubéoliques coïncident des vomissemens muqueux, de la diarrhée, etc., *pulsatil.*

Quelquefois l'éruption ne peut se faire; il y a beaucoup de fièvre et état catarrhal des yeux, alors *bellad.* ou *sulphur.*

Les complications font encore varier le traitement; ce sont, par exemple, des fièvres nerveuses, adynamiques, etc.

Reliquats des rougeoles. Le plus ordinaire est une diarrhée muqueuse, qui cède à *puls.*, *china.*, *merc.*, ou bien une toux sèche, âpre, à laquelle répondent *chamom.*, *ignat.*, *nux.* Prend-elle le caractère convulsif, comme de coqueluche? *Bell.*, *cina*, *hyosc.*, *conium.*

XIV^e forme. *Roseole (rosulæ, rubeolæ, fausse rougeole).*

Efflorescence non commune, de peu d'importance, ne venant qu'une fois, tenant le milieu entre la scarlatine et la rougeole, se rapprochant plus de la première par l'angine et la desquamation, et par ses reliquats; facile à confondre avec toutes deux.

La roséole est une affection cutanée non contagieuse, caractérisée par des taches roses diversement figurées, plus larges et plus irrégulières que celles de la rougeole, élevure à la peau, n'entraînant aucun

danger, et paraissant comme épiphénomène dans des affections internes, qui seules méritent attention.

Bateman décrit sept variétés de roséole, sous les noms donnés par Villan : *Roseola æstiva, autumnalis, annulata, infantilis, variolosa, vaccina, miliaris*. Il est inutile de faire apercevoir le vide de ces divisions... Ce ne sont que des nuances de la même maladie, suivant la saison, ou compliquant la variole, la vaccine, la miliaire, etc.

Dans la roséole, l'angine paraît d'abord avec la fièvre; puis se développe l'éruption, sans aucun ordre, surtout aux membres, peu ou point à la face. L'exanthème d'un rouge semblable à la scarlatine, de forme irrégulière, plane, sans être groupé se répercute rarement, et disparaît tout à la fois sans laisser de places rouges. Au bout de quelques jours, il peut se former des vésicules remplies d'eau blanchâtre, qui sèchent le septième, et, disparaissant avec la rougeur, font place à la desquamation. Quelque bénigne que soit cette éruption, elle peut être grave par les complications de fièvre nerveuse ou typhoïde, etc.

Traitement. Se rapproche de celui des exanthèmes précédens. *Acon., bell., bryon.*

Dans l'excès d'angine, sera peut-être applicable *merc.*, et dans le cas de soif ardente avec chaleur brûlante et prostration, *ars.*

OBSERVATIONS DE ROUGEOLE.

Premier fait.

Anatole de T., douze ans, fort, bien constitué,

Bib. Homœop., t. II, n° 4.

brun, ressent, le 14 juin 1833, des malaises, tels que tristesse, abattement, alternation de frissons et de chaleur, anorexie, soif, et le lendemain surviennent de la toux, du picotement à la gorge et aux paupières que l'on voit se tuméfier. Les yeux rougissent; éternumens fréquens et plusieurs hémorrhagies nasales ce jour-là; le menton, le front, les joues se couvrent peu à peu de petits points rouges qui s'étendent, se développent par plaques d'un rouge-brun avec une légère saillie à la peau.

Les parens du jeune homme hésitent à reconnaître l'existence de la rougeole, parce qu'on assurait qu'il en avait été déjà une fois atteint. Appelé le troisième jour, je trouve l'éruption rubéolique parfaitement caractérisée à la face, mais encore très-peu prononcée sur le dos, les bras, la poitrine, où elle s'annonce par de petits points assez ressemblans à des morsures de puces. Les symptômes catharrals sont intenses, la toux violente, la fièvre forte. Le malade prend, ce jour-là, 17, *aconitum* $\frac{9}{30}$.

Une heure après, développement plus grand des mouvemens du cœur, pouls dur, élevé, précipité; nouvel epistaxis, douleur vive à la gorge, céphalalgie, toux plus forte, et trois heures plus tard l'éruption se répand sur toute la surface du corps dans son plus haut degré, la figure se tuméfie, les taches s'y confondent en se rapprochant et simulent un vaste érysipèle, la peau du nez reluit, les paupières se gonflent et se collent.

La nuit est calme, sommeil, toux moindre,

selle un peu diarrhéique, presque plus de fièvre.

Le 18 au matin. — Même état que ci-dessus, éruption en pleine activité avec sédation des symptômes généraux. *Pulsatilla* $\frac{00}{18}$.

Trois heures environ après ce remède, et sans aggravation appréciable, pâleur presque complète de la face, l'éruption semble disparaître, puis dans l'après-midi elle revient moins intense que le matin. Absence de fièvre.

Le 19. — Calme général, plus de bouffissure, langue meilleure, appétit prononcé, une teinte rosée persiste encore, ainsi que l'irritation du bord des paupières, qui s'agglutinent aisément.

Le 20. — Desquamation à la face; bien-être complet; le malade se lève. Il sort le lendemain sans accidens et sans conserver de reliquat. La maladie a duré, convalescence comprise, quatre jours.

Deuxième fait.

Philippe de T., frère cadet du précédent, huit ans, bien constitué, contracte la même maladie, qui s'annonce le 18 au soir par quelques malaises précurseurs. L'état de son frère aîné donne l'éveil sur le sien; on l'examine de plus près, et le 19 au matin quelques symptômes décèlent l'invasion prochaine de la rougeole. Fatigue des yeux, toux légère, excitation du pouls, petits points rouges sur le dos, les membres, le cou, etc. Au menton, ils ont déjà pris la forme de plaques. *Aconit* $\frac{0}{30}$ développe activement l'éruption.

Le 20. — Elle est sortie en plein , en même temps sédation du pouls et de l'irritation catarrhale.

Le 21. — Absence complète de fièvre, appétit, toux nulle; l'éruption s'efface.

Le 22. — Le malade est guéri.

Nous avons soigné de la même manière, à diverses époques, une vingtaine de rougeoles; aucune n'a duré plus que les précédentes. Dans un cas, nous avons vu l'enfant exposé presque nu à une pluie froide, pendant qu'il était sous l'action de la pulsatille au plus fort de l'éruption. Il n'en est résulté aucun accident.

Dans un prochain article, nous examinerons les autres phlegmasies de la peau; l'urticaire, la variole, le furoncle, l'érysipèle, le zona, le pemphigus, etc.

H. GUEYRARD, *doct.-méd.*

OBSERVATIONS PRATIQUES.



Une maladie n'est pas nécessairement chronique ou de nature psorique, par cela seul qu'elle date de plusieurs années. Un trouble dynamique local peut persister long-temps, sans perdre son caractère primitif. Dans ces cas, un remède antipsorique, d'ailleurs bien choisi homœopathiquement, agit à la manière des spécifiques apsoriques, c'est-à-dire, promptement et sûrement. En d'autres termes, les anti-

psoriques peuvent être administrés dans les maladies aiguës; je pense même qu'ils sont à préférer, à similitude égale de leurs symptômes médicaux comparés à ceux des apsoriques.

La nouvelle doctrine ne se contente pas de raisonnemens *a priori*; il lui faut des faits; elle ne marche qu'éclairée par l'expérience; je vais en conséquence citer des faits à l'appui de ce que j'avance.

Première observation.

Julie J..., âgée de 27 ans, cuisinière, était tourmentée depuis trois ans par des douleurs de tête habituelles, avec nausées, vomissemens, vertiges. On avait employé sangsues, vésicatoires, purgatifs, etc., sans amélioration. Au contraire, le mal empira au point qu'elle fut obligée d'abandonner son état, au mois de mars dernier; c'est alors qu'elle vint réclamer les secours de l'homœopathie. Voici le tableau de la maladie :

Douleur à la tête jour et nuit; battemens au front et à la tempe gauche; vertige en se levant le matin avec sueur froide qui l'oblige à se coucher; vertige en se baissant, au point de tomber et d'être obligée de se coucher; étourdissement, elle ne sait ce qu'elle veut faire; pesanteur, battemens dans la tête, bouffées de chaleur à la face et froid aux pieds; face colorée; quelques boutons au front; yeux sensibles à la lumière avec pression; goût amer le matin; nausées, vomissement d'eau, d'alimens; pesanteur à l'estomac; douleur comme superficielle au-dessus des clavicules

qui gêne la respiration et augmente par le toucher ; gonflement du ventre après le repas ; constipation, menstrues abondantes, douloureuses ; lassitude, somnolence le jour ; la nuit peu de sommeil agité par des rêves vifs ; inquiétude, découragement, tristesse, mélancolie. La malade fait un grand usage de café et sent ses maux s'aggraver tous les quatre jours.

Il était inutile de revenir aux moyens précédemment employés sans succès. Je pensai d'abord à remédier aux symptômes gastriques et nerveux, surtout avec nausées et vomissemens, par une dose de *nux vomica* ; je donnai la fraction \bar{x} deux globules, qui supprima les uns et les autres ; mais les douleurs de tête restèrent les mêmes. Considérant cette maladie comme chronique, je crus devoir commencer un traitement antipsorique et je débutai par le *Lycopodium*, comme réfléchissant assez bien les symptômes existans : huit jours après l'administration de *nux vomica*, je donnai trois globules de *Lycopodium* \bar{x} pris le matin à 6 heures. A dix heures tous les symptômes augmentèrent, excepté le vomissement, et allèrent en s'exaspérant jusqu'au milieu de la nuit suivante. La journée fut des plus mauvaises : le découragement, le désespoir étaient extrêmes. A trois heures du matin le calme s'établit et un sommeil réparateur annonça la fin de la lutte ; ce sommeil dura neuf heures avec sueurs générales. Jamais, depuis trois ans, la malade n'avait dormi d'un sommeil aussi complet.

Mais aussi, quel reveil ! c'est une nouvelle existence, une nouvelle manière de voir, de sentir, c'est la jouissance entière de la vie, la santé.

J'avoue que grand fut mon étonnement à la vue de cette action puissante, rapide d'un atome médicamenteux, sur une maladie que je regardais comme chronique; atome que l'on a toujours considéré comme inerte et qui l'est en effet, tant que la préparation homœopathique n'a pas développé sa puissance; mais qui a suffi pour enlever la cause (quelle qu'elle soit) et tous ses effets; car la guérison a été complète et durable jusqu'à ce jour (il y a trois mois).

Au reste, cette observation n'est pas tant pour faire ressortir les avantages et les ressources précieuses de la doctrine homœopathique, que pour prouver ce que j'ai dit en commençant, que les antipsoriques agissent aussi comme spécifiques et que les maladies anciennes ne sont pas toujours psoriques. En voici une nouvelle preuve.

Deuxième observation.

Monsieur D. M., après une nuit passée dans une chambre mal fermée, sur la montagne, fut saisi le matin d'une douleur vive par élancemens, à la joue droite. Depuis lors, il y a deux ans, cette douleur a continué tous les jours à la manière du tic douloureux; c'est un élancement subit qui part de la mâchoire supérieure droite et va aboutir à l'angle interne de l'œil. L'accès est immédiatement provoqué en se mouchant, en éternuant, en se fâchant, souvent en mâchant, et se renouvelle ainsi dix à douze fois par jour. L'usage du café, du vin pur, la fatigue, déterminent des accès plus forts et plus fréquens. La di-

gestion est fort dérangée, longue et pénible. Le malade dîne à 1 heure : à 3 heures, plénitude d'estomac ; rapports fréquens. A 6 heures, gonflement du ventre, déplacement de vents ; tension incommode dans les hypochondres ; pression vers les régions inguinales. Le moindre aliment qu'il prenne dans la soirée, augmente ses malaises. La tête est pesante, la pensée difficile. Le malade devient triste, mécontent, morose : malaise, dégoût de tout plaisir, de toute distraction. Cet état se prolonge jusqu'à une ou deux heures de la nuit ; ce n'est qu'alors qu'il peut goûter un sommeil inquiet, souvent interrompu.

Au lieu de chercher à rétablir les fonctions digestives troublées, à ramener l'harmonie des fonctions cérébrales, qui n'étaient que sympathiquement en désaccord, j'ai cru devoir attaquer le symptôme dominant, générateur de tous les autres, le tic de la face ; et comme le mal est ancien, j'ai donné la préférence à un remède d'une action prolongée et en même temps antipsorique.

Sans aucune préparation, ni changement du régime, qui était régulier, je donnai trois globules de *zinc x̄*. Les symptômes ne furent pas sensiblement augmentés, mais offrirent, toute la journée, une variété infinie dans leur manifestation, surtout des élancements subits, à peine douloureux, dans diverses parties du corps. La nuit suivante fut très-bonne. Le lendemain tout avait disparu, le tic de la face et avec lui tous les symptômes d'hypochondrie. Depuis ce jour (il y a deux mois) M. D. M. a repris l'usage du vin,

du café (contre mon avis) et se livre à tout son appétit, sans gêne et sans inconvénient.

CHUIT, *médecin.*

SUR LA BELLADONE.

La *belladone* est, pour l'homœopathe, le médicament indispensable, par excellence, dans le traitement des maladies aiguës; c'est tous les jours, à tous momens, que le besoin s'en fait sentir dans la pratique; c'est aussi tous les jours, à tous momens, que le praticien voit des effets merveilleux surgir à la suite de l'emploi de cette substance, et ce, de la manière la plus rapide et la plus complète. Le petit traité qui suit en donnera la démonstration; il sera puisé dans les travaux spéciaux des D^{rs} MULLER et HARTMANN de Leipzig, et dans les observations particulières de quelques autres homœopathes habiles et savans, auxquelles je joindrai quelques-uns des résultats de ma propre pratique.

Déjà le simple aperçu de l'article *belladonna*, dans la *Matière médicale pure* de HAHNEMANN, pouvait donner une idée juste de la haute importance de cette substance; il a été observé, p. 319 du 1^{er} vol. de la *Bibliothèque homœopathique*, que cet article n'offre pas moins de 1440 symptômes auxquels notre habile collaborateur a réuni 169, ce qui forme un

total de 1609 remarques pathogénétiques. Il restait à bien faire connaître ce que l'expérience a appris concernant les bons effets de la *belladone* dans les maladies; c'est le travail que j'entreprends.

L'*atropa belladona* doit être cueillie au moment de sa floraison; toute la plante, bien nettoyée d'impuretés, est pilée, pressée, et le suc en est mélangé avec partie égale d'alcool du commerce; on laisse reposer ce mélange jusqu'à ce que la partie féculante se soit précipitée; alors on décante et l'on filtre; la liqueur claire porte la dénomination de *suc de belladone*, bien qu'elle soit une sorte de teinture. Ce suc est amené par des dilutions successives jusqu'à la décillionième puissance, qui doit porter dans les prescriptions le chiffre romain X, ou le chiffre arabe 30.

La moindre quantité d'une goutte de cette solution, appliquée homœopathiquement, suffit pour enlever les symptômes aigus. HAHNEMANN enseigne que les effets de cette substance se font apercevoir trois semaines encore après son administration.

On en corrige l'abus par l'emploi des antidotes suivans : si le malade paraît atteint de paralysie imminente ou partielle, ou bien s'il se plaint de coliques abdominales qu'on doive rapporter au remède, on administrera l'*opium*, qui fera aussi disparaître la somnolence. Si le patient donne des marques de stupeur, de délire, de rage, la *jusquiame* ramènera le calme dans ses sens; s'il est tombé dans l'ivresse, c'est avec du *vin* qu'on lui rendra la solidité des jam-

bes et des pensées. Si l'administration de la *bella-done* n'a pas été homœopathique, s'il survient du frisson, de la céphalalgie, on enlèvera ces symptômes avec la *pulsatille*.

Dans les empoisonnemens avec les baies de *bella-done*, il faut avoir recours à une grande quantité de *café* bien fort, qui détruit antipathiquement la stupeur et les spasmes tétaniques, et finit par amener le vomissement des baies, qu'il faut d'ailleurs favoriser en titillant la gorge avec les barbes d'une plume.

Le gonflement érysipélateux produit par la *bella-done* requiert l'emploi de quelques doses de *sulfure de chaux*, ou de *mercure soluble*.

Enfin, le *camphre* est un antidote aussi prompt que certain de tous les accidens que je viens d'indiquer; il a l'avantage, par dessus tous les autres, d'être presque toujours à la portée des assistans et des parens du malade; circonstance importante dans les cas d'empoisonnement.

L'observation suivante trouve ici sa place naturelle.

Première observation. — L'enfant H. C., âgé de cinq ans et demi, fut saisi, à six heures environ du soir, d'un violent mouvement de fièvre, immédiatement accompagné de délire; on l'amena de la campagne à la ville, et je fus appelé à neuf heures du soir.

Je trouvai l'enfant couché et endormi; la face très-rouge, et les traits grimaçans; le pouls était plein,

fort et très-fréquent. Je le réveillai ; les yeux étaient vifs et brillans ; la parole était brève , la voix haute , la soif considérable , toute la peau très-chaude. Jadis j'eusse certainement fait une saignée,* ou appliqué des sangsues ; c'était donc aujourd'hui l'indication de l'*aconit*, que je donnai. Après quelques heures de délire et d'excitation , la fièvre diminua , et la seconde moitié de la nuit fut passablement bonne.

Le lendemain matin , l'action de l'*aconit* étant terminée , et la tête de l'enfant étant encore un peu embarrassée , quoique la fièvre fût moins intense , je songeai à lui donner un granule de *belladone* ; mais la mère s'y opposa et me demanda de prescrire une potion. Je fis alors mélanger *bell. X gutta j* dans deux onces d'eau édulcorée , dont on dut donner à l'enfant une cuillerée à café ; deux heures ne s'étaient pas écoulées que le malade avait totalement perdu la connaissance , sans qu'il fût possible de le réveiller ; appelé auprès de lui , je lui trouvai le teint terreux , le corps et les extrémités froides , les yeux mi-clos et complètement ternes ; les seuls signes d'existence étaient un remuement automatique sur le dos , et une sorte de grognement guttural. Il n'y avait à hésiter ni sur la cause de cet accident , ni sur le remède ; une goutte de *camph. I*, versée sur du sucre , fut mise dans la bouche du malade , qui reprit presque instantanément la connaissance , et se trouva complètement guéri , ne conservant qu'un peu de faiblesse , produit probable de la fièvre préalable ; aucun autre remède ne fut administré , et depuis

quinze mois, aucun symptôme de mal ne s'est montré chez H. C., dont la tendre enfance avait été très-orageuse.

Cette observation me paraît offrir cet autre point de pratique intéressant, que le mélange d'une goutte de solution avec de l'eau ne délaie pas la première de manière à diminuer d'autant son action, mais qu'au contraire il multiplie celle-ci dans la proportion de la multiplication des points de contact avec l'estomac; dans ce cas-ci, ce n'est pas une goutte d'*alcool belladoné* qui s'est noyé dans deux onces d'eau; ce sont deux onces d'*eau belladonnée* sur lesquelles a été prise une cuillerée, dose beaucoup trop forte, comme on l'a vu, pour le jeune malade. En donnant cette petite leçon de pratique, je dois ajouter qu'alors j'étais un homœopathe débutant, et que le fait ne s'était point encore offert à mon expérience. Mon exemple apprendra à mes honorables confrères avec quelle prudence un pareil remède doit être manié.

La *belladone* convient très-particulièrement au jeune âge, de même que la *noix vomique* est le remède spécifique d'une multitude d'affections aiguës et chroniques de l'âge adulte; et il est très-remarquable que cette observation pratique concorde entièrement avec les altérations que la *belladone* produit sur l'*esprit* des adultes, chez lesquels elle amène toutes les dispositions mentales de l'enfance, comme le prouvent les symptômes 650-690 de la *Materia medica pura*. En homœopathie, toutes les circon-

stances pathogénétiques et thérapeutiques s'étaient mutuellement, parce que le principe homœopathique est vrai, certain, durable, naturel, susceptible de la démonstration logique et expérimentale la plus rigoureuse; tandis que tous les autres principes théoriques proposés par les prédécesseurs de HAHNEMANN sont hypothétiques, incertains, accidentels, et ne sont jamais applicables avec un succès complet à l'ensemble des infirmités humaines.

Ce qui distingue plus particulièrement l'*enfance* des autres âges, c'est la grande susceptibilité, irritabilité même des systèmes nerveux et circulatoire, dont l'union, comme chacun sait, est intime, et qui sont toujours dans l'état de réaction mutuelle le plus complet et le plus permanent. Il en résulte que les maladies de cet âge offrent le plus souvent le caractère et le type d'inflammations, et que c'est particulièrement le cerveau qui en est le siège.

Or on retrouve dans les symptômes pathogénétiques de la *belladone* cet état physiologique et pathologique du jeune âge : cette exaltation de sensibilité, cette excitation du système circulatoire, ces congestions, ces affections, ces inflammations du cerveau et de presque toutes les autres parties du corps. On peut donc, à l'aperçu de ces symptômes, présumer que cette substance doit avoir une action homœopathique curative dans les maladies de la tête, du cerveau, principalement dans celles qui ont un caractère inflammatoire, et en particulier chez les enfans. L'expérience est venu confirmer ce que

la théorie promettait à ce sujet; et c'est dans le détail des applications que je vais entrer maintenant.

MÉNINGITE, HYDROCÉPHALE AIGUE. — L'une des maladies les plus fréquentes des enfans est celle que chacun connaît sous le nom d'*hydropisie du cerveau*; elle se compose de trois périodes ou stades, savoir : d'irritation, d'inflammation, de sécrétion séreuse. Pendant la première, l'enfant donne des marques tantôt d'irritabilité excessive, par des mouvemens brusques ou désordonnés, des actes exagérés de volonté, des marques de vive contrariété, une alimentation capricieuse, irrégulière, etc.; tantôt d'apathie, d'insensibilité, de langueur, de mollesse, avec pâleur et amaigrissement. Les enfans doués d'une intelligence extraordinaire et d'une rare capacité laissent soupçonner au médecin clairvoyant qu'ils soient menacés tôt ou tard de méningite; car cette capacité est certainement due à une surexcitation du cerveau et de ses enveloppes, y compris l'appareil circulatoire qui les parcourt et les pénètre.

Les symptômes de ce premier stade correspondent exactement à ceux de la *bellad.* (*m. m. p.*) 10-38; aussitôt donc que le médecin aura acquis la certitude de leur existence, il administrera *bell.*, et en dose d'autant plus petite que l'enfant sera ou plus jeune, ou plus irritable. Dans les cas favorables, il verra par ce moyen cesser tout cet appareil menaçant, et l'enfant revenir à la santé sans autre médication.

Je dis *dans les cas favorables*, parce que je crois

que la *méningite hydrocéphalique* est rarement une maladie aiguë dont le médecin voit le commencement et la fin ; je pense qu'elle est souvent une affection inflammatoire constitutionnelle, une conséquence d'un psorisme latent ; je suis d'opinion que si, chez tous les enfans menacés, même de loin, de méningite, on pouvait à volonté procurer une éruption considérable, soit de boutons, soit de grandes plaques rouges, on les ferait échapper à cette maladie, ou, tout au moins, au danger qu'elle leur fait courir. Mais ce résultat heureux, soit qu'on le cherche avec *sulf.*, *calc.*, soit qu'on le poursuive avec *bell.*, *rhus*, etc., on n'est pas toujours sûr de l'amener ; ce n'est ni le raisonnement, ni la substance médicammenteuse qui manque au médecin, c'est l'organisme de son malade qui ne réagit pas suffisamment ; d'où résulte la marche continue de la maladie.

Le second stade, celui d'*inflammation*, se caractérise par la rougeur et la chaleur de la face, de la tête et même de tout le corps, avec fréquence et force du pouls ; alors le sujet se plaint d'un mal de tête violent et continu, qui se fait surtout sentir au-dessus des yeux, comme si un poids déprimait le front avec douleur ; cette céphalalgie va toujours en augmentant et gagne l'intérieur de la tête recouvert par les pariétaux, que l'enfant serre avec les mains, ou bien où il dit, lorsqu'il sait rendre compte de ses sensations, qu'il éprouve une douleur violente de dedans en dehors, comme si le cerveau devait éclater

en ce sens. — Ces symptômes sont exactement produits (39-79) par la *belladone*.

La tête est quelquefois très-sensible à l'extérieur; on ne saurait en toucher les cheveux sans exciter les plaintes du malade. Les yeux se refusent à voir la lumière, et les pupilles se contractent lorsqu'ils y sont exposés; symptômes 85—89.

Cet exposé rapide suffit pour indiquer l'utilité de la *belladone* dans ce second stade.

Deuxième Observation. — La petite Weber, âgée d'environ dix-huit mois, me fut apportée présentant presque tous les symptômes du second stade de la meningite; fièvre, chaleur de la peau, chaleur et rougeur de la face, photophobie, contraction des pupilles, agitation continuelle, pleurs et gémissemens incessans, déjections nulles. Je lui donnai une dose de *bell.*; et recommandai qu'on lui laissât boire de l'eau fraîche (prescription qui me réussit dans toutes les phlogoses); le lendemain, tous les symptômes étaient amendés; il ne restait qu'un peu de fièvre et de chaleur, qu'une seule dose d'*aconit* fit disparaître. L'enfant reprit et garda sa santé. Ce traitement a été plus surprenant par la promptitude de sa réussite que par la gravité des symptômes; je ne doute cependant pas qu'ils n'eussent acquis un haut degré d'intensité, qu'ils ne fussent peut-être même devenus mortels, sans la promptitude et l'efficacité des secours.

Troisième Observation. — La petite Durr, âgée de deux ans et demi, était depuis un mois en traitement

autipsorique pour un engorgement des ganglions cervicaux et de la membrane du nez, avec rougeur et suintement des oreilles, lorsqu'au 10 juillet 1833, elle me fut présentée ayant de l'assoupissement, la bouche chaude, perte d'appétit, constipation, endolorissement général; elle pleurait, gémissait sans cesse, et ne voulait pas quitter les bras de sa mère; le pouls était fortement accéléré et les yeux brillans, quoique l'enfant se refusât à se tourner du côté de la lumière. Je prescrivis une goutte solution X de *bell.* dans deux onces d'eau, dont on donna une seule cuillerée à café. Cette enfant étant moins irritable que H. D., dont on a lu l'histoire plus haut, on ne vit pas se développer chez elle les symptômes narcotiques; mais la fièvre et le mal en train diminuèrent, et la petite malade reprit de la connaissance et presque de la gaiété. Alors l'affection inflammatoire parut quitter la tête pour se porter à la poitrine, qui s'embarassa; il se manifesta de la toux, de l'enrouement, avec impossibilité de cracher.

Je prescrivis une goutte de solution homœopathique de *tart. stib.* III dans une once d'eau, pour en donner une cuillerée à café toutes les deux heures; ce remède fit merveille; la nuit fut excellente, les crachats vinrent naturellement, et le lendemain, 13 juillet, je trouvai la malade beaucoup mieux. Cependant le catarrhe n'était pas encore détruit; la potion sibiéc dut être continuée jusqu'au 15, où un redoublement de fièvre me fit donner avec succès *acon.*, que je fis suivre le lendemain matin de *bry.*, qui dégageda la

poitrine; le soir, ayant aperçu de nouveaux symptômes de méningite, je donnai *bell.*, qui termina la maladie.

Je dois ajouter que les symptômes décrits ci-dessus en peu de mots, étaient si intenses, et l'apparence du danger si grande, que la mère de l'enfant n'a pas cessé d'être, jusqu'à la fin de la maladie, dans des transes mortelles, tenant la malade dans ses bras, ou la couvant des yeux, jour et nuit, redoutant sans cesse de la perdre d'un instant à l'autre.

Je dois pourtant avouer que je n'ai pas toujours été si heureux, et que dans plusieurs cas de méningite hydrocéphalique confirmée, j'ai eu le chagrin de perdre les malades, bien que j'apportasse à leur traitement toute l'attention dont j'étais capable. Malgré cela, je suis tenté de croire que, dans ces occasions, j'ai manqué à quelque point de médication homœopathique, car mon confrère et ami le docteur MULLER a eu des succès que je vais rapporter.

Quatrième Observation. — Un enfant rachitique, âgé de quatre ans, fut saisi, en septembre, d'une fièvre accompagnée de céphalalgie violente, dont les paroxismes avaient lieu le soir et la nuit, avec prostration complète des forces, et abattement général des fonctions de l'organisme; ensorte qu'on ne pouvait pas douter que l'enfant ne fût atteint d'*hydrocéphale aiguë*. M. MULLER donna une goutte de *bell.* VIII.

Dans les premières vingt-quatre heures, tous les symptômes empirèrent; mais au bout de deux jours, l'amélioration devint évidente; et, sans autre remède,

la maladie céda, tandis que l'affection rachitique diminua; ensorte que l'enfant, à ce dernier égard, se trouva mieux qu'avant l'emploi du remède.

Cinquième Observation. — Un enfant de trois ans, de forte constitution, mais dont une sœur avait succombé à une *hydrocéphale aiguë* et l'autre en avait été atteinte, fut saisi d'une fièvre violente, et d'une céphalalgie, dont l'enfant indiquait la région frontale comme étant le siège. Dans un autre temps, le docteur MULLER aurait appliqué des sangsues et donné du calomel; maintenant il donna une dose de *bell.* pareille à celle qu'on vient de lire; et il eut, après deux jours, la joie de voir l'enfant guéri.

Sixième Observation. — Une enfant de dix-huit mois, qui jusque-là n'avait eu d'autre maladie qu'une coqueluche, mais dont une sœur avait déjà été atteinte d'*hydrocéphale aiguë*, fut prise, le 30 novembre, de chaleur avec fièvre, et abattement soporeux. Le 2 décembre, agitation des extrémités gauches avec grincement de dents. Le 5, dans la nuit, état semblable à l'asphyxie, avec froid glacial du côté gauche.

Le 6 au soir, à la première visite du médecin, yeux clos, même quand on lui parle et qu'on la met sur son séant; décubitus immobile, gémissemens continuels; pâleur de la face, traits affaissés; peau chaude et sèche (un peu de sueur ne s'était montrée qu'au début de la maladie, et à l'occiput seulement); narines sèches depuis la veille; respiration courte et précipitée; après douze inspirations il en succède environ six plus lentes; pouls fréquent, vif, dur, plus

fort à droite qu'à gauche, puis alternant; langue humide; l'enfant boit lorsqu'on la met sur son séant, et qu'on place le verre entre ses lèvres; mais bientôt elle laisse retomber sa tête; jactation des extrémités gauches; motilité facile des extrémités droites, qui restent calmes dans les draps; le ventre n'est pas contracté, et semble douloureux au toucher; l'urine et les selles sortent involontairement, et la malade ne s'en plaint pas; toux assez fréquente et peu rude. L'enfant n'entend rien, ne demande rien, ne parle pas.

A 7 heures du soir, elle reçut une goutte de *bell.* VIII; cinq heures après survint une diarrhée glaireuse tous les quarts d'heure; elle dura jusqu'au matin; chaque évacuation était précédée d'abord d'agitation des pieds et des mains, puis de mouvemens, de torsion et de cris. L'état soporeux avait continué; cependant l'enfant avait prononcé quelques mots, appelé ses parens, et ouvert la bouche pour boire chaque fois qu'on l'avait touchée.

A 6 heures du matin, le 7, elle ouvre les yeux pour la première fois; mais le gauche ne fait que s'entr'ouvrir. Un accès de toux d'une demi-heure se termine par l'expulsion d'une quantité de mucosité très-consistante.

A huit heures, elle paraît reprendre la connaissance; elle regarde autour d'elle, comme pour reconnaître les objets. Le nez est redevenu humide; la tête retombe, encore; l'enfant mord la tasse en buvant; la respiration est modérée; les extrémités gau-

ches ne se contractent plus, mais la malade rejette encore avec elles les couvertures du lit ; le pouls est moins fréquent et moins sec, mais il est encore inégal aux deux bras ; les yeux sont nets, les pupilles dilatées. Un peu de biscuit trempé dans l'eau, puis un peu de bouillon de viande plaisent à l'enfant qui manifeste un bon appétit.

L'après-midi, paroxisme fiévreux, rougeur de la face, diarrhée et lamentations, pupilles dans l'état normal. Après minuit, elle dort sept heures de temps.

Le 8, l'état empire ; la diarrhée et les gémissemens recommencent, après rétraction de la bouche et contraction du front ; rougeur passagère de la joue gauche ; jactation continuelle des extrémités gauches ; pouls égal encore fréquent ; peau sèche. Un cataplasme sur le ventre n'apaise pas ces tourmens.

Vers le soir, cet état empire encore ; on donne comme remède une goutte *cham.* IV ; elle est suivie d'une selle verte et d'un sommeil qui commence à onze heures.

Le 9, une seule évacuation de mucosités jaunâtres, sans lamentations, sans contractions musculaires, sans jactation des extrémités ; décubitus calme ; la malade ne peut ni boire ni manger ; la respiration est courte et le pouls agité. Le soir, chaleur, rougeur à la face ; peau humide sans soulagement.

Le 10, dans la nuit précédente, l'agitation, la diarrhée verdâtre avec gémissemens, ont reparu ; la malade repousse les couvertures, elle ne prend aucun

aliment, la peau est sèche, la toux spasmodique augmente, la respiration est mauvaise, le nez a pris une rougeur particulière. — La malade reçoit une seconde goutte *bell.* X.

Déjà à midi, le même jour, la respiration était plus libre; et elle avait pu rester un quart d'heure assise, sans laisser retomber sa tête. Le soir, calme, peu de jactation, point de paroxisme et point de sueur; une selle liquide, et un accès de vomissemens après latoux; sommeil jusqu'à minuit.

A cette heure-ci, le 11, agitation, huit selles verdâtres accompagnées de gémissemens, écartement des couvertures avec les deux jambes.

Le matin, le pouls est sans fièvre, la peau sèche, la respiration, les yeux, la face et le nez dans l'état naturel. La malade peut soutenir sa tête, elle jouit de ses sens, mais devient capricieuse (signe favorable dans les maladies des enfans); elle demande tantôt d'être portée ça et là, tantôt d'être couchée; elle indique l'arrivée des évacuations, qui deviennent rares et indolentes; elle découvre volontiers ses pieds; les mains sont tranquilles; elle reprend le goût du manger et du boire, la toux est encore fatigante, et la langue est couverte vers sa racine.

Le 12, sommeil calme et sans exacerbation; aussitôt réveillée, la malade demande à manger, se fait porter dans la chambre, soutient sa tête, et a les caprices d'un enfant indisposé; les selles deviennent plus rares et passent au jaune; la peau reprend le coloris de la vie, et une légère moiteur. La malade peut être regardée comme convalescente.

Le 14, elle mange de la viande, boit de la bière, dort paisiblement, a des selles naturelles, plus de force et moins de caprices. Elle ne prend plus de remèdes, et n'a point eu de rechute.

Septième observation. — Le docteur KAMMERER a guéri avec *bellad.*, une hydrocéphale des ventricules, dans laquelle les convulsions avaient amené l'opisthotonos, et où un état de stupeur apoplectique, sans aucune connaissance, alternait avec l'emportement presque furieux et les cris, que paraissait occasionner une violente douleur de ventre. Une seule goutte de *bell. X* enleva rapidement tous ces symptômes, et rétablit la santé de la malade.

Huitième observation. — RUMMEL a guéri en sept jours, avec *bell.*, *acon.* et *cham.*, un cas très-grave où s'observait dilatation des pupilles, somnolence, convulsions cloniques et opisthotonos, vomissemens, strangurie, impossibilité de soutenir la tête, cri encéphalique, froid des extrémités.

Le troisième stade de la méningite hydrocéphalique, dont il me reste à parler, se montre par la perte de connaissance, la dilatation des pupilles, même à la lumière la plus vive, le strabisme, le cri encéphalique connu des médecins, les mouvemens automatiques, ou les convulsions plus ou moins fortes, alternant avec l'immobilité, la paralysie de la vessie, ou l'évacuation de l'urine, sans que la malade en ait connaissance; puis enfin les sueurs abondantes, surtout à la tête et à la face, qui, chaudes d'abord, deviennent froides et annoncent la mort prochaine.

Dans cet état, malgré l'*observation* de RUMMEL, on ne peut que difficilement attendre quelque secours de la *belladone* ; je doute même fort que la *digitale* ou le *mercure*, qui sont recommandés, soient suivis de succès ; je n'ai du moins pas eu le bonheur de le voir. Sans doute même alors on ne doit pas abandonner les enfans malades, mais on ne doit pas se flatter de réussir auprès d'eux ; il est difficile, en effet, de concevoir que la résorption même complète d'une quantité de sérosité, qui va quelquefois jusqu'à huit onces et au-delà, puisse permettre le retour normal des fonctions du cerveau, qui a été si prodigieusement distendu et dilaté par le liquide.

Terminons par quelques remarques générales sur les signes de la méningite.

Un front très-élevé, très-saillant, paraît être chez les enfans une prédisposition à l'inflammation encéphalique, et mérite, de la part du médecin, une attention spéciale dans les maladies de cet âge, susceptibles du développement de cette irritation, afin de l'arrêter par les moyens dont il dispose. On peut encore redouter cette phlogose chez les petits enfans qui, après le sevrage, crient, s'agitent, se jettent d'un côté et d'autre, refusent la nourriture et apètent la boisson ; cet état est très-certainement enlevé et bientôt guéri par la moindre dose de *belladone*.

Chez les enfans à la mamelle, qui refusent subitement le sein, et cessent de rejeter le lait qu'ils ont pris peut-être en trop grande quantité, un globule

de *belladone* ramène la santé; dans ce cas, l'encéphale était très-proche d'être atteint de méningite.

Un excellent indice pour l'emploi de la *belladone* chez le jeune âge atteint ou menacé de *méningite*, c'est le mouvement perpétuel de la tête sur son axe; c'est encore l'extrême irritabilité de l'enfant qui ne peut supporter aucun bruit; ce sont les battemens visibles des artères de la tête et du cou, et les congestions veineuses; ce sont des yeux rouges, ardents, un regard hagard, mal assuré; c'est l'horreur de l'eau, accompagné ou non de fièvre. (HARTMANN.)

Mais ce n'est pas seulement chez les enfans que les affections du cerveau ont reçu de la *belladone* une modification avantageuse ou même la guérison; on peut heureusement citer plusieurs observations propres à démontrer, qu'à tout âge ce remède est favorable contre cette classe de maladies.

Neuvième observation. — L'observation qui suit est du célèbre et pur homœopathe SCHUBERT.

Un homme d'environ cinquante-neuf ans, constitution faible, coloris pâle, tempérament phlegmatico-sanguin, souffrait depuis dix-huit ans, tous les printemps et tous les automnes, d'une fièvre catarrhale très-forte. En mars, il en fut de nouveau atteint, et traité par un médecin allopathe qui ne lui épargna pas les remèdes, malgré lesquels, ou à cause desquels le malade allait de pis en pis. Après dix jours d'alitement, et sentant que son état était fort dangereux, il voulut avoir recours à l'homœopathie, et demanda le docteur SCHUBERT, qui le trouva dans l'état suivant:

Assoupissement, paupières closes, ronflemens, rêves continuels, carpologie, soubresauts des tendons, mouvement perpétuel de la mâchoire inférieure, mastication, écume sur les lèvres, agitation de la tête d'un côté à l'autre; de légères secousses, ou même le son de la voix dans son voisinage le réveillent; et nonobstant sa faiblesse et l'embarras de sa tête, il reprend instantanément connaissance, et s'entretient sans désordre avec la personne qui lui parle; en même temps que l'assoupissement, disparaissent tous les symptômes ci-dessus désignés, mais ils reparaissent avec lui, si l'on interrompt la conversation; — face hippocratique, yeux ternes avec coloration en jaune de la conjonctive; — ouïe extraordinairement subtile, quoiqu'il fût atteint de dysœcie dans l'état sain antérieur; — aphthes sur les lèvres et dans toute la cavité buccale; — anorexie absolue; — soif modérée; — hoquets après avoir pris la moindre nourriture, ou après la boisson; — constipation depuis plusieurs jours; — urine d'abord jaune-paille, puis trouble avec un sédiment briqueté; — peau molle, douce et moite; — dyspnée; toux modérée avec peu de crachats de mucosité tenace, difficiles à expectorer; — dépression des facultés mentales.

Tous ces symptômes, excepté les aphthes, correspondent à ceux de la *belladone* (*Mat. med. pur.* vol. I). SCHUBERT l'aurait immédiatement administrée, si le malade n'eût auparavant pris le *kina* en fortes doses; voulant en neutraliser l'effet, il donna d'abord une demi-tasse d'infusion légère de *café*

rôti, qui, au bout de quelques heures, agit fortement sur le malade, qui n'y était point accoutumé. Puis il prescrivit le *camphre*, dont il fit flairer au malade la solution alcoolique. Au bout de deux heures, il employa l'*ipecac.* comme autre antidote de *kina*, à la dose d'une goutte I. L'action en fut complète; et au bout de quatre heures, savoir à six heures du matin, se croyant assuré de la cessation de l'activité du *kina*, il donna au malade une goutte *bell.* X, qui est au reste aussi un antidote du *kina*.

Dans les douze premières heures, on vit se développer les symptômes primitifs de la *belladone*; le second jour, se manifesta l'amélioration, qui alla croissant chaque jour. Dès la seconde nuit, le sommeil fut calme; les symptômes qui accompagnaient l'assoupissement disparurent; l'appétit revint de jour en jour, ensorte que le quatrième jour, où il sortit pour quelques heures de son lit pour la première fois, le médecin lui permit la bière, et une alimentation légère, de graines cuites dans le bouillon et d'œufs mollets; chaque jour il eut une selle naturelle; les aphthes disparurent; l'acuité de l'ouïe cessa et l'oreille redevint dure.

SCHUBERT laissa *bell.* agir douze jours sans interruption et avec le plus heureux succès; à cette époque, l'amélioration ne faisait plus de progrès, et l'état du malade était :

Toux modérée, une heure après le repas, avec crachats muqueux, qui ne se dissolvent pas facilement; enflure du pied jusqu'au-dessus des mal-

léoles, qui augmente beaucoup pendant le jour et diminue la nuit; dysœcie; sécheresse du nez; faiblesse de corps et défaut d'entrain, qui ont pourtant beaucoup perdu du degré auquel ils étaient parvenus. SCHUBERT donna *bry.* V, une goutte, et prescrivit un régime analeptique. — L'enflure céda en six jours, la toux diminua chaque jour, et les crachats devinrent moins tenaces, l'ouïe se rétablit, le nez s'humecta; les forces revinrent, l'esprit recouvra sa gaîté. Après quatorze jours d'action de *bry.*, SCHUBERT répéta la dose ci-dessus de *bell.*, et eut la joie, revoyant le malade au bout de deux semaines, de ne plus trouver trace de la maladie; de plus, pour la première fois, l'hiver se passa sans que le malade fût atteint d'affection catarrhale.

Cette observation n'est pas seulement précieuse sous le point de vue des bons effets à attendre de la *belladone*, mais encore parce qu'elle enseigne la vraie marche de la pratique homœopathique, et la convenance d'attendre la fin de l'action d'un remède, pour en pouvoir apprécier les résultats et juger l'effet; en même temps, il devient démontré que rien n'est plus inutile, pour la guérison des maladies les plus graves, que la polypharmacie allopathique.

Dixième observation. — Un homme de trente ans environ, de forte constitution, et de tempérament cholérique, reçut un violent coup de froid, et tomba subitement très-malade, avec frisson, chaleur passagère, angoisse, agitation, douleurs téré-

brantes et lancinantes dans la tête et dans les yeux. Une boisson chaude, destinée à procurer de la sueur, fut inutile; le malade se trouva d'heure en heure plus mal; de nouvelles incommodités se joignirent aux précédentes, et le 12 janvier 1822, second jour de la maladie, SCHUBERT fut appelé, et reconnu ce qui suit :

Il ne peut fermer l'œil de la nuit, se plaint, dès qu'il s'assied, de vertige, et tombe souvent dans un délire violent; il tempête, crie, veut sortir de son lit et oppose la plus vive résistance à ce qu'on l'y maintienne; il s'y tourne et retourne sans cesse et ne peut souffrir les couvertures; — dans les momens lucides, il se plaint d'embarras de la tête et de lourdeur, de plénitude et de cruelles douleurs brûlantes, ou gravatives, ou lancinantes alternativement dans la même partie; — son regard est hagard, et ses yeux, qui roulent sans cesse dans leurs orbites, sont douloureux, rouges, et ne peuvent supporter la lumière; les pupilles sont contractées, et il voit sans cesse des étincelles et des flammes; — l'ouïe est extrêmement fine et sensible; et le malade entend des sons et des tintemens; — la face est chaude et rouge, recouverte d'une moiteur visqueuse; — il sort de temps en temps du nez quelques gouttes de sang; — pouls précipité, dur, nerveux; — peau sèche, rouge, chaude et tendue; — respiration anxieuse, sanglotante, quelquefois interrompue; voix rauque; langage difficile; — lèvres rouges, chaudes et sèches; cavité buccale rouge et sèche; langue d'un rouge

foncé, recouverte d'une mucosité rare et tenace; — soif ardente; — sensation spasmodique d'étranglement au gosier; efforts répétés pour avaler; complète inappétence; dégoût vis-à-vis de toute espèce d'aliment; — nausées et vomissemens bilieux et muqueux; — hoquets; — constipation; — urine rouge brûlant l'urèthre à son passage.

Le tableau qu'on vient de lire se trouve exactement tracé dans celui des symptômes que produit la *belladone* (*Mat. med. pur.*); SCHUBERT en donna sur-le-champ une goutte X, dans une petite cuillerée d'eau; il prescrivit pour boisson de l'eau panée, et pour aliment, une soupe à l'eau lorsque le malade la demanderait; l'air de la chambre devait être rafraîchi et maintenu frais, le volet fermé, et tout bruit être soigneusement évité.

Au bout de douze heures, le soir, il y avait déjà une grande amélioration; les douleurs de la tête et des yeux avaient diminué; la nuit amena un sommeil de quelques heures; et le lendemain matin, le malade se trouva mieux d'une manière surprenante; il jouissait de sa connaissance entière, ne se plaignait, quant à la tête, que de faiblesse, d'embarras et de pesanteur; les yeux avaient cessé d'être hagards, mobiles, rouges; ils supportaient la lumière, les pupilles se dilataient, et le malade n'apercevait plus d'étincelles. Tous les symptômes ci-dessus exposés (dont j'abrège l'énumération) étaient adoucis.

La seconde nuit fut meilleure encore que la précédente, et le troisième jour, 14 janvier, le malade

voulait se lever, ce que SCHUBERT ne permit pas, quoique la guérison eût fait des pas de géant.

Le 15 et le 16, le mieux persista, le corps se couvrit de sueur, l'urine se troubla et déposa un sédiment blanchâtre; le 17, le malade sortit de son lit, sans fièvre; comme la langue restait blanche, l'appétit léger, que les selles ne venaient que tous les deux jours, SCHUBERT donna une goutte de *bry.* V, et au bout de peu de jours, le malade fut dans l'état le plus parfait de santé.

Ch. G. PESCHIER, *docteur.*

(*La suite au numéro prochain.*)

NOTE

SUR LA PRÉPARATION

ET L'ACTION DES MÉDICAMENS (1).

Le mot *Médicament*, selon la définition que nous en avons donnée (2), embrasse la nature presque entière, *tout ce qui, appliqué à l'économie animale, peut produire une mutation organique sensible, créer un état anormal ou pathologique.* Les sub-

(1) Mémoire lu à la Société homœopathique gallicane, dans la séance du 7 septembre, à *Lyon.*

(2) Voyez *Bibl. homœop.* vol. I, p. 119.

stances alimentaires peuvent seules être exceptées, et cette exception ne saurait même être totale (1).

Mais les divers corps de la nature, quel que soit le règne duquel on les tire, ne sont point employés dans leur état brut et primitif; pas plus dans la thérapeutique homœopathique que dans l'allopathique; l'une et l'autre veulent qu'ils aient subi des préparations.

L'homœopathie, plus scrupuleuse, plus difficile dans ses choix, ne veut que des médicamens frais, autant que possible, dans leur état de pureté la plus grande, capables de produire une action uniforme, et qu'on puisse reproduire semblable à elle-même, toutes les fois qu'on se replace dans des conditions semblables; elle n'a qu'un mode unique de préparation, invariable et applicable à toutes les substances possibles.

L'allopathie en a admis un nombre indéfini et souvent de fort bizarres. Ils ont varié selon les temps et les perfectionnemens de l'art du chimiste, et selon les indications et les vues plus ou moins exactes que voulait atteindre le médecin.

Notre but n'est point de vous entretenir de ces divers modes de faire, partie déjà surannés et partie encore usités dans les pharmacies, mais de traiter de celui qu'a inventé le docte fondateur de l'homœopathie.

N'est-il pas un des plus beaux fleurons de sa couronne, ce mode admirable qui est applicable à tous

(1) Voyez le même article.

les cas, à toutes les substances; qui d'un seul coup renverse tout l'art du pharmacien et met en défaut par les résultats qu'il donne, toutes les théories des chimistes, des physiciens et des physiologistes? Ils restent étonnés devant les faits, sans pouvoir s'en rendre compte, sans se les expliquer.

C'est sur ces résultats que nous fixerons surtout votre attention, nous la réclamons pour quelques instans, ainsi que toute votre indulgence.

Hahnemann, après la découverte du principe homœopathique, n'en fit l'application à la thérapeutique qu'avec la plus grande réserve et non sans crainte de porter des coups trop violens, funestes même pour le malade. Il sentit d'entrée que pour user de médicamens dont l'action va directement à la partie qui souffre le plus, dans un état pathologique donné, il fallait nécessairement réduire les doses, et de cette nécessité naquit toute la pharmacopée homœopathique.

On sent aisément qu'il n'est pas arrivé d'un seul saut aux doses infinitésimales, et que son mode admirable de réduire tous les médicamens à de petits globules saccharins n'est pas venu du premier jet. De longs tâtonnemens, des essais nombreux, une attention infatigable et une sagacité infinie, ont pu seuls enfanter de tels prodiges. La marche de Hahnemann le prouve; suivons-le quelques instans.

Persuadé que le feu et l'ébullition altèrent d'une manière notable tout ce qui est soumis à leur action, notre savant proscrit d'abord tous les extraits,

robs, sirops, conserves, etc., usités dans les officines, et il réduisit tous les végétaux à l'état de teinture. Pour les uns il prit le suc frais qu'il coupa avec partie égale d'alcool, et pour les autres il les réduisit en poudre et les fit macérer dans le même liquide. Les doses furent alors de quelques gouttes et souvent d'une seule.

L'action inespérée, étonnante même, de quantités déjà d'une petitesse ridicule pour l'allopathie, créa la nécessité de nouvelles réductions. Il fallut fractionner les gouttes; de là les atténuations.

Elles ne furent d'abord, pour leur auteur, qu'une manière de division fort commode et toute naturelle; mais il ne tarda pas à voir qu'il s'y passait quelque chose de plus. Une goutte de teinture dans cent gouttes d'alcool, puis une goutte de ce mélange dans cent autres gouttes d'alcool, furent les premières, et elles eussent été les dernières s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire et d'inespéré par l'effet du procédé.

Un dix-millième de goutte n'était, de fait, pas grand'chose, il ne pouvait avoir d'action sensible sur le bassin d'une balance; cependant il en conservait une bien marquée, souvent même trop forte sur l'économie animale, et des divisions plus élevées montrèrent jusqu'à l'évidence que la diminution de force n'était point en raison directe de la réduction de quantité. Au contraire, la perspicacité de Hahnemann lui apprit que la force active se développait, et qu'elle augmentait par le fait des dilu-

tions, plutôt en raison directe de la somme de frottemens qu'éprouvaient les molécules du liquide entre elles, en raison du nombre de secousses qu'on imprimait à la masse, dans le but d'avoir un mélange exact, un tout homogène.

Nonobstant le fait du développement de force par les atténuations, elles furent continuées et portées jusqu'à la 30^{me} et même à la 40^{me} puissance du $\frac{1}{100}$. On crut y trouver une force plus pure, donnant des effets plus dégagés des chocs que produisent les réactions tumultueuses de l'organisme : et c'est sous l'influence de ces idées que nous les continuons encore.

Chose faite fut toujours facile, et cette grande découverte le paraîtra plus qu'aucune autre, à raison de sa simplicité et de sa marche toute naturelle; mais cette simplicité, loin d'en affaiblir le mérite, ne doit, à notre avis, que la faire priser davantage. Si la force naturelle des choses, un simple besoin de réduction de doses, ont conduit, sans qu'il s'en doutât, Hahnemann à un ordre de faits nouveaux, à la découverte du développement de la force active d'un médicament par le frottement moléculaire à l'état liquide, peut-on donner la plus petite part au hasard dans l'application du principe découvert, aux métaux, aux terres, aux poussières insolubles, à tous les corps que l'eau, l'alcool ni l'éther ne sauraient dissoudre?

L'analogie a pu le conduire dans ses premiers pas; on conçoit comment du frottement par secousse il est

arrivé au frottement dans un mortier. Mais on conviendra qu'il a fallu une grande habitude d'observation, de l'habileté, des essais nombreux et des expériences variées à l'infini pour arriver :

1° A trouver un excipient inerte, chez lequel la préparation ne développât aucune force médicamenteuse, et qui ne fût qu'un récipient capable de recevoir et de retenir pure la force active de la substance qui serait triturée avec lui.

2° Pour constater, par l'application à l'économie animale, le développement effectué.

Des milliers d'expériences ont montré que le sucre de lait remplissait au plus haut degré les conditions cherchées, et il a servi depuis à faire les atténuations par la voie sèche et le frottement de la même manière que l'alcool pour celles qui se font par la voie humide. H. mit un grain du métal, de la terre, etc., qu'il voulut préparer, avec 100 grains de sucre de lait, puis un grain de ce mélange avec 100 autres grains, et enfin un grain de cette seconde préparation servit à en faire une troisième (1); ce qui présente, matériellement parlant, à la troisième opération et pour chaque grain de sucre de lait, un millionième de grain de la substance mise en préparation (2).

(1) Voyez le *Traité des maladies chroniques*, préparation des médicaments, trad. de Jourdan, vol. I, p. 123 et suiv.

(2) Dans notre pratique, nous avons modifié le mode de procéder décrit (voy. livre cité, p. 126 et suiv.). Nous triturons un grain de la substance médicamenteuse avec neuf

Les deux dernières préparations le $\frac{1}{10,000}$ et le $\frac{1}{1,000,000}$ furent employés dans la pratique par fraction de grain, sans aucun inconvénient notable, au moins H. n'en signale-t-il point; mais, soit parce qu'une fraction de grain est une quantité trop indéterminée, soit parce qu'il tenait à l'uniformité pour tous les médicamens (1), il attacha une grande importance à fluidifier ses poudres.

Il prit donc un grain des diverses substances atténués au millionième par trituration; il le fit dissoudre dans 100 gouttes d'alcool aqueux (partie égale d'eau distillée et d'alcool), et il s'assura par l'expérience que le liquide, qui après la dissolution est complètement transparent, incolore et ne présente rien de visible en suspension, possédait tout entier la force active de la poudre, et avait sur l'économie animale la même action qu'elle. Il en conclut de plus que la trituration donne à la substance employée une solubilité qu'elle n'avait point.

« Ce traitement, dit-il, ne développe pas seulement les vertus des substances médicamenteuses à un degré incalculable; il change encore à tel point grains de sucre de lait, pendant trente à trente-cinq minutes, dans un mortier d'agate avec un pilon de la même substance, puis un grain du mélange avec neuf autres grains, et ainsi quatre fois de suite; ce qui donne à la quatrième trituration une masse de dix grains, dont chacun contient $\frac{1}{10000}$ de grain de la substance employée. Un de ces grains, dissout dans cent gouttes d'alcool aqueux, fait le millionième, première puissance.

(1) Voy. livre cité, p. 130, à la note.

» leur manière chimique de se comporter, que si
» dans leur état ordinaire ou grossier on n'a jamais
» vu l'eau ni l'alcool les dissoudre, elles deviennent
» entièrement solubles par l'une et par l'autre après
» avoir subi cette transformation. »

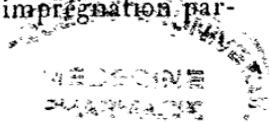
La solution dans l'alcool aqueux, qui correspond au quatrième flacon des atténuations, faite en entier par la voix humide, fut ensuite employée à des atténuations ultérieures, au même degré que les autres médicamens et en procédant de la même manière.

Tous les médicamens étant ainsi amenés à un simple liquide alcoolique, H. s'en servit en humectant des globules de sucre (non pareils), de la grosseur d'un grain de pavot, dont il faut environ 200 pour peser un grain. Il les imprégna en les touchant avec le bouchon humecté du flacon (1).

Quoique le créateur de l'homœopathie et ses disciples aient parfaitement observé le développement d'une force toute particulière dans les médicamens par le fait des dilutions et de la trituration; quoi-

(1) Il nous a paru plus prompt, plus commode et peut-être d'une exécution plus sûre, d'imprégner les globules en les mettant dans une capsule de verre (verre de montre), et en versant dessus, de manière à les submerger, la dilution que l'on veut employer. On les étend ensuite sur du papier Joseph à l'air libre, où on les laisse jusqu'à dessication.

Ce procédé, qui est à nous, quoique déjà publié dans la lettre aux médecins français sur l'homœopathie, donne des médicamens aussi bons, aussi actifs que peuvent l'être ceux qui sont mis en vases clos aussitôt après une imprégnation partielle et à grains comptés.



qu'ils l'aient établi jusqu'à l'évidence, en faisant, par ce seul procédé, des médicamens énergiques avec l'or, le platine, l'argent et autres métaux, qui, dans leur état de pureté métallique, sont sans action sur l'économie animale (1); quoiqu'ils aient montré que le charbon, le lycopode, la silice pure et surtout l'alumine prennent une force croissante avec le dénominateur de la fraction à laquelle on est censé devoir les porter; ils n'ont pas moins persisté à attacher une idée de division matérielle à leur opération; de là les dénominations de billionième, trillionième, etc., qui ont le grave inconvénient de prêter au ridicule sans avoir le mérite de l'exactitude mathématique.

En effet, selon les règles et les principes de l'arithmétique, le millionième correspond au septième chiffre du dénominateur d'une fraction, le billionième au dixième, le trillionième au treizième, et ainsi de suite, en coupant les chiffres de trois en trois. Selon les règles posées par H., les chiffres sont coupés par tranches de six en six, de sorte que le millionième correspond au sixième zéro, septième chiffre (il est conforme à la numération mathématique), le billionième au douzième, le trillionième au dix-huitième, etc. Il résulte de là que les individualités dites billionièmes, trillionièmes, sont des fractions dont le dénominateur est le nombre million multiplié par lui-même autant de fois qu'on veut

(1) Voyez *Reine Arzneimittellehre*, tom. IV, 2^e édit. p. 103 et 138. *Arch. f. homœop. Heilk.* t. I cah. 1, p. 123.

créer d'individualités différentes, progressivement un million de fois plus faibles.

Cette manière de former le dénominateur des fractions dans les atténuations homœopathiques est exactement le procédé de la formation des puissances arithmétiques. La première est la fraction elle-même $\frac{1}{1,000,000}$; la seconde, cette fraction multipliée par elle-même, $\frac{1}{1,000,000}$, au dénominateur de laquelle on ajoute six zéros, $\frac{1}{1,000,000,000,000}$; la troisième, cette nouvelle fraction multipliée par $\frac{1}{1,000,000}$, où au dénominateur de laquelle on ajoute encore six nouveaux zéros, ce qui donne une fraction dans le rapport de un à l'unité suivie de 18 zéros.

On aurait donc parlé plus exactement si on eût employé le mot puissance, et si on eût dit première, seconde, troisième, dixième puissance, au lieu de millionième, billionième, décillionième, etc.; on aurait exprimé l'opération arithmétique qu'on faisait, sans abandonner l'idée de division de parties, de réductions de doses, de laquelle on était parti.

Mais cette rectification n'aurait point encore atteint le but, elle n'aurait point exprimé l'idée de force développée, croissante même par le fait de la préparation, et de plus elle aurait pu consacrer une erreur, présenter l'idée de force, de pouvoir, à ceux qui ne l'auraient pas prise dans son acception arithmétique. Elle est cependant la seule dénomination dont l'emploi soit logique tant qu'on fera des dilutions avec idée de division, d'atténuation.

L'idée de division de parties, de réduction de doses,

de laquelle on est parti, et celle de développement de force qu'on a rencontré dans la route, sont deux idées opposées; elles représentent deux faits contradictoires, elles ne sauraient être rendues par une seule expression : il y a là une difficulté à vaincre, quelque chose de mystérieux à découvrir. Essayons de lever le coin du voile.

A la naissance de l'homœopathie, il était dans l'ordre des choses, dans les errements de l'homme, que ceux qui s'en occupaient restassent sous l'influence d'idées préconçues, de connaissances précédemment acquises. Ils n'ont pas vu, ils ne le pouvaient pas, que préparer un médicament, c'est uniquement développer sa force active, la saisir et la conserver pour l'usage thérapeutique; ils ont vu, selon le mode de faire des officines, un médicament subissant les altérations ou modifications convenables et nécessaires pour constituer une préparation déterminée, ou pour en faire partie. Traitant une substance matérielle, ils en ont raisonné comme agissant par sa présence réelle sur l'économie animale, comme se fractionnant par leur opération de la même manière qu'une masse sur le pilulier du pharmacien.

Hahnemann, à la sagacité duquel rien n'a échappé, vit plus tard tout ce qui se passait dans une préparation : accroissement et création de forces; mais il n'envisagea point, selon nous, cette force sous son véritable point de vue, en la considérant toujours comme inhérente à la matière qui l'a produite, et ja-

mais comme pouvant en être isolée, et agissant seule. C'est là qu'est la source des difficultés, peut-être des erreurs.

Pour arriver à ce qui semble devoir être la vérité, suivons dans tous ses détails une préparation, celle du soufre, par exemple, et pesons attentivement tout ce qui s'y passe.

On prend du soufre sublimé, pur et bien lavé à l'eau distillée; on le lave encore à l'alcool, pour le débarrasser de tout ce qu'il pourrait contenir de soluble dans ce liquide; puis on en pèse cinq grains qu'on introduit dans un flacon, avec cent gouttes d'alcool; on le renverse doucement pour mettre la poudre en suspension dans le liquide, et on imprime à la masse un frottement moléculaire, par une seule secousse de bras brusque et prompt. Cela fait, on pose le flacon jusqu'au lendemain pour laisser précipiter le soufre, et on décante (1).

La liqueur ainsi obtenue, dite *tinctura sulphuris* ou *spiritus vini sulphuratus*, est empoisonnée du venin du soufre, chargée de la force active de ce médicament, assez pour être un modificateur énergique, capable de procurer des mutations organiques fort sensibles, de créer un état anormal pathologique. Mais ce qui est étonnant, c'est qu'on peut mettre cent nouvelles gouttes d'alcool sur les mêmes cinq grains de soufre, autant de fois qu'il y a de jours dans une année, autant de fois qu'il y en a dans un siècle, et obtenir à la dernière une liqueur aussi mé-

(1) Voyez Hahn., livre cité, vol. I, p. 167.

dicamenteuse que la première ; et tout cela sans qu'on puisse constater aucune diminution sensible , dans le poids du soufre employé.

De ces faits bien positifs , et que nous avons souvent eu occasion de constater , doit-on conclure avec Hahnemann , qu'il y a solubilité du soufre dans l'alcool , et que c'est par la présence matérielle de la partie dissoute que ce liquide acquiert une force , une faculté , *sui generis* , d'agir sur l'économie animale ? Nous ne le pensons pas.

On ne saurait , en effet , admettre la présence d'une partie matérielle , lorsqu'elle est insaisissable , et qu'elle ne saurait être constatée par aucun de nos moyens d'investigation , lorsque sa supposition même est contraire à tout ce que nous ont appris jusqu'ici la physique et la chimie ; mais on est bien plus éloigné de le faire , si on suit le procédé de préparation jusque dans les extrêmes où il a été porté.

La teinture de soufre fut d'abord employée pure dans la pratique médicale , sans accident et sans rien présenter qui parût trop actif ; elle fut administrée même aux enfans en bas âge. On en humecta des globules de sucre , tels que ceux que nous avons décrits , et un , deux , trois au plus , firent toute la dose.

Malgré cette petitesse de dose , il arriva quelquefois , sur des sujets irritables , que la médication fut trop forte , que le malade fut fatigué de l'action du médicament ; il fallut songer à la réduire , et on y procéda par la voie des dilutions et atténuations usitées

pour tous les médicamens liquides ; on porta la division jusqu'à la 30^{me} et même à la 36^{me} puissance du $\frac{1}{100}$ terme, auquel on est arrivé, et auquel on s'est arrêté pour tous les médicamens qui passent pour les plus énergiques.

A ces points de division qu'on pourrait dire extrêmes, la force active se montra encore dans toute sa puissance, et des globules saccharins, imprégnés de la même manière qu'avec la teinture pure, et employés en même nombre, ont produit des effets en tout semblables, identiques même à ceux des premiers ; le médecin a eu les mêmes moyens de faire du bien, égales chances de fatiguer le malade.

Nous possédons par centaines, des faits sur lesquels on pourrait établir cette vérité, et qui nous autorisent à regarder les atténuations comme nulles et sans effets pour réduire et diminuer la force active d'un médicament, lorsqu'une fois elle a été développée (1). Mais ici encore, nous nous

(1) Nous ne nous sommes pas arrêté à la seule teinture de soufre, dans notre expérimentation ; nous avons fréquemment employé, d'une manière comparative, le suc de matricaire atténué à la III^{me} et à la X^{me} puissance du 100^{me} ; l'or et le fer atténués au $\frac{1}{10000}$ seulement, par la voie sèche et les mêmes métaux portés, après solution dans l'alcool aqueux, à la IV ou V^{me} puissance ; l'émétine à la III^{me} et à la X^{me} puissance, etc., sans pouvoir jamais constater une différence notable dans les effets soit primitifs, soit secondaires de ces diverses graduations d'un même médicament, sur l'économie animale. Les différences et les variations diverses que nous avons pu observer, nous ont toujours paru plus relatives à la susceptibilité ner-

appuierons de l'autorité de Hahnemann, car, s'il n'a pas tout dit, on voit par l'esprit de ses ouvrages que rien ne lui a échappé, qu'il a tout vu. A chaque page, on trouve exprimée sa crainte des doses fortes, et les conseils qu'il donne, sur la réserve à apporter dans l'administration des médicaments, quant aux doses; enfin il arrive à dire qu'une simple olfaction suffit pour bien des malades, lorsqu'il s'agit d'administrer des remèdes énergiques, et nommément le soufre, quoique depuis long-temps, il n'administre que la 30^{me} dilution.

Si déjà on peut inférer de ceci, que la force active de la teinture de soufre est indépendante de la somme des parties qu'a pu dissoudre l'alcool, puisqu'elle est là même à la 30^{me}, à la 36^{me} dilution qu'à la première, le fait devient évident, quand on jette un coup-d'œil sur les expériences faites en Russie, par le conseiller Korsakof.

veuse du sujet, à la quantité de force employée (le nombre et la masse des globules) qu'à la qualité de la force elle-même.

Nous présentons encore à l'appui de notre assertion la diversité des modes de faire des praticiens. Les uns administrent encore par gouttes la teinture pure de certains végétaux: *cannabis*, *menyanthes*, *chelidonium*, etc., tandis que d'autres leur font toujours subir quelques atténuations; un grand nombre suivent à cet égard les règles tracées par Hahnemann dans sa *Matière médicale pure*; un nombre non moins grand portent toutes les substances médicamenteuses, la matricaire comme la noix vomique, le fer comme l'arsenic, à la 30^{me} dilution.

(1) Voyez Arch. f. homœop., Heilk.

Il a porté les dilutions jusqu'au 1500^{me} flacon, et réduit la goutte de teinture, dans laquelle la présence matérielle du soufre est déjà un problème, à une fraction qui serait dans le rapport de un à l'unité suivie de 3000 zéros; et à ce degré d'atténuation, de réduction de la quantité réelle, il a vu la faculté d'agir sur l'économie animale, se conserver entière et aussi puissante qu'à la 30^{me} puissance du $\frac{1}{100}$ qu'à la 10^{me}, qu'à la 1^{re}, qu'à la teinture pure.

Les faits étant aussi posés, il nous semble qu'on peut en inférer :

1^o Que la puissance médicameuteuse de la teinture de soufre est une force *sui generis*, qui se développe par le frottement moléculaire, et se communique à l'alcool par le contact réciproque des molécules des deux substances.

2^o Que la même opération développe une nouvelle force toujours égale à elle-même, rigoureusement identique à la précédente, autant de fois qu'on veut la répéter avec le même soufre, pourvu que tout soit exécuté de la même manière, dans le procédé opératoire.

3^o Que cette force une fois développée et fixée sur l'alcool, peut se transporter entière, à l'infini, d'une quantité d'alcool donnée, à une quantité semblable, par le contact et le frottement d'une seule goutte de celle qui possède la force, avec la masse à qui on veut la communiquer.

4^o Que la force développée et fixée sur l'alcool, peut se transporter, par simple contact, sur des globules

de sucre, où elle reste indéfiniment tout entière dans chacun d'eux, comme dans une goutte de l'alcool.

5° Que de tout ceci résulte, pour la pratique, l'inutilité de dilution et de frottement autres que ce qui est nécessaire pour un développement suffisant de la force.

La démonstration que nous venons de faire de la préparation du soufre, et toutes les conséquences que nous en avons tirées, s'appliquent rigoureusement aux métaux, aux terres et à tous les corps insolubles. Leur force active se développe par le frottement dans le mortier, et elle se communique au sucre de lait, de la même manière que celle du soufre se développe et se communique à l'alcool, par le contact et le frottement de ses molécules avec celles de ce liquide; et, sans avoir recours à une solubilité que rien ne peut établir, et que repoussent nos connaissances chimiques, tout s'explique d'une manière aussi simple que naturelle.

Nous trouverons la preuve de cette assertion, en poursuivant l'étude des préparations du soufre.

Au lieu de faire la préparation de cette substance, par la voie humide, telle que nous l'avons décrite, on peut suivre la marche tracée pour toutes celles qui sont insolubles; en triturer un grain avec 100 de sucre de lait, etc. Dans ce cas, sans avoir recours à la solubilité, on voit la force se développer, toute la masse devenir médicamenteuse, et quel que soit le nombre de fois qu'on prenne un grain de la trituration qui a été faite la dernière, pour en opérer une

autre avec 100 nouveaux grains de sucre de lait, on voit toujours la même force paraître. On la voit aussi grande, aussi active au millionième, qu'au dix-millième, qu'au centième; et si on fait dissoudre un grain de l'une de ces atténuations, n'importe laquelle, dans 100 gouttes d'alcool aqueux, on communique à ce liquide une force médicameuteuse, égale en tout à celle de l'alcool qui a été mis en contact direct avec le soufre en nature, *tinctura sulphuris*.

Donc ici, comme dans la première opération, la force active du soufre se développe et paraît sans qu'il y ait solution, et elle reste toujours la même, quel que soit le dénominateur de la fraction à laquelle est réellement portée la matière.

Donc ce qui est vrai du soufre insoluble, doit aussi l'être de l'or, du platine, du lycopode, de la silice, de l'alumine et de toutes les substances insolubles.

Donc enfin, la faculté d'agir sur l'économie animale, qu'ont les préparations homœopathiques, dépend d'une force, *sui generis*, ainsi que nous l'avons déjà dit et démontré; et l'attention du praticien doit principalement se porter à déterminer quelle est la quantité formant le nombre de dilutions nécessaires pour la développer, et la graduer, s'il est possible.

Mais, me dira-t-on à bon droit, qu'est-ce que c'est que cette force? Comment la concevez-vous? A-t-elle quelques analogues dans la nature?

A la première de ces trois questions, nous répondrons que nous n'en savons rien, et que probable-

ment on ne le saura jamais , pas plus qu'on ne sait ce que c'est qu'électricité, galvanisme, vie, attraction, magnétisme, etc.; qui sont tout autant de forces que nous apercevons et apprécions par leurs effets, mais dont la nature sera toujours un mystère pour nous.

Cette réponse emporte celle à faire à la seconde question; reste la troisième, dont la solution quoiqu'affirmative ne saurait encore recevoir de longs développemens, vu le peu de connaissance que nous avons de la force qui nous occupe, et l'absence totale de lois et documens, tendant à nous montrer comment elle se comporte à l'égard des corps sur lesquels elle agit.

Déjà nous avons cité les analogues des forces qui agissent sur l'économie animale, dans les préparations homœopathiques; le galvanisme, l'électricité, le magnétisme, agens qui ne sont en eux-mêmes que des forces, et, selon les probabilités et l'avis d'un grand nombre de physiciens, des modifications d'une seule et même force inhérente au globe entier et à tout ce qui le touche, le magnétisme terrestre (1).

Etablir ces analogies, serait dans l'ordre naturel de notre travail, mais ce n'est point notre but. Nous avons voulu porter votre attention sur ce point important de l'homœopathie, considérée comme science,

(1) Qu'en est-il à cet égard des forces que développent les préparations homœopathiques? Ne seraient-elles qu'autant de modifications nouvelles, variant selon les substances diverses de la nature?

soulever une question et non la résoudre; car elle nous paraît insoluble.

Si, malgré l'ancienneté de nos connaissances sur le magnétisme ou l'aimant, connaissances dont les traces remontent jusqu'à Platon et Pythagore, malgré les travaux des physiciens qui se sont succédés depuis ces temps reculés, on en est encore aux hypothèses, pour se rendre compte des faits qu'on observe, et si ces hypothèses ne sont point encore généralement admises et reconnues comme vérités de fait, que doit-il en être des forces de l'homœopathie née d'hier? Vues d'aujourd'hui, elles doivent être suivies et étudiées avec persévérance, et tous les disciples du vieillard de Cœthen doivent, à l'exemple de leur illustre maître, recueillir les faits avec exactitude, et les enregistrer avec précision, entasser ainsi des matériaux dont la postérité usera avec reconnaissance, pour la construction d'un édifice qu'on ne saurait élever maintenant.

P. D.

FAITS THÉRAPEUTIQUES.

(Extrait d'un résumé clinique lu à Lyon, le 7 septembre, par le docteur KIRSCHLEGER, de Munster, près Colmar.)

Fièvre inflammatoire. — Chez quelques enfans, depuis un à dix ans, elle a cédé comme par enchantement à l'*aconit* VIII ou X.

Fièvre dite gastrique ou bilieuse. — *Nux*, an-

tim., *cocc.* et *ver.*, ont eu le plus grand succès, ainsi que contre le prétendu *embarras gastrique*; lorsqu'il était la suite d'une émotion morale, *nux* était surtout indiqué.

Fièvre dite vermineuse. — Cette maladie, n'étant point uniforme, et ne méritant que rarement le nom qu'on lui donne, a exigé des traitemens différens suivant les symptômes. *Spigelia X* a réussi chez un garçon de dix ans, se plaignant de frisson et de chaleur chaque soir, d'anorexie, de soif, d'entéralgie, avec pâleur de la face, amaigrissement, céphalée et yeux cernés.

Fièvre dysentérique. — Accompagnée de coliques, d'alternation de frissons et de chaleur, de selles blanchâtres copieuses, elle a cédé à *rheum I*, chez un homme affaibli par le chagrin. Plus tard, les *coliques* ont été combattues par *calc.*

Les *diarrhées* n'ont pas résisté à *dulc.*, *rheum*, *merc.* et *cham.*

Fièvre puerpérale. — Une malade atteinte depuis cinq jours offrait pouls à 140, douleurs abdominales atroces, lochies sanieuses et fétides, matrice tuméfiée, ventre gonflé, seins vides et affaissés; elle prit *acon* $\frac{\cdot}{x}$ à dix heures, autant à deux heures. A trois heures déjà l'amélioration était complète; pouls à 80, douleurs tolérables, ventre abaissé et souple; les jours suivans, *bry.* et *arn.* ramenèrent le lait aux mamelles, les lochies inodores, le ventre à l'état normal, et l'appétit naturel. En dix-huit jours, la femme reprit ses occupations.

Phlegmasies pulmonaires. Pneumonie bilieuse.

— Un vieillard de soixante ans, affecté dès longtemps d'asthme, de dyspnée et de toux, fut saisi d'une pneumonie qui céda à *acon.*, *nux*, *tart. stib.*, *seneka*. Depuis ce traitement, il a joui d'une très-bonne santé.

Pleurésie bilieuse. — Une femme de quarante ans, bilieuse, se plaignait depuis plusieurs jours des prodromes d'une pleurésie, qui éclata enfin d'une manière très-grave, par point de côté, fièvre violente, prostration considérable, céphalée, douleur à l'épigastre, brûlure dans l'estomac et l'œsophage, délire la nuit, comme le jour. *Acon.* abattit la fièvre, mais laissa subsister les douleurs gastriques, qui cédèrent à *arsen.* X; tandis que les douleurs thoraciques et pulmonaires ne résistèrent pas à *scill.*, *ipeç.* et *hyosc.*; la maladie ne dura que dix jours.

Les *pleurodynies* ont disparu rapidement après *arnica* et *nux*.

Rhumatisme aigu, arthrit. — L'aconit a été l'antiphlogistique par excellence et indispensable; *nux*, *bry.* et *puls.* ont terminé les traitemens; dans les cas *sub-aigus*, *sulf.* a rendu les plus grands services.

Une *ischias nervosa* a cédé à $\frac{1}{10}$ goutte *ol. thereb. æth.*

Une *ophthalmie* chronique, suite de rougeole, a facilement cédé à *sulf.* après avoir résisté à plusieurs remèdes.

Une *odontalgie* rebelle a cessé après *calc.* qui

fut administrée après que la malade eut avoué une ancienne gale.

Angine tonsillaire. — Cette maladie a cédé à *bell.*, précédée d'*acon.*, lorsque l'abcès n'était pas encore formé; s'il l'était, les remèdes diminuaient les douleurs, mais n'abrégeaient pas le mal.

Bronchite, Trachéite. — Les catarrhes et gripes ont trouvé leurs remèdes dans *nux, ipec., hyosc., puls., cham.* et *bell.*; mais surtout dans *nux.* — *Sabad.* a été fort utile au printemps; mais vu son activité, il faut n'en donner qu'un globule.

Dans une *angine*, par vice organique du cœur, *arsen.* a été fort utile pour soulager le malade.

Une *ictère*, après huit jours de durée, a cédé merveilleusement à *cham.* IV.

La *névralgie faciale* ou *prosopalgie*, a été traitée avec succès par *bell.* et *merc.*, lorsqu'elle n'était pas un fait psorique, ce qui est le cas le plus fréquent.

On annonce que la *blé norrhée* et la *leucorrhée* secondaires, cèdent au *selenium*, après avoir résisté aux antipsoriques connus.

Une *vésanie* (après érysipèle répercuté) qui se manifestait par une prodigieuse garrulité, fut fortement exaspérée par *stram.*; un grain d'acide citrique neutralisa celle-ci, et la malade recouvra sa raison.

Une *mélancolie* orgueilleuse et présomptueuse, céda à *sulf., plat., calc.* et *graph.*; la malade était aussi hémorrhédaire.

Une *hydrocéphale aiguë* guérit sous l'influence

d'*acon.*, *sulf.*, *bell.* et *bry.* — *Sulf.* y a certainement eu la plus grande part, l'enfant ayant eu auparavant une teigne muqueuse.

L'*otite* ou *otalgie* avec *céphalalgie* et *odontalgie*, a été guérie par *puls.*, *nux* et *bell.*

L'*érésipèle* a été fort abrégé par *acon.* et *bell.*, et par *rhus*, lorsqu'il était phlycténoïde.

L'*arnica* (*intus et extus*) a été remarquablement utile dans toutes les *lésions extérieures* et les *fractures*.

Le *panaris* a été heureusement modifié par *sulf.* et *silic.*

Les *congestions* avec fièvre, ont demandé *acon.*; après quoi celles de la tête ont cédé à *bell.*; celles de la poitrine, avec dyspnée, palpitation, à *phosph.*, *aur.*, *dig.*; celles de l'abdomen avec constipation, tension, à *nux*.

Deux *métrorrhagies*, qui avaient résisté pendant trois jours à l'*acide sulfurique* allopathique, ont aisément guéri par *croc.* et par *sab.*

Deux *hémoptysies* graves, chez des jeunes gens menacés de phthisie, ont cessé après *acon.* et *hyosc.*, suivis de *stann.*, *zinc*, *phosph.* et *sepia*.

Les *gastrodynies* spasmodiques se sont surtout amendées par *nux* et *cocc.* Chez les femmes en proie aux chagrins, c'est *ignatia* qui a mérité la préférence.

Enfin, les *entéralgies* ont réclamé, et avec succès, *nux*, *coloc.*, *cocc.* et *cham.*

OBSERVATION

lue à la Société homœopathique, le 7 septembre, par le docteur CRÉPU, professeur au Jardin des plantes, et conservateur du musée de Grenoble.

Un enfant de onze ans, à Saint-Robert (deux lieues de Grenoble), tombe du haut d'une échelle et son crâne frappe sur les pierres. M. M., médecin, appelé plusieurs heures après, juge, à la gravité des symptômes, qu'il convient de trépaner immédiatement; aussitôt il fait avec un bistouri une incision cruciale, retire les quatre lambeaux, et met le crâne à nu, vers le milieu à peu près du pariétal gauche, dans l'étendue de trois pouces et un quart, sur deux pouces et demi; il tamponne avec de la charpie et du linge fin, laissant les lambeaux renversés et envoie aussitôt les parens chercher à Grenoble un médecin pour l'assister dans l'opération du trépan.

Effrayés, le père et la mère de l'enfant viennent chez moi, et me racontent ce qui se passe.

J'ai en horreur l'opération du trépan, parce que je ne l'ai jamais vu réussir, et que tous les praticiens sages doivent enfin s'avouer qu'elle est une inutile cruauté. Connaissant par l'expérience les merveilleuses propriétés de l'*arnica m.* dans les contusions, les plaies de tête, les stupeurs, etc., je recommande d'éloigner l'opération et je donne trois doses d'*arn.*,

plus la *teint.* pour application. Je prescris d'enlever tout appareil, et de replacer et rajuster les lambeaux sur le crâne....

Le troisième jour après l'accident, l'enfant se portait PARFAITEMENT BIEN, et n'avait de mal que celui qu'avait fait le bistouri. Cependant le médecin M. ayant abandonné le malade en jurant contre le charlatanisme des petites doses, les parens n'avaient pas osé toucher aux lambeaux renversés. Ce n'est que le cinquième jour au soir, que l'enfant lui-même étant venu me voir, j'ai rapproché avec des bandelettes agglutinatives les quatre angles de peau, pour recouvrir le crâne qui était resté dénudé pendant tout ce temps. — *Ossa denudata exfoliari debent* : il s'est fait une légère *exfoliation* de la table externe du pariétal découvert; les bourgeons charnus se sont montrés ensuite, et la cicatrice, non apparente, est presque entièrement achevée. Il n'y a pas eu le moindre accident, pas même de la fièvre.

SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE GALLICANE, A LYON.

Session de 1833.

Nous nous étions flattés de pouvoir donner dans ce numéro les ACTES de cette *session*, savoir, les procès-verbaux des séances, les statuts de la Société, et les discours soit mémoires qui y ont été lus. Les

occupations privées du secrétaire-général ne lui ayant pas permis de rédiger à temps ce *recès*, nous en ferons la matière d'un numéro supplémentaire, qui ne tardera point à paraître, et que le comité directeur de la Société, dans la séance du 9 septembre, a arrêté qui serait imprimé aux frais de la Société homœopathique et offert par elle aux abonnés de la *Bibliothèque*. L'année courante aura donc sept numéros au lieu de six.

MÉLANGES.

L'HOMŒOPATHIE n'étant encore en France qu'à son berceau, les médecins français ne se doutent guère du point où elle est parvenue en Allemagne, du rang qu'elle tient parmi les sciences naturelles, et de la place qu'elle occupe dans la littérature médicale; afin de mettre nos lecteurs présents et futurs au courant de la *bibliographie homœopathique*, nous donnerons dans un prochain numéro le catalogue complet des ouvrages qui ont été publiés jusqu'à ce jour *pour et contre* la doctrine de HAHNEMANN. Ces ouvrages étant presque tous en allemand, nous avouons que ce catalogue ne sera pas d'une grande utilité aux praticiens, mais il contribuera *in parte quâ* à montrer avec quelle conscience, quelle persévérance et quel talent, nos confrères d'outre-Rhin se sont appliqués à une étude, qui, selon eux et nous, renferme l'expression de la vérité en thérapeutique.

Une grande sensation parmi le monde médical allemand a été produite par l'ouvrage du Conseiller D^r KOPP, intitulé : *Memorabilia de la pratique médicale*. Dans le premier volume,

il avait ouvertement combattu l'homœopathie; mais dans l'intervalle de la publication du premier au second, il a fait une étude sérieuse, consciencieuse, des principes de HAHNEMANN, et il a lui-même appliqué les remèdes avec l'intention ferme de découvrir la vérité; il en est résulté pour lui une conviction profonde de la supériorité de l'homœopathie; mais comme il n'a point acquis dans cette étude un enthousiasme qui l'empêche de rendre justice au vrai, il a signalé et raconté dans son second volume les cas où l'homœopathie avait été suivie d'un succès évident, ceux où ce succès avait été douteux, et ceux où il avait été nul. Les gazettes médicales allemandes qui n'ont aucune couleur rendent pleine justice au mérite de cet ouvrage. — Encore quelque temps, et nous verrons apparaître en France un livre écrit dans le même bon esprit.

Nos lecteurs apprendront sans doute avec joie que HAHNEMANN continue à jouir de la meilleure santé; une lettre que nous venons de recevoir de lui nous en est garant, ainsi que de son zèle pour ce qu'il appelle *la vérité* en médecine, et de sa joie en apprenant que le nombre des défenseurs de celle-ci va toujours croissant. Nous avons été informés d'autre part qu'il travaille à une nouvelle édition de sa *Matière médicale pure*; il est très-probable qu'il y introduira de nouvelles substances.

Nos honorables confrères, les docteurs homœopathes français, nous sollicitent de publier, l'an prochain, un numéro de la *Bibliothèque homœopathique* par mois; nous sommes prêts à souscrire à leur désir, et certes nous ne manquons pour cela ni de travaux propres, ni de traductions, d'annonces et d'extraits; mais ce dont nous sommes essentiellement privés, c'est de *temps*; le nombre de consultants auxquels nous avons à répondre de bouche et surtout par écrit, ne nous laisse point le loisir nécessaire pour rédiger et cor-

riger *cinq feuilles* par mois. Nous ne pourrons donc exécuter ce projet que si nos confrères viennent à notre aide dans ce but, et nous font parvenir, tout rédigés et en ordre, des travaux consciencieux, sous forme d'expérimentation de remèdes, d'observations cliniques soigneusement faites, de traductions exactes, d'extraits de correspondance ou d'annonces d'ouvrages. Nous prions, dès ce jour, ceux qui seraient disposés à concourir à notre œuvre, à vouloir bien nous en informer, afin que nous nous dirigions d'après leurs intentions.

ANNONCES.

ANNUAIRE DE L'INSTITUT CLINIQUE DE LEIPZIG, publié par les inspecteurs de cet établissement (en allemand).

Il n'y a que quelques mois que cet intéressant Institut est fondé, et déjà il a valu la peine de publier une relation des traitemens qui y ont eu lieu, laquelle occupe 115 pages dans le volume qui en compte 200, bien que cet historique ne renferme que deux mois et six jours, savoir du 24 janvier au 31 mars 1833.

MM. MULLER, HARTMANN et HAUBOLD, offrent à leurs lecteurs, dans cet *Annuaire*, et en particulier aux bienfaiteurs de l'Institut :

1° Le narré des démarches qu'il a fallu faire et des difficultés qu'il a fallu surmonter pour fonder cet utile établissement dans la ville même d'où HAHNEMANN avait été expulsé, et du vivant des hommes qui avaient le plus contribué à cette expatriation ; on y lit que tous les membres de la Société homœopathique de Leipzig ont le droit d'assister aux délibérations de l'administration qui s'assemble une fois par semaine ; de même, tous les livres de clinique et d'administration sont

constamment exposés aux regards de quiconque désire en prendre connaissance.

2° La copie authentique de toutes les pièces originales de correspondance officielle, d'autorisation, d'inventaire, etc., qui concernent l'installation de l'Institut.

3° Le tableau des bienfaiteurs de l'Institut, au 31 mars; on y voit les noms de deux des membres actuels de la Société homœopathique gallicane.

4° Les observations cliniques détaillées, copiées sur le livre clinique de l'Institut.

Les maladies qui y ont été traitées sont, en général, inflammatoires; sur 34 malades, 20 sont sortis guéris, 13 étaient dans l'Institut au 31 mars, 1 seul est mort, savoir un varioleux, au quinzième jour.

Des extraits d'observations cliniques seraient, à nos yeux, peu utiles à nos lecteurs, mais nous rattacherons ces observations elles-mêmes aux mémoires que nous tracerons à l'avenir, concernant les remèdes ou les maladies.

Toutefois, comme nous avons reçu la communication de l'installation de deux cliniques homœopathiques en France, l'une à Bordeaux, l'autre à Thoissey (Ain), nous pensons utile de donner ici la traduction d'une observation entière, prise au hasard parmi les plus courtes, dans le but de présenter à nos honorables collègues une sorte de modèle sur lequel seront tracés les travaux cliniques qu'ils publieront, soit sous forme de collection, soit par la voie de la *Bibliothèque homœopathique*.

Arthritis vaga.

Jean Gottlieb, âgé de 59 ans, manœuvre, a eu dans son enfance la variole naturelle qui lui a laissé une taie à la cornée. Pendant la dernière guerre, il contracta le typhus de la manière la plus violente, et ne dut son salut qu'à la force de sa constitution. Il porte depuis long-temps une hernie scrotale, à la suite d'efforts musculaires considérables. Plus tard,

il s'est adonné à la boisson, qui a probablement causé et entretenu sa maladie actuelle.

Il se plaint de violentes douleurs qui lui parcourent tout le corps ; il en souffre depuis environ six ans, tantôt plus, tantôt moins ; en dernier lieu, elles se sont jetées sur les extrémités inférieures, et sont devenues cuisantes depuis quatre semaines, ensorte qu'il ne pouvait plus quitter le lit.

Voici le tableau de son état, au 10 mars.

Douleur au front.

Douleur piquante et déchirante aux os, comme piqûres d'épingles, surtout aux jambes ; en marchant, œdème autour des malléoles.

La douleur des os augmente par le repos et la variation de température.

Les tibias sont douloureux comme s'ils étaient atteints de supuration.

Le sommeil est anéanti par la douleur.

Frisson dans tout le corps, avec froid glacial des pieds, chaleur brûlante du tronc, afflux de sang à la tête et rougeur foncée de la face.

Langue blanche.

Selles naturelles, appétit bon.

Pouls petit, un peu fréquent.

En raison de la gravité de son état, au moment de son entrée à la clinique, le malade reçoit immédiatement *acon.* ; et le soir, en considération de son ivrognerie, *nux* V gutta β .

Second jour. Le malade a été privé de sommeil par les douleurs, pendant la nuit ; vers le matin, il a eu de la transpiration. — Son pouls est plus calme que la veille.

Troisième jour. Les douleurs des os sont très-modérées ; celle du front seule persiste et a procuré de l'insomnie. — Le malade reçoit, le soir, une seconde dose de *nux*, qui, pendant huit jours, a suffi pour permettre au malade de passer tout le jour hors du lit ; il se plaint de quelques picotemens dans les malléoles et sur le dos du pied.

Nux paraissant au médecin le spécifique contre l'état du malade, une troisième dose, mais plus faible, lui fut donnée au bout de huit jours; et il sortit de l'Institut, guéri, le onzième jour.

Après les *observations cliniques* proprement dites, se trouve : 1° le tableau de 208 cas qui se sont offerts à la *Consultation*, sur lesquels 36 guéris, 59 en traitement, 53 améliorés, les autres n'ont pas reparu; 2° l'observation détaillée de tous les cas qui ont guéri.

Exposition systématique des effets pathogénétiques purs des remèdes, par le docteur WEBER, traduite par le docteur PESCHIER de Genève. Première livraison, contenant les symptômes pathogénétiques de la tête. Prix 4 francs. Genève, Abraham *Cherbuliez*, libraire; Paris, même maison de commerce, rue de Seine, et chez *Ballière*, rue de l'Ecole de Médecine. 1833. Grand in-8, 156 pages. (*La seconde livraison suivra incessamment.*)

Plusieurs ouvrages ont été publiés en Allemagne en vue de faciliter l'emploi de la matière médicale et la recherche des symptômes. L'un des meilleurs est celui du docteur Weber, dont notre collègue, le docteur Peschier, a entrepris la traduction. Cet ouvrage sera d'un grand secours à tous les médecins homœopathes qui, ne sachant pas l'allemand, sont réduits à la très-incomplète matière médicale publiée par Bigel. Il aurait été à désirer sans doute que cet ouvrage ne fût publié que consécutivement à la Matière médicale elle-même, mais comme la publication de celle-ci sera probablement une affaire de longue haleine, on doit applaudir au zèle du docteur Peschier, qui nous offre en attendant un livre propre à la remplacer provisoirement. La seule observation critique que nous adressons à l'ouvrage, c'est qu'il s'annonce comme ne

contenant que les symptômes des substances *apsoriques*, et que l'on y trouve, néanmoins, ceux de plusieurs remèdes classés maintenant dans les *antipsoriques* : comme les *acidum muriaticum*, *phosphoricum*, *sulphuricum*, *argilla*, *anacardium*, *arsenicum*, *calcareo acetica*, *colocynthis*, *stannum*, *dulcamara*, *boviston plumbeum*, et d'autres encore. Peut-être aurait-il été convenable de rejeter ces substances dans la partie qui doit contenir les antipsoriques. — L'impression de l'ouvrage est bien soignée.

J'avais promis de publier incessamment la *Thérapie des fièvres intermittentes*, traduite sur l'ouvrage de BÖNINGHAUSEN; déjà la traduction était faite, et l'ouvrage en partie composé chez l'imprimeur. Mais ayant appris que le docteur RAPOU avait la même intention, je me suis fait un plaisir de lui céder ma place, et j'ai retiré mon ouvrage de la presse; les lecteurs ne pourront que gagner à cet échange, et n'éprouveront point de retard notable, car le docteur RAPOU m'informe que dans très-peu de jours cette *Thérapie* sera mise en vente.

Je m'occupe d'une traduction de la *Thérapie des maladies de la peau*, par RUCKERT; si rien ne m'arrête, cet intéressant ouvrage pratique et portatif paraîtra dans peu de mois.

Je travaille aussi à une traduction de la *Zoiasis* ou *Médecine vétérinaire homœopathique*, de LUX, qui suivrait le précédent ouvrage.

Ch. G. PESCHIER, docteur.

Mémoire sur la méthode curative, dite homœopathique, par
DÉZAUCHE. Montpellier. Br. in-8, 24 p.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE.

SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE GALLICANE.

SESSION DE 1833.

La société homœopathique gallicane, fondée à Genève, chez le docteur P. DUFRESNE, le 6 septembre 1832, (1) s'est définitivement constituée à Lyon en septembre 1833. Son bureau avait été préalablement formé comme suit : Docteur DES GUIDI, président ; docteur P. DUFRESNE, vice-président ; docteur DESSAIX, secrétaire ; docteur CHAZAL, secrétaire-adjoint.

Une quarantaine de médecins ont pris part aux délibérations et aux travaux de l'assemblée, les uns de Lyon ou des localités voisines, les autres venus des cantons de Fribourg, Vaud, Genève ; de Savoie, de Luxeuil, Colmar, Münster, Grenoble, Annonay, Digne, Thoissey, Ambérieux, La Tour du

(1) Voyez *Bibl. hom.* tome II, p. 229.

Pin, etc. Avec eux se trouvait un nombre à peu près égal d'amis de l'homœopathie, lyonnais pour la plupart et appartenant tous aux classes les plus distinguées par l'instruction, l'amour du bien public, et l'esprit de sagesse ; on y voyait des magistrats, des instituteurs, des banquiers, des négocians, des fonctionnaires de l'Université, des membres de l'Académie de Lyon, etc.

Les séances ont eu lieu les 6, 7 et 8 septembre, de midi à quatre heures, dans une salle du Collège royal mise à la disposition de l'assemblée, par la bienveillance de l'administration universitaire.

Ce premier pas, fait par une institution d'un genre si nouveau pour les français, a dignement rempli l'attente générale. Non-seulement on a dû apprécier le zèle et le dévouement de tant de médecins qui, laborieusement occupés chez eux par une pratique étendue, n'ont pas craint des déplacemens considérables, pour travailler de concert au bien de la science ; mais on a encore éprouvé une satisfaction presque inattendue, en voyant déjà la plupart d'entre eux arriver avec des mémoires pleins d'intérêt sur la théorie et sur la pratique de l'art. Le temps a manqué pour la lecture de plusieurs de ces communications remarquables, mais toutes sont déposées dans les archives de la Société, qui s'empresse de les faire connaître : nous les signalons ici dans l'ordre de leur présentation.

Discours du président, *sur les obstacles qui peuvent retarder encore les progrès de l'homœopathie.*

Relation du voyage et du long séjour qu'a fait en Allemagne le docteur RAPOU de Lyon, pour y approfondir l'étude de l'homœopathie.

Quelques nouveaux articles de matière médicale pure, par le docteur L. C. DUFRESNE de La Tour, qui a étudié sur lui-même l'effet du venin de la guêpe, celui du suc de mandragore et celui de quelques autres médicamens déjà employés.

Observation du docteur CRÉPU de Grenoble (1).

Discours du secrétaire *sur les progrès ultérieurs et les bienfaits à venir de l'homœopathie.*

Mémoire *sur la loi de l'homœopathie*, par le docteur JÄENGER de Colmar.

Mémoire du docteur P. DUFRESNE, *sur la préparation et l'action des médicamens* (2).

Sur l'état de la pharmacie dans ses rapports avec les systèmes en médecine, par M. YVAN, pharmacien de Digne.

Compte rendu d'une pratique homœopathique de plusieurs années, par le docteur KIRSCHLEGER de Munster (3).

Aperçu philosophique sur l'homœopathie, par M. ARLÈS-DUFOUR.

Mémoire du docteur CROSERIO, membre de la Société homœopathique de Paris.

La lecture des différens manuscrits, accueillis avec une vive satisfaction, a été précédée par le dé-

(1) Voyez Bibl. hom. tome II, p. 316.

(2) *Ibid.* tome II, p. 292.

(3) *Ibid.* tome II, p. 311.

pouillement de la correspondance, et souvent a fait place à des discussions verbales, où le sentiment de toutes les convenances ne s'est pas moins fait remarquer que l'instruction la plus solide et la plus variée.

Les lettres de ceux des membres de la société qui, de Paris, Rouen, Bordeaux, Lausanne, Turin, n'ont pu se rendre à l'assemblée générale, en expriment leurs regrets, et donnent les meilleures nouvelles relativement à la propagation de l'homœopathie autour d'eux. Plusieurs de ces lettres contiennent des observations médicales importantes.

La société homœopathique de Paris annonce qu'elle vient de se constituer, et qu'elle a élu MM. PÉTROZ président, DANET secrétaire. Elle regrette de ne pouvoir assister par députation à l'assemblée, et promet de faire part incessamment de ses observations médicales, indépendamment du travail sus-mentionné, que nous envoie un de ses membres, le docteur CROSERIO, médecin de l'ambassade de Sardaigne.

Par la lettre du docteur MABIT, on voit que ce praticien poursuit avec vigueur et succès la route qu'il s'est glorieusement ouverte, en traitant homœopathiquement le choléra asiatique à Bordeaux, et que son service de 150 lits à l'hôpital Saint-Jean de cette même ville, est depuis plusieurs mois confié sans réserve à l'homœopathie, dont les résultats y justifient avec un rare bonheur les plus étonnantes promesses de HAHNEMANN. Parmi les communications verbales, nous rappellerons celle où le docteur PESCHIER a parlé de son voyage en Allemagne, de

sa visite à Cœthen et des religieux souvenirs que sa reconnaissance en conserve. Souvent interrompu par des applaudissemens quand il parle de HAHNEMANN, de ses plus illustres disciples, et de leurs conversations à la fois si bienveillantes et si lumineuses, le docteur PESCHIER termine son discours en saluant dans la ville de Lyon le premier berceau de l'homœopathie sur le continent français, et en même temps, le remplacement dès long-temps si désirable des doctrines hypothétiques qui se renversent l'une l'autre, par la doctrine de l'expérimentation et des faits qui pourra se modifier et s'étendre, mais qui est impérissable comme la nature et les propriétés des corps.

Parmi les autres improvisations, nous ne pouvons omettre celle du docteur GASTIER, sur les beaux résultats de sa pratique, dans l'hôpital civil de Thoissey, que, dès le mois de juin 1832, il dirige exclusivement d'après les principes de la nouvelle école. Le docteur GASTIER, dans une autre circonstance, fait connaître avec détail six exemples d'une heureuse application de l'homœopathie à l'art vétérinaire. Les docteurs MOLIN de Luxeuil, BRAVAIS d'Annonay, BOUVET d'Ambérieux, ont à leur tour apporté incidemment plusieurs observations qui ont vivement intéressé. Au milieu de ces conférences, et dans un moment où le vice-président occupe le fauteuil, M. RÉGNY apprend à la Société qu'une réunion nombreuse dont il fait partie se propose de consacrer, par une médaille, l'introduction de l'homœopathie en France, où le docteur DES GUIDI

l'a pratiquée le premier, et l'a rapidement fait connaître par d'éclatantes guérisons. L'assemblée remercie M. RÉGNY de cette communication, et manifeste l'espoir de voir ses membres concourir individuellement à cette souscription, témoignage d'une juste reconnaissance.

Les deux premières séances ainsi remplies, la dernière était réservée au travail de l'organisation de la Société. Une commission de cinq membres avait été nommée dès le premier jour pour examiner le projet de règlement préparé, sur l'invitation de l'assemblée de Genève, par MM. P. DUFRESNE et DESSAIX; et c'est le rapport de cette nouvelle commission, par M. DARGUILLIÈRES, qui a ouvert la troisième séance. Après cette lecture, très-goûtée, et après discussions, éclaircissemens et modifications convenables, la rédaction définitive des statuts a été arrêtée d'une voix unanime, et ils ont été aussitôt proclamés et mis en vigueur. Genève a été choisi ensuite pour le lieu de la session prochaine, fixée d'avance par le règlement au 15 septembre 1834. Le nouveau bureau a été formé de MM. les docteurs P. DUFRESNE, président; LONGCHAMP de Fribourg, vice-président; Ch. PESCHIER, secrétaire.

Le comité dirigeant, nommé à son tour et de même pour un an, se compose de MM. le docteur DES GUIDI, sortant de présidence, le docteur RAPOU et Elysée de VILLAS, tous trois de Lyon; de MM. Adolphe PICTET de Genève, L. C. DUFRESNE, médecin de La Tour en Savoie; JÄNGER médecin de

Colmar ; M. ARLÈS-DUFOUR, trésorier, pour cinq ans.

On voit par-là que si, aux termes de l'acte constitutif, le bureau est exclusivement formé de médecins, la Société s'est réservé le précieux avantage d'utiliser dans d'autres fonctions le zèle et les lumières des amis de l'homœopathie, qui, sans être médecins, ont déjà rendu et sont prêts à rendre encore d'éminens services à la science en en favorisant la propagation. C'est à de tels titres que MM. ARLÈS, DE VILLAS et PICTET, ont été choisis avec le plus unanime empressement.

Ces travaux achevés dans le plus heureux concert, et la session touchant à sa fin, chacun des membres présens a été prié d'agréer un exemplaire du portrait de HAHNEMANN, que la société homœopathique de Lyon venait de faire lithographier, et dont elle a eu soin de destiner un exemplaire à chacun des membres absens.

Ce nouveau gage d'union, ce trésor de famille, accueilli avec les plus vifs transports, a paru resserrer d'une chaîne encore plus sainte l'association qui venait de se constituer, et l'honorable docteur DES GUIDI, l'ami de HAHNEMANN, a mis le comble à ce noble enthousiasme en lisant à l'assemblée une dernière lettre qu'il venait de recevoir du fondateur, lettre pleine de conseils dont la haute sagesse atteste l'origine.

La société homœopathique gallicane, dont l'Allemagne et la Suisse nous offrent de parfaits mo-

dèles, tend essentiellement à établir lien d'affection, concert de travaux et communauté de richesses théoriques et pratiques entre les médecins de toutes les contrées qu'elle embrasse.

Pour remplir cet objet de la manière la plus durable et la plus sûre, la société se met sous la direction d'un pouvoir central, qui puise chaque année, dans un foyer nouveau, le principe d'une nouvelle ère, et ne laissera jamais le temps à l'engourdissement académique d'envahir l'institution, ni à aucune prédominance locale de s'établir aux dépens de toutes les autres localités.

Nous voulons tous la vérité, sans doute, mais à condition qu'elle nous coûte peu de peine, et surtout qu'elle ne blesse pas trop les idées auxquelles nous avons pris la molle habitude de nous complaire. La Providence nous avait donné le monde pour l'admirer, et nous jetons un œil d'indifférence et de mépris sur tout ce qui dépasse le mur de notre jardin; elle nous avait donné toutes les intelligences humaines pour aider la nôtre dans ses œuvres, et nous aimons à nous entourer d'une orgueilleuse solitude, afin d'y voir à loisir les choses uniquement comme nous voulons les voir, et de les y juger uniquement selon nos goûts. Il est si commode de ne tenir compte que des suffrages de ceux qui pensent comme nous, encensent nos illusions qui sont les leurs, et nous proclament sages en se proclamant sages! Oui, cela est doux et commode; mais que deviennent, en attendant, les intérêts sacrés du juste et du vrai? et tandis que cha-

cun ne veut lire que son journal, ne voit-on pas partout les tristes résultats, les cruelles déceptions qu'amène dans la politique, dans les écoles, dans la socrisie, dans toutes les carrières, ce fatal isolement des hommes en groupes subalternes, s'obstinant à mettre la vérité où ils veulent la voir, et se gardant bien de faire un pas en dehors de leur étroit enclos, dans la crainte de la voir autrement.

Les médecins, en particulier, n'ont que trop longtemps payé tribut à cette fatale tendance; et, sans aller loin, que d'objections faites à Montpellier contre Pinel, à Paris contre Barthez, à Strasbourg contre tous deux, n'ont jamais été bien connues de l'école qu'elles pouvaient éclairer! Combien d'heureux aperçus ou de belles créations proposées à chacune de ces écoles ont été mal comprises ou presque entièrement ignorées des deux autres! Pense-t-on qu'un congrès annuel de ces trois puissances médicales eût laissé chaque fois de part et d'autre les choses au point où il les aurait trouvées?

Il est vrai qu'alors, s'il faut tout dire, une pareille institution eût pu avoir de graves inconvénients. La médecine des opinions offrait un si petit nombre d'idées communes à toutes les écoles, et tant de sujets d'interminables débats entre elles, que si une société gallicane de médecine n'a pas existé avant la découverte de l'homœopathie, il est vraisemblable que, loin d'y rien perdre, nous y avons gagné de tristes dissensions et d'orageux scandales de moins. Comment rêver la fusion harmonique de deux académies,

dans des temps où, comme on ne l'a que trop vu, deux médecins du même village, du même bourg, parvenaient si rarement à s'entendre? Mais aujourd'hui que la médecine des réalités vient agrandir le champ livré en commun à tous les médecins, aujourd'hui que les divergences d'opinion, loin d'aller sans cesse au cœur même des doctrines, ne peuvent plus atteindre que des questions secondaires, le congrès médical devient possible, désirable, et présente à tous d'innombrables avantages.

Homœopathes! que les leçons du passé ne soient donc pas éternellement perdues! N'oublions jamais ce qu'il en a coûté à chacun de nous pour en venir seulement à entendre sans impatience et sans dépit les premiers avertissemens de HAHNEMANN: et pour nous être une fois et à grand'peine soustraits au joug d'une opinion locale ou d'une indolente personnalité, ne nous flattons point d'être toujours exempts de le subir dans la suite! Admirateurs sincères de HAHNEMANN, restons toujours prêts à admettre mieux encore, si mieux est donné à la terre, et défions-nous de cet esprit étroit de coterie, d'école ou de territoire, qui nous flatte, nous endort et nous tue. A l'instar de Lyon et de Paris, multiplions partout les sociétés homœopathiques, mais accueillons avec empressement, comme un bien commun et comme la meilleure sauve-garde que nous puissions avoir contre nous-mêmes, cette société voyageuse universelle; elle ne vient faire concurrence à aucune institution locale, pas plus que la France

à aucune de ses provinces, mais elle apporte partout les richesses de chacun, soumet sans relâche les illusions de chacun au contrôle de tous.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des intérêts de la science; n'aurions-nous pas cependant quelque droit, dans une carrière si pleine de fatigues et de tribulations, à parler aussi des intérêts de cœur? ne pourrions-nous présenter à l'avenir du médecin, et comme une juste compensation de ses peines, ses liaisons devenues faciles avec tant d'honorables, d'excellens confrères, que la société voyageuse lui fera connaître, et que souvent il regrettera d'avoir connu si tard? et ne nous pardonnera-t-on pas de citer, en exemple, les sentimens ineffaçables de la plus haute estime, de la plus cordiale amitié, laissés chez leurs confrères de Lyon par les médecins qui viennent de les quitter?

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. LE COMTE S. DES GUIDI,

Présidant l'assemblée de la Société homœopathique Gallicane, à Lyon,
le 6 septembre 1833.

MESSIEURS,

Vous n'attendez point sans doute de moi l'apologie d'une science qui, pour nous tous, est dès long-temps l'objet d'une conviction profonde, et qui, d'ailleurs,

n'ayant encore été attaquée nulle part en connaissance de cause, ne saurait avoir besoin de défenseur.

Tous réunis dans cette enceinte pour concourir plus efficacement à l'étude et à la propagation de l'homœopathie, c'est ce but qui doit nous occuper et animer tous nos entretiens; permettez-moi donc, Messieurs, d'apporter ici le premier mon faible tribut sur cette importante question, que votre zèle et vos talens vont bientôt environner de lumières.

La propagation de l'homœopathie nous impose-t-elle des devoirs spéciaux, ou n'est-elle pas déjà tout entière dans l'étude et la pratique de l'art? Voilà le problème que vous croirez peut-être convenable de résoudre avant tout, et sur lequel je vais essayer de répandre quelque jour.

Tâchons d'abord de reconnaître et d'apprécier à leur juste valeur les obstacles que, dans sa propagation, doit rencontrer l'homœopathie; il nous sera bien facile de voir ensuite ce qu'elle devra faire pour en triompher.

Comme toute découverte, l'homœopathie a dû avoir ses antagonistes; il y aurait de votre part trop de simplicité à vous en étonner, il y aurait de leur part trop de mauvaise foi à s'en faire un titre contre vous. Mais ces antagonistes enfin qui existent, qui ne peuvent pas ne pas exister, où sont-ils, qui sont-ils?

D'abord, nous en trouverons nécessairement parmi les médecins, à raison de la nature même de la question, et parce que c'est surtout parmi eux que nulle

découverte n'a jamais paru sans y susciter de violens orages. Les faits les plus matériels, les plus palpables, comme ceux de la circulation, par exemple, n'ont pas été privilégiés. L'homœopathie aurait-elle plus d'avantage ?

A cet égard, nous pouvons diviser les médecins en trois classes, dont chacune, à divers titres et par différens moyens, semblerait pouvoir faire obstacle à la science nouvelle.

Viennent d'abord ces hommes de l'art, qui, généralement estimables et laborieux, accordent une entière et invariable confiance à ce qu'ils ont appris à faire et à croire, et ne conçoivent pas la possibilité d'autre chose, ou du moins ils s'en inquiètent fort peu. Serviteurs utiles et respectables de l'humanité, ils ont fait, par exemple, des milliers de vaccination, mais tant que la vaccine fut en controverse, ils se gardèrent bien de s'en occuper. Dernièrement, c'est encore par eux qu'on a vu au loin renchérir les sangsues, mais c'est long-temps après l'écoulement du dernier exemplaire des Phlegmasies chroniques.

Cette masse imposante qui se retrouve dans toutes les associations, où elle est la force de tout sans être le nerf de rien, sera-t-elle pour l'homœopathie un obstacle sérieux. Loin de la craindre, admirons, Messieurs, comment la sagesse providentielle a voulu que ceux qui, par caractère ou par tout autre motif, sont incapables de bien choisir, attendissent ordinairement que le choix fût fait, pour se décider en sa fa-

veur. Ces hommes, dont l'absence ferait croire à de grands vides au milieu de nos rangs, et dont le poids retardataire semblerait devoir arrêter la marche de la science, ces mêmes hommes feront bientôt de leurs mille bras fructifier partout l'homœopathie; ils en seront les ministres les plus scrupuleux, ils en seront les plus invariables soutiens: tandis qu'aujourd'hui, au jour des épreuves, ils ne pourraient être qu'un attirail incommode ou même dangereux à sa suite.

A cette classe appartiennent, pour quelques instans, ces jeunes médecins pleins de vigueur et d'espérance, qui tiennent fortement à ce qu'on vient de leur dire, *ex cathedrâ*, et qui osent encore presque tout attendre des préceptes de leurs maîtres; ces adolescents pleins d'ardeur et de pétulante générosité, peuvent bien vous menacer de quelques boutades étourdies, mais ils ne seront que trop tôt désabusés des illusions flatteuses de l'école, ils ne se jetteront qu'avec trop d'impétuosité peut-être dans les voies de la science nouvelle, quand l'expérience aura commencé à mûrir leur raison.

Il est d'autres médecins, vous le savez, qui, par la nullité de leurs efforts ou par l'insuccès désolant du travail le plus opiniâtre, se sont faits à l'idée que la médecine était condamnée sans retour, à ne jamais devenir une science positive et compacte, et qu'entre toutes les doctrines médicales passées et futures, ce n'était guère la peine de choisir.

Ce pyrrhonisme si douloureux pour ceux qui n'en sont venus là que de guerre lasse et à force de mé-

compte, si commode pour ceux dont il ne sert qu'à justifier l'égoïste indolence, ce pyrrhonisme déplorable n'a que trop de motifs dans les antécédens de l'art, et n'est que trop commun parmi les médecins. Ce n'est pas nous qui le disons, les écrits de tous nos maîtres, la conversation de tous les jours, la tradition de tous les temps, en fait foi.

L'homœopathie a-t-elle de ce côté-là quelque chose à redouter? Non, car ceux qui ont le malheur de ne croire à rien, sont sans influence et sans autorité sur les bons esprits, les seuls dont le suffrage nous importe; non, car il est réservé à l'homœopathie, à mesure qu'elle se montrera, de rendre à la dignité et à la vie morale ceux que les longues déceptions des doctrines antérieures ont jetés dans ces tristes voies; non, car pour les autres, pour ceux qui couvrent leur indolence du manteau de l'incrédulité, l'homœopathie a bien assez de les plaindre, sans leur faire l'honneur de les redouter.

Mais il est un autre ordre de médecins qui peut nous opposer des antagonistes plus réels, ne fût-ce que par l'autorité de leur silence et de leur dénégation. Je veux parler de ces hommes honorables à tant d'égards, qui, à force de zèle et de sagacité, ont tiré de l'ancienne médecine et de l'hygiène tout le parti qu'il était possible d'en tirer, et ont acquis par-là une supériorité relative, qui donne à juste titre un grand poids à leurs suffrages.

Ces hommes distingués, l'homœopathie a droit de compter sur leur appui; c'est à eux surtout qu'elle se

présente. Les médecins qui pèsent le mieux tout ce que la science fait, tout ce qu'elle a vainement essayé, en connaissent aussi le mieux les lacunes, les imperfections et les besoins. Les médecins qui, dans leur laborieuse carrière, font hautement profession d'avoir bien des fois désappris ce qu'ils avaient appris péniblement, d'avoir chaque jour dépouillé quelques erreurs de la veille, ont acquis quelque nouvelle vérité; des médecins qui, en marchant sans relâche, ont toujours vu l'horizon reculer devant eux; de tels hommes pourraient-ils méconnaître quand se présente enfin cet art de guérir, qu'ils ont rêvé sans cesse et constamment invoqué? Sans cesse éveillés sur toutes les découvertes de détail, essayant toutes les formules, répétant toutes les expériences, discutant toutes les théories, ce qu'ils ont fait pour tant de petites innovations, craindraient-ils de le faire pour la plus grande qu'ils aient jamais pu concevoir? Les expériences si fécondes et si faciles de Hahnemann, seraient-elles les seules qu'ils refusassent de vérifier, sa théorie si simple et si lumineuse, la seule dont ils dédaignassent l'examen? Non, tant d'inconséquence n'est pas dans l'ordre des choses; aussi est-il plus grand tous les jours, le nombre des médecins honorables et consciencieux qui, dans toutes les contrées, se livrent à l'examen de l'homœopathie, en reconnaissent la vérité, et s'y abandonnent avec un admirable dévouement. Toutefois, il faut bien l'avouer, l'homme le plus judicieux n'est pas toujours judicieux; le plus impartial, sans passions; le plus grand, sans

petitesses ; et plus d'un motif excusable peut-être, ou du moins facile à comprendre, doit vous préparer, parmi les notabilités médicales, des résistances ou même des oppositions sérieuses.

Ainsi, nous pourrons y voir quelques hommes qui, satisfaits et un peu lassés de leurs longs travaux, contents de la juste considération qui les entoure, auront de la répugnance à recommencer en quelque sorte leur carrière, à démolir d'un seul coup et à reconstruire en entier l'édifice qu'ils ont déjà pris tant de peine à défaire et à refaire sans cesse en détail. Et pourquoi, au bout du compte, s'imposeraient-ils une tâche aussi dure ? pour des avantages dont ils ne conçoivent même pas trop la possibilité ou la nécessité. N'ont-ils pas dû s'habituer, en effet, par degré et après bien des recherches vaines, bien des espérances déçues, à regarder comme essentiellement, constamment incurables, les affections que ni eux ni leurs maîtres n'ont pu guérir ? et l'homœopathie, en ne désespérant de rien à cet égard, ne les blesse-t-elle point par ses prétentions importunes dans un parti pris, dans un sacrifice fait sans retour ? N'ont-ils pas dû s'habituer également à ne voir que comme chose légère, la longueur, les frais et les souffrances d'un traitement souvent d'ailleurs heureux à ce prix, entre leurs mains ? A quoi bon se tourmenter pour faire mieux ce que déjà l'on fait si bien ? Pourquoi se farcir la tête d'aconit et de bryone, quand une large saignée, quarante sangsues, vingt pots de tisane, quatre vesicatoires, et trois ou quatre semaines au lit, feront

sûre et bonne justice de cette fluxion de poitrine ?

Ce langage, du moins cette pensée intime de plus d'un médecin, d'une portée supérieure, est sans doute un mal pour la science et pour l'humanité. Mais gardons-nous d'y attacher trop d'importance : un homme est grand quand il fait de grandes choses ; il est comme s'il n'était rien, quand il refuse d'en faire.

Nous nous bornerons donc à plaindre, en les respectant, ceux de nos savans confrères, qui perdront ainsi malheureusement la plus belle occasion de couronner avec dignité leur carrière. Mais il est à craindre pour eux que la société, plus sévère que nous, que la société qui avait droit de compter sur eux, ne tarde guère à leur demander sérieusement raison de la coupable indifférence avec laquelle ils auront négligé une question où l'humanité tout entière est en jeu dans ses plus chers intérêts.

Nous n'avons point à parler ici d'une opposition dont les procédés sortiraient des bornes convenables, et auxquels il n'est pas à présumer que des médecins d'un ordre élevé se laissassent entraîner contre la nouvelle école ; ceux-là, quelque illustres qu'ils puissent être d'ailleurs, ne deviendraient alors pour nous que l'objet d'une véritable pitié ; ils y auraient les mêmes droits que l'être le plus subalterne, au niveau duquel ils se seraient ainsi ravalés.

Concluons de tout ceci, Messieurs, que parmi vos confrères, ceux qui sont dignes de concourir aux progrès de l'homœopathie, lui apporteront en temps et

lieux leur tribut , et que ceux qui se refuseraient à un tel honneur, sont , dans tous les cas , incapables d'arrêter la science. La révolution médicale se serait faite avec eux ; elle se fera sans eux , elle se ferait malgré eux , s'ils avaient l'espoir insensé d'entraver la marche de l'esprit humain.

Les autres classes de la société ! pourraient-elles nous opposer des difficultés plus réelles et plus sérieuses ? Nous ne le pensons pas assurément.

Dabord , il est certain que bien des intérêts particuliers seront compromis par l'établissement de l'homœopathie ; c'est par malheur l'inévitable loi du genre humain ; il ne peut faire aucun progrès , sans le payer de quelques sacrifices : les hommes dont l'homœopathie rendra les services inutiles , ont droit à tout l'intérêt de la société , à toutes les compensations dont elle dispose ; nous sentons avec douleur ce que leur position pourra momentanément avoir de pénible ; ils ne sont pas étrangers à nos sollicitudes , quand nous ne cessons, tous tant que nous sommes , de leur annoncer le prochain triomphe d'une vérité qu'ils s'obstinent à méconnaître ; mais si , dédaignant toujours ces salutaires avis et négligeant de se préparer de nouvelles voies pour mettre leur avenir en sûreté quand il en est temps encore , ils en venaient à nous susciter d'odieuses oppositions , pensez-vous que la science dût s'en effrayer et reculer ? Non , Messieurs ; loin de là , chacune de leurs attaques serait pour l'homœopathie le signal d'un nouveau pas dans l'opinion qui jugerait leur motif et les nôtres ; et la

société entière s'armerait pour notre cause ; et le soleil , après tout , ne saurait s'éteindre par la crainte de faire pâlir quelques flambeaux.

Mais les habitudes , les préventions , les idées des masses ne nous seront-elles point défavorables ? Pas davantage. Les guérisons de l'homœopathie et la supériorité de ses traitemens parlent trop haut en sa faveur pour que nous ayons sous ce point de vue rien à craindre.

Quelle école a jamais prévalu si promptement que la nôtre dans la confiance des populations et a compté en si peu de temps un pareil nombre d'adeptes et de cliens ?

Disons plus : loin de redouter les résistances de ce genre , c'est dans le public qu'est le meilleur appui des homœopathes , c'est à son jugement qu'ils en appellent avec confiance ; car , grâce à l'homœopathie , et pour la première fois , le public , cette réunion de tous les intérêts et de toutes les capacités sociales , peut intervenir dans une question de médecine.

Une bonne éducation met tous les citoyens en état de juger les principes et les procédés de toutes les sciences , de tous les arts. Sans être poète , nous savons apprécier Homère et Racine , d'après des règles à notre portée ; nous assistons avec connaissance de cause aux débats des romantiques et des classiques ; et c'est vos suffrages qui feront pencher la balance ; sans être sculpteurs , légistes , architectes , peintres , avocats , hommes de guerre ou ministres , nous jugeons entre nous tous un système politique , un plan

de campagne, un traité de paix ou de commerce, un temple, une statue, un plaidoyer, un tableau. C'est même, en définitive, la pensée publique qui sert de règle et de loi suprême à tous les arts, qui dirige la marche de toutes les sciences. Il en est autrement pour la médecine; chaque médecin peut bien avoir son public qui croit le comprendre, mais la médecine n'en n'a point; cette position exceptionnelle au milieu de ses sœurs, cet isolement, ces ténèbres qui l'entourent, suffiraient à constater sa faiblesse radicale pour quiconque en douterait encore.

La discussion s'ouvre-t-elle entre deux systèmes? le peuple attend à la porte et dans une complète indifférence le résultat du conflit; et quand la victoire a décidé, chacun peut s'en aller en disant: c'est jusqu'à nouvel ordre le purgatif qui l'emporte, et le cas échéant, nous serons purgés; une autre fois c'est à la phlébotomie que le peuple devra se soumettre avec une résignation toujours passive; c'est au vomitif, aux sudorifiques, au vin, à l'eau, à la médecine agissante, à la médecine expectante, etc.; mais toujours c'est par une révolution de sérail que son sort est décidé.

Aujourd'hui c'est autre chose: le public, dont les plus chers intérêts, toujours en cause chez les médecins, y étaient aussi toujours traités à huis-clos, est finalement admis en personne à l'audience. La médecine, en s'élevant au rang des sciences exactes, peut être désormais jugée par tous dans ses principes et dans ses procédés. Nous n'entendons pas dire, et cer-

tes moins que jamais, que tout le monde pourra exercer la médecine; cet immense progrès est encore trop loin de nous; mais nous reconnaissons que les principes et les travaux du médecin pourront être généralement appréciés sur des données invariables et facilement accessibles à tous. Cette condition suffirait seule pour nous mettre au-dessus de tous les obstacles et nous assurer gain de cause à nous tous intimément convaincus de la bonté de nos droits.

Ainsi, vous le voyez, Messieurs, les oppositions que peut rencontrer encore l'homœopathie, et qui étaient effrayantes, il est vrai, quand Hahnemann en supportait à lui seul tout le fardeau, sont aujourd'hui si peu redoutables, que, pour propager la science, il suffit de l'étudier et de la pratiquer.

Messieurs les médecins, vous tous mes chers confrères, vous continuerez donc, nous continuerons tous ensemble avec le nouveau zèle que nous puisons dans cette réunion si chère à nos cœurs, nous continuerons à suivre les voies auxquelles des succès toujours plus nombreux nous attachent toujours davantage, et où nous n'avons que les difficultés de la science à combattre, toutes les autres n'étant plus rien.

Et vous, Messieurs, qui sans être médecins aimez l'homœopathie et la servez si utilement parmi nous de vos traductions, de vos conseils, de vos bibliothèques et de vos correspondances, permettez-moi de vous offrir les plus vifs remerciemens au nom de mes confrères, au nom de la science et de l'humanité. Cette assemblée solennelle dont vous n'êtes pas un

vain ornement, vous devra au contraire toute sa force et toute son influence, et tandis que l'ancienne médecine ne verra sans doute par votre présence parmi nous qu'une profanation et un scandale, les homœopathes s'empressent de déclarer que la science digne enfin de paraître au grand jour, s'honore de trouver en vous des juges et de mettre ses titres sous vos yeux.

Messieurs les amis de l'homœopathie, Messieurs les médecins, veuillez me permettre de vous témoigner ma reconnaissance profonde pour la haute confiance dont vous m'avez investi en m'appelant à l'honneur de vous présider. S'il doit m'être à jamais bien doux de penser que, le premier, j'ai apporté et propagé l'homœopathie en France, daignez croire qu'il m'est bien plus doux encore de voir tant de lumières et de sentimens généreux féconder si heureusement et si vite mes faibles travaux.

DE LA PHARMACIE

DANS SES RAPPORTS AVEC LES SYSTÈMES EN MÉDECINE,

par M. YVAN fils, pharmacien à Digne (Basses-Alpes).

Le premier médecin fut le premier malade, a dit le savant docteur Dufresne. Ainsi, dès son origine, la science médicale concentrée dans la même intel-

ligence, ne connaissait pas les divisions qui s'y établirent ensuite; celui qui cherchait le moyen de guérir, placé sous l'influence du *moi*, restait en possession de son secret, lorsqu'un hasard heureux le lui faisait tomber entre les mains. La médecine et la pharmacie, la science intellectuelle et l'art manipulateur, ces deux jumeaux de la nécessité, nés du même sein, ne tardèrent pas néanmoins de se séparer. La médecine s'environna en quelque sorte d'une auréole divine; elle parut aux yeux des hommes un sacerdoce d'autant plus saint, qu'on allait avec respect auprès de lui chercher le soulagement d'objets chéris. La pharmacie, au contraire, déchet de sa noble fraternité; appelée par ses recherches dans un rang trop spéculatif, elle s'assimila aux spéculateurs mercantiles, et fut obligée de subir humblement le patronage de celle dont elle était naguère l'égale; et il fut réservé à la médecine, en conservant en quelque sorte sa prééminence religieuse, de faire subir à sa sœur cadette humiliée, la fortune qu'il lui plairait de lui concéder. Mon but n'est pas de fouiller dans les souvenirs de l'antiquité pour savoir quelle fut la position sociale des marchands de remèdes, mais d'examiner les phases que la pharmacie a parcourues, depuis cinquante ans jusqu'à cette heure, et d'observer quelle a été sur elle l'influence des doctrines médicales. Il y a cinquante ans, la pharmacie, ou pour mieux dire l'art pharmacien, était encore environné de ce fatras impur dont l'avait imprégné la médecine empirique. Le pharmacien dans son officine était, pour

le vulgaire, une espèce de magicien, auquel se rattachaient des idées cabalistiques et de science occulte; sur l'ordonnance emphatique d'un pesant docteur, on allait chez l'apothicaire chercher la santé en fioles et en cornets : mais, à cette même époque, s'opéra dans la pharmacie proprement dite une révolution, que des hommes d'un savoir puissant provoquèrent, et qui lui devint fatale; je veux parler de la réforme des formules pharmaceutiques. Il semble qu'à ce mot de réforme est attaché un sens de destruction : c'est ainsi que la réforme religieuse est venue se perdre dans le philosophisme du dix-huitième siècle, dans le différentisme de notre âge, pour se rattacher, chancelante, à notre jeune religiosité. Baumé fut le premier réformateur : cet homme, d'un savoir très-remarquable, portant le flambeau du raisonnement dans l'examen des formules, enleva hardiment des livres des Charras, et autres, les substances et les manipulations bizarres que l'expérience y avait amoncelées; il signala les falsifications, et par-là même les apprit à ses collègues, trop ignorans pour les inventer; il constata les remèdes incompatibles et contradictoires réunis dans une préparation, et détruisit ainsi le prestige qui liait la pharmacie à ses docteurs et maîtres; il lui apprit à douter de son infailibilité, et comme, par l'esprit progressif de l'humanité, le réformateur le plus hardi est lui-même dépassé, le pharmacien commença à examiner les ordonnances du médecin, à peser la validité d'un composé dans une maladie, et à constater le plus souvent son ineffi-

cacité. Dès ce moment, la pharmacie consumma son suicide; et si elle s'est encore perpétuée pâle et défaite jusqu'à nos jours, c'est par l'étude des sciences chimiques, qui ont fait prendre place aux pharmaciens parmi les savans consacrés aux sciences exactes. La pharmacie fut discréditée, je le dis hautement, par le pharmacien lui-même, qui, ne croyant pas à la puissance du remède qu'il préparait, riait de son client comme d'une dupe, et n'apportait plus dans la confection de ses remèdes cette exactitude mathématique et consciencieuse, qui doit le diriger, quelle que soit d'ailleurs la ridicule apparente d'une prescription. A cette cause de ruine en succéda bientôt une autre; la médecine, stationnaire depuis tant de siècles, tenta d'entrer dans d'autres voies; car nous ne signalerons pas comme des progrès les plus ou moins grandes aberrations des derniers siècles. Il faut le dire avec vérité, la matière médicale si mal faite, si diffuse, si contradictoire, fut la première à faire sentir la nécessité d'un changement dans les moyens thérapeutiques à employer contre les maladies. Ces nombreux mémoires si profusément jetés au public pour annoncer une guérison par telle ou telle autre substance, par des gens désireux de se faire un nom au moyen de quelques feuilles légères, peu soucieux de ce qu'elles étaient des labyrinthes où le jeune praticien se trouvait égaré sans guide, pour entrer dans le droit chemin; ces mémoires n'existaient que pour entraver la science, car la même substance se trouvait signalée par plusieurs, sous les caractères les plus

faux et les plus contradictoires. A cette époque, néanmoins, il y avait désir du mieux; quelques hommes consciencieux le cherchaient même avec persévérance, mais en aveugles, comme les chimistes du moyen âge à la recherche de la pierre philosophale; et quelques médecins, frappés de l'éclat des belles théories chimiques qui commençaient à se faire jour, furent jusqu'à classer les maladies sous le nom des nouveaux élémens découverts. Cette époque de transition (car il en existe dans les sciences comme dans l'ordre moral et politique) sembla s'arrêter à l'apparition de Broussais, qui ouvrit de nouvelles voies et qui écrasa de sa proscription la pharmacie française, en jetant anathème sur toutes les substances médicamenteuses. Cet homme, d'un génie puissant, mettant à profit les découvertes de Bordeu, de Bichat, de Béclar, fonda sur ses bases la médecine physiologique, comme Kant, qui fut précédé de Barclay dans l'ordre philosophique, créa par ses devanciers l'école spiritualiste, qui a donné dans les derniers temps la prééminence philosophique à l'Allemagne, et qu'elle posséderait encore sans partage, si des travaux récents ne l'avaient de nouveau acquise à notre beau pays. Broussais poussa les observations physiologiques jusque dans leurs dernières conséquences, toujours à la recherche de l'organe souffrant, le poursuivant avec une persévérance admirable, le trouvant toujours en état de surexcitation lorsqu'il parvenait à le rencontrer. Le savant professeur, conséquent avec ses observations, trouvant la

cause du mal dans l'inflammation, ne pouvait mieux combattre cette cause qu'en recourant aux moyens qui peuvent émousser la sensibilité et rendre la douleur muette, en réduisant l'organe souffrant presque à l'atonie. J'ai besoin de faire observer que mon but n'est pas de critiquer, mais de constater ce qui arriva en pharmacie. Du moment que cette doctrine fut considérée comme rationnelle, les seuls remèdes à employer ne furent presque plus du domaine de la pharmacie; quelques saignées, des sangsues, constituèrent à peu près les seuls médicamens en usage dans le plus grand nombre des cas. La pharmacie française ressentit aussitôt le coup fatal qui lui était porté; elle chercha vainement à lutter contre le torrent qui engloutissait et étouffait pour elle tout espoir d'existence, aidée par de vieilles théories et par la débilité de quelques faibles opposans; mais que pouvait la pharmacie contre une proscription qu'elle-même avait provoquée, en exprimant assez hautement son peu de confiance dans les résultats de ses manipulations? Dès lors, le corps pharmaceutique se divisa à peu près en deux camps. Les uns, considérant leur art comme une pure exploitation commerciale, se firent vendeurs publics, charlatans privilégiés de certaines drogues plus ou moins nuisibles, répandant de pompeux prospectus, étalant, placardant sur tous murs, portes d'estaminet et autres semblables lieux, de gigantesques affiches; se mettant quelquefois à l'abri du nom fameux de quelques médecins assez peu délicats; ou, marchant seuls assez forts de leur propre honte, ils

donnèrent le spectacle de la plus basse et de la plus dégradante prostitution. Et le gouvernement qui, dans un pays qui n'est pas encore tombé bien bas dans l'abrutissement et la stupidité, doit, il nous semble, protéger le pauvre et le souffrant contre les duperies de l'imposture et de la rapacité, ne craignit pas, non-seulement de s'associer par son silence à ces saletés; mais encore il poussa le dévergondage jusqu'à servir d'entremetteur à cette honteuse débauche de l'avarice, en approuvant par brevet paraphé et revêtu de son sceau, les prétendus inventeurs de ces turpitudes médicales! Les autres, conservant intègre leur dignité d'homme, convaincus qu'ils pouvaient par d'utiles travaux conquérir en considération ce qu'ils perdaient en intérêt, s'armèrent de leurs ressources intellectuelles et se lancèrent dans le champ si vaste et si fécond des expérimentations chimiques.

Je ne rappellerai pas les beaux travaux qui ont été accomplis par cette classe d'hommes honorables et savans; je dirai seulement qu'ils trouvèrent une juste récompense de leurs peines et de leurs sacrifices dans les témoignages qu'ils reçurent; et qu'ils ont creusé une mine profonde à laquelle on aura sans cesse recours lorsque, par des documens officiels, l'industrie voudra constater la pureté de ses produits ou de ceux qu'elle emploie; lorsque le gouvernement, s'intéressant à la santé des citoyens, voudra s'assurer de l'influence d'un gaz délétère sur l'économie animale; et qu'on voudra encore constater sa présence ou

les effets d'une substance vénéneuse. Cette division subsistera-t-elle ainsi long-temps encore? je ne le pense pas. La France, qui a renversé toutes les aristocraties, pourchasse en ce moment le charlatanisme; soit qu'il s'enveloppe de l'habit brodé du député, de la cimarre du palais ou de la robe universitaire; et il est plus que probable que, lorsqu'elle aura obtenu une représentation que les besoins intellectuels réclament, elle fera bonne et prompte justice de tout ce qui peut nuire aux intérêts de la classe la plus nombreuse et la plus intéressante, et vient exploiter sa naïve crédulité; elle songera aux besoins matériels du peuple, à ceux que réclament sa santé, avant de s'occuper de lois inutiles, et alors nos amis, les marchands d'emplâtres brevetés, iront joindre ceux qui ont le privilège de profiter des sueurs des malheureux.

Quant aux travaux de la seconde et honorable classe de pharmaciens, ils ne peuvent suffire aux besoins d'une tête un peu active et sympathique; et d'ailleurs une classe d'hommes spéciaux, qui se fonde en quelque sorte maintenant, revendiquera avec justice sa part dans les travaux que la pharmacie s'est presque exclusivement attribués. Peut-on dès lors considérer la pharmacie comme un art dans sa plus complète décadence? Oui, si ce qui vient d'être dit est jugé rationnel, et surtout si la médecine physiologique atteint à sa puissance. Mais poursuivons nos investigations. Voici que du fond de l'Allemagne surgit tout à coup une vive lumière : consultons cet astre nouveau, et voyons s'il promet à la pharmacie

un avenir plus heureux que celui qui pour elle n'était plus. L'école physiologique a été pour la thérapeutique et la pharmacie ce que le voltairianisme a été pour les sciences morales ; elle a fait un large abatage des prescriptions dogmatiques, comme celle-ci des vieilles croyances de l'école. Mais, comme le philosophisme du dix-huitième siècle, elle a renversé et n'a pas songé à la réédification. Est-il croyable, néanmoins, que les substances médicinales administrées depuis si long-temps, ne soient, comme les vérités enseignées depuis tant de siècles, que d'absurdes erreurs ? Voilà ce qu'on ne peut croire, lorsqu'on n'a pas pour juger les faits, l'esprit exclusif qui n'est appelé qu'au jugement d'une seule intelligence et qu'on veut bien compter pour quelque chose, les opinions non contredites, inhérentes à la société. La médecine homœopathique revient sur l'expérience du temps ; elle n'exclut aucune substance ; elle fait des essais sur celles qui sont tombées en discrédit ; elle leur assigne leur véritable attribution. Disons-le ; une doctrine qui agit ainsi n'est pas l'éclectisme en médecine, ou le juste-milieu entre d'anciennes erreurs et l'école philosophique, mais bien la vérité ou la certitude. L'homœopathie vient fonder un rôle actif en médecine, vient créer, si je puis m'exprimer ainsi, la médecine pharmaceutique, c'est-à-dire, réunir ces deux sciences ; qui, nées, comme nous l'avons dit en commençant ces pages, dans le même sein, devaient se séparer, alors que la science médicale se lançant dans des théories abstraites, appelait à son aide une médication dont les

opérations longues et dégoûtantes s'enveloppaient d'une ridicule obscurité. Mais aujourd'hui, entre les mains des homœopathes, les deux sciences, l'une conjecturale, l'autre matérielle, remplacées par un art simple et facile, tendent à la réunion et à l'unité. Ne serait-il pas, en effet, absurde que l'homme observateur qui porte un œil scrutateur sur toutes les substances pharmaceutiques, n'eût pas le droit de les manipuler et de les administrer lui-même à ses malades?... L'absurdité ne serait-elle pas aussi grande, si, étudiant avec persévérance les mêmes corps et leur action, le pharmacien ne pouvait en prescrire l'usage? Ce ne sera du moins pas en France qu'on viendra contester ce droit à cette classe d'hommes honorables et savans, lorsque le plus petit être du peuple médical, le chétif officier de santé, a, dans son village, le privilège de purger à tort et à travers, en ordonnant et en préparant lui-même la panacée. Néanmoins, je reconnais que cette réunion ne peut s'opérer instantanément, et je n'admets que ce qui peut arriver, sans rien préjuger sur le moment qui doit l'amener; et pour arriver à ce résultat, le pharmacien ne doit pas se dissimuler les longues études qu'il lui reste à faire. Les connaissances acquises ne lui ont rien appris sur la symptomatologie; et, dans cette science, les études anatomiques et physiologiques lui sont indispensables. Loin de moi de pousser à l'homœopathie tous les démembremens de la science médicale! L'homœopathie est un art simple, admirable, non contredit par l'expérience; et loin d'engager toutes les in-

capacités dans son exercice, je serais le premier à tonner contre elles, si elles envahissaient la science et se proclamaient en plein exercice de sacerdoce, sans avoir fait son temps d'épreuves. Je sais trop que dans toutes les causes, vaut mieux, comme dit le poète, un prudent ennemi qu'un imprudent ami. Le pharmacien doit envisager l'homœopathie comme une science qui vient, en quelque sorte, utiliser ses études et opérer la réunion de l'art manipulateur et de la science intellectuelle ; il doit prendre en considération les orgueilleux dédains de la médecine physiologique pour tous ses travaux avec cette médecine d'observation, qui s'appuie d'un côté sur ses connaissances, et qui peut le faire vivre de sa vie. L'école physiologique est la mort pour la pharmacie. L'école homœopathique ne lui offre pas une existence brillante, mais elle lui ouvre une voie où des connaissances déjà acquises pourront être utilisées ; elle lui offre de faire cause commune avec elle pour accomplir la plus noble des missions, soulager ses semblables. Qu'on me permette encore quelques mots sur les essais homœopathiques tentés en France. L'homœopathie nous arrive à peine ; et quoique notre vénérable président ait fait, par son exemple, de nombreux adeptes, puissans par la parole et par l'action, cependant elle n'est encore qu'à son aurore. Le fait de notre installation frappera vivement les esprits : beaucoup se diront qu'il est peu probable qu'à Vienne, Berlin, Genève, Turin, Lyon, sur la surface de l'Europe enfin, des hommes avantageuse-

ment connus par leur science profonde, aient tout à coup rompu leurs habitudes, fait brèche au sens commun pour répandre une absurdité, et soient devenus les propagateurs d'une rêverie. Cette réflexion, et les faits accomplis en homœopathie, attireront beaucoup de médecins dans le camp de l'expérimentation. Voudront-ils, pour s'assurer de leurs résultats, faire leurs préparations eux-mêmes, pour ne pas douter de leur rectitude? Je ne le crois pas; l'école philosophique, qui prédomine, n'ajoute aucune importance aux manipulations pharmaceutiques; et quoique sans la préparation il n'existe plus de médecine homœopathique, ils préféreront confier au pharmacien la confection des substances sur lesquelles ils voudraient expérimenter, plutôt que de s'assujétir à une œuvre qui leur paraîtra fastidieuse et sans doute inutile. Le pharmacien lui-même exécutera-t-il avec exactitude les détails minutieux prescrits par Hahnemann, surtout dans la préparation des antipsoriques? J'en doute. Pour beaucoup certainement, ce sera une affaire de conscience, et dès-lors les préparations seront faites sous l'influence de ce mobile : mais beaucoup d'autres aussi, qui répudieront leurs études physiques et chimiques, qui n'auront pas la conscience des phénomènes qui peuvent s'opérer dans un corps par la trituration, qui n'apprécieront pas le développement des agens impondérables qui doivent jouer un rôle si actif dans les préparations homœopathiques, ne feront que le simulacre de ces opérations. Aussi, je le dis avec conviction, je

ne serai pas étonné de beaucoup de résultats négatifs qui seront signalés. Dans cette circonstance, il faut, nous ne saurions trop le dire, que le pharmacien, lorsqu'il sera chargé de sa préparation, ait le sentiment de son œuvre. Il doit apprécier sa mission comme un mandat sacerdotal, et se convaincre que de son exactitude dépend le résultat, et de sa conviction même un développement d'énergie dans le médicament. Si on pensait toutefois que ces réflexions viennent d'une haine profonde contre la polypharmacie, pour la dissiper je n'ai qu'un mot à dire, c'est que je suis pharmacien moi-même. Mais elles me sont inspirées par une âme peu faite à la dissimulation et qu'indigne l'abus de confiance ou la rapacité. Pharmacien, je voudrais que cet art en décadence continuât à mériter l'estime et la considération de tous, et si quelques-uns de mes collègues se trouvent offensés de mes paroles et du stygmate que j'ai incrusté sur le front de tout charlatan, tant mieux; je n'ai jamais recherché l'amitié de ceux-là, et la perte de leur sympathie est un hommage rendu à mon caractère.

MELCHIOR YVAN.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR LE DOCTEUR DESSAIX,

Secrétaire-général de la Société.

MESSIEURS,

Heureux de me trouver pour la seconde fois dans cette amicale réunion des homœopathes français, je ne saurais mieux vous en témoigner ma joie qu'en essayant de vous faire partager mes espérances sur les destinées futures d'un art qui est l'objet de toutes vos affections, sur l'avenir de la médecine; car la médecine a désormais un avenir.

Toutes les sciences ont un avenir dès le jour où elles sont posées sur leurs véritables bases : il était convenable, il était juste de pressentir dans Vésale, l'avènement plus ou moins éloigné mais certain de Cuvier; les premiers disciples de Newton durent prévoir que son compas serait quelque jour dans les mains d'un Laplace, et les fondemens de la gloire de J. L. Petit et de Scarpa avaient été déjà posés par A. Paré ou par ses maîtres. Malheureusement cette belle filiation, cette harmonique unité, qui, du plus riche développement d'une science, permet de remonter par degrés jusqu'à son berceau, ou qui, de son berceau, laisse entrevoir les développemens

auxquels elle se prépare; cet avantage a été presque entièrement refusé jusqu'ici à ce qu'on a nommé la médecine, immense agglomération où des mains sages ont souvent pu choisir de quoi rendre des services précieux par l'expectation seule, par l'écartement des causes capables d'entraver l'œuvre de la nature, par l'antagonisme, l'homœopathie, la dérivation, la perturbation, la prophylactique, l'hygiène; mais enfin agglomération discordante et contradictoire, sans unité de temps et de lieu, et tous les jours sans lendemain.

Galien sera, si l'on veut, le continuateur direct d'Hippocrate, malgré le proverbe qui met *oui* dans la bouche du père, et *non* dans celle du fils; mais pourquoi cette royale famille est-elle si tôt détrônée? pourquoi la dynastie de Boerhaave, ce Charlemagne de la médecine, s'est-elle éteinte avec V. Swieten, dès la seconde génération? pourquoi tant de grands chefs qui ont fait époque parmi nous n'ont-ils presque jamais pris le sceptre qu'à titre de conquérans, au lieu de le recevoir comme héritiers en ligne droite, exécuteurs testamentaires fidèles, et habiles continuateurs de leurs devanciers; pourquoi? si ce n'est parce que chacun de ces hommes puissans a vu que rien de ce qui était avant lui n'était à conserver, que tout restait à créer sur nouveaux frais. Une science livrée perpétuellement à des révolutions aussi fondamentales, au lieu de l'être à une série successive de perfectionnemens dont le dernier a sa raison dans ceux qui l'ont devancé,

n'est pas une vraie science, n'est pas constituée, et dans la longue durée de cette espèce d'anarchie simultanée ou successive, souvent l'un et l'autre à la fois, comment prévoir le règne du lendemain? Quel pilote dira d'avance la route d'un navire sans gouvernail, tourbillonnant au gré de tous les souffles et balotté par tous les courans?

Honneur donc, éternel honneur au grand homme qui, en asseyant la médecine sur l'homœopathie, vient de commencer enfin la science par son vrai commencement, et nous permet d'entrevoir, dès ce jour même, les perfectionnemens qu'elle doit acquérir, les immenses bienfaits qu'elle doit répandre!

Mais, dira-t-on sans doute, cet avenir dont l'homœopathie se croit en possession, toutes les écoles ne l'ont-elles pas cru également à elles? Toutes, dans leurs jactances passagères, n'ont-elles pas rêvé un pouvoir sans bornes, des succès éternels? Oui, mais tant d'illusions si promptement dissipées ne prouvent pas plus contre nous que les folles prétentions de l'alchimie ne prouvèrent aux yeux des sages contre les riches et solides promesses de Lavoisier; car nous avons pour nous les faits, la loi, ses indications et ses instrumens, avantages qui manquèrent pour la plupart à nos devanciers.

Et d'abord, avant tout, nous attestons l'autorité des faits: ces faits, même pour notre jeune homœopathie gallicane, se sont montrés tels et dans des cas si variés à Lyon, à Genève, à Fribourg, à Paris, à Colmar, à Bordeaux, etc., qu'ils mettent pour nous

hors de toute contestation la certitude et la puissance de l'homœopathie. Je sais bien que ceux qui n'ont pas daigné vérifier un seul de ces faits, ceux qui n'ont pas daigné appliquer les plus simples règles de la critique à la validité des documens fournis par l'homœopathie, ont pris dès long-temps le parti d'une dénégation complète. Mais ces Messieurs savent bien, et tout le monde le sait aussi, que cette dénégation large et commode, ce refus de probité médicale et de bon sens dont on nous honore avec une si libérale complaisance, ne sont pas des preuves contre nos faits. L'évaluation de ceux-ci, leur nombre, leur importance, la sécurité avec laquelle sur ce point nous en choisissons un seul comme probant et irrécusable; tout cela, Messieurs, vous est connu, et ce n'est pas ici le lieu d'en parler. Je me borne donc à vous rappeler qu'il faut bien que ces faits soient une puissance, puisque eux seuls ont fait faire à l'homœopathie tous ses pas dans le monde médical et dans la société. Toutes les autres doctrines ont pu voyager, et ont voyagé souvent avec des livres seuls; les livres de la nôtre ont été partout l'objet du plus superbe dédain: ce sont les faits qui, de proche en proche, surmontant à eux seuls les préventions, toutes les défaveurs, ont ramené l'attention sur nos livres, et ont gagné successivement, pied à pied et homme par homme, les innombrables amis que l'homœopathie compte maintenant dans toutes les parties du monde. Forte de tels titres, la science a bien, ce nous semble, et un peu mieux que tout ce

qui l'a précédé, quelque droit de compter sur elle-même et sur l'avenir.

Mais, outre cette première base de notre confiance, hâtons-nous d'ajouter que nous avons encore pour nous la force de la loi, la sûreté des indications, la certitude des agens.

La loi des semblables est-elle vraie, d'une vérité absolue, éternelle? Les semblables éveilleront-ils toujours et partout la puissance vitale qui doit guérir? Toujours et partout! c'est ce que nul enfant de la terre ne peut, ne pourra peut-être assurer jamais : cette loi, néanmoins, découle, sans intermédiaire du fait le plus universellement incontesté, de cette réaction que la vie tend généralement à opposer aux attaques dont elle est l'objet. Certes, les contempteurs de l'homœopathie, qui veulent ne voir en elle qu'un aveugle formulaire signalant au premier venu les procédés d'un empirisme brutal et irréfléchi, changeraient bien d'opinion s'ils daignaient s'apercevoir que le précepte de Hahnemann n'est que l'application à la médecine de la loi la plus constante, la plus haute de la vie, de cette loi tutélaire par laquelle le créateur a voulu que le moindre atome organisé veillât sans relâche à sa propre conservation, et sans cesse fût prêt à repousser les agressions dont il pourrait être entouré.

Cette réaction, cette *ultima ratio* de la vie, joue partout un des premiers rôles dans le domaine des forces vitales; indiquée, signalée dès le berceau du monde, mais, n'attirant jamais assez l'attention sur

elle, parce que ses résultats se font quelquefois attendre et que l'homme est toujours pressé, la réaction a été long-temps méconnue, ou du moins bien mal connue dans les sciences politiques et morales, dans les procédés de l'éducation, dans la pratique des médecins. Il fallait que le monde eût traversé bien des siècles, eût reçu bien des leçons, avant que l'on en vînt à mettre sérieusement en ligne de compte les œuvres de la réaction vitale sous ces différens rapports. On nous pardonnera ce rapprochement, car nous le croyons fertile en sages conseils, et il justifie toujours plus notre confiance dans la loi des semblables.

Mais, quand encore une loi rivale, celle des contraires, déduite de l'idée même des choses, et semblant appartenir à la raison universelle avant même d'être appliquée à la médecine, aurait intrinsèquement autant de certitude que la loi des semblables, que nous importerait cette certitude si l'application de la première de ces lois est presque toujours impossible au lit du malade, et si, pour la tenter, on n'a jamais eu que des agens incertains?

Le simple énoncé des lois suffit à placer entre elles un immense intervalle sous le rapport de leur application.

Rien de plus facile à déterminer, dans tous les cas, qu'un semblable; il n'en est pas de même pour un contraire. Le sommeil sera, si l'on veut, le contraire de la veille, le mouvement celui du repos, le blanc celui du noir; mais, dans tant d'autres exem-

ples, le contraire cherché sera difficile à assigner, souvent impossible à concevoir. Quel est le contraire du vert ou du jaune, celui d'un bouton de petite vérole, celui d'une douleur gravative de la tête, celui d'un érysipèle phlegmoneux de la face? Cette difficulté insurmontable, dont ce n'est pas la peine de chercher ici la raison métaphysique, a nécessairement, et dès les premiers pas, réduit les allopathes à n'attaquer qu'un certain nombre de symptômes, pouvant avoir plus ou moins rigoureusement des contraires, et surtout à se jeter dans des généralités, seules capables de se prêter bien ou mal au besoin qu'on avait absolument d'idées certaines.

Incapables, par exemple, d'imaginer seulement le contraire d'une douleur lancinante, pongitive, térébrante de l'occipital ou du genou, ils se sont bornés à attaquer la douleur, en général, par le narcotisme, qui en est, à quelques égards, le contraire.

Nous n'avons pas besoin de montrer quel désavantage doit résulter dans la pratique de cette contrainte imposée à la médecine par l'indigence de sa loi : il saute aux yeux de tout le monde que les allopathes se seraient empressés de tenir compte, avec le même soin que nous, de toutes les spécialités pathologiques, s'ils avaient pu trouver un contraire à chacune d'elles, comme nous lui trouvons un semblable.

A ce premier désavantage dut bientôt s'en ajouter un autre, plus fâcheux encore. Des généralités légitimes aux hypothèses, le passage est glissant, et l'on

fut entraîné à le franchir d'autant plus vite que les hypothèses pouvaient seules se prêter, et pouvaient se prêter avec une facilité merveilleuse aux idées d'antagonisme que l'on voulait absolument, et qu'on désespérait de trouver dans le monde des réalités.

Ne dut-on pas se trouver, en effet, bien à l'aise et bien fort, quand, en face de l'infinité de nos maux, et dans l'obligation de leur chercher d'introuvables contraires, on put se dire enfin : nous n'avons qu'à fortifier ce qui est faible, à relâcher ce qui est tendu, à dépuré ce qui est impur, à calmer ce qui est irrité, à expulser ce qui surabonde; ce qui voulait dire tout simplement, nous combattons ce que nous croirons faiblesse, impureté, irritation, etc., parce que nous croirons fortifiant, dépuratif, calmant....

Or, en vérité, n'est-ce pas à peu près là tout ce qu'on a proclamé tour à tour et de toutes les manières depuis qu'on cherche la science, et surtout chaque fois qu'on a cru l'avoir trouvée?

Voilà donc, à son insçu, pour ainsi dire, le médecin forcément, invinciblement entraîné par cette loi néfaste des contraires, loin, bien loin des réalités de la vie. Dès qu'on voulut des contraires, que le mal évident ne pouvait fournir, nécessité fut bien de les prendre dans le mal occulte, dans la cause du mal, dans le génie du mal, et Dieu sait trop où tout cela nous a conduits.

Mais c'est bien pis encore quand on dut remplir ces indications imaginaires au moyen d'une matière

médicale aussi hypothétique, aussi arbitraire que le reste. Pouvait-on hésiter à faire des dépuratifs, des invisquans, des adoucissans, quand ils cadraient si bien avec les impuretés, les épaissemens, les acrimonies inventées avec tant d'aisance et de bonheur? Les meilleurs esprits n'ont-ils pas payé ce tribut? Le bon sens, le savoir, le génie, rien n'y peut, et le funeste empire de l'antagonistique force impitoyablement les médecins les plus illustres à créer des antiseptiques, des incrassans, trente autres classes de remèdes, tous préconçus contraires à une idée de mal aussi arbitrairement préconçue (1).

L'idée salutaire d'éprouver les médicamens sur l'homme sain, cette idée si simple et si facile, qui, comme toutes les idées simples, grandes et faciles,

(1) Qu'on ne nous accuse point ici de ne voir l'allopathie que dans les théories surannées dont elle a fait elle-même justice dès long-temps. Hypothèse pour hypothèse, les diverses allopathies de nos jours sont solidaires de celles qui les ont devancées; car rien n'est cadre, rien n'est décidément prescrit, quand rien n'est solidement fondé. *Multa renascentur quæ jam cecidere*. Nous croyons tous fortement que Descartes, en personne, ne pourrait rien maintenant en faveur de ses tourbillons; mais beaucoup de médecins oseraient-ils répondre qu'à l'exemple de l'humorisme, tout bafoué naguère et se relevant sous nos yeux avec confiance, des doctrines bien oubliées, ne pussent encore se reproduire avec éclat? Est-on bien sûr qu'à la voix d'un homme puissant les idées de Boerhaave, de Baumes, de Brown, etc., ne reviendront point un beau jour détrôner les systèmes qui sont venus hier écraser de leur infailibilité triomphante les idées non moins infaillicibles de la veille?

attendait son homme de génie, cette idée n'a arrêté définitivement l'attention de personne, et cela sans doute encore parce qu'il était trop évident que, sous la loi des contraires, elle resterait inféconde. Certes, si l'on eût pu concevoir un désordre qui fût le contraire du scorbut, de l'érysipèle, de la goutte, comme une diarrhée est, à plusieurs égards au moins, le contraire d'une constipation, il est impossible de croire qu'on n'eût pas cherché par des épreuves sur l'homme sain, et qu'on n'eût pas trouvé dès long-temps, comme Hahnemann, une matière médicale pure.

Et parce que cette loi déplorable n'a rien fondé de solide depuis trois mille ans, elle qui, loin de pouvoir rien fonder, porte dans son sein la raison de tous nos écarts, on en conclurait que nous ne serions pas plus heureux, précisément dans une route opposée, et avec toutes les garanties, toutes les certitudes, tous les instrumens qu'elle n'avait pas, qu'elle ne pouvait pas avoir ! Il n'y aurait dans cette conclusion ni justice ni bon sens.

Forts de ces convictions, ne balançons donc point, Messieurs, à compter sur quelque chose, et ne craignons point d'envisager l'avenir dans les progrès de la science et dans ses bienfaits.

L'homœopathie, car c'est elle qui, désormais, est la médecine; l'homœopathie ayant deux élémens essentiels, la matière médicale pure et la thérapeutique, essayons de reconnaître les progrès qui se préparent sous ce double rapport.

La matière médicale pure, comme instrument de guérison, repose à son tour sur deux données fondamentales, les *faits* et leur *expression*. Pour l'une et pour l'autre, un prochain avenir nous promet de grandes richesses. On n'en doutera pas si l'on daigne seulement faire attention à la vigueur du mouvement actuel de l'esprit humain dans les routes de l'homœopathie.

Quelle doctrine indigène ou étrangère a jamais marché si vite? et pourtant quelle doctrine fut moins favorisée par les circonstances extérieures, et imposa plus de travaux?

Tous les modes de traitement qui ont eu cours, et ont pris le nom de médecine, assis sur des données générales, fournies à peu près également par toutes les écoles, n'ont guère été que le changement ou le déplacement de deux ou trois idées; et quelques heures d'examen purent d'un Stahlien faire un Brownien, d'un humoriste un solidiste. Mais vous savez bien, Messieurs, que l'homœopathie n'a rien de réchauffé, rien de retourné; elle est neuve toute entière dans son principe comme dans ses agens; il faut l'apprendre de toutes pièces, y appliquer un esprit façonné par les écoles à des efforts d'un genre opposé, s'ensevelir au milieu de détails isolés, de spécialités innombrables, quand c'est surtout à généraliser qu'on a exercé son intelligence.

Au dehors, il faut lutter contre des préventions simulées ou réelles avec un désavantage proportionné à ce qu'il y a de nouveau, d'étrange dans l'homœo-

pathie. Il faut, dans la pratique, perdre souvent le fruit de la plus laborieuse, de la plus heureuse investigation par l'inadvertence d'un malade, par l'oubli de quelque précepte d'une hygiène à laquelle le public n'a pas encore eu le temps de s'accoutumer. Et tout cela, avec peu de livres, peu de confrères à pouvoir consulter à proximité, et sans autre encouragement de la presse que de loin en loin quelques misères jetées dédaigneusement contre nous par les frivolités de la littérature.

Et pourtant, Messieurs, avec quelle rapidité la science ne s'est-elle pas déjà répandue ! Il n'y a pas trois ans que le docteur Des Guidi était le seul homœopathe de France, et bientôt nous ne pourrons plus nous compter.

Avec un tel mouvement, il nous est bien permis d'assurer que la matière médicale pure ne saurait tarder à faire de grandes acquisitions.

D'après les richesses qu'elle a pu rassembler en si peu d'années, et en grande partie par les travaux de Hahnemann, d'un homme prodigieux, il est vrai, mais enfin d'un seul homme, il est, ce nous semble, aisé de prévoir avec quelle vitesse elle doit s'agrandir quand une génération médicale se précipitera tout entière vers des recherches de ce genre, pleine de l'ardeur qu'un tel sujet ne peut pas ne pas inspirer.

La matière médicale marchera vite, car, comme la botanique, l'astronomie, la chimie, elle s'enrichira invariablement des travaux consciencieux de toutes les contrées, de ceux du P. Veith, à Vienne,

comme de ceux de Hering à Paramaribo : avantage immense que n'eurent jamais, dans aucune de leurs parties, les anciennes thérapeutiques. Passez le détroit, le Rhin ou les monts, pour y demander des nouvelles de Paris; demandez à Paris des nouvelles de Strasbourg ou de Montpellier, et vous verrez presque toujours isolément ou discordance pour la vente des médicamens comme pour les procédés curateurs, vous verrez presque toujours que ce qui est travail important, incontestable principe, traitement admirable dans un lieu, se connaît à peine dans un autre, ou s'y trouve l'objet d'un oublieux dédain, s'il n'est celui d'une dénégation formelle et complète.

Il y a des médecines nationales, des médecines provinciales, d'innombrables médecines d'individus; mais il n'y a pas une médecine comme il y a une botanique, une chimie, une matière médicale pure.

La matière médicale pure ira vite, nous le disons encore une fois, car elle accumulera, sans jamais rien en perdre, les travaux de tous les jours.

Serait-elle donc bien éloignée l'époque où de telles recherches occuperont fortement la France et toutes les nations, l'époque où le meilleur tribut offert à une société de médecine, la dissertation inaugurale qu'on sera le plus jaloux de produire, seront l'histoire des propriétés pures d'un nouveau médicament, et l'histoire des guérisons auxquelles ces propriétés l'auront fait concourir. Que sont-elles devenues, quels services rendent-elles aujourd'hui tant

de dissertations publiées à grands bruits, tant de thèses soutenues avec honneur sous le patronage de la doctrine accréditée? Quelque mérite qu'elles puissent avoir encore, les savans pourront bien les retrouver dans de poudreux répertoires, mais elles sont complètement en dehors de la circulation générale. Médecins de la génération qui s'élève, un avenir bien plus flatteur et bien plus doux vous est promis! La substance que vous aurez enregistrée dans notre matière médicale pure, rendra des services sans fin à votre âge et aux âges qui le suivront. Héritage inaliénable de tous les médecins à naître, elle tiendra dans leur code une place qu'elle seule peut remplir! C'est une statue en bronze que vous aurez élevée à votre nom. Jeunes médecins, dans mille ans plus d'un infortuné devra la vie au travail que vous aurez exécuté; plus d'un infortuné, dans mille ans, bénira votre mémoire, invariablement unie à celle de Hahnemann lui-même, puisque sa matière médicale n'ira chez nos derniers neveux qu'en emportant avec elle le modeste, mais impérissable chapitre que vous y aurez ajouté. O qu'il serait beau d'avoir encore une jeunesse et des forces à dévouer à de telles destinées!

Nous n'avons parlé que de substances nouvelles; mais on sent bien que vérifier, étendre, ratifier l'examen des substances déjà mises à l'épreuve, est une tâche pour le moins aussi utile, aussi attrayante, aussi glorieuse que celle d'étudier des médicamens nouveaux.

Ce serait méconnaître l'esprit du siècle et en particulier celui de notre pays, que ne pas en attendre avec confiance de pareils travaux.

Mais il ne suffit pas de faire des expériences et de les bien faire, il faut s'en rendre un compte exact, s'étudier à les peindre avec tant de vérité et de précision, qu'elles puissent à l'instant devenir la richesse instrumentale de tous.

La distribution des symptômes, la disposition des tables de recherches, tout ce qui abrège, simplifie ou facilite l'emploi de la symptomatologie ne peut tarder à faire d'heureux progrès, les bons ouvrages de Rückert, Weber, Böninghausen et autres, en sont déjà une garantie certaine.

Le langage de la chimie moderne, formé de toutes pièces par elle et pour elle, en a singulièrement favorisé la diffusion et les progrès, et l'on ne saurait douter qu'une création pareille ne nous rendît aussi les plus grands services.

Quelque admirable parti que Hahnemann, et après lui Gross, Stapf et plusieurs autres de ses savans disciples, aient tiré du langage ordinaire de l'art dans leur description des symptômes, il n'en est pas moins vrai que ce langage, formé pour d'autres besoins, a dû plus d'une fois être infidèle à leur pensée ou rebelle à leurs efforts.

Qu'importait le plus souvent au médecin des généralités les innombrables nuances de nos maux, dès que ces nuances entraient pour si peu dans les indications de la thérapeutique? Les descriptions y

ont bien donné parfois une assez grande importance, mais les guérisseurs n'ont presque toujours vu dans ces travaux qu'un étalage oiseux et sans but, une parodie de Linnée, quelquefois même tout au plus un objet mercantile de lithographie. Ils étaient conséquens, et ils eurent raison de ne voir qu'un terme *barbare* dans la douleur *pertérébrante* du panaris, de Sauvages; *pertérébrante*, lancinante ou brûlante, n'est-ce pas en effet par le bistouri qu'il fallait dans tous les cas en finir?

Ainsi la langue des symptômes ne pouvait prendre le coloris; la vigueur et la richesse d'une langue éminemment utile et généralement parlée. Le malade vainement s'épuisait-il en termes heureux, en métaphores expressives pour tâcher de peindre exactement toutes les formes de ses maux, c'était une irritation, un spasme, une acrimonie, ou telle autre généralité qui répondait à tout; ensorte que le langage des symptômes, recommencé tous les jours au lit de chaque malade, mais dédaigné sur tant de points par le praticien, et d'après lui par les assistants, a dû rester pour tous dans une éternelle enfance. Voilà ce qui nous donne quelquefois tant de peine à bien saisir la description d'un symptôme, et à obtenir du malade une idée juste de sa souffrance; c'est peut-être, pour le moment, une des grandes difficultés de la pratique.

Mais il n'est pas douteux que l'attention ramenée chaque jour sur des objets devenus de première importance dans l'exercice de l'art, ne lui fournisse

bientôt les expressions qui lui manquent. Sera-ce l'œuvre de tous, ou quelque belle création d'un seul? on ne saurait le prévoir, mais nous savons avec certitude qu'une langue nouvelle ne manque jamais longtemps à de nouveaux besoins. La peinture qui fit reconnaître la vaccine, il y a trente ans, au praticien dont les yeux ne l'avaient point encore vue, reviendra sans doute aussi nous prêter son assistance, en nous montrant, par exemple, dans toute leur vérité, les innombrables éruptions de nos agents pathogénétiques, et l'exanthème arsenical ou belladonien sera aussi facile à reconnaître que le bouton variolique ou vaccinal.

A cette rapide indication des progrès attendus de la matière médicale pure, nous n'ajouterons que deux mots sur la thérapeutique, sujet trop vaste pour que nous puissions ici nous y arrêter.

Sans oser mettre en ligne de compte le pas immense que la doctrine des maladies chroniques a fait faire à la thérapeutique, progrès hors de rang, création du génie et qui ne peut faire foi pour les progrès à venir, bornons-nous à rappeler que les données récentes de Hahnemann sur la phtisie et sur tant d'autres questions, les heureuses recherches faites au sujet de la répétition des doses, les travaux de Wolf sur la syphilis, l'emploi du soufre, de l'opium, du musc, du café, pour rendre certaines constitutions plus dociles à l'action du remède, toutes ces perquisitions, en un mot, dont le but est de suppléer, dans des cas extraordinaires à la puissance de nos agents,

ou aux agens qui peuvent encore nous manquer , tout cet ensemble de travaux se poursuit avec constance et perspicacité, et, par ce qu'il a déjà produit, nous cautionne ce qu'il doit produire encore.

Terminons donc ici, messieurs, cette faible et pâle ébauche des progrès qui attendent la médecine, et jetons un coup d'œil sur les bienfaits qu'à son tour elle promet à la société.

Les uns viendront de la médecine, les autres seront l'œuvre du médecin.

Quant aux bienfaits de la médecine, nous avons fort peu besoin d'en parler, trop d'évidence les entoure. Le traitement homœopathique du choléra, ce traitement, si bien tracé d'avance, et avec toutes ses éventualités possibles, dans les écrits de Hahnemann, suivi sur tant de points du globe avec une ponctuelle uniformité si rare jusqu'à nous, et couronné partout d'un succès si éclatant; ce traitement authentiquement constaté ne dit-il pas assez tout ce que la société doit attendre de l'homœopathie pour la promptitude, la sûreté, la douceur, l'incalculable économie des guérisons?

La puissance des antipsoriques ne promet-elle pas de s'appliquer avec aisance à l'extinction de ces lèpres, de ces scrophules, de ces tristes maladies qui vont de race en race dégrader des populations entières, calamités contre lesquelles l'ancienne médecine fut toujours si faible, avec ses traitemens longs, dispendieux, et par-là même, dans ces cas généralement impraticables?

L'isopathie, à son tour, remplira-t-elle ses promesses? les maladies contagieuses auront-elles enfin trouvé en elles-mêmes leur antidote infailible? Nous l'ignorons encore, mais nous attendons, pleins de confiance, le résultat des travaux poussés sur ce point avec zèle par d'habiles expérimentateurs.

Quant à l'hygiène publique et à la variété des usages et des abus alimentaires de tous les peuples, l'homœopathie s'annonce encore avec d'incontestables avantages. Au bruit de discussions éternelles sur plusieurs graves questions d'hygiène, au milieu des variations de nos préceptes, favorables tantôt à une nourriture vigoureuse et corroborante, tantôt à une alimentation parcimonieuse, comment un régime général, des habitudes nationales régulières et salutaires auraient-elles pu prendre pied? Là où se trouvent des casuistes toujours prêts à justifier tous les penchans, comment les penchans pourraient-ils être successivement ramenés à un ordre, à une mesure légitime et invariable. L'homœopathie en traçant une ligne inflexible de démarcation entre l'aliment et le poison, a posé une base dont l'influence peut avoir avec le temps les conséquences les plus sérieuses sur les habitudes des nations.

Reste à savoir maintenant si, dans des questions d'un ordre plus élevé, la puissance des doses homœopathiques, en agrandissant la sphère des idées vulgaires, ne contribuera pas en quelque chose à dégager l'esprit des langes de la matière, et par une sorte de compensation, à démolir l'appui que de tout

temps un matérialisme grossier s'est vanté de trouver dans les doctrines et les opinions des médecins.

Tous ces avantages que nous aimons à présenter ne semblent-ils pas devoir en effet découler de la marche et de la nature même des choses, et ne seront-ils pas favorisés dans leurs développemens par l'énergique secours que les meilleurs esprits viendront nécessairement prêter à l'art de guérir ?

Un art véritablement conservateur et sauveur, un art qui exige, il est vrai, bien des veilles et des études, mais qui du moins les utilise toutes et qui donne à tout travail persévérant et consciencieux une affluence de succès, un tel art ne doit-il pas attirer à lui encore plus d'esprits supérieurs que ne l'a fait la médecine de nos pères ? Locke, Bertholet, et tant d'autres génies du premier ordre, eussent-ils cessé de cultiver et d'enrichir la médecine, si, au moment de renoncer, comme Hahnemann, à l'instrument ingrat qui trahissait trop souvent leurs efforts, ils avaient, comme lui, ou d'après lui, rencontré une médecine positive, capable de répondre à toutes les exigences de leur logique inflexible, à tous les besoins de leurs grandes âmes ? De tels hommes nous seraient restés, de tels hommes nous viendront ; en même temps les capacités d'une autre nature ne pouvant plus se frayer une route en médecine par tout ce qui n'est pas elle, iront sans peine utiliser ailleurs leur ambitieuse industrie, et la perte de ceux-ci ne sera pas moins profitable à la science que l'acquisition de ceux-là. J'achèverai, Messieurs, de vous montrer toute ma pensée.

Pourquoi cette moitié du monde, qui n'est pas moins distinguée par un esprit éminemment observateur, pénétrant et juste que par le don de la pitié, du soulagement et des consolations, resterait-elle étrangère à la médecine, dès que la médecine, armée de certitude et pleine d'espérance, n'aura plus rien d'obscur, de versatile et de barbare? Si les routines ténébreuses, si les fêrules et leur ignoble cortège durent disparaître de l'éducation avant qu'on pût s'attendre à voir des femmes célèbres paraître dans cette carrière en grands hommes, pourquoi la médecine, désormais attrayante de clarté et délivrée de sa douloureuse instrumentation, n'aurait-elle pas le droit d'avoir aussi ses Necker de Saussure, ses Guizot, ses Rémuzat?

Ceux que de telles idées pourraient faire sourire, craindraient-ils que les souffrances manquassent jamais à la pauvre humanité, et que jamais elle pût avoir trop de secours et des secours trop puissans?

Examinons maintenant les avantages que les médecins homœopathes peuvent, indépendamment des bienfaits de leur art, procurer à la société.

En dehors de la médecine, sans elle ou malgré elle, les médecins des écoles, des doctrines et des méthodes les plus opposées, ont de tous les temps bien mérité du genre humain. Exemple immémorial de dévouement et d'intrépidité, dans le choléra de Paris comme dans la peste de Marseille, d'Athènes ou de Moscou, au sein des familles comme dans les hôpitaux, sous la tente et sur les navires,

partout les médecins ont reçu le nom d'amis éclairés et courageux des hommes.

C'est une justice que le sévère Hahnemann se plaît lui-même à leur rendre. Glorieux de cet héritage de nos pères, nos fils, soyez-en sûrs, ne le laisseront point s'évanouir entre leurs mains.

Le candidat prêt à quitter les écoles se livre ordinairement tout entier aux promesses de ses livres et de ses maîtres, promesses où tout semble invariablement encadré, prévu et garanti d'avance. Le bien des hommes, la dignité et le triomphe de l'art, enflamment ce jeune cœur plein d'espérance et de foi. Pourquoi donc, trop souvent, ces ressorts généreux sont-ils si tôt détendus ou brisés? N'est-ce pas l'incertitude de l'art et ses douloureux mécomptes qu'il faut surtout en accuser?

Comment garder long-temps, dans sa pureté native, cet amour d'un art à la puissance duquel on apprend tous les jours à moins croire, ce besoin d'un travail ardu dont on ne pressent que trop l'inutilité, cette ardente affection pour les hommes, qui n'est plus alimentée par l'assurance de les servir hautement en se dévouant à eux? Une telle situation n'a-t-elle pas dû décourager bien des esprits et resserrer bien des cœurs?

Autre revers. Moins un art a de certitude, et plus le hasard peut niveler les chances de succès entre artistes de portées différentes; moins un art offre d'ensemble dans sa constitution, de concordance dans ses préceptes, de fixité dans ses lois, et moins la con-

fiance publique aura de règles certaines pour choisir entre ceux qui le cultivent. Une médecine où toutes les opinions, tous les traitemens, comptent d'habiles antagonistes et des défenseurs habiles; une médecine où le sceptre d'hier sera demain traîné dans la poussière, où la pratique du médecin le plus laborieux et le plus savant est bien loin d'être toujours la plus heureuse, d'après quelle règle verra-t-elle distribuer les rangs dans son sein, et le savoir-faire arrogant et flexible n'y aura-t-il pas trop d'avantages contre le travail et le savoir?

Dès lors il y aura, dans l'opinion générale, d'inévitables injustices dont notre jeune médecin sera froissé; il a commencé par se défier de son art, il en vient à se défier du genre humain; heureux s'il ne finit peut-être par mépriser l'un et l'autre.

Si donc au milieu de ces causes entassées de découragement et d'apathie, ou même de dépit et de haine, les médecins ont tant de fois mérité l'affection publique, que ne doit-on pas attendre d'eux quand ils seront protégés et soutenus dans leur carrière par un art plein de clarté, d'harmonie, de certitude et de puissance? Et telle est la destinée des médecins de l'avenir.

Content de lui-même, sûr de son art, sûr de ses confrères, puisque entre eux et lui toute source de controverse est tarie, toute arme discourtoise est brisée; sûr de la justice de l'opinion, l'homœopathe aura tout ce qu'il faut pour remplir sa mission avec la plus noble persévérance, et pour exercer

sur ses concitoyens le pouvoir le plus salutaire.

Non-seulement ses prescriptions médicales seront suivies avec ponctualité par un public qui aura facilement appris à y avoir une vraie et solide confiance, mais encore tous ses conseils d'hygiène, de police médicale, toutes ses paroles, tous ses exemples auront cette autorité qu'on ne refuse jamais à l'homme de bien dont les services et les talens sont incontestés, et dont les décisions n'ont ordinairement rien de versatile et d'arbitraire; et ne pensons pas qu'une telle autorité, dévolue à nos successeurs, soit si peu de chose pour le lien social.

La médecine pratique est trop intimément fondue dans tous les rangs, pour que les méthodes, ainsi que les habitudes, les mœurs et les opinions de ceux qui l'exercent, n'aient pas sur les habitudes, sur les mœurs générales, sur la raison publique elle-même, une incalculable influence.

La médecine est un autre sacerdoce qui, en versant dans tous les replis de l'ordre social une foule d'idées saines et de maximes salutaires sur toutes les questions, a bien eu aussi le malheur d'y semer plus d'une fois des erreurs dangereuses et de fâcheux exemples.

Erreurs ou vérités, puisque les opinions descendent toujours dans la hiérarchie sociale, et remontent bien difficilement, n'est-ce pas à nous qu'il faut imputer tout préjugé se trouvant à la fois dans les traditions populaires et dans nos livres? C'est bien nous qui avons préconisé ces drastiques, ces vomis-

tifs, ces sudorifiques, dont nous avons eu tant de peine ensuite à détourner les populations, qui sur notre parole s'y sont attachées lentement, mais avec ténacité.

Si l'astrologie judiciaire a jeté de si profondes racines dans l'opinion des masses, la médecine des âges écoulés n'est-elle pas un des plus larges canaux par où de telles erreurs ont pu se répandre si bas et si loin?

La graisse de suppliciés et le triste renom de guérisseur, dévolus partout à l'homme pour qui semble réservé un pareil trafic, ne se rattachent-ils point à ces formules savantes où la poudre de crâne humain et tant d'autres produits de cette nature jouèrent un grand rôle, jusqu'au jour où un arrêt formel de la faculté de Paris vint les interdire. *Decrevit autem saluberrima facultas hominem homini popinandum non dari.*

Loin de nous d'en faire un reproche à la médecine, elle ne pouvait devancer les temps; nous constatons ici seulement sa puissance, pour en conclure que l'influence du médecin embrasse bien autre chose que ce qui concerne la santé des hommes.

Ainsi, en attachant à cette question un dernier exemple, pense-t-on que les éternels débats des médecins, l'importance que l'un met à proscrire ce qu'ordonne l'autre avec la même importance, l'empressement du fils à rejeter presque toujours les procédés ou les doctrines de son père, n'ont pas contribué puissamment à nourrir, en plus d'un lieu, cet

esprit de frivolité railleuse et d'indifférence qui finit par trouver bien peu d'intervalle entre erreur et vérité, et, de proche en proche, par s'appliquer aux choses les plus certaines et les plus graves? et serait-il bien déraisonnable de penser que si les géomètres, les astronomes, tous ceux dont la science, le langage et les actes, ont fixé et concordance, pouvaient avoir avec le peuple des contacts aussi nombreux, aussi intimes que nous, il n'aurait pas lui-même plus de fixité dans ses opinions, de rectitude dans ses jugemens, de confiance dans ses certitudes?

Oui, nous le croyons avec sincérité, cette habitude de parler et d'agir avec réflexion, cette conviction qu'en chose même légère, le faux et le vrai ne sont point affaire indifférente, cette grave moralité qui se lie nécessairement à de telles habitudes, voilà ce que les médecins de l'avenir sont appelés à répandre plus qu'aucune classe d'instituteurs, parmi les citoyens, parmi tous les habitans du globe. Magnifique magistrature, pontificat sublime que Hahnemann vient de créer pour nos successeurs, en leur faisant don de la *certitude*.

Il y a plus : les médecins de tous les pays, formant enfin véritablement une seule famille, toutes les familles auxquelles ils sont intimément unis, et par elles toutes les nations ne seront-elles pas comme enveloppées dans ce réseau de bienveillance mutuelle et d'harmonie? et la fraternité des peuples, promise à nos neveux, ne comptera-t-elle pas un jour, parmi ses causes, la grande révolution médicale du dix-neuvième siècle?

Mais ne cherchons pas si loin de nous cette heureuse époque, elle est déjà commencée dans l'enceinte qui nous rassemble. Des amis de l'homœopathie, des médecins homœopathes, accourus de plusieurs départemens et de plusieurs états voisins pour former avec nous un faisceau de lumières, d'encouragement et d'affection, offrent à ces contrées un exemple nouveau dont elles sauront profiter. Puissent bientôt, à leur tour, nos autres cités connaître et sentir comme nous ce qu'il y a de trésors dans une réunion pareille pour la science, pour l'amitié, pour tout ce qui fait le bonheur !

Faisons un pas au-dehors, et nous allons voir l'horizon s'agrandir. Les voyages au nord se multiplient : beaucoup de médecins, plusieurs praticiens d'un âge mûr apprennent la langue allemande et l'enseignent à leurs enfans. Elle portera aussi ses fruits cette courageuse initiative repoussée trop long-temps par la mollesse de nos études nationales : bientôt la jeunesse française parlera l'idiome de Schiller, de Göthe et de Kant, et c'est encore la main de Hahnemann qui, mieux qu'une longue occupation, le commerce ou la littérature, nous aura largement ouvert cette source intarissable de richesses, la main de Hahnemann qui nous aura étroitement uni avec ce peuple moral, persévérant et penseur, à qui la civilisation doit beaucoup et dont elle attend beaucoup plus encore.

Pour sentir tout le prix de ces relations nouvelles et fécondes, écoutons ceux de nos confrères qui

viennent de visiter l'Allemagne. Même après des journées passées à Cöthen, et auxquelles rien n'est comparable, ils ont encore trouvé une source abondante du plus lumineux enseignement, des émotions les plus douces près des Haubold, des Gross, des Stapf, des Brunow, des Trinks, du vénérable père Veith... Que ne puis-je tous les nommer ! Généreux amis des hommes, dignes élèves de Hahnemann, il ne m'est pas donné de porter jusqu'à vous notre gratitude et nos vœux pour l'accueil vraiment fraternel qui attendait nos compatriotes sous vos toits hospitaliers, mais ce tribut sincère que ma faible voix n'ose vous offrir, la voix de la France entière vous le portera bientôt.

COMMUNICATION

FAITE A LA SOCIÉTÉ RÉUNIE A LYON,
PAR LA SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE DE PARIS.

Les médecins de Paris, que leur ardeur dans la recherche de la vérité a entraînés vers l'étude de l'homœopathie, se sont constitués en société qui a pris le nom de SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE DE PARIS.

Quoique déjà riche en matériaux précieux, et en observations intéressantes, la Société remet à une autre année la communication de ses travaux, afin que le temps et l'expérience leur imprime ce caractère d'authenticité et de vérité qui force la conviction

et éloigne toute idée de précipitation et d'entraînement.

Dans l'impossibilité d'envoyer une députation à l'assemblée générale de Lyon, elle a chargé son président d'en témoigner ses regrets à la Société gallienne, et de l'assurer qu'elle s'unit de cœur et d'intention à tout ce qui résultera d'utile pour l'humanité et d'avantageux pour la science, de cette réunion de savans où les questions les plus importantes seront discutées et éclairées.

Paris, ce 30 août 1833.

Le Président de la Société,

PETROZ.

Le Secrétaire-général,

DAVET, doct.-méd.

EXTRAIT

de la lettre adressée au président de la Société Homœopathique réunie à Lyon,

PAR LE DOCTEUR MABIT, DE BORDEAUX.

Les succès que j'avais obtenus dans le traitement homœopathique du choléra-morbus asiatique à l'Hôtel-Dieu de Bordeaux, me déterminèrent à appliquer la thérapeutique de la nouvelle doctrine aux autres cas de mon service, qui compte au moins 150 malades. Les succès obtenus sur les premiers malades aidèrent à vaincre les répugnances et à aplanir les

difficultés de l'introduction d'une méthode qui fut bientôt la seule employée dans mon service. On continue d'y trouver des résultats presque incroyables, comme l'écrit notre vénérable Hahnemann.

Il m'eût été impossible de recueillir toutes ces importantes observations si je n'avais été secondé d'abord par M. le docteur Borchard, de la faculté de Halle, qui a bien voulu se charger de noter les faits observés dans le service des femmes, M. Catenat, chirurgien interne de l'Hôtel-Dieu, et M. Bruneau, élève zélé, rédigeant les observations des salles des hommes. Notre collection compte déjà plus de douze cents observations, non comprises celles de ma pratique particulière; MM. les docteurs Paillon et Des Marthès, praticiens de cette ville, en ont aussi beaucoup recueilli.

Mes visites quotidiennes sont devenues une clinique homœopathique, à laquelle viennent assister plusieurs médecins des villes voisines, et je dois citer surtout le docteur Bayard, ancien médecin des armées, praticien respectable, qui est aujourd'hui retiré à Libourne.

NOMS DES PERSONNES

QUI ONT ASSISTÉ AUX SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE
GALLICANE RÉUNIE A LYON.

MM. Arguillère.

Arlès-Dufour, négociant.

Arnaud (Victor).

Bonnet, doct.-méd., d'Ambérieux.

Bravais fils, doct.-méd., d'Annonay.

Brollmann (H. A.).

Brollmann (T.).

Bronzet (T.).

Crépu, doct.-méd., prof. de Grenoble.

Casenove (A. de).

Casenove (V. de).

Casenove (Ab. de).

Chazal, docteur-médecin, de Lyon.

De Villas, de l'Académie de Lyon.

De Bornes, instituteur.

Des Guidi, doct.-méd., de Lyon.

Demeure, mécanicien, chimiste.

Dessaix, doct., de Lyon.

Dufour (P. E.).

Dufresne (L. C.) de La Tour, doct.-méd.

Dufresne (P.) doct.-méd., de Genève.

Dutech, doct.-méd.

Gastier, doct.-méd., de Thoissey.

Jaenger, doct.-méd., de Colmar.

- MM. Jurie , conseiller à la Cour royale de Lyon.
Kirschleger (F.) doct.-méd., de Münster , près
Colmar.
Lonchamp , doct.-méd., de Fribourg.
Laurencet , doct.-méd., M.
Molin , d.-m. , inspect. des eaux de Luxeuil.
Monnet , doct.-méd.
Panthin , doct.-méd., de Divonne.
Pelletier fils , pharmacien.
Peschier (Ch.) doct.-méd., de Genève.
Pictet , doct.-méd., de Lyon.
Pollet (abbé P.).
Rapou , doct.-méd., de Lyon.
Régny (Aimé).
Reymond , doct.-méd., de la Tour du Pin.
Tournier , doct.-méd., de Lyon.
Yvan , pharmacien , de Digne.

Par correspondance.

- MM. Alléon , doct.-méd., d'Annonay.
Bravais père , doct.-méd., d'Annonay.
Bussy , professeur de chimie à Paris.
Beister , { Aides-majors à la Charité et à l'Hôtel-Dieu
Bonnet , { de Lyon.
Buisson , pharmacien de Lyon.
Beljames , inspecteur des études au Collège
royal.
Charrière , doct.-méd., de Thonon.
Convers , docteur , de Vevey.
Carrault , doct.-méd., de Rouen.

MM. Durif, de Tullin, doct.-méd.

Duret père et fils, docteurs-médecins, d'Annonay.

Dapaz, docteur, de Lausanne.

Guisan, docteur, de Vevey.

Jourdain, médecin en chef de l'hôpital de Colmar.

Muret, docteur, de Morges.

Mouzin, avocat à la Cour royale de Dijon.

Pinget, docteur, de La Roche.

Soulacroix, Recteur de l'Académie.

Tessier, docteur, de Turin.

Petroz,

Davet,

Gueyrard,

Croserio, d.-m.

} Membres de la Société de Paris.

RÈGLEMENT

DE LA

SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE GALLICANE.

TITRE PREMIER.

But et Composition de la Société.

ARTICLE PREMIER.

Conformément à son arrêté constitutif, la Société portera le nom de SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE GALLICANE.

ART. 2.

Son but est l'étude, la propagation et le perfectionnement de la science homœopathique.

ART. 3.

Elle embrasse tous les pays où l'on parle français, et elle se compose de deux ordres de membres, les médecins et les laïcs.

Il sera délivré un diplôme à chacun.

TITRE SECOND.

Réunions.

ART. 4.

La Société se réunira chaque année, d'abord dans les villes de Genève et de Lyon, alternativement; ensuite, dans les autres villes des pays qu'elle embrasse, quand elles seront jugées lieux convenables, et présenter les élémens et conditions nécessaires pour mériter cette faveur.

Le nombre de ces villes ne pourra jamais dépasser dix.

ART. 5.

Les réunions auront lieu par rotation régulière entre les villes qui seront désignées à cet effet; et sous aucun prétexte, nulle ne pourra obtenir la priorité sur une autre.

ART. 6.

Les réunions commenceront le 15 septembre de

chaque année, et devront durer au moins trois jours.

TITRE TROISIÈME.

Officiers et Direction de la Société.

ART. 7.

La Société aura un PRÉSIDENT, un VICE-PRÉSIDENT et un SECRÉTAIRE.

Leur réunion formera son BUREAU.

ART. 8.

Ces officiers doivent avoir leur résidence dans la ville de réunion ou les environs ; ils sont en conséquence renouvelés chaque année.

ART. 9.

Ils seront élus, au scrutin, à la majorité des suffrages par la Société en assemblée générale. Ils entreront en charge après la clôture de la session où ils auront été élus, jusqu'à la fin de celle de l'année suivante.

ART. 10.

Ils sont le pouvoir exécutif de la Société, et ils n'ont jamais à délibérer que sur le meilleur mode à suivre pour arriver à leur but.

Ils signent seuls les diplomes.

ART. 11.

Pour tout ce qui pourra être contentieux et exiger délibération, il sera adjoint à MM. les officiers au

moins trois membres de la Société.—Ce nouveau corps se nommera COMITÉ-DIRIGEANT et ses membres COMMISSAIRES.

ART. 12.

Le Président sortant de fonctions, reste de droit membre du comité pendant un an, et le nombre des commissaires sera augmenté à mesure que le nombre des villes de réunion s'accroîtra, jusqu'à ce qu'il soit égal à celui-ci.

ART. 13.

Les commissaires seront élus, moitié par le Bureau, moitié par les villes de réunion qui seront appelées à tour de rôle à l'exercice de ce droit.

ART. 14.

Le Comité ne pourra délibérer que lorsqu'il y aura la moitié, au moins, des commissaires réunis aux membres du Bureau, et aucune décision ne pourra être prise qu'à la majorité absolue des suffrages.

Lorsqu'il s'agira de dépenses ou de faits quelconques qui pourraient gréver la Société, une décision ne sera prise qu'à la majorité de la totalité des membres du Comité.

ART. 15.

Le Comité se réunira en séance ordinaire *deux fois*, au moins, les jours avant les réunions de la Société, pour préparer les travaux et discuter les propositions à présenter à celle-ci en assemblée générale;

et *une fois*, au moins, après, pour se constituer et disposer les travaux de l'année.

Il se réunira en séance extraordinaire, toutes les fois que le Bureau le jugera nécessaire.

ART. 16.

Les commissaires éloignés pourront se faire représenter par délégation dans les réunions extraordinaires, ou envoyer une adhésion écrite à une question donnée, mais ils ne pourront le faire pour les réunions ordinaires.

ART. 17.

Toute proposition, quelle que soit sa nature, devra être examinée par le comité avant d'être discutée par la Société.

Les décisions de celui-ci devront toutes être présentées à l'assemblée générale et recevoir son approbation.

ART. 18.

La Société aura un TRÉSORIER général, qui sera élu pour cinq ans. — Il est de droit membre du Comité.

TITRE QUATRIÈME.

Devoirs et Obligations des Officiers.

ART. 19.

Le Président de la Société l'est aussi du Bureau et du Comité-Dirigeant. — Il garde les sceaux de la Société.

ART. 20.

Les fonctions du Président, relativement à l'ordre des séances, sont :

1^o A l'ouverture de la séance, il fait lire le procès verbal de la précédente, et il le signe après qu'il a été approuvé.

2^o Il fait lire l'ordre du jour et met l'assemblée en activité, en lui soumettant les diverses propositions.

3^o Il dirige les élections, nomme les scrutateurs et secrétaires *ad actum*, reçoit de ceux-ci les dépouillemens des votes et communique les résultats à l'assemblée.

4^o Organe de la Société, il ne délibère point et n'a point droit de suffrage; toutefois il peut donner des éclaircissemens de faits.

5^o Il maintient l'ordre dans l'assemblée et il veille à l'exécution des réglemens.

6^o Il accorde la parole, et il a le droit de rappeler au réglemant et d'inviter à rentrer dans le respect dû à l'assemblée, tout membre qui s'en serait écarté.

ART. 21.

A la première séance des réunions annuelles, le Président rendra compte des travaux qui auront été faits pendant l'année.

ART. 22.

En l'absence du Président, il est remplacé par le Vice-Président, qui d'ailleurs n'a d'autres attribu-

tions que celles de membre du Bureau et du Comité-Dirigeant.

ART. 23.

Le Secrétaire de la société l'est aussi du Bureau et du Comité-Dirigeant, et ses attributions sont :

1^o De garder les registres des actes de chacun de ces trois corps ;

2^o De rédiger les procès verbaux de leurs séances sur des livres particuliers ; de les signer, après approbation, avec le Président, pour les séances de la Société ; et avec les membres présens, pour celles du Bureau et du Comité ;

3^o De tenir la correspondance et d'expédier les diplomes ;

4^o De tenir une petite caisse pour les dépenses courantes de la Société et d'aider au trésorier pour la rentrée des fonds.

ART. 24.

Le Trésorier est chargé de l'administration des fonds de la Société, de la caisse, des recettes, et paiemens et du placement le plus convenable des fonds qui seraient disponibles.

Il ne fera de paiemens que sur bons délivrés par le Bureau.

ART. 25.

Le Trésorier rendra ses comptes et présentera l'état des fonds, chaque année, à l'assemblée générale.

TITRE CINQUIÈME.

Recettes et Dépenses de la Société.

ART. 26.

Il sera pourvu aux dépenses de la Société par une contribution annuelle de dix francs, payée par chaque membre; et il sera fait un fonds de réserve au moyen d'une valeur de quinze francs, qui sera payée par chacun d'eux, comme droit d'entrée ou de diplôme.

Ces valeurs seront versées entre les mains du trésorier ou du secrétaire.

ART. 27.

Les fonds que pourrait recevoir la Société, à titre de dons, seront ajoutés aux fonds de réserve, et consacrés à former des prix destinés à couronner des mémoires, ou à toute autre œuvre que la Société jugera utile à l'avancement de la science homœopathique.

TITRE SIXIÈME.

Mode d'admission.

ART. 28.

Pour devenir Membre de la Société, il faut être présenté par un de ses membres, qui en fait la demande écrite au Bureau, trois mois au moins avant les réunions de la Société.

ART. 29.

Les demandes seront portées par le Bureau au Comité-Dirigeant, qui les examinera et apportera son préavis à la Société en assemblée générale.

ART. 30.

Les laïcs devront faire établir qu'ils ont rendu des services à l'homœopathie, et les clercs qu'ils se sont voués à l'étude de la doctrine homœopathique, et qu'ils exercent quelque branche de l'art de guérir conformément à ses principes.

ART. 31.

Les membres sont égaux entre eux, mais les médecins seuls pourront être appelés à former le Bureau.

TITRE SEPTIÈME.

Travaux de la Société (pendant les réunions).

ART. 32.

1° La Société entendra le Président, qui, après la lecture du procès verbal de la dernière séance, fera son rapport des travaux annuels.

2° Elle recevra et examinera les comptes rendus par le Trésorier.

3° Elle entendra le rapport du Comité-Dirigeant, examinera les propositions qu'il lui soumettra et statuera sur chacune d'elles.

4° Elle entendra enfin la lecture de mémoires sur des sujets appartenant aux sciences médicales et

traités selon la doctrine homœopathique, les rapports des sociétés particulières qui pourraient s'établir, ou des notices sommaires de leurs travaux, et autres communications scientifiques.

(Hors des réunions.)

ART. 33.

La Société, subsistant par son Bureau et son Comité-Dirigeant, recevra les communications des expériences, découvertes et observations qui lui seront faites; elle les fera contrôler, s'il y a lieu, et les rendra publiques par la voie de la BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE, si elle le juge convenable.

Elle entretiendra des relations scientifiques et amicales avec les sociétés étrangères.

ART. 34.

Comme centre d'opérations, elle dirigera les expériences et travaux qui seront convenus aux assemblées générales.

TITRE HUITIÈME.

ART. 34.

Toute proposition tendante à faire des changemens ou additions au Règlement, devra être présentée au Bureau trois mois au moins avant la réunion de la Société.

ARTICLE TRANSITOIRE.

Pendant les années 1834 et 1835, l'exécution des articles 28, 29 et 30, est confiée au Comité-Dirigeant seul.

ANNONCES.

Mémoire sur la méthode curative, dite homœopathique; présenté à la faculté de Montpellier, par DEZAUCHE, docteur-médecin, membre correspondant du cercle de médecine de Montpellier, etc. — Montpellier, imprimerie de Julien, place Marché aux fleurs, n° 2. Broch. in-8. 24 pages.

Il est de bon augure pour la médecine nouvelle de se voir déjà l'objet d'une publication dans une ville classique pour les sciences médicales, comme l'est Montpellier. Le but de l'auteur a été de donner un aperçu succinct des principes de l'homœopathie et de l'état actuel de la science, afin d'engager les praticiens à un examen sérieux et approfondi de cette nouvelle doctrine. Il y a joint cinq observations pratiques intéressantes. Une *pleuro-pneumonie aiguë*, guérie par une dose d'*aconit* et deux doses de *bryone*; une *fièvre intermittente* de marais, par la *noix vomique* et l'*arsenic*; une *amygdalite aiguë*, par une seule dose de *belladone*; une *érysipèle* du cuir chevelu et d'une partie de la face, également par une dose unique de *belladone*; enfin, une *fièvre gastrite maligne*, par la *pulsatille* et la *stramoine*.

L'auteur a joint à son opuscule une liste des substances employées par l'homœopathie, dans laquelle il s'est glissé quelques petites erreurs typographiques, telles que *boriston*, pour *lycoperdon bovista*, etc. On y trouve nommés quelques substances dont la symptomatologie n'a point été encore publiée, comme *allium sativum*, *aloë*, *artemisia vulg.*, *cancer fluv.*, *coccionella*, *croton tigl.*, *felix mas*, etc., etc. Nous faisons cette observation, parce que nous voyons, avec quelque regret, chez plusieurs homœopathes allemands, le penchant

à employer des substances non encore éprouvées, et d'après les indications beaucoup trop vagues de l'ancienne médecine, ou d'après des observations très-superficielles et conjecturales. Il serait fort à désirer que tous les homœopathes s'astreignissent sous ce rapport à suivre une marche strictement scientifique.

Essai d'une Thérapie homœopathique des fièvres intermittentes, publié par le docteur C. de BÖNNINGHAUSEN, conseiller de S. M. le roi de Prusse, etc.; trad. de l'allemand par C. de BACHMETEFF, et C. RAPOU, docteur-médecin, membre d'un grand nombre de sociétés savantes nationales et étrangères. — Paris, chez Ballière; Lyon, chez Bohaire et Baubeuf; Genève, chez Cherbuliez; 104 p.

Cet intéressant opuscule n'est autre qu'un Manuel, mais un Manuel indispensable à tout médecin homœopathe; il est destiné à démontrer *a posteriori* : 1° que les fièvres intermittentes ne sont nullement des maladies essentielles qui exigent un traitement uniforme pour être guéries; 2° que leurs symptômes sont *exactement* reproduits par une foule de médicaments, lesquels, appliqués au moment convenable, guérissent certainement la maladie qu'ils reproduisent.

La publication de ce petit ouvrage portera, nous n'en doutons pas, un coup funeste à l'allopathie; tout homme de bonne foi y verra, comme dans un miroir, l'erreur de l'école qui enseigne que *telle* fièvre périodique exige impérieusement *tel* remède, unique pour sa guérison; tandis que l'homœopathie veut qu'on n'applique à chaque malade que le remède qui cadre exactement avec la physionomie de ses symptômes individuels, et que la maladie qui porte vulgairement le même nom soit traitée d'autant de façons qu'il y a, pour ainsi dire, d'individus malades.

Après une très-courte préface, l'auteur donne, dans la *première division*, l'énumération des *symptômes de fièvres pro-*

duits par 59 substances; c'est la partie essentielle de l'ouvrage : dans la *seconde division*, il range ces substances d'après le moment de leur action, savoir : l'*époque de la journée* et la *périodicité*; dans la troisième, il les offre d'après le *rapport du frisson, de la chaleur et de la sueur*; dans la quatrième, d'après les *particularités de la sueur*; dans la cinquième, d'après *la soif*; dans la sixième, d'après les *incommodités fébriles (accessoires)*; dans la septième, d'après *l'état moral*.

Aucune circonstance de la fièvre ne s'y trouve omise, aucun cas prétendu exceptionnel, aucun symptôme fugace, et en apparence de peu de valeur n'y est négligé; et comme ce sont ces derniers, bien plus que les symptômes généraux qui doivent guider la main du médecin guérisseur, c'est leur sagace exposé qui doit mériter au savant auteur, le docteur BÖNNINGHAUSEN, la reconnaissance de tous les homœopathes.

On doit aussi des remerciemens aux traducteurs pour leur empressement à faire passer dans la langue française un livre aussi utile, aussi nécessaire; les services qu'ils rendront seront sans nombre, tant pour les malades que pour les médecins.

Le docteur RAPOU annonce comme prochaine la traduction des autres excellens ouvrages de BÖNNINGHAUSEN; il se place par-là à la tête des planteurs de l'homœopathie en France, et il est sûr de voir son nom accolé à ceux des savans allemands qui ont à tâche de changer dans le monde entier la face de l'art de guérir.

Ch. P.

La seconde livraison de l'*Exposition systématique* de WEBER paraîtra dans six semaines environ; la troisième est sous presse.

BIBLIOTHÈQUE
HOMŒOPATHIQUE.

MA PROFESSION DE FOI,

SUIVIE DE QUELQUES OBSERVATIONS DE PRATIQUE
HOMŒOPATHIQUE ,

ADRESSÉE A LA SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE GALLICANE SÉANTE A LYON ,

PAR LE DOCTEUR CROSERIO ,

Médecin de l'Ambassade de Sardaigne, de la Société protestante de
Secours Mutuels et de l'Etablissement de Saint - Vincent - de - Paula,
à Paris.

MESSIEURS ,

La réunion des médecins homœopathes français a été une idée heureuse, et Lyon, par la possession des homœopathes distingués qu'elle renferme, avait le droit d'en être le siège : si cette réunion et celles qui la suivront ont la même influence sur les médecins français que celle de Leipzig, de 1829, a eue sur ceux de l'Allemagne, on doit s'attendre aux résultats les plus heureux; car si on compare le développement que cette doctrine a pris depuis cette époque au peu de progrès qu'elle avait faits dans ce pays

jusqu'à ce moment, on ne pourra disconvenir que cette réunion n'ait donné une très-grande impulsion au zèle de ses sectateurs, et à sa propagation parmi ses adversaires; c'est dans cette conviction que je viens appuyer de toutes mes facultés un semblable projet. Heureux si mes essais peuvent mériter l'approbation des homœopathes expérimentés que la session actuelle réunit, pour soutenir mon courage dans ces pénibles travaux, et m'aider à parcourir avec succès la carrière de philanthropie que j'ai entreprise.

Avant d'entrer en matière (mon nom n'étant probablement jamais arrivé à vos oreilles), je me crois obligé, Messieurs, de vous faire connaître les traits principaux de ma carrière médicale, pour vous mettre à même de juger si je suis digne de faire partie de la Société.

Dès l'âge de 16 ans, j'étais professeur de philosophie, et je gagnai au concours une bourse au Collège dit des Provinces de Turin, pour l'étude de la chirurgie.

Dans mes études académiques, j'obtins tout le succès qu'il était possible; par une distinction unique à Turin, le collège paya l'impression de ma thèse de réception, et je fus de suite nommé répétiteur d'anatomie pratique dans ce même collège. Malheureusement, en 1808, la conscription m'enleva à cette carrière d'enseignement, dans laquelle j'avais si bien débuté, et me fit promener pendant sept ans dans les différentes parties du continent,

sillonées par notre grande armée, comme chirurgien dans un régiment de la garde impériale.

En 1815, les événemens politiques m'ayant détourné de rentrer à Turin, où j'avais laissé de si bons souvenirs, je me fixai à Paris. Les années passées dans les camps m'avaient déshabitué des travaux dogmatiques, et je me livrai exclusivement à la pratique, laissant à ceux qui avaient eu le bonheur de suivre leur carrière sans interruptions désastreuses, les travaux bien plus agréables de la littérature médicale ; d'ailleurs l'expérience avait déjà pour moi détruit tout le brillant des théories. Je voyais tant d'incertitude dans la science, que je me serais fait un scrupule de me prononcer publiquement pour une idée théorique quelconque.

Elevé dans les idées de Brownisme, je trouvai à l'armée le Stollisme, ensuite le Pinélisme, le Raso-risme, et enfin le Broussaïsme : ces doctrines en se succédant se détruisaient réciproquement, et quoique la dernière ait rendu un bien grand service à l'humanité en la débarrassant de cet abus de médicamens que les précédentes prodiguaient aux malades, son application pratique était loin de me satisfaire, surtout dans les maladies chroniques.

C'est dans cet état d'incertitude que la renommée des cures faites par le docteur, comte DES GUIDI, répandue parmi un grand nombre de mes cliens, me força à prêter attention à notre doctrine, que j'avais prise jusqu'alors pour un rêve de fou.

Et permettez-moi à cette occasion de rendre hom-

mage à l'urbanité et au zèle vraiment ardent d'un de nos plus illustres confrères, le docteur PETROZ, pour la bienveillance et la franchise avec lesquelles il s'est prêté à me faire voir les effets de cette doctrine sur un de mes malades chroniques, dont je vous parlerai plus bas, et qui avait désiré être traité homœopathiquement; cet estimable confrère m'a ensuite facilité de tous ses moyens, en m'aidant de ses judicieux conseils, en me procurant toutes les préparations dont j'avais besoin pour faire mes expériences; je suis heureux de lui payer ce tribut public de ma gratitude.

Le fait dont je venais d'être témoin était de bien peu d'importance pour un homœopathe (*gastralgie* guérie par une dose d'*aconit*), mais il était suffisant pour éveiller toute mon attention; et, mécontent que j'étais des différentes doctrines proposées jusqu'à ce jour, je me déterminai à étudier celle qui avait produit le phénomène dont j'étais témoin. — L'*Organon* et les *Maladies chroniques* de Jourdan venaient de paraître; je les parcourus avec avidité, et ma conviction augmenta à mesure que j'avais dans ma lecture; ces pages ardentes de conviction du réformateur allemand réveillaient mon enthousiasme; j'aurais voulu essayer, mais comment oser, dans ce vaste labyrinthe de symptômes analogues? Je voyais que la doctrine n'était pas complètement exposée, la partie la plus importante n'étant pas traduite; l'estimable *Bibliothèque homœopathique* était trop restreinte pour ma soif d'apprendre; je me

trouvais arrêté tout court ; cependant je voulais étudier cette doctrine, je ne vis d'autre moyen que de me familiariser avec la langue dans laquelle tous ces prodiges ont été créés. La méthode de Jacotot me mit bientôt à même de lire le *Répertoire de Rückert*, alors je commençai mes essais par un des cas que je rapporterai plus bas.

A mesure que j'avais dans l'intelligence de la langue, je fus bien payé des peines que je m'étais données pour l'apprendre ; le riche recueil des *Archives* savantes de STAFF, les instructions toutes pratiques des *Annales* de HARTLAUB et TRINKS, et les expositions hardies et brillantes de l'*Allgemeine H. Zeitung*, dont les auteurs répandent un lustre si éclatant sur la doctrine homœopathique, me firent voir combien elle était avancée, et je m'étonnai que la France, si riche en littérature, fût totalement dans l'obscurité sur de si grandes découvertes.

Ces ouvrages périodiques m'indiquèrent les traités particuliers des RUCKERT, CASPARY, BÖNNINGHAUSEN, HARTMANN, WEBER, GUTMANN, que j'ai parcourus avec l'avidité d'un vrai nouvel adepte.

Toutes ces études, je ne les ai commencées qu'à la fin de décembre dernier ; malheureusement elles ne sont pas encore sans doute bien digérées, mais vous allez voir, par les observations que j'ai l'honneur de vous soumettre, si j'ai su en tirer quelque parti pour la pratique : pour déterminer les substances concordantes, et me conformer toujours strictement au précepte de l'*individualité* de HAHNEMANN,

ce n'était toujours qu'après une à trois heures de méditation sur le *Répertoire* homœopathique que je me décidais dans le choix des médicamens. Je puis dire que si ce procédé m'a donné beaucoup de peine, il m'a toujours bien réussi, excepté dans deux cas, où, après deux mois d'essais infructueux, les malades se sont découragés.

La distribution des médicamens m'a été d'un grand secours pour me ménager le temps de les choisir, dans le commencement de l'exercice d'une pratique si difficile; après avoir écrit le plus exactement possible les symptômes, j'allais toujours consulter le *Répertoire* pour *individualiser*; dans un des cas où j'ai échoué, je crois devoir l'attribuer à la négligence de cette prudente lenteur, qui a été cause probablement de l'administration d'un médicament peu d'*accord*, qui m'a tout-à-fait désorienté, et qui a ébranlé la confiance du malade.

OBSERVATIONS.

Céphalalgie chronique.

M. M...l, ébéniste, âgé de 36 ans, petite taille, mais forte et ramassée, brun de cheveux, d'yeux et de teint, tempérament bilioso-sanguin, a eu beaucoup de maux d'yeux dans son enfance; depuis plusieurs années, il éprouve de violens maux de tête, pour lesquels j'étais obligé de lui faire de très-fortes saignées tous les six mois environ. Ces

douleurs avaient reparu avec force depuis quelque temps ; il offrait, au 25 juin, l'état suivant :

Douleur de tête compressive très-violente sur le vertex, comme un poids lourd toute la journée, plus forte en s'éveillant dans le lit ; elle cesse souvent le soir ; parfois un élancement subit d'une tempe à l'autre ; — tête chauve aux deux tiers ; — yeux très-cernés de noir ; — selles dures, bon appétit ; — s'il laisse le bras pendant en se promenant, il éprouve un engourdissement dans le haut de l'épaule ; — palpitations de cœur parfois ; — en s'éveillant, la tête est pleine d'idées embrouillées d'affaires quotidiennes ; — beaucoup de rêves vifs vers le matin (d'affaires) ; — humeur douce, tranquille, sérieuse ; avare de paroles. *Aconit* $\frac{0000}{VIII}$ le 26 ; et *bell.* $\frac{00}{X}$ le 27 au matin. Quatre heures après l'*aconit*, exaspération très-forte du mal de tête, qui a été ensuite en diminuant. Après la *bellad.*, il y a eu aussi une exaspération sensible ; aujourd'hui, 30, il ne souffre plus ; je conseille de continuer le régime.

Le 22 juillet, le mal de tête revient avec force ; en se baissant il semble que le cerveau tombe en avant ; en remuant la tête, il semble que le cerveau est détaché. *Veratrum* $\frac{000}{VI}$. Je n'ai revu le malade que quinze jours après ; il me dit être entièrement débarrassé du mal de tête.

Ophthalmie et douleurs d'estomac chez une femme enceinte.

M^{me} B...d, maîtresse de piano, petite, blonde,

yeux bleus, très-vive, gaie, pétulante, âgée de 21 ans, ayant toujours joui d'une santé parfaite, réglée à 15 ans, très-bien, mère à 18 ans, est enceinte de six mois et demi, pour la seconde fois. Au mois de décembre, elle a eu la gale, que j'ai fait passer par des bains de Barège; depuis le commencement de sa grossesse, elle est continuellement incommodée par des envies de vomir. Il y a deux mois, elle a eu une perte avec menace d'avortement, qui s'est dissipée par quelques jours de repos.

Le 18 juillet, depuis plusieurs jours, elle souffre beaucoup des yeux et de l'estomac. Ses symptômes sont : l'œil gauche très-rouge, les paupières boursoufflées, la supérieure lourde et difficile à élever; il lui semble qu'elle a un corps étranger dans l'œil; — bouton à la partie inférieure de la conjonctive, les paupières chassieuses, collées le matin, yeux cernés de noir, brouillard sur l'œil; — mal de tête sur les os du front, au-dessus du sourcil, comme si elle avait reçu un coup; le front douloureux au toucher; — toujours envie de vomir, dégoût pour les alimens, répugnance pour la viande, elle ne désire que le vinaigre, les crudités; — quand elle a mangé, un poids à l'estomac qui l'étouffe, et lui fait monter le sang à la tête, elle entend alors des sonnettes dans la tête; le ventre pèse sur la vessie quand elle marche; — quand elle se lève, les jambes chancelent; — sommeil bon.

Une seule dose de *sulph.* $\frac{000}{x}$ dissipa en quelques jours tous les accidens, sans aucune aggravation ho-

mœopathique; les lésions abdominales disparurent du jour même pour toujours, et le mal d'yeux diminua insensiblement; la pustule de la conjonctive s'applatit et s'élargit peu à peu; huit jours après, l'œil était parfaitement libre. J'aurais voulu lui faire continuer le traitement, mais elle se lassa du régime; aujourd'hui, elle est très-bien.

Grippe, angine, coryza, toux catarrhale.

M. B...d, négociant, âgé de 30 ans, maigre, pâle, vif, pétulant, colère, tempérament nerveux, a eu aussi la gale à la même époque que sa femme.

Le 25 avril, mal de gorge depuis deux jours, précédé de frissons, tête lourde, difficulté d'avaler, amygdales enflées, constipation, urines rouges, soif, pas d'appétit, peau sèche, chaude; pouls plein, fréquent.

Bellad. $\frac{000}{x}$ le matin de bonne heure. Six heures après, à la suite d'un sommeil d'une heure et d'un peu de moiteur, il était entièrement guéri, sauf un peu de faiblesse dans les jambes.

M^{lle} d'A....t, jeune personne de 18 ans, grande, forte, bien constituée, cheveux et yeux noirs, teint blanc, clair, avait mal à la gorge depuis deux jours, toux très-forte toute la nuit, oppression, un poids sur la poitrine, comme quelque chose qui serre la partie supérieure du sternum, et l'empêche de respirer; elle est obligée de rester assise sur son lit toute la nuit, le mouvement la fait tousser.

Yeux rouges très-douloureux au grand air, à la lumière, et dans les endroits chauds.

Langue blanche, pas d'appétit, ni soif; un peu mal à la tête; léger enrrouement, plus fort quand elle a chaud. — Fièvre avec chaleur brûlante, et un peu de sueur le matin.

Très-gaie, vive, sensible.

Le 11 juin, *nux* $\frac{000}{x}$, le soir à 5 heures.

Le 12, l'étouffement a disparu; la toux est diminuée, ainsi que l'enrouement; l'appétit se fait sentir. — Le 14, tous les symptômes vont bien, excepté le mal d'yeux qui a augmenté sensiblement. Elle ne peut pas supporter la lumière, ni surtout l'impression de l'air, qui lui cause une cuisson comme du feu. — *Rhus* $\frac{00}{x}$.

Le 15, un peu d'exaspération après la prise du médicament; ce matin elle est mieux.

Le 18, guérison complète.

M. L., ouvrier, âgé de 38 ans; tempérament sanguin; fort, grand, bien constitué; depuis deux jours il a eu des frissons dans le dos, et de la fièvre, ensuite mal de gorge. Il offrait, le 22 juin, les symptômes suivants :

Mal de tête sur le front, les yeux, derrière les oreilles et à l'occiput; gonflement des paupières, gosier rouge, brûlant; amygdales enflées; il sent quelque chose d'étranger qui l'empêche d'avaler; le côté droit du cou enflé; bouche amère, toujours soif, pas d'appétit, selles dures, constipation, urines rouges;

quand il remue le cou, ou relève la tête, il éprouve des élancemens dans le derrière du cou et à la nuque, comme si les muscles étaient trop courts.

Insomnie, caractère vif, impatient, emporté. — *Bellad.* $\frac{000}{x}$, à midi; les symptômes se dissipent peu à peu. Le troisième jour il avait repris son ouvrage.

M^{lle} J...e, blonde, yeux bleus, âgée de 22 ans, vive, gaie, jouissant ordinairement d'une bonne santé.

Le 1^{er} juin, mal de gorge depuis deux jours, difficulté d'avaler, amygdales enflées, les glandes sous-maxillaires engorgées; soif, peu d'appétit, mal de tête, constipation; règles ordinairement très-peu abondantes (un jour), précédées de coliques.

Bellad. $\frac{00}{x}$, le matin à 7 heures. — Le 2, elle a éprouvé toute la journée des vertiges et un malaise; la nuit bonne. Ce matin le gosier est libre; elle n'éprouve qu'un peu de douleur à tourner le cou; elle est pâle et faible; appétit.

Cinq jours après, à leur époque, les règles viennent avec une abondance inaccoutumée, durent quatre jours sans coliques, et la santé se rétablit des plus florissantes.

M^{lle} L...e. Mal de gorge, le cou enflé, afflux de salive dans la bouche, tête lourde, fièvre; impossibilité absolue d'avaler; règles peu abondantes, fleurs blanches, insomnie, forte fièvre; pouls plein, fort, fréquent. — Humeur vive, colère, emporté.

Bell. $\frac{00}{x}$. Le lendemain, elle était sans fièvre, la déglutition libre, appétit; et le jour suivant elle était entièrement rétablie.

M^{me} V...e, âgée de 30 ans, grande, forte, tempérament sanguin, est atteinte, le 12 mai, dans l'après-dînée, de frissons, suivis de chaleur; la nuit mal de gorge qui augmente successivement. — Le 14, le cou, les amygdales très-enflés, fièvre forte, mal de tête. — La malade ne voulant pas se confier à l'homœopathie, je lui fis appliquer 40 sangsues sur les côtés du cou, cataplasme, pédiluvè, etc. Ce traitement, antiphlogistique très-actif, fut continué jusqu'au 16. Le gonflement du cou avait bien diminué; mais la fièvre, l'inappétence, la douleur en avalant, etc., persistaient toujours. Ma conscience ne me permettant pas de persévérer dans cette voie inefficace, je proposai de me retirer si la malade ne voulait pas prendre la poudre homœopathique; elle se soumit, et prit *bell.* $\frac{00}{x}$. Le lendemain, la déglutition était libre, la fièvre avait cessé; il ne lui restait qu'un peu de chaleur dans le gosier, de l'inappétence. Elle avait craché dans la nuit quelque chose (selon ses expressions) de dur, comme des graviers qui semblaient se détacher du gosier. — En deux ou trois jours elle fut en état de vaquer à ses affaires, sans autre médicament.

Le mari de cette dame sentit à cette époque les premières atteintes d'un mal de gorge. Une dose *bell.* $\frac{000}{x}$ en prévint le développement.

La sœur Marie, de l'établissement de St.-Vincent-de-Paule, âgée de 34 ans, a été malade l'année dernière, pendant dix mois, de la cholérine et ses suites, maux d'estomac et de ventre, constipation, diarrhée, etc. — Depuis hier, 19 mai, mal de gorge qui augmente beaucoup la nuit, avec sueur et soif; mal de tête au front, comme de brisement; difficulté d'avaler, tiraillemens d'estomac, constipation; elle souffre beaucoup de coliques à l'approche des règles, et de maux de reins; toux avec crachats douceâtres, causant une douleur à l'estomac et à la tête; membres brisés; pouls fort, plein, fréquent; humeur vive; irritable, sensible.

Bryonia $\frac{000}{\text{X}}$ à midi.

Le 20, deux heures après le remède, douleur excessivement violente à l'estomac (habituelle), qui se dissipe vers le soir; la nuit, sommeil tranquille. Ce matin des crachats faciles, peu de toux; la tête et la gorge libres; un peu d'appétit.

Le 21, *enchifrènement excessif* depuis la veille, *désir presque incincible* de café; du reste, bien, excepté la faiblesse des jambes; elle ne peut pas se soulever.

Le 22, l'enchifrènement est passé, pas de toux; rejet d'eaux douceâtres par la bouche; l'estomac est affadi; pas d'appétit; grande faiblesse; bonne selle; sommeil.

Rhus. $\frac{0}{\text{X}}$ — Deux jours après, convalescence.

Sœur Madelaine, âgée de 24 ans, très-petite,

maigre, chétive, toujours souffrante; migraines presque continuelles; dérangement extraordinaire des fonctions digestives.

25 mai. Hier, enchifrènement très-fort, toux sèche fatigante; rejet d'eaux insipides; mal de gorge, cuisson en avalant; serrement aux deux tempes, comme si la cornette était trop étroite; serrement de poitrine; sensation comme si la poitrine était pleine de mucus; râlement dans la poitrine; yeux très-cernés de noir; bouche sèche, sans soif; pas d'appétit; douleur d'estomac, qui est augmentée par la toux; gargouillement dans le ventre; douleurs dans les jambes, inquiétude, insomnie (elle a ses règles très-long-temps, habituellement six jours); frissons dans la tête; elle se trouve mieux le matin. — Très-sensible, timide, très-scrupuleuse. *Mercur. solub.* ⁰⁰⁰ $\frac{000}{\text{IV}}$.

Le 26, mieux sensible, sans aggravation homœopathique.

Le 28, il ne reste qu'une très-grande faiblesse, peu d'appétit; jambes très-lourdes. *China* ⁰⁰⁰ $\frac{000}{\text{V}}$.

Le 30, elle a repris ses fonctions.

M. J.n, menuisier, âgé de 34 ans, grand et ordinairement bien portant, quoique maigre; yeux et cheveux noirs; colère, violent, méchant, était mal à son aise depuis plusieurs jours, le 29 avril. Le soir, frissons, mal à la gorge, difficulté d'avalier, enchifrènement; la nuit il s'y joint un mal de tête; insomnie, chaleur, soif.

Le matin 30, je le vois de bonne heure. Déglutition impossible; cou enflé en dehors, ainsi que les amygdales; visage rouge, animé; céphalalgie susorbitaire, vertiges, nausées, fièvre forte.

Bell. $\frac{000}{\text{X}}$ illicò.

Trois heures après, le mal de gorge et la fièvre augmentent. Il prend de l'eau et du vinaigre dans la bouche pour se gargariser. Quelques instans après, le mal de tête devient horrible; il a comme une rage; il se frappe la tête (STAPF); les sens excessivement vifs et irritables; il ne peut pas absolument supporter la lumière, ni le bruit. — Je lui fais respirer le *camphre*. Une heure après il s'endort, pour ne se réveiller que le lendemain, sain et dispos, sauf un peu de faiblesse.

M^{me} G...d, âgée de 58 ans, grosse et très-grasse, était enchifrenée depuis deux jours. Le soir, frissons, mal de gorge, nausées; toux la nuit.

Le 1^{er} juin au matin, elle offrait les symptômes suivans: Mal de gorge très-violent, amygdales enflées, oppression, toux fatigante, soif, fièvre très-forte, etc. *Bell.* $\frac{000}{24}$ sans sucre de lait.

L'aggravation a été excessive; quelques instans après, la langue lui pique très-fort (ce phénomène dure cinq jours); l'étouffement et la toux augmentés, ainsi que l'angoisse, l'agitation et la fièvre. A six heures du soir, il s'établit une sueur ruisselante qui dure toute la nuit, dans laquelle elle dort passablement.

Le 2, la toux est grasse, la gorge libre; pas de fièvre; appétit. Elle se plaint de sentir une odeur cadavéreuse depuis la veille (ce phénomène a duré quinze jours, et a été suivi de la perte de l'odorat, qui n'est pas encore revenu, la malade ayant refusé de prendre de nouveaux médicamens pour ne pas se priver de café). Elle s'est entièrement rétablie en moins de cinq jours, sans autre médicament; évidemment ici la dose avait été trop forte.

Si l'on compare le résultat du traitement homœopatique dans ces cas et vingt autres semblables que je pourrais ajouter, avec celui qu'on obtient par la médecine ordinaire, on sera étonné de la différence par la promptitude des guérisons, et l'absence de ces suites de toux qui trop souvent ont dégénéré en phthisie pulmonaire.

Mon peu d'habitude et d'expérience dans la connaissance exacte des symptômes des différens médicamens, ne m'a pas permis de déterminer le médicament capital qui eût convenu dans l'épidémie de grippe qui a régné dans la capitale pendant le printemps dernier.

D'après les faits ci-dessus, et un grand nombre d'autres que je ne rapporte pas, parce qu'ils ressemblent trop aux précédens, on voit que la maladie débutait toujours par une affection des membranes muqueuses nasales et gutturales; que ce n'était que consécutivement que les bronches étaient affectées, et d'après les résultats de l'expérience, *belladonna* mériterait ce titre, lorsqu'on pourrait l'appliquer au

début de la maladie. — Peut-être notre épidémie était-elle différente de celle de Leipsick (1).

L'illustre docteur Gross a attribué au *phosphore* la qualité de *remède capital* contre cette affection. Je ne l'ai jamais trouvé indiqué; peut-être en étais-je distrait par l'idée de sa trop grande force, qui nous est inculquée par l'immortel fondateur de la nouvelle doctrine.

Je joins encore un cas de grippe, où, quoique le choix n'ait pas été très-exact, le résultat n'en a pas moins été très-heureux pour la malade.

M^{me} R...d., âgée de 43 ans, grosse et forte, très-bien portante, de tempérament très-doux, mais *très-timide*, a beaucoup de coliques à l'époque de ses règles, qui ne font ordinairement que paraître.

Depuis quatre jours, elle est atteinte de la grippe, qui a commencé par le coryza, mal de gorge, frissons dans le dos.

Le 6 juin, l'état de la malade était le suivant : toux très-forte, surtout la nuit, avec crachats blancs insipides; étouffement; froid et chaud dans le jour; inappétence, sans soif. (Elle ne boit jamais ordinairement, même aux repas.) *Pulsatilla* $\frac{000}{12}$, à trois heures de relevée.

Le 7, trois heures après la prise, exaspération considérable; la nuit, quinte de toux continuelle; elle est obligée de rester toute la nuit assise, ou de se pro-

(1) *Nux* a parfaitement réussi dans la grippe de Genève et du canton de Vaud. (N. du R.)

mener; étouffement, frissons, tremblement continu, déchirement de la poitrine.

Le matin, un peu plus de calme. Elle respire plus librement; moins de toux. — Je laisse agir le remède.

Le 8, les souffrances sont un peu moins fortes; la malade se refuse à l'emploi de nouveaux moyens homœopathiques. Quelques verres d'eau de groseilles la soulagent un peu; elle dort mieux la nuit; peu à peu les symptômes se dissipent, sans autre moyen que de l'eau de gruau. Dix jours après, les règles vinrent abondamment sans coliques, et durèrent quatre jours. Depuis ce temps, elles ont continué dans cette proportion, et la malade ne se rappelle pas d'avoir jamais joui d'une aussi bonne santé.

Ici, je ne me suis pas rappelé que Hahnemann dit que cette substance convient très-peu aux personnes d'un caractère très-*doux* et *soumis*, car, du reste, il était bien concordant aux symptômes de la maladie, mais la dose était évidemment trop forte; $\frac{0}{x}$ aurait été suffisante.

Méningite.

Le petit Co...l, âgé de vingt mois, était soigné par un estimable confrère, depuis onze jours, pour une méningite; sangsues, calomel, glace, etc. Ce pendant la maladie faisait toujours des progrès vers une fin funeste. Le confrère étant tombé malade, je fus prié de voir cet enfant; son état était le suivant:

Le 15 mai, à huit heures du soir, tête très-chaude, brûlante; yeux à demi-renversés, pommettes rou-

ges, nez sec, pulvérulent; lèvres, dents et langue sèches, soif vive, très-perçante par intervalles; régurgitation, par intervalle, des boissons; toute l'habitude du corps très-maigre; pouls très-petit, fili-forme, à peine sensible, 140 pulsations; urines très-rares, une fois dans les 24 heures, et très-peu, sentant très-fort; très-grognon quand on le réveillait, toujours assoupi, respiration très-fréquente et suspirieuse. *Bellad.* $\frac{0}{x}$ illico.

Le 16, à neuf heures du matin, le malade joue assis dans son lit; il tourmente pour manger, apyrexie, peau fraîche.

Le 19, il revient un peu d'assoupissement dans le jour, parce qu'il a trop mangé; il n'a pas été à la selle depuis trois jours. *Nux* $\frac{0}{x}$.

Le 20, selle naturelle, la convalescence se consolide, et l'enfant se rétablit sans autres moyens.

Congestion cérébrale.

Le petit D..s, âgé de trois ans, fort, tempérament sanguin, pléthorique; sa mère est sujette à des attaques de paralysie; l'année dernière, il a eu une attaque de choléra très-forte, avec une congestion cérébrale, etc., des convulsions qui ont duré douze à quinze jours, et lui ont laissé une constriction spasmodique des masseters, des muscles fléchisseurs, et adducteurs du pouce et des trois derniers doigts de la main droite; du reste, il avait bien repris et il était devenu très-gros et gras, sans toutefois pouvoir parler; il ne pouvait manger que des

alimens moux, par la difficulté de mâcher et d'introduire dans la bouche des substances solides.

Le 12 mai, il fut toute la journée assoupi, sans appétit, il ne voulait pas jouer; le soir, soif, fièvre forte, visage rouge.

Je le vis le 13, au matin; je trouvai un assoupissement profond, on pouvait à peine le réveiller, visage très-rouge, yeux scintillans, très-grognon, soif, peau brûlante, pouls dur et fréquent, constipation, urines une fois dans les vingt-quatre heures. *Aconit* $\frac{00}{x}$ illico. *Bellad.* $\frac{0}{x}$ six heures après.

Le 14, deux heures après l'aconit, il a eu une heure de bon sommeil, avec une transpiration générale, après la seconde, prise à six heures du soir. La nuit fut très-bonne, le malade dormit d'un bon sommeil sans se réveiller, il ouvre la bouche plus qu'hier, et ses mains presque naturellement; il demande à manger.

Le 15, l'enfant joue dans la cour, il ouvre la bouche et les mains très-bien, il commence à bégayer des sons mal articulés.

La maladie principale était guérie; je recommandai à la mère de me l'amener dans quinze jours, ayant l'intention de lui continuer un traitement pour développer les organes de la parole; mais cette femme, qui vit de ses journées, ne l'a pas fait; je viens de le rencontrer dans la rue, il ouvre toujours parfaitement la bouche, et se sert très-bien de ses mains, mais il ne parle pas encore.

Oreillons.

La petite L...s, âgée de huit ans, brune, fraîche, yeux noirs, vive, gaie et très-joueuse, a eu beaucoup de gourmes.

Le 6 août, gonflement considérable des deux parotides, qui s'étend jusque derrière les oreilles, et empêche d'ouvrir la bouche, douleur de pincement dans ces parties en ouvrant la bouche, des petites croûtes sèches dans le cuir chevelu, langue un peu blanche, pas d'appétit, soif, peau chaude, pouls fréquent, vif, sommeil agité; elle était mal à son aise, depuis quelques jours, et avait eu mal à la tête.

Carbon. veg. $\frac{00}{x}$ *illico*, à deux heures de relevée.

Le 7, hier dans la soirée, exacerbation homœopathique de la fièvre et de la tumeur; vers le matin, sueur; à six heures du soir, heure de la visite, pouls moins fréquent, souple, peau moite, tumeur plus molle, la mâchoire s'ouvre plus facilement, langue moins blanche, moins de soif.

Le 9, le gonflement a beaucoup diminué du côté gauche, et augmenté du droit, elle ouvre mieux la bouche, apyrexie, faim.

Le 11, le gonflement se porte vers les glandes sous-maxillaires, la malade ne va pas à la selle, du reste elle est bien. *Merc.* $\frac{00}{ii}$.

Le 15, la résolution s'est entièrement opérée, les croûtes à la tête ont entièrement disparu.

M^{lle} L...s, sœur de la précédente, âgée de quinze ans, souffrante depuis plusieurs jours.

Le 16 août, gonflement des deux parotides, qui sont rouges et chaudes au toucher; fièvre; chaleur brûlante; inappétence; soif; bouche pâteuse; urines rouges, troubles; constipation; insomnie. *Mer-cure* $\frac{000}{\text{II}}$.

Le 19, guérison.

Teigne sèche à la tête.

Le petit J...g, âgé de 29 mois, blond, très-doux de caractère, ordinairement bien portant. Son père a eu la gale.

Le 17 juin, des croûtes sèches, sur tout le cuir chevelu, qui démangent beaucoup; les yeux rouges, collés le matin; une petite ulcération superficielle sur la cornée de l'œil droit; répugnance à la lumière; un orgelet sur la paupière; le derrière des oreilles suinte; des petits boutons blancs remplis de pus, qui forme des croûtes lorsqu'ils sont déchirés par les ongles, sur la joue droite, au menton et au front; une glande engorgée sur le côté droit du cou; beaucoup de mucus du nez; sueur en dormant, surtout à la tête; il se remue beaucoup la nuit en dormant; il se met en colère quand on le contrarie. *Graphites* $\frac{0}{\text{X}}$.

Le 1^{er} juillet, la tête et les boutons du visage sont guéris; il est plus gai, plus fort, plus vif, et a meilleur appétit; les oreilles jettent encore. *Sulph.* $\frac{0}{\text{X}}$.

Le 20, les oreilles sont guéries; l'enfant se porte très-bien.

(*La suite au numéro prochain.*)

BIBLIOGRAPHIE HOMŒOPATHIQUE ,

OU

CATALOGUE DE TOUS LES OUVRAGES ET ECRITS
SUR L'HOMŒOPATHIE ,

QUI ONT PARU JUSQU'AU MILIEU DE L'AN 1833.

ALBERTI, M. D^r. *Dissertatio de curatione per contraria*.
Halle, 1732.

— *Dissertatio de curatione per similia*. Halle, 1734.

ALBRECHT, docteur en droit (*die Homœopathie*, etc.).
L'Homœopathie considérée sous le point de vue du droit et de
la police médicale ; Dresde, 1829. Arnold (et en latin).

Allopathie [P] (*die Allœopathie*, etc.) représentée dans les
formes curatives du docteur Kruger Hansen, avec un avant-
propos du docteur TRINKS ; Dresde, 1832. Arnold, in-8 br.

Annales de la Clinique homœopathique. Voy. HARTLAUB.

Archives (*Archiv für*) pour la thérapeutique homœopathique,
publiées par STAPF ; 1822 — 1833. Leipsick, Réclam, 17 vol.
de 3 cahiers. — Supplément aux 10 premiers vol., 1833,
contenant la table par SEIDEL.

BAKODY. (*Homœopatische Heilung*.) Guérison du choléra par
l'homœopathie, 1832. Stein, impr. chez Perger (n'a point
été mis en vente dans la librairie).

— Justification de — v. MULLER.

BECKER [le chevalier et docteur] (*Neue Aufschlüsse*, etc.)
Nouveaux éclaircissemens sur le choléra, acquis pendant l'é-

pidémie de Mulhouse, avec une marche en flanc contre la soi-disant homœopathie, br. in-8. Muhlouse, 1832. Heinrichofen.

BERGMANN, docteur, C. W. (*Anweisung*, etc.) Instruction pour guérir les anciennes maladies vénériennes et celles qui sont venues de l'abus du mercure, relative à la méthode de Hahnemann non surpassée jusqu'ici; 1 vol. in-8. Leipsick, 1824. Lehnhold.

BIGEL, docteur. Examen théorique et pratique de la méthode curative du docteur Hahnemann, nommée homœopathie; 3 vol. in-8. Varsovie, 1827 — 28.

— (*Ausführliche Vorlegung*.) Exposition détaillée de la méthode curative du célèbre docteur Hahnemann contre le choléra asiatique. In-8, br. Breslau, 1831. Adenholz.

Bibliothèque homœopathique, par les docteurs Dufresne, Peschier, etc; 1832 et 33. Paris, Baillièrre; Genève, Cherbuliez, (se continue.)

BISCHOF, Dr J. R. (*Ansichten über*, etc.) Vues sur le procédé curatif de la pathologie homœopathique. In-8. Prague, 1819. Calve.

BOLOGH de A. Rafé. *Munkatutjoi Hahnemann, Samuel; Budann*, 1829.

BENNINGHAUSEN, conseiller de la régence, docteur [de] (*Beiträge*.) Supplément pour la connaissance des propriétés des remèdes homœopathiques. Br. in-8; Munster, 1833. Nuremberg, 2^e édition.

— (*Heilung der*, etc.) Préservatifs et cure du choléra, d'après la dernière lettre de Hahnemann à l'auteur. Br. in-8, 1831.

— (*Repertorium*, etc.) Répertoire des remèdes antipsoriques, avec une préface de Hahnemann sur la répétition des doses des remèdes homœopathiques. In-8; Munster, 1832. Copenrath.

— (*Übersicht*, etc.) Coup d'œil sur la sphère d'activité des remèdes antipsoriques, de leurs propriétés caractéristiques, servant de supplément au Répertoire. In-8, 1833.

— (*Homœop. Therapie*, etc.) Thérapie homœopathique des fièvres intermittentes. Br. in-8; Munster, 1833. Regensburg. (Cet ouvrage a été traduit en français; voir l'annonce dans le numéro précédent de la Bibliothèque homœopathique.)

BRANDES, D^r M. (*Beleuchtung*, etc.) Examen de l'homœopathie sous le point de vue pharmaceutique. In-8; Lemgo, 1828. Meyer.

— (*Eine Berechnung*, etc.) Calcul de la 21^e dilution d'une goutte d'extrait de digitale. (N^o 29 de la Gazette pharm. 1828.)

BRUCKNER Méd. vétérinaire. (*Über das Homœopatisches*, etc.) Sur le système homœopathique, relativement à la guérison des chevaux, br. in-8; Dresde, 1829. Walther.

BRUNOW (de) E. G. Exposé de la réforme de l'art médical, par Hahnemann, servant d'introduction à l'Organon; Dresde, 1824. Arnold, br. in-8.

— Précis de la méthode curative homœopathique, etc. Dresde, 1832, br. in-8.

— Traité sur les effets du café, trad. de S. Hahnemann. Br. in-8. Dresde, 1824. Arnold.

CASPARI, D^r C. (*Beweis*, etc.) Preuve de cette vérité, que la thérapeutique homœopathique est fondée sur les lois de la nature, d'après les expériences de Bigel; Leipsick, Baumgartner, br. in-8.

— (*Homœop. Dispensatorium*.) Dispensaire homœopathique, à l'usage des médecins et pharmaciens, ayant aussi pour titre: Pharmacopée homœopathique, à l'usage des médecins et des pharmaciens. Publié par HARTMANN. 4^e édit. br. in-8. Leipsick, 1832. Baumgartner.

(Ce même ouvrage vient aussi de paraître en latin.)

— (*Meine Erfahrungen.*) Mes essais en homœopathie. Leipsick, 1823. Lehnhold.

— (*Handbuch der Diätetick.*) Manuel de diététique, in-8. Leipsick, 1825. Lehnhold.

— (*Homœop. Haus und Reiseartz.*) Le médecin homœopathe, pour la maison et le voyage; publié par HARTMANN, 4^e édit. Br. in-8; Leipsick, 1833. Baumgartner.

— (*Katechismus der hom. Diätetick.*) Catéchisme de la diététique homœopathique, à l'usage des malades. 2^e édit. publiée par le docteur GROSS. Br. in-8. Leipsick, 1831. Baumgartner.

— (*Kat. des Verhaltens, etc.*) Catéchisme de conduite pour les jeunes femmes. Br. in-8; Leipsick, 1825.

— (*Die hom. pathologie.*) Pathologie homœopathique, connue aussi sous le titre : Bibliothèque homœopathique pour la médecine et la matière médicale. 1^{er} vol. in-8; Leipsick, 1827, Tocke.

— 2^e vol. comprenant la diagnostique hom. générale. 1827.

— 3^e vol. comprenant la Thérapie hom. générale. 1828.

— (*Untersuchungen, etc.*) Recherches sur les vertus curatives du charbon de hêtre; Leipsick, 1826. Baumgartner.

— (*Die Hom. in Schutz, etc.*) L'homœopathie protégée contre ceux qui fuient la lumière; Altenbourg, 1824. Imprim. de la Cour. Leipsick. Hartmann.

Choléra [le] (*Choléra, etc.*), l'homœopathie et l'autorité médicale mises en contact; faits pour servir aux fondations homœopathiques, publiés par les homœopathes de la Société locale de Leipsick. Br. in-8; Leipsick, 1831. Schumann.

— Comparaison (*Vergleichung, etc.*) des résultats de la méthode homœopathique et de l'allopathique dans le choléra. Br. in-8; Leipsick, 1832. Reclam (fait par un particulier et distribué gratis).

— Rapport (*Bericht, etc.*) authentique sur les heureux effets de la méthode homœopathique curative contre le choléra. Tiré

du n° 321 de l'Indicateur universel de 1831, aux frais d'un particulier, et distribué gratis à Leipsick chez Reclam.

— Remèdes curatifs (*Schutz. und Heilmittel*, etc.) et préservatifs simples contre le choléra, d'après les principes de l'homœopathie, avec un catalogue de boissons et de mets permis ou défendus avant et pendant la présence de cette maladie. Br. in-8; Dresde, 1831. Arnold.

— Extraits (*Auszüge*, etc.) de correspondances de Vienne sur le choléra asiatique, son caractère et son traitement par l'homœopathie. Br. in-8; Leipsick, 1832. Schumann.

— Traité (*Abhandlung*, etc.) important sur le choléra ou lettre à Hahnemann. Br. in-8; Leipsick, 1833. Berger.

— (*Aufruf an den*, etc.) Appel aux philanthropes pensans sur le mode de contagion du choléra. Br. in-8. Leipzig 1831. Berger.

— (*Sendschreiben*.) Lettres sur la cure du choléra, et préservatif assuré contre la contagion auprès du lit d'un malade, publié par le docteur Stüller, cons. de médecine. Br. in-8. Berlin 1831. Hirschwald.

Communications (*Praktische Mittheilungen*, etc.) pratiques de la Société correspondante des homœopathes. 1826 — 28. In-8; Leipsick. Volkmar.

DES GUIDI. Lettre aux médecins de France sur l'homœopathie. (Traduit en allemand par R., avec une préface du D^r C. Haubold.) Br. in-8; Lyon, 1832, chez Rusand.

Doctrine (la) (*Die hom. Heillehre*) homœopathique exposée dans ses traits principaux par St. R. de H...n. Br. in-8; Leipsick, 1832. Berger.

Effemeridi di medicina omiopatica compilate da una Società di medici, sotto la direrzione del prof. DE HORATIIS, etc. Napoli, 1829 et 1830.

ELIAS, K. H. (*Hom. Gurkenmonate*, etc.) Vie et faits de Hahnemann. In-8. (3 vol.) Halle, 1826. Ruff.

Emancipation (*Über die Emancipation.*) (sur l') de l'homœopathie du monopole de la pharmacie. Br. in-8 ; Brunswick, 1830. Comptoir d'expédition.

FISCHER. (*Über hom.*) Sur l'homœopathie (Journal d'Hufeland de 1828, 2^e cahier.)

— D^r A. F. (*Die hom. vor dem Richterschule.*) L'homœopathie au tribunal de la raison. Br. in-8 ; Dresde, 1829. Hilscher.

FROBLICH de FRÖLICHSTHAL. (*Unpartheiische Aeusserung, etc.*) Témoignage impartial sur la méthode curative de Hahnemann. (Annales médicales de l'état d'Autriche. III, 2^e et 3^e cahier. 1828.)

FRÄNKEL, Jérôme, D^r. (*Das hom. system, etc.*) Le système homœopathique dans sa relation avec l'histoire de la médecine et l'esprit du siècle, en conséquence de l'expérience-pratique. Leipzig, Köhler, 1833.

Galerie des homœopathes (in-folio; Leipsick, 1832. Schumann.) 1^{er} cahier contenant les portraits ressemblans des docteurs Franz, Hartmann, Haubold, Muller, Rummel, et Schweickert père.

— 2^e cahier, 1833, contenant les portraits des docteurs Gross, Hartlaub, Schweickert jeune, Mühlenbein, Stapf et Trinks.

GALKOLWSKI. *De homœop. Comm. in-Aug.* Cracovie, 1829.

Gazette (*Allgemeine hom. Zeitung.*) homœopathique universelle, publiée par les docteurs GROSS, HARTMANN et RUMMEL. In-4. Leipzig 1832-33. Baumgartner.

Gazette (*Zeit. für naturgesetzliche Heilk.*) de la médecine, conforme aux lois de la nature, pour les amis et les ennemis de l'homœopathie, publié par le docteur G. A. B. Schweickert. In-4, t. 1-3. Dresde 1830-31. Arnold.

— Gazette (*Zeit. der hom. Heilkunst*) de la médecine homœopathique, à l'usage des médecins et de ceux qui ne le sont pas, t. 4-5, 1832, in-8 ; t. 6, 1833. Janvier à juin.

GERMANUS, D^r F. C. (*Die hom. in ihrem Widersprüchen*, etc.) L'homœopathie en contradiction, prouvée par les propres écrits de Hahnemann; Dresde, 1830. Walther.

— (*Hom. selbstkur.*) Cure homœop. faite par elle-même, ou vues complètes sur les études d'homœopathie. Br. in-8, 1829.

GRIESELICH, D^r L. (*Skizzen aus der Mappe.*) Esquisses tirées du portefeuille d'un voyageur homœopathe. Br. in-8; Carlsruhe. Groos, 1832.

GROH, D^r E. F. (*Ueber hom.*) Sur l'homœopathie, (Isis, 1832, cahier de janvier.)

GROHMANN, D^r M. *Animadversiones in Homœopathiam*, in-8; Viennæ, 1825. Geistinger.

— (*U. d. Heilungs Princip.*) Sur le principe curatif de l'homœopathie; Vienne, 1826. Geistinger.

GROOS, D^r F. (*U. d. Heilprincip.*) Sur le principe homœopathique curatif. Br. in-8; Heidelberg, 1825. Groos.

GROSS, D^r G. W. (*Bertheilung des*, etc.) Examen de l'antiorganon du D^r Heinroth, pouvant servir de cahier supplémentaire aux 5 premiers vol. des Archives, in-8; Leipsick, 1826. Reclam.

— (*Dicætet. Handbuch.*) Manuel de diététique à l'usage des malades et de ceux qui se portent bien, in-8; Leipsick, 1824; Reclam.

— (*Die hom. Heilkunst*, etc.) La thérapeutique homœopathique et ses rapports avec l'état, in-8; Leipsick, 1829, Baumgartner.

— (*Die Teplitzer Heilquellen*, etc.) Les Eaux de Teplitz dans leurs effets positifs sur l'homme en bonne santé et comme moyen curatif antipsorique, avec 8 planches, in-8; Leipsick, 1832. Reclam.

— (*U. d. Verhalten*, etc.) Sur le régime des femmes en couche ou accouchées. Br. in-8; Leipsick, 1831. Reclam.

Guérison (*Heilung wundervolle.*) admirable de la comtesse

Mirabelle de Rosenhaya, ou triomphe de la méthode homœopathique. Br. in-8. Glogau 1827. Gunter.

GUTMANN. (*U. d. Behandlung der Zähne*, etc.) Sur le traitement des dents et des gencives, avec 3 planches col. In-8; Leipsick, 1828. Kollmann.

— (*Die Wichtigkeit der Zähne*.) De l'importance des dents, des soins à leur donner et de leur guérison. Petit in-8; Leipsick, 1829, (2^e éd.t.) Kollmann.

— (*Freimüthige Worte*.) Déclaration franche sur la défense de l'emploi de la pharmacie hom. des dents. Leipsick, 1833. Kollmann.

GILCHRIST, John Borthwick, L. Q. D. *A practical appeal to the public, through a series of letters, in defence of the new system of physic by the illustrious Hahnemann, etc.*; London, Parbury, Allen et C^e, br. in-8, 1833.

HAAS, J. L. (*Repertorium*, etc.) Répertoire des cures et expériences hom., en ordre alphabétique. In-12. Leipzig 1832. Schumann.

HAHNEMANNO, *Samueli, M. D. etc., viro illustri, medicinæ homœopathicæ auctori faustum illum diem, quo ante quinquaginta annos Erlangæ summis in medicina et chirurgia honoribus rite ornatus est, amici et medici methedo homœopathico addicti pietate congratulantur. Die X. Aug. 1829. Inest Dissertatio de indole et fati's artis homœopathicæ medendi, simul vita inventoris breviter enarratur.* Br. in-4. Merseburgi. Leipzig, Lenz.

HAI NEMANN, Samuel, cons. et M. D. Quelques maladies périodiques et septimones. (*Journ. d'Hufeland*, t. 2, p. 45).

— Essai sur un nouveau principe pour découvrir les vertus curatives des substances médicales, avec un aperçu sur celles qui sont connues jusqu'ici. (*Journal d'Hufeland*, t. 2, 3^e cahier, p. 391. 4^e cahier, p. 465).

— Colicodynie guérie subitement (*Journal d'Hufeland*, t. 3, 1^{er} cahier, p. 138).

— Les obstacles à la certitude et à la simplicité de la médecine pratique sont-ils insurmontables? (Journ. d'Hufeland, t. 4, 4^e cahier, p. 106)

— Vertus curatives de quelques substances végétales héroïques (Journ. d'Hufeland, t. 5, p. 3).

— Fièvres diverses continues et intermittentes (Journal d'Hufeland, t. 5, p. 19).

— Monita sur les trois manières praticables de l'art de guérir (Journ. d'Hufeland, t. 9, 4^e cahier, p. 3).

— Sur la force des médicamens administrés en petites doses, et de la belladone en particulier (Journal d'Hufeland, t. 13, 2^e cahier, p. 152).

— Indication de l'emploi homœopathique des médicamens usités dans la pratique jusqu'ici (Journ. d'Hufeland, t. 26, 2^e partie, p. 5-43).

— (*Heilung und, etc.*) Guérison et préservatifs de la fièvre scarlatine. In-8. Gotha 1801. Becker.

— (*Der coffee und, etc.*) Le café et ses effets, d'après des observations particulières. Br. in-8, 1803. Dresde. Arnold, traduit en français, Voyez DE BRUNOW.

— *Fragmenta de viribus medicamentorum positivis.* 2 vol. in-8. Leipzig 1805. Barth.

— (*Heilkunde.*) L'art de guérir par l'expérience. Br. in-8. Berlin 1805. Reimer.

— (*Æsculap auf, etc.*) Esculape dans la balance. Br. in-8. Dresde 1805. Arnold.

— (*Reine Arzneimittellehre, etc.*) Matière médicale pure, 3^e édit., 6 vol. in-8. Dresde, Arnold, 1825-26.

— *Materia medica pura, etc.* I et II. Dresde, Arnold, 1826 et 1828.

— (*Organon der Heilkunst.*) Organon de l'art de guérir. 4^e édit. in-8. Dresde, Arnold 1828.

— Organon, trad. en français, par de Brunow, Dresde, Arnold 1832.

— Le même, traduit en français, par Jourdan, Paris, Baillière, 1832.

— (*Die Kronische Krankheiten.*) Les maladies chroniques, leur nature particulière et leur cure par l'homœopathie. 4 vol. in-8. Dresde, Arnold, 1828 et 1830.

— Le même ouvrage, traduit en français par Jourdan, 2 vol. in-8. Paris, Baillière, 1832.

— Le même, traduit par Bigel. 1 vol. in-8. Lyon, Babeuf 1833.

— (*Kleine medizinische Schriften.*) Petits écrits de médecine, rassemblés et publiés par le docteur E. Stapf. 2 vol. in-8. Dresde, Arnold, 1829.

— (*Die Allœopathie.*) L'Allœopathie : avis aux malades de toute espèce. Br. in-8. Leipzig 1831. Baumgartner.

— (*Heilung der cholera.*) Traitement curatif du choléra. Br. in-8. Cœthen, 1831.

— Le même, avec des additions relatives au régime diététique dans l'usage des globules. Br. in-8. Nuremberg 1831. Hein. 2^e édit.

— (*Heilung und Ausrottung.*) Traitement et destruction du choléra, avec les règles de la diète homœopathique. Br. in-12. Leipzig 1831. Gluck.

HAHNEMANN, D. F. (*Widerlegung.*) Réfutation des attaques de Hekker contre l'Organon de l'art rationel de guérir. Commentaire servant d'éclaircissemens sur la thérapeutique homœopathique. In-8. Dresde 1811. Arnold.

HAMBERGER. (*Grundlegung zu, etc.*) Fondemens d'une théorie satisfaisante de la médecine homœopathique. In-8. Munich 1832. Franz.

HARTLAUB, D^r E. G. Ch. et TRINKS, D^r C. F. G. (*Annalen*

der, etc.) Annales de clinique homœopathique. 4 années, 1830-1833. In-8. Leipzig. F. Fleischer.

— (*Reine Arzneimittellehre.*) Matière médicale pure. 3 vol. in-8. Leipzig 1828-31, Brockhaus.

— (*Systematische Darstellung.*) Exposition systématique de l'action pure des remèdes, pour les praticiens homœopathes. 6 vol. in-8. Leipzig 1825-28. Baumgartner.

— (*Syst. Darst. der antipsorischen.*) Exposition systématique des antipsoriques dans leurs effets purs, en trois parties. *Ou sous un autre titre* : Exposition systématique des effets purs des médicamens, pour les praticiens homœopathes. 7-9 parties. in-8. Dresde 1829-30. Arnold.

— (*Katechismus der Hom.*) Catéchisme homœopathique. 3^e édit., in-8. Leipzig 1829. Baumgartner.

— (*Abriss der hom. Heilmethode.*) Esquisse de la méthode homœopathique pour l'instruction des laïques. Br. in-8. Leipzig 1829. Focke.

— (*Die Erziehung der Kinder.*) L'éducation des enfans. Br. in-8. Leipzig 1829. Lehnhold.

— (*Kunst die Gesundheit zu erhalten.*) Art d'entretenir la santé et de prolonger la vie. 1 vol. in-8. Leipzig 1830.

— *Nonnulla de venæ sectionis in organismum universum vi, et in curandâ nominatim inflammatione usu.* Br. in-8. Lipsiæ 1824. Voss.

— (*Tabellen für die praktische.*) Tables pour la médecine pratique, d'après les principes de l'homœopathie. Grand in-fol. (42 feuilles). Leipzig 1829.

HARTLAUB II. Herrmann. *Numquis medicorum potest esse simul deditus homœopathiæ et allopathiæ, salvâ conscientia?* *Diss. inaug. medica.* Lipsiæ, sumptibus auctoris. Br. in-8. 1833.

HARTMANN, Dr Fr. (*Diætetik für Jedermann.*) Diététique à
Bib. Homœop., t. II, n^o 6.

l'usage de chacun, exposée sur les principes de l'homœopathie. 1 vol. in-8. Leipzig 1830. Nauck.

— (*Diæt. für Kranke.*) Diététique pour les malades qui se soumettent au traitement homœopathique. 1 vol. in-8. Dresde 1830. Arnold.

— (*Praktische Erfahrungen.*) Expériences pratiques dans le domaine de l'homœopathie. 1^{er} cahier, sur l'emploi homœopathique de la noix vomique dans les maladies. 1 vol. in-8. Leipzig 1828. Lehnhold.

— (*Therapie akuter Krankheitsformen.*) Thérapeutique des formes de maladies aiguës, d'après les principes de l'homœopathie. 2 vol. in-8. Leipzig 1831-32. Schumann.

HECKER. (*Annalen der gesammten Medizin.*) Annales générales de médecine. 2^e vol. p. 71-75 et 191-256. Berlin 1810. Rucker.

HEINROTH, Dr J. C. (*Anti-organon.*) Anti-organon, ou erreurs de la méthode de Hahnemann dans l'art de guérir. 1 vol. in-8. Leipzig, 1825. Lehnhold.

HENTSCHEL, A. W. (*Bemerkungen über die neuesten.*) Observations sur les théories les plus modernes, relatives aux vertus des médicamens. (Rust, Magazin, 1828, t. 27, 2^e cahier).

HERBERGER. (*Über Homœopathie.*) Sur l'homœopathie. Br. in-8. Ulm, 1829. Ebner.

HORATIUS, Cosmo de. (*Saggio di clinica.*) Essai d'un institut clinique homœopathique, publiquement ouvert pour la première fois dans l'hôpital de la Trinité. In-4; Naples, 1828.

HUFELAND. (*Die Homœopathie.*) L'homœopathie. Br. in-8. Berlin, 1831. Reimer.

— L'homœopathie. (Renvoi au 1^{er} cahier de son journal, 1826.)

— (*Die Lehre von den Heilungsobjecten.*) Doctrine de la

reconnaissance des objets curatifs, ou la Iatrognomique (même journal, 1829; 1^{er} cahier).

— (*Die Schutzkräfte der Bell.*) Vertu préservatrice de la belladone contre la fièvre scarlatine. 1 vol. in-8. Berlin, 1826. Dummler.

(*Über die Hom. und ihre Berichtungen.*) Homœopathie (sur l') et ses rapports avec la dispensation des remèdes par les médecins. Traité politique par Rupertus II, avec deux suppléments, témoignages de médecins experts en faveur de l'homœopathie et de la préparation des remèdes. 1 vol. in-8. Leipzig, 1833. Baumgartner.

(*Über die homœopathie.*) Sur l'homœopathie; par un académicien (D^r Puchelt). In-8. Berlin, 1820. (Extrait du journal d'Hufeland. T. 49, 6^e cahier.)

(*Über das Recht der hom. Aerzte, etc.*) Sur le droit des médecins homœopathes de préparer eux-mêmes leurs remèdes, et de les donner aux malades. Eclaircissement d'un juriste praticien relativement aux lois prussiennes. Br. in-8. Berlin, 1833. Logier.

(*Sind die Einwürfe gegen das Selbstdispensiren.*) Les-objections à la dispensation des remèdes par les médecins sont-elles applicables à la dispensation des homœopathes? Br. in-8. Darmstadt, 1833. Heyer.

(*Bemerkungen über.*) Observations sur la dispensation des médicamens, relativement au traité du D^r Kochlin. 1 vol. in-8. Zurich, 1832. Schultess.

(*Die Hom. nach ihre Hauptzügen.*) Hom. (l') développée dans ses traits principaux pour le vulgaire, par un homme qui n'est pas médecin, augmentée de quelques observations par un homme de l'art, in-8. Brunswick, 1829. Comptoir de commission.

ICERG, D^r J. Ch. G. (*Kritische Hefte für Aerzte.*) Cahiers

de critique pour les médecins. In-8. Leipsick, 1822 — 24. Cnobloch, 3 cahiers. (Sur l'hom. de Hahnemann, contenu dans le 2^e cahier.)

— (*Materialien zu einer Künstigen.*) Matériaux propres à une matière médicale future, acquis et rassemblés par des essais de médicamens sur des personnes en bonne santé. 1 vol. in-8. Leipsick, 1825. Cnobloch.

(*Anweisung zu einer Naturgemessen*, etc.) Indication d'un régime conforme à la nature, tant pour les malades que pour les personnes en bonne santé, in-8. Prague, 1824. Kromberger et Weber.

(*Anweisung für langwierige Kranke.*) Instruction pour les personnes atteintes de maladies chroniques, afin qu'elles puissent donner à leur médecin éloigné une description complète de leur maladie. Leipzig, 1833. Schumann.

KÄISER, D^r K. L. (*Die hom. Heilkunst*, etc.) L'homœopathie d'accord avec la médecine usitée jusqu'ici et subordonnée à ses lois. Erlangen, 1829. Palm et Henke.

KÄMMERER, D^r C. (*Hom. Behandlung.*) Traitement hom. du choléra, d'après HAHNEMANN. In-8. Stuttgart, 1832. Lœflund et fils.

KOPP, D^r J.-H. (*Erfahrungen und Bemerkungen.*) Expériences et observations d'après l'usage de l'hom. au lit des malades. 2 vol. in-8. Francfort, 1832. Librairie d'Humann.

KRINZFELDER. *Symbola ad criticem novæ theoriæ homœopathiæ dictæ, particula prima.* Erlangen, 1812.

KRUMMER. (*Ein Paar Proben*, etc.) Une couple de preuves d'erreurs de médecins. (Journal de Græfe, 1830. T. 13, p. 3.)

KRUGER HANSEN (*Kurbilder.*) Figures de guérisons relatives au choléra. In-8. Rostock, 1831. Deberg et Comp^e, suivies de deux supplémens.

— (*Die Hom. und die Allopathie in der Wage.*) L'homœopathie et l'allopathie dans la balance. In-8. 1833.

— (*Normen für die Beh.*) Règles pour le traitement du croup. In-8, 1832.

— (*Opium als Hauptmittel.*) Opium (l'), principal remède contre le choléra. In-8, 1832.

LENZ, D^r H. O. (*Die nützlichen und schädlichen Schwämme.*) Champignons utiles ou nuisibles, avec 77 planches coloriées. In-8. Gotha, 1831. Becker.

LINDNER, D^r. Apologie de l'homœopathie établie par le D^r Hahnemann, reposant sur des faits étonnans et garantis par un non médecin. In-8. Leipzig, 1820. Reclam.

LICHTENSTÆDT, Prof^r (*Kritik der Homœopathie.*) Critique de l'homœopathie. (Annales de Hecker. 1^{re} année; cahiers de septembre et d'octobre.)

LUX, Mag. J. J. W. (*Die Isopatik der Contagionen.*) Isopathique des contagions. In-8. Leipsick, 1833. Kollmann.

— (*Zoiasis, etc.*) Zoiasis, ou l'hom. mise en usage dans les maladies des animaux. 1^{er} cahier in-8. Leipzig, 1833. Kollmann.

— *Rezept Taschenbuch.* Petit manuel de recettes pour les vétérinaires hom. In-8.

Lettres (*Briefe eines Homœopathischgehalten, etc.*) d'un homme guéri par l'homœopathie au corps de ses antagonistes. In-8. Heidelberg, 1829. Winter.

MANNSFELD. (*Über das Selbstdispensiren, etc.*) De la dispensation des remèdes par les homœopathes, relativement aux écrits de Tittmann. (Journal de Henke sur la médecine politique. 1829, 4^e cahier.)

MELICHER. (*Beleuchtung der über, etc.*) Eclaircissement sur les préjugés et les mal-entendus concernant l'homœopathie. In-8. Berlin, 1833. Logier.

MESSERSCHMIDT, D^r. (*Krankheitsbehandlung nach.*)

Traitement des maladies d'après les principes de l'homœopathie. (Journal d'Hufeland, 1826. 1^{er} cahier, p. 29-60 ; 2^e cahier, p. 59-102.)

METZ, D^r C. A. (*Geist der Homœopathik*, etc.) L'esprit de l'homœopathie mis à la portée du public et des hommes de l'art. In-8. Darmstadt, 1828. En commission chez Jægers, à Francfort.

— (*Heilung der Rheumatismus*.) Guérison du rhumatisme, avec un supplément sur le traitement homœopathique de cette maladie. In-8. Francfort, 1831. Jægers.

— (*Mittel zur Heilung der*, etc.) Remèdes curatifs contre l'empatement du cou, avec un supplément sur l'art de traiter cette maladie par l'homœopathie. 2^e édit. Br. in-8. Francfort, 1831. Jæger.

MISES, D^r. (*Schutzmittel für die*, etc.) Préservatif du choléra, avec un supplément. In-16. Leipzig, 1832. Woss.

MORDWINOFF (de). (*Ein Wort über Hom.*, etc.) Un mot sur l'homœopathie, avec une lettre et un tableau des remèdes homœopathiques employés avec le plus grand succès sur des cholériques, dans le gouvernement de Saratoff en Russie ; trad. en allemand par J. Ekkenstein. Br. in-8. Dresde 1833. Arnold.

MUKISCH, D^r St. A. (*Die Homöop. in ihrer Würde*.) L'homœopathie exposée dans sa dignité comme science et comme art. In-8. Vienne, 1826. Heubner.

MULLER, F. C. J. (*Rationelle Methode*, etc.) Méthode rationnelle pour guérir le choléra. Br. in-8. Leipzig 1832. Franke.

MULLER, D^r J. B. (*Ein Kurversuch*, etc.) Essai curatif d'après la méthode homœopathique. (Magasin de Rust, t. 15, 1^{er} cahier, 1825.)

MULLER, Maurice, D^r, Directeur de l'institut homœopathique de Leipzig. (*Zur Geschichte der Hom.*) Histoire de l'homœopathie, tirée des archives, avec la suite. 1830 et 1831, in-8. Leipzig. Reclam.

— (*Rechtfertigung des D^r*, etc.) Justification du docteur Joseph Bakody contre les attaques mal fondées de deux médecins de Raabe, appuyée de documens authentiques. In-8. Leipzig 1833. Schumann.

Manuel (*Rein hom. Kochbuch*, etc.) homœopathique pur du cuisinier, ou méthode pour préparer 120 soupes succulentes, bouillons et légumes; 183 mets à la viande, à la farine et aux œufs; 81 crèmes, gelées, pâtisseries; à l'usage des malades traités d'après la méthode homœopathique, avec une préface du docteur C. F. Schwarze. In-8. Dresde 1831. Arnold.

Maximes (*Gesundheits und Rechtslehren*, etc.) universelles de santé et de droit, pour tous les états, surtout pour l'enseignement des écoles, écrites par plusieurs maîtres de l'école bourgeoise. Leipzig 1823. Reclam.

NAUMANN, D^r. (*Die Homœopathie*.) L'homœopathie. (Bibl. d'Hufeland, t. 50, p. 3; t. 53, p. 3.)

NEUMANN. (*Würdigung der Hom.*) Critique de l'homœopathie. (Journ. d'Hufeland, 1825, octobre.)

NIUTSCH, D^r K. F. (*Bemerkungen über Hom.*) Observations sur l'homœopathie, surtout pour ceux qui ne sont pas médecins. In-8. Hanau 1826. Edler.

Obus (*Leucht und Brandkugels*.) lumineux et incendiaires homœopathiques et allœopathiques, par le conseiller d'état Eck. 1^{er} cahier, in-4. Leipzig 1830. Magasin d'industrie.

Œuvres (*Werke der Finsternisse*.) des ténèbres de l'homœopathie, mises au jour par le docteur T... (Doct. Meissner.) In-8. Altenbourg 1824, imprimerie de la cour. Leipzig. Hartmann. On doit aussi y ajouter :

(*Abgenöthigte Belege*, etc.) Documens extorqués pour servir aux faits racontés dans les œuvres de l'obscurité. In-8. Altenbourg, 1824.

(*Abwehr hom. Angriffe*, etc.) Préservatif contre les at-

taques et les usurpations de l'homœopathie. In-8. Giessen 1833. Ricker.

Observations (*Bemerkungen zu der Schrift*, etc.) sur l'écrit : Préservatif contre les attaques et les usurpations de l'homœopathie, par un ami de la vérité et de l'ordre. Giessen 1833. Heyer père.

(*Panegyricus auf die Hom.*) Panégyrique de l'homœopathie, avec l'apothéose de son fondateur. In-8. Leipzig 1831. Rein.

PEZZILLO, Rocco, *Tentativo academico per conciliare de discordi opinioni su i principii contraria contrariis e similia similibus*. Napoli 1826.

PREU, D^r K. (*Was haben-wir von der Cholera*, etc.) Qu'avons-nous à craindre du choléra? In-12. Nuremberg 1831. Bauer et Raspe.

QUIN, D^r F. F. Sur le traitement homœopathique du choléra, trad. du français de l'Original parisien, par E. G. de Brunow. In-8. Dresde 1832. Arnold. (L'Original parisien, chez Baillièrre, 1832. Paris et Londres.)

RAU, D^r G. L. (*Geschichte und Bedeutung*, etc.) Histoire et signification du procédé curatif homœopathique, dans un exposé succinct. In-8. Giessen 1833. Heyer père.

— (*Über den Werth*, etc.) Du mérite de la méthode homœopathique. In-8. Heidelberg 1824. Groos.

RAU, prof. D^r K. H. (*Über die Erkenntniß*, etc.) Du diagnostic du traitement de la fièvre nerveuse. In-8. Darmstadt 1829. Leske.

REUBEL, D^r J. (*Vier Vorlesungen*, etc.) Quatre leçons sur le choléra en Europe. In-8. Munich 1831. M. Lindauer.

RICHTER, D^r A. G. (*Die Homœopathie*.) L'homœopathie, (dans sa Thérapeutique spéciale, t. 10 ou 1^{er} supplément, p. 87-119.) Berlin 1825. Nicolai.

ROBBI, D^r à Rome. (*Beleuchtung des hom.*, etc.) Examen du procédé homœopathique pour le traitement des chancres vénériens. (Journ. de chirurgie de Græfe, t. 18, 1^{er} cahier, p. 56. Berlin 1832. Reimer.)

RÆHL, D^r. (*Das Dispensiren hom. Arzneien.*) Dispensation des remèdes homœopathiques. Réponse à l'écrit de M. le docteur Mannsfeld. In-8. Leipzig 1831. Kollmann.

— (*Bestätigte Heilung*, etc.) Guérison authentique du choléra par les remèdes homœopathiques. In-8. Eisleben 1832. Richardt.

ROTH, D^r J. J. (*Die hom. Heilkunst*, etc.) La thérapeutique homœopathique appliquée contre le choléra asiatique. 1^{er} cahier, in-8. Leipzig 1833. Schumann.

— (*Über die hom. Heilung*, etc.) Sur le traitement des maladies par l'homœopathie. 10 leçons. In-8. Nuremberg 1831. Riegel et Wiessner.

— (*Über die Schutzkraft*, etc.) Sur la vertu préservatrice des lames de cuivre à l'approche du choléra. In-12. Munich 1832. Franz.

— (*Die hom. Heilkunst in ihrer*, etc.) L'homœopathie mise en usage contre le choléra asiatique. 1^{er} cahier. Leipzig 1833. Schumann.

RUCKERT, D^r E. Ferd. (*Systematische Darstellung*, etc.) Exposition systématique de tous les remèdes homœopathiques connus jusqu'ici, y compris les antipsoriques, dans leurs effets purs sur le corps de l'homme sain. 3 vol. gr. in-8. Leipzig 1831-33. Schumann.

— (*Kurze Übersicht*, etc.) Léger aperçu des effets des remèdes homœopathiques sur l'homme sain, et de leur emploi dans certaines formes de maladies. 2 vol. in-8. Leipzig 1831-32. Schumann.

— (*Die Wirkungen der hom. Arzneien*, etc.) Effets des re-

mèdes homœopathiques, sous certaines conditions, exposés par tableaux. In-8. Leipzig 1833. Schumann.

— (*Die Hautkrankheiten*, etc.) Les maladies de la peau, ou exposition systématique des diverses éruptions cutanées, d'après leurs formes, les sensations qu'elles causent et les parties où elles se montrent, disposée d'après le système homœopathique. In-12. Leipzig 1833. Schumann.

— Le même ouvrage, traduit en français par le docteur PESCHIER de Genève. In-8. Baillièrre et Cherbuliez (sous presse).

RUMMEL, D^r F. (*Bemerkungen über das H.*, etc.) Observations sur le système de Hahnemann (Journ. d'Huf., 1826, 5^e cahier, p. 43-74).

— (*Heilung der Cholera.*) Traitement du choléra. In-4. Merseburg 1831. Romer.

— (*Die Hom. von ihrer Licht.*) L'homœopathie considérée sous son point de vue lumineux et obscur. In-8. Leipzig 1826. Reclam.

SACHS, D^r L. W. (*Versuch zu einen Schlussworte.*) Essai pour tirer une conclusion du système homœopathique de Hahnemann, avec quelques conjectures. In-8. Leipzig 1826. Voss.

SAHMEN, D^r G. F. J. (*Über die gegenwärtige Stellung.*) Sur la position actuelle de l'homœopathie comparée à l'art médical usité jusqu'ici. Dorpat 1825. Schürmann. (Riga, Hartmann.)

SCHIMKO, D^r J. G. (*Das Hahnemannsche System*, etc.) Examen et réfutation du système de Hahnemann, sous son point de vue mathématique et chimico-géologique. In-8. Vienne 1829. Gerold.

SCHMIDT, D^r A. (*Anhang zu Hahnemanns Aufruf*, etc.) Supplément à l'appel de Hahnemann aux philanthropes pensans sur le mode contagieux du choléra. In-8. Leipzig 1831. Berger.

— (*Heilung der Cholera.*) Traitement du choléra. *Id.* 1831.

SCHONBERG (A. de). *Il sistema medico del D^r Hahnemann.* Napoli 1822.

SCHUBERT, D^r J. A. (*Heilung und Verhütung der Cholera.*) Traitement et préservatif du choléra. In-8. Leipzig 1830. Reclam.

— (*Kann der genaue Kenner, etc.*) L'homme exactement instruit en homœopathie peut-il consciencieusement exercer la médecine homœopathique? Supplément à la critique du reproche récemment fait à cette doctrine d'être insuffisante, avec deux additions sur l'étude de la matière médicale pure, et sur le nouveau principe : *æqualia æqualibus curantur.* Pirna 1833. Friesc.

SCHULTZ, D^r C. H. (*Die homœobiotische Medizin, etc.*) La médecine homœobiotique de Théophraste Paracelse, opposée à celle des Anciens, comme source de l'homœopathie. In-8. Berlin 1831. Hirschwald.

SCHWARTZE, D^r G. G. *De belladonna scarlatinæ præsidio, Diss.* In-8. Lipsiæ 1827. Barth.

SCHWEIKERT, D^r G. A. B. (*Materialien zum Gebrauch, etc.*) Matériaux à l'usage des homœopathes. 4 cahiers, in-8. Leipzig 1826-29. Brockhaus.

— Gazette homœopathique. *Voy. Gazette.*

SCHWEIKERT II, D^r Julius. *Quæstiones de salutari methodi homœopathicæ effectu. Diss. inaug. med.* In-4. Lipsiæ 1831. Schumann.

SEIDEL. (*Register, etc.*) Table des dix premiers tomes des cahiers de l'homœopathie. In-8. Leipzig 1831. Reclam.

SIEBENHAAR, D^r Fr. J. (*Der Hahnemannianer, etc.*) L'Hahnemannien historien et critique, réponse au D^r M. Müller. In-8. Leipzig 1831. Nauck.

SIMON, Junior, D^r F. B. *Hahnemann Pseudomessias medicus.* In-8. Hambourg 1830. Hoffmann et Campe.

— (*Der unsterblichen Narrheit*, etc.) De l'immortelle folie de Samuel Hahnemann Pseudomessias, médecin galeux, par excellence, etc., etc., etc. In-8. Hambourg 1833.

SPRENGEL, CURT. *Præclusio de doctrinâ homœopathicâ*. Br. in-8. Halæ 1825.

— *De homœopathicâ*, prog. ij, trad. en allemand avec préface, par le docteur Louis SCHRAGGE. Magdebourg 1833. Ferd. Rubach.

STOLZE. (*Beleuchtung der bisher*, etc.) Examen des préceptes donnés jusqu'ici pour la préparation et la dispensation des remèdes homœopathiques (voyez les Annales de pharmacie. Berlin, 27^e année, V, 2, p. 136).

SUNDHEIM, D^r C. (*Ueber Massregeln*.) Mesures à prendre contre la pratique de l'homœopathie. Giessen 1833. G. F. Heyer père.

TITTMANN, conseiller aulique, D^r C. A. (*Die Hom.*) L'homœopathie sous le point de vue de police politique. in-8. Meissen 1829. Goedsche.

TRAUTZSCH, D^r C. F. (*Was ist von den*, etc.) Que doit-on penser des globules préservatifs de Hahnemann contre le choléra? In-8. Waldenburg 1832. Witzsch.

TRINKS, D^r C. F. G. (*Die hom.*) L'homœopathie. Lettre à Hufeland. In-8. Dresde 1830. Arnold.

— *De primariis quibusdam medicamentorum viribus*. In-4. Lipsiæ 1824. Reclam.

Tableaux (*Hülftabellen*.) indispensables pour la matière médicale pure de Hahnemann. Gr. in-4. Prague 1827. Enders.

VEITH, J. Em. (*Die Heilung*, etc.) Cure et prophylaxis du choléra. Hamm 1832. Schulz.

WASSERFUHR. (*Ueber Hom.*) Sur l'homœopathie. (Magasin de Rust, t. 27^e, 2^e cahier).

WEBER, conseiller aulique, D^r. (*Systematische Darstel-*

lung, etc.) Exposition systématique de l'action pure des médicaments éprouvés jusqu'à ce jour, en six livraisons; les trois premières ont paru. Brunswick 1831-32. Vieweg.

— Le même ouvrage, trad. en français par le D^r PESCHIER de Genève, 1833. Paris, Baillière; Genève, Cherbuliez.

— (*Syst. Darst. der antipsorischen.*) Exposition systématique des remèdes antipsoriques. 2 vol. in-8. Brunswick 1830-31.

WEDEKIND (de) D^r G. (*Prüfung des hom. systems.*) Examen du système homœopathique du D^r Hahnemann. In-8. Darmstadt 1825. Leske.

WIBMER. (*Wirkung der Arzneimittel.*) Effet des remèdes et des poisons. T. I, 1^{er} et 2^e cahiers. In-8. Munich 1832. Etablissement littéraire.

WIDNMANN. (*Über hom.*) De l'homœopathie (Journ. d'Hufeland, 1823, 11^e cahier; et 1828, 2^e cahier).

— *Medicamentorum homœopath. præparatio. Diss. inaug.* Munich 1830.

WILDBERG, D^r E. F. L. (*Über die hom. Heilart.*) De la thérapeutique homœopathique. In-12. Leipzig 1830. Cnobloch.

— (*Finige Worte*, etc.) Quelques mots sur la fièvre scarlatine et sur l'emploi de la belladone contre cette maladie. In-12. Leipzig 1826. Cnobloch.

WINKLER, Ed. (*Sämmtliche Arzneigewächse.*) Totalité des plantes médicinales d'Allemagne, en 12 cahiers, planches coloriées. In-4. Leipzig 1831-33. Magasin d'industrie.

— (*Sämmtliche Stiftgewächse.*) Totalité des plantes vénéneuses d'Allemagne, avec 96 planches coloriées. Gr. in-8. Berlin 1831.

WRELEN. (*Sendschreiben.*) Lettre à Hahnemann. In-8. Leipzig 1833. Frauke.

SUR LA BELLADONE.

(Second article.)

(Voyez le 1^{er} article, *Bibl. Hom.*, tome II, p. 269.)

Fièvres nerveuses.

Aucune maladie n'est plus voisine de l'inflammation de l'encéphale que *la fièvre dite nerveuse*, qui paraît avoir son siège, ou son point de départ, dans ce même organe encéphalique. Je crois pouvoir me dispenser d'en énumérer les symptômes, soit parce qu'ils sont connus de tous les médecins, soit parce qu'ils seront exposés dans les observations suivantes.

La *Belladone* trouve tout naturellement sa place dans un des périodes de cette terrible maladie, lorsque celle-ci est sporadique. Si elle est épidémique, il est nécessaire de bien étudier son caractère de temps et de lieu; car c'est de lui que dérive le choix du remède spécial. *Bell.* se trouve plus particulièrement indiquée lorsque la céphalalgie est intense, frontale, susorbitaire, que la conjonctive est injectée, que le regard est fixe ou incertain, que le teint est très-

coloré, ou bien que quelque partie du corps est plus rouge que dans l'état normal ; ce n'est là que le moindre nombre des indications ; les autres s'offrent dans l'observation que j'emprunte au D^r MULLER.

Onzième observation. — Une fille de vingt ans, qui avait soigné sa mère pendant toute la durée d'une fièvre nerveuse, fut écartée, encore en santé, de son lieu natal, pour se reposer et changer d'air ; elle tomba néanmoins malade, sept jours après son arrivée, et présenta au D^r MULLER le tableau suivant :

Frisson deux fois par jour ; dans l'intervalle, frissons passagers alternant avec chaleur ; peau moite ; pouls fréquent ; douleurs dans tous les membres ; sommeil troublé par des rêveries ; vertige en s'asseyant dans son lit ; tête embarrassée ; élancemens au vertex, alternant avec des élancemens dans les dents creuses ; photophobie ; tintemens ; toux avec douleur du côté antérieur droit de la poitrine ; goût amer ; anorexie ; nausées ; éruption à l'angle des lèvres ; soubresauts des tendons carpiens ; une écorchure causée par une marche prolongée offre un aspect érysipélateux au talon.

La malade croit s'être refroidie, étant sortie la veille pendant la gelée ; elle a mangé des gâteaux, qui ont, à ce qu'elle pense, empiré la maladie commençante. — *Bell. 30, gutta j.*

Le lendemain, 15 avril, chaleur constante, martelage dans la tête, absence de goût ; les symptômes des organes des sens et de la respiration ont diminué, à l'exception des tintemens ; point de selle depuis le

premier jour. Il est survenu une douleur au cou et au sacrum. Le sommeil a été accompagné de rêves bizarres et pénibles, et d'agitation corporelle.

Avant midi, elle a eu deux attaques comme suit : yeux fermés, comme si elle dormait, tremblement et secousses des avant-bras ; après quelques minutes, réveil et croyance d'avoir dormi et rêvé.

On laisse agir *Bell*.

Le 16. La veille au soir, déjà appétit ; elle a mangé quelque chose ; elle a dormi toute la nuit sans délire et sans sursauts ; le martelage de la tête, le tintement, la toux et le mal de cou ont diminué, ainsi que la douleur de poitrine et celle du sacrum ; l'urine fait un dépôt blanchâtre.

La malade était évidemment mieux, sans trace de crise, sans sueur, sans évacuation claire ; le pouls et la température du corps se rapprochaient de l'état normal. — On ne donna aucun remède.

Le 17, les douleurs thoraciques et sacrées ont encore diminué ; il y a encore quelque pesanteur à la tête ; aujourd'hui elle a senti deux douleurs de ventre, comme besoin d'évacuer, avec céphalalgie violente, toutefois sans selle. — Point de remède.

Le 18, la malade est restée un quart d'heure levée sans inconvéniens ; ses yeux ont repris leur vivacité naturelle ; elle demande et on lui accorde de manger de la viande.

Dès ce moment, elle était convalescente, et la constipation devait cesser lorsque le corps aurait repris ses forces naturelles ; néanmoins, afin de joindre

le *citò* au *jucundè*, on donna *Bry.* 12 *gutta j.*

Le 19. Elle a eu une selle, et elle est restée levée. Considérée comme guérie, elle n'a pas trompé cette attente ; au bout de trois semaines d'absence, elle est retournée chez elle ; et après deux mois, le D^r MULLER a reçu la nouvelle qu'aucune incommodité ne s'était manifestée chez elle.

L'observation suivante est du D^r HARTMANN.

Douzième observation. — Une domestique, âgée de 20 ans, était, depuis long-temps, atteinte d'aménorrhée et de flueur blanche ; elle reçut, du médecin de la maison, des pilules dont elle prit une grande quantité sans succès, pendant deux années ; lorsqu'elle consulta le D^r H., son état était le suivant :

Céphalalgie frontale violente, depuis quelques jours, qui va jusqu'à priver la malade de la faculté de penser, et l'oblige à se coucher ; la veille au soir, la douleur avait été si forte, que la malade en avait momentanément perdu la raison, et qu'elle délirait. Le visage était étiré, les yeux rouges, le regard incertain, les muscles de la face contractés et agités spasmodiquement autour de la bouche, comme si elle voulait sans cesse commencer à parler. Tout le corps en mouvement, carpalogie, écartement des couvertures avec les mains, efforts pour sortir du lit. Les exhortations de la garde la calment un moment ; l'agitation recommence immédiatement ; la malade ne reconnaît pas les assistans, ne répond à aucune question, et ne fait entendre qu'un gromellement inarticulé ; elle ne demande rien, avale avec précipi-

tation les liquides qu'on lui offre, et rejette les aliments; selles nulles depuis deux jours; sommeil d'un quart d'heure, avec délire qui persiste après le réveil. — Chaleur brûlante sur tout le corps, avec extrémités froides; avant de tomber malade, elle se plaignait d'ardeur à la vulve et d'écoulement d'un liquide comme purulent, avec douleurs au sacrum, dont elle n'était point encore délivrée. — Trouvant que ces symptômes correspondaient exactement à ceux de *bell.*, H. donna une dose de granules (30) à neuf heures du matin, et fit éloigner toutes boissons échauffantes et excitantes. — Le soir, à cinq heures, la malade était dans une sueur modérée; elle était maîtresse de ses pensées et de ses paroles, et elle raconta qu'aussitôt après avoir reçu *bell.*, elle s'était endormie jusqu'à midi; à son réveil, il lui avait paru qu'elle jouissait d'une nouvelle existence, et toutes ses souffrances passées lui auraient semblé un songe, sans sa faiblesse qui lui en démontrait la réalité. — Le lendemain, HARTMANN la trouva faible encore, mais levée; la menstruation s'était montrée, et dura, comme de coutume, quatre jours, sans être accompagnée des efforts et des douleurs de sacrum comme jadis. — Ainsi, cette maladie qui menaçait des plus grands dangers, a été enlevée en moins de quarante-huit heures.

Treizième observation. — HARTMANN fut appelé en consultation pour un jeune homme de dix-sept ans, qui avait déjà inutilement reçu tous les secours allopathiques contre une *fièvre nerveuse typhoïde*, et qui,

le 9 août 1827, avait reçu, quelques minutes avant la consultation, *op.* $\frac{00}{6}$. Voici son état :

Tout le côté droit paralysé; le côté gauche en convulsions continuelles; la tête, quoique tournée du côté droit et soutenue élevée, tombe du côté gauche et sur la poitrine; le bras gauche, tantôt posé sur la tête, tantôt agité sur le lit, tirant les couvertures, et les jetant ensuite au loin; il ne peut de même tenir le pied gauche en repos, tantôt il le retire, tantôt il le sort du lit et cherche à le mettre complètement à nu; les muscles gauches de la face sont sans cesse aussi agités d'un mouvement spasmodique; les paupières de ce côté sont contractées, et l'angle de la bouche est rétracté en haut; — les yeux sont rouges, les pupilles dilatées et insensibles aux excitans externes; — on ne peut venir à bout d'ouvrir la bouche, mais en écartant les lèvres, on voit que les dents et la cavité buccale sont recouvertes d'une mucosité tenace; les lèvres sont sèches; — le pouls est plein et fort, de quatre-vingt-deux à quatre-vingt-cinq par minute; mais il n'est point d'accord avec les battemens du cœur, ni entre les deux bras; le cœur bat presque comme dans l'état normal; le bras droit a une intermittence après chaque huit ou dix pulsations; le pouls y est plein et presque lent, ne dépassant pas soixante-dix; tandis qu'au bras gauche il est petit, contracté, nerveux, et dépasse quatre-vingt-dix; — après un lavement, les matières fécales étaient sorties en petite quantité et sans que le malade s'en aperçut; l'urine coulait aussi invo-

lontainement. Lorsqu'il ouvre les yeux, le malade ne paraît point se reconnaître, et reste insensible à tout ce qui se passe autour de lui; il ne demande rien, et l'on peut tout au plus lui faire avaler, de loin en loin; une cuillerée d'eau panée; — la face est rouge et tout le corps brûlant.

Sur le côté droit de la poitrine et entre les épaules, est une quantité de boutons purulens, dont quelques-uns paraissent guéris, et qui tous sont entourés d'un cercle enflammé.

L'étonnante ressemblance de ces symptômes avec ceux d'*hyosc.*, décida à lui en administrer quelques granules; mais on attendit pour cela deux heures de temps, afin que leur effet ne se confondît pas avec celui de l'*opium* précédemment pris.

Pendant la nuit, le malade jouit de temps à autre d'un quart d'heure et plus de sommeil, se tenant quelquefois sur le côté droit; les convulsions du côté gauche diminuèrent, et il parut y avoir un peu plus de repos, quoique la connaissance manquât absolument.

Le matin, HARTMANN conseilla l'*arnica*; mais le soir, les convulsions avaient tellement augmenté, que le médecin ordinaire crut plus homœopathique de donner *stram.* 9. Les parens crurent le malade perdu, et firent informer H. de sa mort prochaine. Aussi, quelle fut l'agréable surprise de celui-ci, lorsque, deux jours après, 13 août, il fut invité à venir de nouveau visiter le malade, qui était mieux. Il apprit alors de son collègue que *stram.* avait

écarté les spasmes, et que l'état du malade avait paru requérir *bell.*, qu'il lui avait donnée le 12, à la suite de laquelle l'état de la maladie était, le 13 au soir, le suivant :

De deux à six heures, le malade avait pour la première fois dormi tranquillement, et, à son réveil, il regarda les assistans avec intérêt et gaîté, quoiqu'avec étonnement ; il répondit aux questions avec justesse, mais après y avoir réfléchi. Il n'avait aucune idée de ce qui s'était passé. Seul avec une personne, il déraisonnait un peu ; mais ses idées se liaient avec ses affaires ou avec ses idées favorites ; il demandait à sortir de son lit, à s'habiller et à aller se promener. L'appétit reparaisait ; la langue était nette ; les lèvres avaient perdu leur sécheresse ; la peau était humide ; la rougeur des yeux disparue ; point encore de selle.

Dans la nuit du 13 au 14, il dormit des heures très-tranquillement, se trouva au réveil toute sa connaissance, et se sentit si plein de force, qu'il se leva sans le secours de personne.

L'amélioration s'opéra graduellement sans interruption et sans autre remède, et la réaction de l'organisme par la *belladone* ranima les forces, et amena la guérison complète.

Je voudrais pouvoir insérer ici quelque observation qui me fût personnelle ; mais les fièvres nerveuses sont maintenant très-rares à Genève, et parmi

le petit nombre de celles qui se sont présentées à moi, je n'en ai pas rencontré qui offrissent les symptômes de la *belladone*; c'est donc avec d'autres médicamens que je les ai traitées et guéries.

On comprend aisément, d'après ce qui précède, que la *belladone* doit convenir dans plusieurs affections de la tête, qu'on ne peut caractériser autrement que par le nom de *céphalée* ou *céphalalgie*; offrant plus de quatre-vingts symptômes qui se rapportent à cet organe, il est impossible qu'il ne se rencontre une foule de cas où elle guérira des douleurs qui auront résisté aux traitemens allopathiques les plus prolongés; je pourrais en offrir de nombreuses observations, j'en choisirai quelques-unes.

Le docteur BAUDIS, pratiquant à Hedervar, en Hongrie, rapporte qu'il a guéri avec une seule dose de *bell.* un homme qui souffrait depuis onze ans de douleurs de tête violentes, accompagnées de vertige.

HARTMANN a communiqué l'observation suivante.

Quatorzième observation. — Le sujet est une fille de vingt-cinq ans, qui se plaignait d'un frisson qui, tous les huit jours environ, et dès son lever, lui parcourait le dos et les épaules, et disparaissait laissant une sensation tout-à-fait désagréable dans tout le corps, signe d'une très-mauvaise journée, car le frisson ne tardait pas à être suivi de nausées et de malaise qui n'allaient pourtant pas jusqu'au vomissement. Il s'y joignait une violente douleur gravative et déchirante de toute la tête, surtout au front, qui

devenait insupportable au moindre mouvement, même des yeux ; alors toute position, fût-elle dans le lit le plus mollet, lui semblait trop dure ; il n'y avait que le plus parfait repos qui amenât quelque soulagement ; pour peu qu'il fût interrompu, le mal de cœur reprenait toute sa force antécédente ; les moindres courans d'air, les simples pas d'une personne dans la chambre, réveillaient toutes les douleurs. Au bout de quelque temps, le sinciput devint seul le siège du mal ; sur le front, une place paraissait chaude au toucher, et les os du nez devinrent douloureux.

Dans cet état, elle était obligée de se tenir dans un lieu obscur, parce que chaque rayon de lumière faisait sur ses yeux une impression qui lui donnait la sensation d'un serrement très-fort sur les nerfs optiques, ce qui augmentait notablement les douleurs de la tête. Tout son corps était tellement pris, qu'elle se sentait abattue, fatiguée, comme si elle avait été moulue ; elle ne pouvait dormir une minute, empêchée qu'elle en était par d'énormes palpitations de cœur, dont chaque pulsation causait une secousse dans sa tête. — Si la douleur ne se montrait qu'au bout de huit ou quinze jours, elle n'en reparaisait ensuite que plus effroyable, mais elle ne durait qu'un ou au plus deux jours. Elle avait, pendant l'accès, une faim surnaturelle, telle qu'elle n'avait nullement dans l'état antécédent de santé. Elle ne pouvait user de boissons chaudes, parce qu'elles faisaient immédiatement reparaître

la douleur. Son estomac paraissait fort affaibli, car de simples bouillons blanchis, et en particulier la soupe, causaient une pression dans l'estomac et des renvois pendant tout le jour. Cette maladie durait depuis huit ans. Dans l'intervalle des accès, la malade se trouvait bien, et ne se plaignait de rien. Ses menstrues étaient régulières et sans douleurs.

Comme elle avait fait un grand usage de remèdes, et surtout de vomitifs et de purgatifs, HARTMANN la laissa d'abord huit jours sans aucun remède; mais il proscrivit le café et ordonna le régime sévèrement homœopathique.

Plusieurs remèdes, *nux*, *bryonia*, offraient des symptômes semblables à ceux qu'on vient de lire; mais la chaleur du front, l'extrême sensibilité des yeux à la lumière, la douleur de la tête à la moindre secousse, sont propres et particuliers à la *belladone*; ce fut donc elle qui fut choisie, et la malade en reçut une goutte, 24.

Deux jours après avoir pris *bell.*, le mal de tête était revenu, mais seulement dans l'après-midi, et si insignifiant, que la malade ne fut pas obligée de se coucher; la douleur ne reparut que six semaines plus tard, à la suite d'un long voyage à pied; une seconde dose de *bell.* 30, la fit disparaître complètement.

Parmi divers cas de céphalée où j'ai eu le bonheur de voir la *belladone* réussir parfaitement, je citerai les suivans.

Quinzième observation. — Fanny Gois, âgée de

vingt-cinq ans, était malade depuis cinq années consécutives; et après avoir reçu presque vainement les soins de plusieurs médecins, elle avait été abandonnée par le dernier, et parce qu'elle semblait incurable, et peut-être aussi parce qu'elle était pauvre; on n'abandonne guère les riches.

Lorsqu'elle vint me consulter, le 30 novembre 1832, elle se plaignait de ce qui suit :

Douleurs de tête sur le vertex, bourdonnemens dans la tête; envie continuelle de pleurer, pleurs, yeux sans cesse fatigués; maigreur de la face, teint pâle et plombé, yeux cernés; langue un peu rouge; enrrouement, aphonie légère, sensation de poids dans la poitrine, difficulté à respirer et à parler, toux habituelle le matin et le soir; — peu d'appétit, goût de sang à la bouche; douleurs à l'estomac qui forcent la malade à manger; les alimens lui paraissent trop salés ou trop fades; tiraillemens à l'épigastre qui la forcent à se courber; chaleurs et douleurs dans le ventre, surtout en toussant; selles irrégulières, quelquefois diarrhéiques; — menstrues régulières, mais très-peu abondantes, formées d'un sang clair qui ne se montre que quelques heures, et qui est précédé et suivi de leucorrhée; dégoût du travail; — les oreilles externes sont croûteuses.

Cette malade, quoique encore jeune, ne ressemblait pas mal à un spectre ambulante; il fallait toute la confiance que me donnait l'homœopathie, pour oser lui administrer un seul remède; au milieu de ce nombreux conflit de symptômes, et dans l'impos-

sibilité de les combattre tous à la fois, je cherchai d'abord à atteindre ceux qui tourmentaient le plus la malade et lui rendaient l'existence le plus insupportable; c'étaient ceux de la tête; reconnaissant 38, 97, 101, 115, 655, 203, 204, 205, 213, 380, 382, 243, 250, 265, 294, 295, 315, 324, de *belladonna* (*Mat. med. pur.*), je n'hésitai pas à en donner une dose.

Dix jours après, le 9 décembre, la malade revint; douleurs de tête diminuées, presque nulles; oreilles en meilleur état après avoir beaucoup plus suinté; bourdonnemens moindres après avoir été augmentés; yeux moins fatigués; voix plus naturelle; soif, langue moins rouge; goût de sang moins sensible; l'estomac ne demande plus impérieusement de la nourriture, mais les alimens restent pesans; goût salé disparu; urines épaisses, douleurs vers le sacrum en allant à la selle; menstrues accélérées, de plus longue durée; leucorrhée; — douleur et serrement de poitrine; toux par accès, dyspnée; — il est survenu, vers les trois heures de l'après-midi, de la fièvre avec rougeur du corps; elle a duré jusqu'au lendemain matin à sept heures.

Dans cet état de choses, voulant ne pas contrarier l'action de la *belladone*, qui devait durer plusieurs jours encore, désireux de soulager les organes sur lesquels cette substance agit moins immédiatement peut-être, et prenant en considération la *psore* dont la présence m'était certifiée, soit par le suintement des oreilles, soit par la chronicité de la maladie, je lui donnai *sulf.* $\frac{000}{x}$.

Huit jours après, 17 décembre, Fanny reparut chez moi pleine de joie ; sa tête était bien, bourdonnemens nuls, yeux bien, soif nulle, langue moins rouge, fièvre, douleurs nulles, moins de toux et de dyspnée ; goût de sang nul ; forces meilleures ; estomac mieux, tiraillemens nuls, encore un peu d'aigreur et de fadeur ; chaleurs légères dans le ventre ; douleurs pendant la défécation nulles ; urines moins épaisses ; leucorrhée moindre.

L'existence entière de Fanny était changée ; cette pauvre fille ne pouvait concevoir que des médecins qui passaient pour habiles l'eussent abandonnée, et qu'en si peu de temps, avec si peu de remèdes, je l'eusse mise en si bon état.

Seizième observation.— M. Lander était atteint, depuis plusieurs années, de maux de tête presque continuels, dont il n'avait aucun espoir de se délivrer ; il n'y songeait presque pas, lorsqu'il entendit parler des effets étonnans des remèdes homœopathiques ; ce fut en riant presque de pitié qu'il se présenta chez moi *pour faire un essai* dont il n'attendait rien, le 23 avril 1832 ; sa douleur partait du vertex et se prolongeait sur le front, où elle résidait le plus souvent ; cette circonstance me parut offrir la plus parfaite concordance avec le symptôme céphalique spécial de la belladone ; je n'hésitai donc pas à lui donner *bell.* $\frac{00}{30}$; le surlendemain, 25, M. L. s'empressa de venir me faire part de l'amélioration considérable qu'avait éprouvé son état ; les douleurs étaient diminuées, et le malade trouvait son être

tout changé. Vu l'ancienneté de la maladie, et peut-être aussi pour me conformer à l'ancienne habitude, je prescrivis une nouvelle dose; l'effet en fut complet, le malade a été exempt dès-lors de ses douleurs.

Dix-septième observation. — Françoise Hotelier, âgée de vingt-cinq ans, souffrait d'horribles douleurs de tête qui, depuis six années, occupaient le front; le vertex, les pariétaux et se répandaient sur la nuque; comme ces douleurs lui ôtaient entièrement la faculté de travailler, on l'avait maintes fois traitée par les sangsues, les saignées, les vésicatoires, les vomitifs, etc., etc. Lorsque je fus appelé à la voir, elle gisait dans son lit, maigre, pâle, ne pouvant qu'à demi ouvrir ses paupières, incapable de tout mouvement, et pouvant à peine parler, tant elle souffrait. — Je lui donnai *bell.*, qui ne tarda pas à la mettre sur pied, et à lui permettre de s'occuper dans la maison; comme elle pouvait aller et venir, je m'attendais à ce qu'elle me visiterait à son tour, mais elle n'en fit rien, et n'ayant pas continué son traitement, elle retomba malade, et fut transportée à l'hôpital, où l'on eut de nouveau recours aux moyens sus-indiqués. Elle n'y gagna guère, s'émacia considérablement, et fut, de guerre lasse, envoyée à la campagne.

Elle y était, depuis un certain temps, n'éprouvant aucun soulagement et incapable de se livrer à quelque occupation que ce fût, lorsque j'offris de nouveau mes services. Ils étaient gratuits, la fille était dénuée de tout, ils furent acceptés.

Comme les menstrues étaient fort irrégulières, bien que la malade eût une bonne charpente, je débutai par *sep.* o chaque semaine. Les douleurs étant devenues insupportables, causant l'enraidissement des muscles, et faisant éprouver à la malade la sensation illusoire d'un air froid qui aurait parcouru son front; on me demanda de nouveaux secours, et je donnai *bell.* à prendre chaque soir, vu l'intensité et l'ancienneté du mal.

Au bout de quinze jours environ, les douleurs étaient devenues supportables, la malade pouvait se mouvoir, mais non encore agir; elle continua à prendre *bell.*

Six semaines plus tard, elle vint elle-même chez moi me dire avec la plus vive joie qu'elle se sentait beaucoup mieux, qu'elle avait repris des forces, surtout de l'appétit, et que l'odeur des mets ne lui faisait plus, comme jadis, éprouver une notable répugnance; elle attribuait cette amélioration au remède duquel elle avait senti distinctement, disait-elle, l'effet bienfaisant à mesure qu'elle le prenait. Je lui trouvai un bon embonpoint, les chairs très-fermes, les yeux bien ouverts, le teint plus naturel, et une expression de gaieté que je ne lui connaissais point.

Environ trois mois après, on m'a rapporté qu'elle a continué à reprendre des forces et de l'appétit, et qu'elle mange de tout comme les autres habitans de la maison, quoique la viande ne réveille pas encore de sensation agréable. Mais comme elle a cessé de-

puis un certain temps tout remède, elle recommence à en sentir le besoin, avertie qu'elle est par quelques douleurs qui se montrent l'après-midi, et surtout lorsque le temps veut changer. A cela près, elle travaille dans la maison comme une autre personne. — Je lui ai de nouveau envoyé *bell.*; et maintenant, au moment où j'écris ces lignes qui la concernent, elle entre dans mon cabinet, pleine de force et de santé, pour me remercier de lui avoir enlevé toutes ses douleurs, et rendu toute son ancienne habileté au travail.

J'affirme que c'est là un des plus beaux et des plus heureux traitemens que j'aie faits; l'existence de Françoise était, depuis six ans, des plus tristes; cette fille ne connaissait que la douleur et les sangsues; elle était impropre à tout, et à charge à tous, non par son caractère, mais par la pitié stérile qu'elle inspirait. Maintenant elle s'occupe, elle travaille, elle est utile, elle intéresse; en un mot, elle est une autre personne.

Je pourrais indéfiniment grossir la liste des malades atteints de céphalée qui ont été guéris avec *bell.*; mais je crois en avoir dit assez pour démontrer l'utilité de ce remède lorsqu'il est homœopathique à la douleur.

Ch. G. PESCHIER, *docteur.*

(*La suite au numéro prochain.*)

ART VÉTÉRINAIRE.

OBSERVATIONS COMMUNIQUÉES PAR LE D^r GASTIER,
DE THOISSEY, DÉPARTEMENT DE L'AIN (1).

L'application de la thérapeutique homœopathique au traitement des animaux malades, que les Allemands ont nommée la *Zooiasis*, est une pratique tout-à-fait nouvelle parmi nous; elle ne peut manquer de piquer la curiosité de nos lecteurs. Elle est de la plus haute importance, si on la considère en elle-même et comme réforme de l'art vétérinaire; mais elle n'est point sans intérêt considérée par rapport à la médecine en général. Elle répond seule à toutes les arguties qui ont été faites sur l'imagination et son pouvoir agissant comme force médicinale; elle met l'observateur impartial et consciencieux dans le cas d'apprécier les faits et de les estimer à leur juste valeur.

Considérées sous ce double point de vue, les observations de M. le D^r Gastier méritent considération; mais elles acquièrent une véritable importance par la scrupuleuse exactitude, la bonne foi et le véritable talent d'observation de leur auteur.

(1) Lues à la Société homœopathique à Lyon, dans la séance du 7 septembre dernier.

Première observation. — En mars 1831, j'achetai à Lyon une jument atteinte d'une toux fréquente et de divers autres symptômes dont l'ensemble fut jugé par M. le professeur Renard devoir céder à un mois de repos, secondé par un régime rafraîchissant et un traitement antiphlogistique. Arrivé chez moi, j'aperçus le lendemain un nouveau mal qui avait échappé, la veille, à mon attention et à l'investigation du professeur : c'était une gale ou dartre squameuse, humide, fixée au milieu de l'encolure, près de l'origine de la crinière dont la chute empêchait d'apercevoir la dénudation de la peau dans une étendue de trois à quatre pouces, et les sillons profonds qui, dans cette partie, donnaient à la surface dénudée l'aspect de la peau de l'éléphant. Cette nouvelle circonstance ne me fit ajouter au traitement antiphlogistique auquel je soumis ma jument, qu'un simple lavage à l'eau tiède chaque matin. Par ces soins la dartre disparut même avant la toux, qui persista pendant plus de quarante jours. La jument guérie fut soumise à un service régulier et modéré. Mais la toux ne tarda pas à reparaître sans signe bien manifeste d'inflammation; elle avait lieu dans le repos comme dans le mouvement, et peut-être même un peu moins dans ce dernier état. L'eau blanche avec du son et l'usage du miel furent tout ce que, pendant un an, j'opposai de temps en temps à cette toux, qui, nonobstant ces soins, se reproduisait à la moindre cause, sans être absolument un obstacle au service journalier de l'animal.

En avril 1832, un maréchal ferrant, consulté dans le but de mettre un terme à cet état de choses, dit que je devais faire pratiquer à ma jument l'*infaillible saignée* dont la routine a consacré l'usage en pareil cas, surtout à cette époque de l'année, et que je lui fisse passer un séton au poitrail immédiatement après.

Le souvenir de l'inutilité de deux saignées pratiquées il y avait un an pour la même cause, me détermina à tenter un autre mode de faire, et c'est à la méthode homœopatique que j'eus recours, malgré les objections que je ne laissai pas de me faire sur la difficulté d'action des petites doses sur un animal de cette taille et de cette conformation. En conséquence, ma jument, réduite à la paille et au son de froment rendu plus nourrissant par l'addition d'un tiers de farine, reçut, le second jour de ce régime, le matin, quatre heures avant déjeuner, sur la langue, cinq gouttes de teinture de soufre, 12^e dilution. Je choisis ce remède comme étant celui qui, d'après les épreuves de la doctrine nouvelle et dans l'esprit même de l'ancienne, semblait le mieux en rapport avec l'affection que je me proposais de combattre, et le vice ou venin dartreux dont la répercussion et la persistance dans l'organisation me paraissaient être la cause du retour continuel de la toux. Le lendemain, j'en redonnai pareille dose, et une semblable encore le troisième jour. Je craignais de ne rien obtenir, sur un tel animal, de doses si faibles en apparence, quoiqu'énormes en réalité dans l'esprit de la nouvelle doctrine. Une exacerbation très-vive eut lieu le len-

demain de la troisième dose, c'est-à-dire le quatrième jour seulement à partir de la première; et ce fut le terme d'une toux qui, malgré l'activité plus que doublée du service de la jument, depuis cette époque, n'a pas reparu.

Deuxième observation. — Le fait précédent, communiqué à M. Garnier, jeune vétérinaire, récemment sorti de l'école de Lyon et établi à Thoissey, l'engagea à recourir à la même méthode, en août 1832, pour le traitement d'une pleurésie ou pleuropneumonie contractée, me dit-il, par deux chevaux employés à pétrir la glaise destinée à la fabrication de briques et tuiles, et qui, au sortir de leur travail, furent exposés, tout en sueur, à un courant d'air frais. La fièvre très-forte et les signes manifestes d'une vive inflammation me firent préférer de débiter par l'*aconit*, malgré l'indication précise, dans ce cas, de la douce-amère, dont je renvoyai l'emploi au lendemain. Je remis au vétérinaire un flacon de teinture d'*aconit* portée à la douzième dilution, dont il fit tomber cinq à six gouttes sur la langue de chaque cheval, placé d'ailleurs dans les conditions de régime indiquées plus haut pour ma jument. Je le revis le *surlendemain*, et lui demandai des nouvelles de ses malades. Depuis ce matin, me dit-il, ils ont été remis à leur travail, sans aucun égard à leur état d'avant-hier, qui a complètement cédé au remède. La suite a montré que la guérison avait été complète.

Troisième observation. — Cette année, la jument

du vétérinaire lui-même, âgée de trois ans, s'étant refroidie après une course qui l'avait mise en sueur, éprouva un catarrhe des bronches et des fosses nasales, avec toux et engorgement des glandes sublinguales et sous-maxillaires. Je lui conseillai d'opposer à l'effet de ce refroidissement la douce-amère, 12^e dilution ; ce qu'il fit, à la dose de cinq à six gouttes ; et, trois ou quatre jours après, la jument, radicalement guérie, pouvait figurer sur une foire où elle fut mise en vente.

Quatrième observation. — Une chienne, âgée de quatorze ans, fut envoyée à M. Garnier, atteinte, 1^o d'un engorgement presque squirreux et datant de trois années, de la glande mammaire et du tissu cellulaire adjacent ; 2^o de deux ulcères de la largeur d'un centime, et d'une ligne et demie de profondeur, existant aussi depuis plusieurs années, et situés très-symétriquement à la partie interne de chacune des lèvres de la vulve ; leur présence entretenait une irritation très-vive et une tuméfaction considérable. Ces deux ulcères, parfaitement semblables, à bords rectangulaires, irréguliers et à fond grisâtre, furent enlevés par le bistouri, et la plaie profondément cautérisée au moyen d'un fer rougi à blanc, puis tamponnée dans le but de prévenir et de suspendre l'hémorragie qu'on redoutait. Le vétérinaire usa de ce procédé atroce, de préférence aux moyens homœopathiques que je lui proposai, dans l'espoir d'obtenir une prompte guérison. L'événement sembla justifier son attente, car, en peu de jours, les ulcères dé-

truits parurent remplacés par une cicatrice régulière.

Quant à l'engorgement chronique de la glande mammaire, il connaissait toute la lenteur d'action des moyens conseillés par l'allopathie, et l'impuissance démontrée de la plupart ; aussi eut-il recours à la méthode expéditive et sûre dont les bons effets lui étaient déjà connus.

La chienne, à la diète lactée déjà depuis une semaine, reçut sur la langue *une goutte* de teinture de *conium maculatum*, 6^e dilution, dont l'effet presque immédiat fut d'activer le travail des parties engorgées, à tel point qu'en moins de vingt-quatre heures elles acquirent le double de leur volume déjà fort grand, avec un accroissement proportionnel de chaleur et de sensibilité. Cet état persistant et semblant même faire des progrès le jour suivant, je pensai employer quelque antidote ; mais je préfèrai observer où se terminerait l'action de cette teinture et son résultat final. Cette action aboutit à un abcès qui s'ouvrit vers la partie de la glande la plus rapprochée de la vulve (sa portion inguinale), et cet abcès fut, peu de jours après, suivi de la résolution de toutes les parties de la glande engorgée, excepté celles immédiatement en contact avec l'abcès, qui conservèrent encore un peu d'enflure pendant près d'un mois après la cicatrisation complète. A cette époque, les deux ulcères de la vulve qu'on croyait détruits se rouvrirent, et reparurent absolument semblables à ce qu'ils étaient avant l'opération. Attaqués alors par le *mercure soluble*, à la dose de

deux globules, douzième dilution, ils disparurent très-promptement ; et la chienne, considérée comme guérie, fut retirée de chez le vétérinaire, où j'avais désiré qu'elle demeurât quelque temps encore, pour la mettre à l'usage de quelques antipsoriques. J'ai appris que cette chienne, âgée comme je l'ai dit, de 14 ans, a succombé, quelques mois après, à une gastrite aiguë, pour laquelle le vétérinaire n'a pas été appelé, ou ne l'a été qu'à la fin de la maladie.

Cinquième observation. — M. Garnier fut appelé, il y a environ six semaines, à donner ses soins à un jeune chien, dont la maladie consistait dans les symptômes suivans : tête lourde et crâne chaud ; enchifrènement violent ; toux amenant des efforts pour vomir, quelquefois même des vomissemens de matière glaireuse ; dégoût des alimens ; soif ; gargouillement du ventre ; constipation alternant avec des déjections liquides rendues avec efforts ; ténesme. Sur la demande du propriétaire, qui voulait que son chien fût traité homœopathiquement, et sur le tableau des symptômes dressé par l'artiste, je donnai une trentaine de globules imbibés d'une teinture de noix - vomique, 30^e dilution, avec recommandation d'en administrer d'abord *deux globules*, et de répéter, au besoin, ce remède une ou deux fois encore, à la dose d'un seul globule chaque fois. Le vétérinaire, ayant lui-même donné les deux premiers globules, remit au domestique de la maison le reste de la provision, avec recommandation de donner le lendemain un globule encore, si le chien n'avait pas

fortement ressenti l'action des deux premiers. Sans trop d'examen, le domestique secoua sur la langue du chien *tous les globules restans*, ne jugeant pas qu'il valût la peine de diviser un médicament qui lui semblait déjà si petit : l'effet en fut prompt et violent, et la guérison du chien fut complète et confirmée dès ce jour.

Sixième observation.— L'année précédente, j'avais traité de la même manière, c'est-à-dire par le même remède, donné à dose moindre, un jeune chien m'appartenant, qui, aux symptômes décrits dans l'observation qui précède, joignait un tic ou mouvement continu des épaules et pattes de devant, et surtout de la gauche. Le remède, réitéré jusqu'à trois fois, échoua, et le chien finit par périr dans un état de marasme.

Septième observation. — Un chien de cinq mois, aussi m'appartenant, fut atteint de la maladie ordinaire à ces animaux ; il présentait les symptômes qui suivent : crâne chaud ; yeux chassieux et larmoyans ; salivation abondante ; appétit et soif presque nuls ; tristesse ; chancellement à la marche ; léger tic ou mouvement en avant de l'épaule gauche, non continu ; reniflement très-fort, le matin principalement ; efforts de vomissement, n'amenant aucune matière et semblant plutôt occasionné par une douleur au gosier que venir de l'estomac ; point de toux ; déjections molles, blanches, écumeuses, fréquentes, avec ténesme. Je lui donnai, en deux doses, dans l'espace de vingt-quatre heures, trois globules de mer-

cure soluble, 12^e dilution, et il fut ainsi complètement guéri, en deux ou trois jours, sans réaction sensible.

Des faits que je viens de rapporter, on peut conclure que les médicamens propres à guérir chez l'homme les symptômes pathologiques qu'ils sont capables de produire par leur action sur l'homme sain, ont, sur les deux espèces d'animaux qui ont fait le sujet de mes observations, une action semblable à celle qu'ils exercent sur celui-ci; mais, quel sujet d'étonnement et de commentaire, lorsqu'on réfléchit à l'action des agens de la thérapeutique homœopathique sur ces énormes greniers à fourrages, tels que les chevaux! que devient le médicament, ou plutôt ce qui constitue la force active du médicament, cette force impondérable que nous ne pouvons apprécier que par ses effets? Est-elle, comme on nous l'enseigne, prise par l'absorption, portée dans le torrent de la circulation, etc.? Hélas! la chose me paraît peu probable, et la théorie de l'absorption ne me paraît pas lui être plus applicable qu'elle le serait aux forces électriques et magnétiques, aux impressions morales, etc. L'action dynamique, action résultante du toucher, perçue et propagée par l'appareil sensitif, me paraît la seule vraie, la seule admissible.

Je n'entamerai aucune discussion, aucun raisonnement à cet égard, je laisserai la question entière aux hommes plus spéciaux et plus compétens que moi. Je resterai, en ma qualité de praticien, dans

le rôle d'historien, protestant de l'exactitude et de la vérité des faits.

GASTIER, doct-méd.

SOCIÉTÉ

HOMŒOPATHIQUE LÉMANIENNE.

Les travaux des grandes Sociétés scientifiques nationales, sont, dans tous les pays de l'Europe, alimentés par ceux des Sociétés locales, dont les réunions plus fréquentes facilitent les communications, soit verbales, soit écrites, et donnent lieu à des résumés intéressans, lus chaque année à la réunion générale.

C'est à partir de ce fait que les homœopathes des bords du Léman, français, savoisiens, genevois et vaudois, ont jugé utile de se constituer en Société locale, section de la *Société homœopathique gallicane*, à laquelle ils tiennent à honneur d'appartenir.

A cet effet, une première séance a eu lieu, le 16 novembre dernier, chez le docteur DUFRESNE, où ont assisté des docteurs des quatre nations sus-indiquées; l'annonce en ayant été un peu tardive, aucun membre de la Société lémanienne n'a lu de mémoire; mais M. le docteur DUFRESNE, président, a prononcé un discours d'ouverture, puis la Société

s'est constituée, et a nommé une commission pour rédiger un règlement; après quoi ont été entendues un grand nombre de communications verbales; et la Société s'est ajournée au 15 février prochain.

Nous ne saurions trop encourager tous nos honorables confrères à suivre cet exemple, et à se constituer en Sociétés locales partout où le nombre et la distance n'y apporteront pas des obstacles insurmontables; il sera facile par-là de couvrir la France d'un réseau de Sociétés, d'où partira une instruction tellement multipliée et répétée, qu'elle finira par pénétrer les masses.

Nous insistons pour que des laïques puissent faire partie de ces réunions; il est bon que le public apprenne que notre médecine n'est ni un mystère, ni un grimoire, mais qu'elle se base sur des faits avérés et qu'elle conduit à des résultats certains.

ANNONCES.

La doctrine médicale homœopathique, examinée sous les rapports théoriques et pratiques, par le docteur H. C. GUEYRARD, membre de la Société homœopathique de Leipzig, de la Société gallicane et de plusieurs autres sociétés savantes. Paris, chez J. B. Baillière, rue de l'École de Médecine, n° 13. Londres, même maison, n° 219. Regent-Street, 1834. Genève, Cherbuliez. 1 vol. in-8 (280 pages).

Voici le premier ouvrage explicite et approfondi qui ait été publié en France sur l'homœopathie. Nos lecteurs ont déjà pu

apprécier, par quelques articles insérés dans notre journal, le mérite de son auteur, soit comme écrivain, soit surtout comme observateur judicieux. M. le docteur Gueyrard, maintenant fixé à Paris, où il a été l'un des premiers à pratiquer l'homœopathie, ne s'est pas contenté d'étudier la nouvelle doctrine dans les livres; il a été puiser à la source même, et pendant un séjour prolongé en Allemagne, il a suivi la pratique de quelques-uns des homœopathes les plus distingués. De retour en France, il s'est mis à observer par lui-même, et c'est après deux années de travaux soutenus, et d'observations très-multipliées, qu'il publie enfin les résultats qu'il a obtenus. L'ouvrage entier est écrit avec une clarté méthodique; le style en est facile et agréable. On trouvera partout une grande sagesse de raisonnement, une grande sobriété d'hypothèses, un jugement guidé par la critique, et une conviction d'autant plus ferme qu'elle est plus éclairée.

L'ouvrage débute par un exposé de l'homœopathie, de ses principes, de son histoire, de son état actuel, exposé assez détaillé pour en donner une idée bien complète. L'auteur, chemin faisant, combat les objections, répond aux critiques, fait justice de quelques plaisanteries banales, trop répétées pour avoir encore quelque piquant. La diététique est l'objet d'un court chapitre, qui en indique le but et en précise les moyens. Le reste de l'ouvrage est consacré à des observations tirées de la pratique de l'auteur, qui s'est attaché à choisir les maladies les plus simples et les plus ordinaires, tout en parcourant, autant que possible, les diverses parties du cadre nosologique. On y trouvera le détail de cinquante-six observations de maladies aiguës, et quarante-cinq de maladies chroniques, dont quelques-unes sont très-remarquables.

En résumé, ce livre fera sensation, et contribuera puissamment à éclairer le public et à soutenir la cause de l'homœopathie. Nous le recommandons instamment à tous nos lecteurs.

La Omiopatia difesa ed illustrata. Fabriano, 1831. 1 vol. in-12,
par le docteur PALMIERI.

Tandis que le nom d'*homœopathie* était à peine connu en France, et que la chose en était totalement ignorée, excepté du docteur DES GUIDI, cette doctrine était proclamée et ouvertement pratiquée en Italie, même dans les portions de ce pays qui ne jouissent pas de la renommée d'être le séjour des lumières, le royaume de Naples et les états du Saint-Siège. Le premier voyait l'*homœopathie* exploitée par une vingtaine de médecins, dont quelques-uns ont publié leurs observations dans les *Effemeridi*, dont le docteur DE HORATIIS était l'éditeur et le rédacteur. Rome, de son côté, pouvait lire, dans l'opuscule du docteur PALMIERI, les changemens que devait opérer bientôt au-dedans et autour de la ville éternelle, la doctrine du grand HAHNEMANN. Cet opuscule, que son auteur annonce n'être que le *prodrome d'un Manuel d'homœopathie* auquel il travaille, renferme un historique abrégé de la nouvelle doctrine, et de l'impression qu'en firent les premières communications dans l'esprit de l'auteur, aidées de la vue même des succès opérés par le professeur TALIANINI, d'Ascoli, possesseur des ouvrages de HAHNEMANN et des remèdes qui y sont conseillés. Suit une longue énumération des cures heureuses que fit le docteur PALMIERI lui-même, aussitôt qu'il se fut bien pénétré des principes de la doctrine.

Appuyé sur ces deux séries de faits, l'auteur s'applique à démontrer la vérité et la légitimité du *similia similibus*; puis il combat les reproches vulgairement adressés à l'*homœopathie*, et démontre leur défaut de solidité.

L'ouvrage promis par le docteur PALMIERI aura sans doute une toute autre importance que celui-ci; mais il est impossible que cet opuscule n'ait pas produit une singulière sensation à Fabriano et dans les autres villes des Etats romains. Nous le signalons donc comme un véritable progrès dans la direc-

tion des esprits, et comme l'aurore d'un jour nouveau qui pourra bientôt faire dire à Rome comme à Genève : *Post tenebras lux.*

Journal de médecine homœopathique, paraissant les 1^{er} et 15 de chaque mois, à Paris.

Nous nous hâtons d'annoncer ce nouveau moyen de propagation de notre doctrine, dont le premier numéro n'a pas encore pu nous parvenir. Loin d'être mus à son égard par aucun sentiment de basse rivalité, nous nous réjouissons, avec tous les amis de la science, de l'extension qu'elle va prendre par son moyen et que nos trop nombreuses occupations pratiques nous ont empêché de lui donner jusqu'à ce jour. Nous avons lieu de tout espérer du zèle des docteurs SIMON et CURIE, qui en seront les rédacteurs, et nous les félicitons sincèrement de ce qu'ils ont pu se placer dans la capitale même, pour de là, comme d'un centre lumineux, répandre la pure lumière; nous attendons avec impatience la réalisation de nos espérances.

Manuel diététique de l'homœopathie, par le docteur BIGEL, membre de plusieurs sociétés savantes, médecin de feu S. A. I. Monseigneur le grand-duc Constantin, etc., etc. Varsovie, 1833. (Se vend à Paris, chez Crochard; à Lyon, chez Babeuf; à Genève, chez Cherbuliez). In-8, 120 pages.

A peine avons-nous annoncé dans notre dernier cahier le Manuel diététique du docteur Rapou, qu'en voici venir un autre publié par le docteur Bigel, un des vétérans de l'homœopathie, et le premier qui ait fait connaître, dans les ouvrages écrits en français, la nouvelle doctrine médicale. Le meilleur éloge à faire d'un Manuel de ce genre, c'est de dire qu'il est clair, concis et très-complet. L'ouvrage est dédié à M. le comte Des Guidi.

Pour paraître incessamment :

Mémorial du médecin homœopathe, ou Répertoire alphabétique de traitemens et d'expériences homœopathiques ; pour servir de guide au lit des malades, par J. L. HAAS ; traduit de l'allemand sur la 2^e édition par A. J. L. JOURDAN, membre de l'Académie royale de médecine. In-24.

Traité de matière médicale pure, ou de l'action homœopathique des médicamens, par le docteur S. HAHNEMANN, traduit de l'allemand sur la dernière édition, par A. J. L. JOURDAN, membre de l'Académie royale de médecine. 3 forts vol. in-8. Chez Baillièrre, libraire, rue de l'École de Médecine, Paris.

Tableaux servant à la connaissance des propriétés de tous les remèdes homœopathiques mis jusqu'à ce jour en expérience, sous le rapport de l'accroissement et de la diminution de leurs effets d'après le moment du jour et diverses circonstances, ainsi que sous celui de leur action sur l'état moral des sujets, dressés par le conseiller-docteur BOENNINGHAUSEN ; 2^e édition, 1833.

Cet opuscule, éminemment utile aux praticiens pour déterminer les circonstances dans lesquelles ils doivent employer chaque remède, indépendamment de la nature même et des exigences de la maladie, cet opuscule, disons-nous, va être publié en français par le docteur PESCHIER, qui espère le pouvoir livrer au public dans deux mois environ.

La sagacité avec laquelle le conseiller BOENNINGHAUSEN a traité tous les sujets dont il s'est occupé, l'approbation que HAHNEMANN n'a cessé de donner à la direction des travaux de ce savant, sont un sûr garant de l'empressement avec lequel les médecins recevront, nous n'en doutons pas, ce nouveau présent que leur fera l'infatigable activité de notre collabo-

rateur ; ce petit ouvrage sera un complément nécessaire aux publications de BOENNINGHAUSEN qu'a naguère annoncées notre honorable confrère RAPOU, comme devant bientôt paraître ; nous nous associerons ainsi aux travaux de ce dernier, et nous rivaliserons avec lui plutôt de zèle que de gloire, sa part étant, sous ce dernier point de vue, faite depuis longtemps.

MÉLANGES.

Remèdes à expérimenter à nouveau.

Le directoire de la Société homœopathique, séant à Leipzig, à la demande du célèbre RUCKERT, a reconnu la nécessité de soumettre de nouveau à l'expérimentation sur l'homme sain, quelques remèdes d'une haute importance, sur lesquels les données ne paraissent pas suffisantes ; il a donc indiqué *psoricum*, *argentum*, *secale cornutum*, et *ferrum metallicum* ; les résultats obtenus doivent être adressés soit au directoire, soit à son secrétaire correspondant, le docteur PESCHIER, à Genève, au plus tard en juillet 1834, afin que la symptomatologie puisse en être arrangée et publiée le 10 août de la même année.

Société homœopathique locale.

Une Société locale vient de se former dans la Thuringe, à Ilmenau, sous le titre de *Société provinciale* ; elle s'est constituée le 24 août, et a résolu de se réunir trois fois par an, et d'accueillir tous les médecins, chirurgiens et vétérinaires de la province, pour entendre toutes communications ver-

bales, relatives à des observations ou expériences sur l'homœopathie, ou de nouvelles idées ou propositions.

Blessure grave guérie par l'arnica.

En Silésie, une dame qui accorde beaucoup de confiance à l'homœopathie, vient de traiter avec l'*arnica* seulement un homme qui avait reçu un coup de couteau de poche entre deux côtes, et dont la plaie fournissait du sang et de l'air. Le malade a été déclaré incurable par trois médecins allopathes. Néanmoins, au bout de huit jours environ, on a pu le considérer comme sauvé, et il n'a point tardé à se rétablir.

(*Allg. hom. Zeit.*, 10 octobre 1833.)

Homœopathie vétérinaire.

Le docteur KOZISCHER rapporte avoir guéri cinquante moutons de la diarrhée avec *puls.* $\frac{000}{12}$; il a appliqué avec succès l'*arnica* $\frac{000}{6}$, répété deux ou trois fois, contre la courbature des moutons. Une éruption purulente qui couvrait les lèvres, le nez et une partie de la face, et qui formait des escarrhes, a cédé, sur quarante pièces de bétail de différens âges, à une seule dose, soit d'*ac. mur.* $\frac{000}{X}$, soit de *calc. carb.* $\frac{00}{X}$, soit de *sulf.* $\frac{000}{X}$. Chaque remède a été donné comparativement à une portion de ce nombre de moutons, et à peu près dans le même temps, la maladie a disparu. Avec *secale cornutum*, il a favorisé la sortie d'un placenta qui était resté plusieurs jours dans l'utérus de deux vaches et de deux brebis.

Contre la pourriture des pieds, il a donné avec succès trois ou quatre gouttes de *tinct. sulf.* tous les trois jours; la première ou la seconde dose était quelquefois suffisante; s'il se manifestait de la suppuration, il donnait *silic. X*, trois gouttes, qui suffisaient pour l'arrêter. (*Allgemeine hom. Zeit.*, octobre 1833.)

(Je viens moi-même d'administrer *ipee.* à mon chien qui toussait très-fortement; du soir au matin la toux a cessé.
Ch. P.)

Extrait d'une lettre du docteur LUTHER au docteur HAUBOLD.

Nice.

..... Vous savez que j'habite cette ville avec la famille Campbell, au service de laquelle je suis entré comme médecin homœopathe; j'y suis extrêmement heureux et très-content des résultats du traitement homœopathique. Les remèdes que j'administre paraissent agir ici avec beaucoup plus de facilité et d'activité qu'en Allemagne, l'organisme des corps italiens s'y prête davantage, et la *nux* est pour eux un remède souverainement bienfaisant. Les médecins de ce pays connaissent à peine l'homœopathie de nom; maintenant plusieurs d'entre eux l'étudient avec zèle. Malheureusement leur ignorance de la langue allemande ne leur permettra de faire que des pas bien lents. Toutefois, on ne trouve point chez eux cette opiniâtre résistance à la nouvelle doctrine, dont les allopathes allemands offrent tous les jours l'exemple; les médecins italiens avouent du moins qu'ils ne la connaissent point, et ils cherchent volontiers à l'apprendre....

Remèdes expérimentés en dernier lieu.

Les journaux homœopathiques allemands contiennent la symptomatologie des médicamens suivans :

Cantharides, lachesis, oniscus asellus, arum maculatum, tanacetum vulgare, paris quadrifolia, ranunculus sceleratus, natrum nitricum, jodium, tartarus emeticus, solanum mammosum, vitex agnus castus, coccionella septem punctata (ces tableaux ne sont que fragmentaires et appellent des complémens); *ammonium muriaticum, cethusa cynapium, baryosma tongo, baryta muriatica.*

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE.

OBSERVATIONS PRATIQUES

PAR LE DOCTEUR CROSERIO.

(Second article.)



Vomissements chroniques.

M^{lle} L..r, à Clichy, âgée de 37 ans, brune, yeux noirs, constitution sanguino-bilieuse, a eu beaucoup d'éruptions croûteuses dans son enfance, réglée à 16 ans, toujours bien jusqu'à l'époque de la maladie actuelle. Il y a 18 mois, elle a eu une affection grave de l'estomac, pour laquelle elle a consulté inutilement un grand nombre de médecins de la capitale.

Le 24 mars. Elle offre les symptômes suivans : Elancemens et piqûres dans le creux de l'estomac, sous le sein gauche et l'hypocondre droit en montant sous la poitrine; fatigue autour de la taille après avoir mangé; elle souffre beaucoup en se levant de son

siége; sans appétit, mais quand elle commence à manger, elle le fait avec avidité, et ne peut pas se modérer; après avoir mangé, elle est très-fatiguée, les alimens lui pèsent, il lui vient de l'eau aigre dans la bouche, avec des envies de vomir, ensuite des vomissemens de bile aigre ou des alimens, surtout des viandes; le simple mouvement des bras détermine un brûlement dans l'estomac, et les vomissemens; elle a toujours dans la gorge un goût de sang pourri, comme d'un abcès; au côté droit du cou, un gonflement qui devient rouge parfois et se couvre de petits boutons blancs; langue épaisse, blanche; le derrière de la tête douloureux comme si on l'arrachait; des étourdissemens aussitôt qu'elle se baisse ou s'applique à des travaux d'aiguille; saignemens du nez, le sang est rouge; douleur autour du bas-ventre; constipation, parfois diarrhée; règles peu abondantes; faiblesse pendant les règles; elle est comme imbécille, et a souvent un sentiment de paralysie dans tous les membres; fleurs blanches; en montant, elle est de suite essoufflée; en dedans et au haut des cuisses, rougeur comme si elle s'était écorchée, qui démange beaucoup, surtout par la chaleur du lit, du travail assis, avec suintement; elle a eu souvent des clous; elle a éprouvé beaucoup de chagrins; désespoir de guérison. *Pulsatille*⁰⁰_{VI}.

Le 2 avril. Dès le jour de la prise, elle n'a plus vomé, sans avoir éprouvé l'aggravation homœopathique; la dartre des cuisses, qui dure depuis 15 ans, a disparu; le ventre et l'estomac vont mieux; la ma-

lade est gaie, contente, pleine d'espérance; je laisse agir le remède.

Le 12. Depuis deux jours elle éprouve quelque aigreur; aussitôt qu'elle travaille, elle se sent l'estomac comme bouché; fatigue dans les bras et le dos en se redressant; feu qui se porte à la poitrine et à la gorge; poids sur l'estomac après les repas; mal au ventre comme engourdissement, fourmillement; tiraillement dans les mollets en marchant, et la nuit crampes; douleur dans le ventre, au-dessus du pubis; les grandes lèvres un peu enflées; fleurs blanches.
Calcareæ $\frac{00}{x}$.

Le 25. La dartre avait reparu, dans la dernière semaine, pour disparaître quelque temps après, ainsi que les autres symptômes morbides successivement. La malade a repris ses travaux. Depuis ce temps, elle a toujours joui d'une bonne santé.

Gastrite chronique.

M. V...s, âgé de 28 ans, bien constitué, grand, bien nourri, cheveux châtain, yeux bleus, sujet depuis son enfance aux indigestions, n'a jamais eu la gale, ni de maladies éruptives. Depuis l'époque du choléra de l'année dernière, où il s'est gorgé de thé de camomille et autres substances excitantes, il éprouve une grande difficulté à digérer.

Au mois de janvier dernier, après un voyage, cette indisposition prit un caractère aigu; allopathe encore, je lui fis appliquer trente sangsues sur l'épigastre, et tous les autres succédanés qui composent le traite-

ment antiphlogistique; il fut bientôt débarrassé de l'état aigu pour retomber dans le chronique habituel.

Le 10 mars, voyant son état persévérer, malgré l'imperfection de mon éducation homœopathique, j'entrepris son traitement d'après cette doctrine; son état était le suivant :

Paupières chassieuses; poids très-incommode sur l'estomac après les repas; avant les repas légère pression en même temps que la faim; le poids paraît monter vers la poitrine qu'il oppresse; les alimens reviennent à la bouche, surtout l'après-midi; très-forte constipation; selle tous les six jours, consistant dans des crottes rendues avec beaucoup d'efforts; boutons autour des lèvres; appétit vif sans soif; bouche un peu pâteuse le matin; très-sensible au froid; calme, tranquille; méthodique; parlant très-lentement. *Nux*⁰⁰_x.

Le 15. Evidemment ce médicament ne convenait pas à l'humeur du malade; aussi n'a-t-il fait aucun bien. Douleurs d'estomac; un peu plus de malaise.

*China*⁰⁰⁰_v

Le 17. Ce médicament a aussi été sans résultat; le premier jour, il y a eu un peu de soulagement.

Pulsatille.

Le 20. Le malade ne trouvant pas de soulagement, part pour la campagne.

Le 23 juillet, il revient me voir pour être débarrassé de son indisposition, ayant eu connaissance d'heureux résultats du traitement homœopathique dans des maladies semblables à la sienne. Son état était le suivant :

Boutons qui suppurent autour des lèvres; poids dans l'estomac dès le matin et après les repas, plus fort le soir après le dîner; s'il mange à son appétit, poids comme s'il avait mangé du plomb; les renvois le soulagent; bon appétit, soif nulle, selles régulières; pupilles contractées; quand il dîne copieusement, ses yeux sont rouges le lendemain; continence absolue sans efforts; voix gazée, qui disparaît presque entièrement lorsqu'il est intimidé; sommeil bon; caractère doux, timide, triste, aimant la solitude et la musique. *Aconit* $\frac{0000}{\text{VIII}}$, le matin à jeun.

Le 26, il est beaucoup mieux, le poids de l'estomac est souvent imperceptible. *Bellad.* $\frac{000}{\text{X}}$, demain matin.

Le 1^{er} août, le médicament n'a pas produit d'effet sensible. *Bellad.* $\frac{0000}{\text{X}}$.

Le 6, après cette dernière poudre, les digestions se sont faites de jour en jour mieux, et il se trouve actuellement très-bien; depuis ce temps, cet état ne s'est pas démenti.

Douleurs soit crampes d'estomac.

M^{lle} D...n, 20 ans, brune, yeux et cheveux noirs, vive, impatiente, n'a jamais eu de croûtes, ni de maladies éruptives, bien réglée depuis deux ans. Elle éprouve depuis plusieurs années des maux d'estomac qui ont été combattus inutilement à différentes reprises par les moyens ordinaires.

Le 1^{er} juin, elle offrait l'état suivant : Crampes d'estomac, souvent dans la journée, surtout après les

repas ; douleur brûlante continuelle dans l'estomac ; soif, appétit régulier ; désir des acides ; forts borborygmes ; constipation ; maux de tête très-fréquens au front ; vertiges quand elle se lève dessus son lit ; sujette aux maux de gorge , au moindre refroidissement ; dents incisives rongées par le tartre et très-sensibles au chaud et au froid ; plusieurs dents molaires cariées ; elle fait beaucoup de rêves et parle souvent en dormant ; respiration très-douce en dormant. *Nux* $\frac{00}{x}$, dans l'après-midi.

Le 5. Le lendemain les douleurs ont diminué d'une manière très-sensible sans aggravation homœopathique. Aujourd'hui, il ne reste plus de traces de la maladie principale.

La malade ne veut pas entreprendre un traitement antipsorique, que l'état de ses dents semblait rendre nécessaire.

Diarrhée.

M^{me} M..1, âgée de 26 ans, tempérament sanguin, était atteinte de dévoiement depuis trois jours ; son état, le 11 mai, était le suivant :

Diarrhée de matières claires, bilieuses, précédée de coliques très-fortes ; elle éprouve des points et des tortillemens dans le ventre ; nausées continuelles , vents par en haut et par en bas ; borborygmes ; bouche pâteuse ; soif ; les membres lui font mal, ils sont engourdis ; mal de tête, comme des coups et des battemens dans les tempes ; défaillances, avec perte de connaissance quelquefois après les selles ; agitation la

nuit et insomnie ; son caractère est vif, irritable, emporté. *Bryonia* $\frac{000}{x}$, à midi.

Le 12. Les évacuations se sont arrêtées hier dans l'après-midi ; sommeil très-bon la nuit ; appétit ; bien-être ; elle a repris ses occupations.

Lombago.

J.-J. Charpentier, âgé de 39 ans, constitution bilioso-sanguine, atteint de croûtes dans son enfance, de la gale à 16 ans, et à 21 d'une hydrocèle traitée par l'injection.

Le 29 juillet, il est venu me consulter pour un mal de reins qui l'empêchait de travailler depuis trois jours ; l'examen le plus attentif ne m'a permis de reconnaître que les symptômes suivans.

Douleur d'élançement dans les lombes, comme d'un abcès s'étendant profondément dans le ventre, les mouvemens sont très-douloureux à ces parties ; bouillonnement dans le ventre ; pas d'appétit ; langue sale ; beaucoup de vents en haut et en bas ; les douleurs sont continuelles, et dans toutes les attitudes du corps ; il a eu beaucoup de clous il y a deux ans ; caractère froid, indifférent, apathique, laborieux. *Stannum* $\frac{600}{ii}$, à huit heures du soir.

Le 30. Trois heures après la prise, ayant bu du lait chaud, il a eu tout à coup une exaspération violente du mal de reins, il semblait qu'on lui déchirait la moëlle épinière ; les douleurs de ventre et de reins, d'une violence insupportable, s'étendaient aux parties environnantes avec fièvre ; chaleur ; soif ; agi-

tation inexprimable ; il n'a pu tenir en place de toute la nuit ; ce matin, les douleurs paraissent un peu moins vives. Considérant cet état comme l'effet homœopathique d'une trop forte dose , je promets un prompt soulagement en suivant exactement le régime.

Le 3. Hier, dans l'après-midi, les douleurs ont diminué rapidement ; sommeil tranquille toute la nuit ; ce matin il est très-bien ; appétit ; il n'éprouve qu'un peu de faiblesse.

Le 6 août. Depuis trois jours, il s'est manifesté un gros clou à la hanche , qui a parcouru toutes ses périodes en trois jours ; le malade a suivi encore le régime homœopathique prescrit.

Mérite chez une femme enceinte.

M^{me} M...n , âgée de trente ans , a eu dans son enfance beaucoup d'éruptions croûteuses ; réglée avec peine à 14 ans , ses règles sont venues irrégulièrement jusqu'à son mariage , à 20 ans. Elle a eu quatre couches à terme, et est enceinte de six mois et demi. Dans ses grossesses , elle a toujours beaucoup souffert de maux de cœur et de douleurs dans l'étendue de l'utérus , pour lesquelles on était obligé de la saigner une ou plusieurs fois à chaque grossesse. Depuis cinq jours, elle avait ressenti un craquement dans l'hypochondre gauche, après un effort ; après quoi elle y ressentit des douleurs violentes, qui ont sans cesse augmenté. Depuis deux jours, il s'y est joint de la fièvre. Le 28 juillet , je l'ai trouvée dans l'état suivant :

Douleur violente, comme un point dans l'hypochondre gauche, qui empêche de respirer; douleur dans les reins, telle que tous les mouvemens arrachent des cris; toute l'étendue du ventre est douloureuse au toucher; douleurs, comme d'efforts pour accoucher, depuis les reins vers les parties génitales; étourdissemens; mal violent dans toute la tête, surtout au front; yeux et visage rouges; bouche sèche, pâteuse; soif inextinguible; langue rouge aux bords, et sale au milieu; répugnance pour les alimens; constipation; urines rouges; courbature dans les membres; chaleur brûlante, interrompue par des frissons qui partent des pieds; insomnie absolue; pouls plein, dur, fréquent, vif; humeur triste. *Aconit* $\frac{00}{\text{VIII}}$, à midi et à huit heures du soir, avec recommandation de ne pas le prendre pendant le frisson; diète absolue.

Le 29. Hier à onze heures, frissons violens, avec tremblemens d'une heure, ensuite chaleur; une heure après la prise, sommeil d'une demi-heure, avec sueur générale qui soulage beaucoup; à huit heures du soir, nouveau frisson, mais un peu moins fort; nuit tranquille, plusieurs sommeils d'une heure, beaucoup de sueurs; le matin, battemens au front; visage rouge; langue sale, épaisse; bouche pâteuse; estomac faible, délabré; mal au cœur, envies de vomir; vomissemens de bile; la douleur dans le côté gauche est moins forte; urines très-épaisses; pouls fréquent moins fort. *Pulsatille* $\frac{00}{\text{X}}$, à midi; soupe au lait.

Le 30. Les douleurs du ventre, des reins et du côté sont passées; très-peu de fièvre; bouche pâteuse encore, et langue sale; besoin de nourriture sans appétit; une soupe au lait.

Le 31. Même état; très-grande faiblesse.

Le 1^{er} août. Ne voyant pas l'amélioration continuer, le ventre étant toujours constipé, inappétence, faiblesse. *Camomille* $\frac{000}{IV}$.

Le 2 août. Un peu de mieux; bouche toujours pâteuse. *Nux* $\frac{00}{VIII}$.

Le 3. Une selle naturelle hier et ce matin; nuit très-bonne; appétit; convalescence. Depuis ce temps, les forces reviennent insensiblement; trois jours après, elle faisait son ménage; l'enfant remue bien, et elle est mieux que dans aucune autre grossesse.

Douleurs pendant la grossesse, menace de fausse couche.

M^{me} C..., enceinte, pour la troisième fois, de sept mois et demi. Après quelques fatigues, elle perdit un peu de sang pendant quelques jours. A cet état se joignit une faiblesse générale; des maux de reins; le ventre portait très en bas vers les parties génitales; malaises; pendant cette grossesse, elle avait eu beaucoup de fleurs blanches; urines claires; constipation; sommeil inquiet, interrompu; humeur irritable, emportée, sensible. *Nux* $\frac{00}{X}$.

Toutes les douleurs diminuent insensiblement. Au bout de huit jours, elle était entièrement rétablie, et

les fleurs blanches arrêtées. Pendant ce temps, elle avait fait tous les jours une petite promenade à pied.

Hémorroïdes chez une accouchée.

M^{me} G..., âgée de 26 ans, petite, très-délicate, offrant des symptômes de phthisie tuberculeuse. A la suite de sa seconde couche, qui fut assez fatigante, parce que la tête trop grosse, résista très-long-temps à la vulve, elle fut atteinte quelques instans après d'hémorroïdes énormes qui lui ôtaient tout repos, et l'empêchaient de se remuer; son état étant très-bon du reste; humeur assez difficile; irritable; pleurant pour des riens. *Pulsatille* $\frac{00}{\text{VI}}$.

L'exaspération a été très-sensible le premier jour, mais dès le lendemain, les hémorroïdes ont commencé à diminuer, et elle pouvait déjà se retourner dans son lit; au bout de cinq jours, il n'y en avait plus vestiges; la fièvre de lait a été très-peu sensible.

Écoulement de lochies sanguines et de lait chez une accouchée à quatre mois de grossesse.

M^{me} S..., âgée de 23 ans, blonde, yeux bleus, peau très-blanche et fine; elle a toujours joui d'une bonne santé dans son enfance; réglée à 14 ans; elle devint enceinte à 16, et eut un accouchement prématuré de huit mois; à 18 ans, nouvelle grossesse et accouchement prématuré; à 20 ans, grossesse à terme, mais accompagnée de beaucoup de douleurs abdominales; à 21 ans, nouvelle grossesse et accouchement à terme; les enfans vivent, quoique très-

déliçats ; elle se relevait toujours assez facilement de ses couches, mais elle en conservait de la faiblesse ; ses seins commençaiient à laisser écouler, au cinquième mois de grossesse, une sérosité laiteuse, qui continuait cinq à six semaines après les couches ; devenue enceinte pour la cinquième fois, elle jouit d'une assez bonne santé jusqu'à son quatrième mois, où, à la suite d'un court voyage, les membranes de l'amnios se rompirent, et quelques heures après, la fausse couche eut lieu, sans une trop forte perte de sang ; le lendemain elle était très-bien, et aussi forte qu'avant l'accident.

Le deuxième jour, fièvre de lait ; fluxion laiteuse considérable ; écoulement abondant de lait par les seins ; le cinquième jour, elle se lève et vaque à ses affaires ; le septième, elle sort ; le lait coule toujours ; le soir elle se trouve plus fatiguée ; les lochies deviennent plus rouges et plus abondantes ; elle prend une petite toux sèche, qui augmente beaucoup la nuit ; pas d'appétit ; malgré cela, le lendemain, elle continue ses occupations ; le dixième jour de sa couche, ces accidens devenant inquiétans, elle me fit appeler, et je reconnus, le 14 août, l'état suivant :

Toux sèche, fréquente, très-forte la nuit, empêchant entièrement le sommeil, causée par un chatouillement au milieu du sternum ; le grand air, le parler et lire à haute voix excitent la toux ; douleurs à l'épigastre, aux deux côtés des rebords des cartilages des fausses côtes, très-violentes, comme si l'estomac s'éclatait, avec étouffemens par intervalles, de quelques

secondes, sans renvois; ces douleurs arrachent des cris; les alimens déterminent ces accès; continuellement un poids sur l'estomac, surtout la nuit; pas d'appétit, ni de soif; elle ne peut pas supporter d'être serrée; constipation; la toux détermine une douleur dans l'estomac; très-portée aux plaisirs sexuels; écoulement de lochies sanguinolentes abondantes, sans douleurs; écoulement considérable de lait par les seins; faiblesse générale; ennuyée, triste, disposée à pleurer, elle pleure beaucoup. *Nux vom.* $\frac{0}{x}$.

Le 16. Les crises d'estomac ont cessé; le lait coule moins des seins; les lochies ont diminué, et ne sont plus sanguinolentes; elle éprouve encore la toux sèche et le chatouillement dans la poitrine; inappétence; faiblesse. *China* $\frac{000}{v}$, demain matin.

Le 18. La toux et tous les accidens ont disparu; l'appétit est régulier; elle se sent des forces; son humeur est moins triste; rétablissement complet sans autres médicamens.

(*La suite au numéro prochain.*)

PATHOGÉNÉSIE.

Observations lues par le D^r L. C. DUFRESNE à la Société médicale à Lyon,
dans la séance du 7 septembre.

Chers et honorés confrères, permettez-moi de vous donner ce nom, gens de l'art et autres, car ce n'est point devant une Société académique ordinaire, vain assemblage de l'orgueilleuse aristocratie littéraire ou scientifique, que je suis appelé à parler; mais devant une réunion de personnes qui, animées du même esprit, enflammées du même zèle, en butte aux mêmes persécutions, doivent faire cause commune et travailler pour le même but philanthropique, la connaissance, propagation et défense des vérités homœopathiques, le vrai moyen de guérir et de rendre l'homme sain.

Né et passant ma vie dans les montagnes de la Savoie, ayant séjourné long-temps au-delà des Alpes, et employé la plus grande partie de mon temps, par goût et circonstance, à observer la nature, je ne suis point exercé à parler avec la même facilité qu'un Français. Je tâcherai d'être clair et concis, comptant pour le reste sur votre indulgence.

Dès le moment de ma conviction médicale, qui n'a été basée que sur les faits les plus scrupuleusement observés, sur des essais et expériences faites

sur moi-même, j'abjurai l'ancienne doctrine pour étudier continuellement la nouvelle et exercer la médecine d'après ses principes, m'abstenant d'agir toutes les fois que mon ignorance me privait des ressources qu'elle fournit à ceux qui la connaissent mieux. Mais bientôt je fus frappé de la parole du créateur de l'homœopathie, qui déclare indigne d'être compté parmi ses disciples celui qui, voulant bien profiter des découvertes des fondateurs, ne travaille pas lui-même à augmenter les moyens thérapeutiques, à connaître mieux l'action de ceux qui ont déjà été indiqués, et à défendre et propager la doctrine.

J'ai cru avoir contracté l'obligation de travailler à cette grande œuvre, et voici quelques points sur lesquels se sont portés mes efforts.

Deux substances nouvelles : le suc de l'*atropa mandragora*, et le venin de la GUÊPE-FRELON, *vespa crabro*. Deux déjà employées, que j'ai désiré faire mieux connaître : le *menianthes trifoliata*, et le *causticum*.

Mandragora officinalis.

(*Mandragora officinalis*, Mill., Dict. n° 1, icon. t. 173. — *Atropa mandragora*, Lin. Speci. 259. — Lam., Dict. 1, p. 396. — *Mandragora officinalis*, Gœrtn., Fruct. 2, p. 236, t. 131, f. 1. — D. C., Flor. Fran. vol. III, p. 610).

Le suc exprimé au mois de juin de la plante fraîche sans la racine, coupé d'autant d'esprit-de-vin rectifié et filtré, répand une odeur nauséabonde, analogue à celle de la chair de reptile (de couleuvre). Les symptômes observés ont été produits sur un

autre expérimentateur et sur moi, pour avoir flairé, à plusieurs reprises, pendant un peu de temps, le flacon contenant ce suc.

Tête pesante, embarrassée; coryza; difficulté de respirer; enrrouement; toux légère; expectoration; sentiment de frisson l'après-midi; corps las et fatigué; le soir, au lit, tous les symptômes désagréables disparaissent et sont remplacés par une douce moiteur; de grandes aberrations de régime, telles que boisson de vin, de café, usage de cigarre, font, en trois jours, disparaître tout sur l'un des observateurs; le régime scrupuleusement observé, les symptômes durent huit jours, après quoi ils sont emportés par la *noix vomique*, la *belladonna*, puis le *camphre*.

Ce petit nombre de symptômes, tout en indiquant une grande affinité dans les effets pathogénétiques de cette plante et ceux que produisent les autres *solanées*, telles que la *belladonna*, *hyosciamus*, etc., fait voir que le moment du jour où se reproduit son action est tout différent. De nouvelles expériences indiqueront probablement encore d'autres différences dans le mode d'agir est d'autres affinités, de manière à en faire un remède utile dans certains cas pathologiques et plus appropriés que nul autre déjà connu.

Vespa Crabro, la Guêpe-Frelon, la grosse Guêpe.

Lorsqu'on saisit une guêpe par l'abdomen, on en voit aussitôt de l'extrémité sortir l'aiguillon au bout duquel ne tarde pas à se former une petite guttule

de venin limpide, incolore, d'une odeur et d'un goût particulier, amer, aromatique, comparable à celui de quelques huiles essentielles. Pour l'obtenir en plus grande quantité, il faut aussitôt séparer avec des ciseaux le thorax de l'abdomen, comprimer un peu cette dernière partie, et surtout l'appareil glandulaire qui y est contenu et qui sert de réservoir au venin.

J'ai goûté plusieurs fois de ce venin pur, et, entre autres, un jour je pris sur la langue tout celui que je pus recueillir de six insectes. Outre le goût particulier que j'ai conservé pendant plus d'une heure dans la bouche, j'ai senti une chaleur dans le gosier, et après une heure, chaleur dans l'estomac, et renvoi d'air. Une semblable quantité de venin versée sur dix grains de sucre de lait, triturée pendant près d'une heure, et enfermée dans un petit flacon, conserve pendant long-temps la même odeur, le même goût et la même action.

Si on laisse tomber dans l'esprit-de-vin fort une guttule de ce venin, tel que le produit l'insecte, elle y forme une nubécule blanchâtre, qui se dirige vers le fond du flacon, où elle fait un léger dépôt blanc; si on secoue le flacon dès que la guttule y est versée, le liquide prend une faible teinte laiteuse, et le dépôt se forme de même. Dans les deux cas, l'esprit-de-vin participe aux propriétés du venin, et les conserve long-temps, quoique l'odeur et le goût n'y soient pas aussi distincts que dans la préparation faite avec le sucre de lait. J'ai compté les gouttes d'esprit-de-

vin dont j'ai rempli les deux tiers d'un petit tube de verre, j'y ai ensuite mis tout le venin fourni par un égal nombre d'insectes, et imprimé une dizaine de secousses au tout. C'est de cette préparation que j'appelle *esprit-de-vin envenimé*, que je me suis servi comparativement avec l'esprit-de-vin pur et le venin frais pur (1).

Avec deux aiguilles à coudre fines et neuves, réunies par un fil, de manière que leurs pointes fussent le plus près possible, je me fis une piqûre sur le dos de la main gauche, à un pouce de l'origine du petit doigt. Les ayant plongées dans l'esprit-de-vin pour en prendre une goutte, j'en fis autant sur la main droite dans la région correspondante; puis les ayant humectées d'une goutte d'esprit-de-vin *envenimé*, j'en fis une piqûre sur la même main, à un pouce de la base de l'index. Enfin, je trempai les aiguilles dans le venin de guêpe pur et frais, et j'en fis une nouvelle piqûre sur la main gauche, à un pouce de l'index. Après chaque opération, les aiguilles furent lavées et essuyées avant de passer à une autre. Voici le tableau en quatre colonnes des résultats comparatifs des quatre piqûres.

(1) Cette liqueur pure ou préparée avec le sucre de lait; prise intérieurement, m'a donné d'autres symptômes que ceux que j'ai énoncés; mais j'attends, pour les publier, de les avoir confirmés par de nouveaux essais et par les observations qu'on pourrait me communiquer.

AVEC L'AIGUILLE SÈCHE.	AVEC DE L'ESPRIT-DE-VIN.	AVEC L'ESPRIT-DE-VIN ENVINIMÉ.	AVEC LE VENIN PUR.
Petite blessure.	Petite blessure.	Petite blessure rouge.	Petite blessure rouge, puis violette.
Un peu de sang.	Pas de sang, cuisson légère.	Pas de sang, cuisson pruriteuse.	Pas de sang, cuisson très-douloureuse.
.....	Un peu de rougeur.	Aréole blanche, dure, démangeaison.	Aréole blanche, dure, élevée, démangeaison.
.....	Sans enflure.	Enflure prompte, peu étendue, disparaît en deux heures.	Enflure moins promp- te, s'étend au pouce et à la moitié de la main : dure 24 heures.
Stigmate bientôt des- séché.	Stigmate.	Stigmate.	Stigmate.

Les effets du venin pur, instillé avec les aiguilles, sont bien moindres que ceux d'une piqûre de guêpe, en raison de la nature de l'instrument qui fait la blessure et y introduit le venin. Les effets de l'esprit-de-vin *envenimé* sont plus faibles encore, et surtout d'une durée bien moindre; quoiqu'ils paraissent d'abord être plus prompts.

J'ai tenté, sans succès, de soulager une piqûre d'abeille en y instillant de cet esprit-de-vin *envenimé*; l'enflure et la douleur n'ont ni augmenté, ni diminué.

Quoique cette substance ne paraisse pas avoir de l'importance par ses effets pathogénétiques, elle fournit une preuve matérielle de quelques points fondamentaux de la doctrine homœopathique: 1^o paraissant être formée en grande partie d'albumine, ou d'une substance analogue coagulable dans l'alcool, elle communique pourtant à tout le liquide les propriétés pathogénétiques qu'elle possède, et elle se conserve longtemps ainsi préparée. 2^o L'action de l'esprit-de-vin *envenimé* est topique, indépendante de l'imagination; l'expérience peut facilement être répétée comparativement par un autre observateur: elle a le mérite de parler aux yeux.

Menianthes trifoliata, Trifolium fibrinum off.
Trèfle de marais.

Quoique cette plante eût déjà été expérimentée sur l'homme sain, lorsque je commençai à étudier l'homme sain, je n'avais point l'énumération des effets pathogénétiques qu'elle produit; cependant,

l'ayant vu employer et employée moi-même, souvent avec succès, dans certaines fièvres intermittentes, je lui soupçonnai une action homœopathique dans ces cas, et je résolus d'en étudier sur moi les symptômes, surtout sous le rapport de l'intermittence. J'en pris donc trois fois à jeun, en mettant un jour d'intervalle. Le premier jour je mâchai quelques feuilles fraîches; une autre fois je pris une goutte de suc coupé d'esprit-de-vin; la troisième fois, un demi-grain de sucre de lait imbibé de ce suc et séché. Le lendemain, soit le sixième jour de l'expérience, je ressentis un léger accès de fièvre l'après-midi, qui fut suivi de trois autres, séparés chacun par un jour d'intervalle, pendant lequel je ne me sentais pas de mal. Sans avoir pris aucun remède, mais ayant toujours suivi exactement le régime, je fus parfaitement rétabli après le quatrième accès.

Sans rapporter tous les symptômes, voici les traits les plus caractéristiques de la fièvre que j'éprouvai :

Accès l'après-midi, tous les deux jours; frissons légers (je n'eus de tremblement qu'au second accès, m'étant, quelques heures avant, exposé à un air froid et humide); peu de sueur pendant le sommeil, la nuit; *absence totale de soif*; tête lourde, vide, sans douleur vive; tristesse, mauvaise humeur.

J'ai depuis employé ce remède homœopathiquement dans des cas à peu près semblables, avec succès, surtout lorsque ces symptômes restaient après en avoir supprimé beaucoup d'autres avec des remèdes homœopathiques qui n'avaient pas pleinement réussi,

ou chez des personnes qui avaient pris des préparations allopathiques de china.

J'ai réussi presque également, soit que j'eusse fait mâcher au malade des feuilles fraîches, ou même séchées et récoltées avec du foin de marais, soit que je lui eusse fait prendre une goutte de suc coupé d'esprit-de-vin, ou seulement quelques globules de sucre imbibés de ce suc. Cette dernière manière cependant, outre qu'elle est plus commode, m'a paru rétablir plus promptement le malade.

C'est avec un grand étonnement, après cela, que je n'ai pas trouvé le *menianthes* mentionné dans la thérapie homœopathique des fièvres intermittentes de Bœnningausen.

Mais, avec les lumières de l'Organon, combien de choses on peut lire dans la nature, qui ne sont pas encore consignées dans les livres ! « *Multum restat adhuc multumque restabit, nec ulli nato præteritur occasio aliquid adjiciendi.* »

Causticum.

Dès que j'eus en mon pouvoir cette singulière substance, sur la nature de laquelle je laisserai porter un jugement à des chimistes plus habiles que moi, je fus tenté de l'expérimenter ; et par un mouvement machinal, j'ouvris le flacon, je le flairai. (Odeur faible analogue à celle d'une solution de potasse.) J'en portai le bouchon humide sur ma langue. (Presque pas de différence dans le goût avec de l'eau de chaux.) N'en ayant point éprouvé d'effet, les jours

suivans je réitérai et en avalai même une goutte entière sans éprouver aucun effet sensible pendant plus d'un mois, en observant un régime régulier. Enfin, je repris mes tentatives, en employant le bouchon humecté de la première dilution $\frac{1}{100}$; le lendemain, celui de la troisième $\frac{1}{1000000}$; le goût ne distinguait plus dans l'un ni l'autre que l'esprit-de-vin. Cinq jours après, je pris quelques globules de sucre imprégnés de la trentième dilution $\frac{0}{X}$.

Voici quelques-uns des symptômes que j'ai éprouvés :

Prurit qui devient insupportable la nuit, au lit, en me couchant et le matin, dans le haut des cuisses, le périnée, le scrotum (après dix jours); rougeur dartreuse, avec un léger suintement sous la verge et jusque sur le frein du gland. Sur les mains; boutons transparens, cristallins, arrondis au sommet, sans aréole; démangeaison. Le lendemain ils sont environnés d'une aréole rouge et pleins d'eau laiteuse; le troisième jour ils s'emplissent de pus, quelques-uns s'ulcèrent; le quatrième, quelques-uns isolés se dessèchent; les autres, en s'ulcérant, se réunissent aux voisins et durent quinze jours, laissant une tache rouge foncée, qui aujourd'hui (8 septembre) se voit encore, quoique tous les boutons soient séchés depuis le mois d'août. — Glandes axillaires engorgées lors de la grande exacerbation des boutons et des ulcérations qui les suivirent sur chaque main; glandes sous-maxillaires gauches un peu engorgées et douloureuses pendant sept ou huit jours, après trois semaines.

J'observai un régime exact pendant trois semaines, mais depuis je me relâchai un peu, en commençant par de la salade de laitue (sans poivre toutefois), et un peu de vin aux repas. Mais les symptômes continuèrent leur marche plus de six semaines; ce qui me fait croire que (surtout en employant des remèdes antipsoriques), dès que l'action du remède est évidente, on peut, sans inconvénient, se relâcher de la sévérité du régime (1).

RÉFLEXIONS SUR L'HOMOEOPATHIE

ET

SON APPLICATION A LA CLINIQUE DANS L'HOPITAL DE THOISSEY,

Par le Docteur **GASTIER.**

Un fait digne d'être remarqué dans la révolution médicale qui s'accomplit en ce moment, c'est, de la part des médecins opposés à la réforme, l'indifférence et le dédain même qu'ils affectent pour les observations les plus propres à ébranler leur con-

(1) Le *menianthes*, comme tous les végétaux médicamenteux, présente une force active sans préparation, mais cette force est exaltée et modifiée par elle. Une seule goutte de teinture pure agit plus fortement que des feuilles mâchées et sucées. Le *causticum* pur ne m'a rien produit, la préparation en a fait toute la force. Ceci lui est commun avec la plupart des substances minérales.

viction, ou du moins à fixer leur attention ou à piquer leur curiosité. C'est cette dénégation froide ou railleuse en présence de faits palpitans d'un intérêt si vif; c'est cette incroyable insouciance de la vérité et cette opposition toute conventionnelle, qui, sans motif avoué, ou sur les motifs les plus frivoles, repousse jusqu'à l'examen ou la vérification des faits tenus d'avance pour faux, controuvés, impossibles, et dont la réalité pourtant n'admettra bientôt pas plus de doute qu'il n'y a de division dans le monde sur les faits les plus évidens, tels que l'éclat du jour ou l'obscurité de la nuit. Mais ce qui est encore digne de remarque, c'est, de la part des médecins que l'étude attentive et la pratique consciencieuse de la médecine homœopathique ont pénétré de la vérité de ses principes et de l'inappréciable bienfait de leur application, les instances vives et pressantes qu'ils adressent à leurs confrères que fascine encore l'erreur des anciennes doctrines, les attentions délicates, j'ai presque dit les manières obsequieuses dont ils usent à leur égard, la bienveillance et les ménagemens d'amour-propre dont ils ont soin d'entourer l'appel qu'ils font à leur zèle et à leur bonne foi. Comme tout cela, en effet, contraste avec les procédés ordinaires de deux sectes rivales!

On concevra peut-être la conduite des médecins qui feignent de croire à la perfection actuelle de la science, et qui, pour cela sans doute, se montrent partisans si tenaces du *statu quo*, si l'on considère toute l'étendue de l'engagement implicite renfermé

dans l'aveu de leur erreur , et si l'on se fait une juste idée de l'espèce de stupeur dans laquelle peuvent jeter tant d'intérêts compromis , tant d'amours-propres froissés ; mais ce qui paraîtra plus difficile à concevoir , c'est ce langage pressant et presque suppliant, exempt de tout signe d'impatience ou d'irritation des zélateurs de la nouvelle doctrine.

Ce n'est pas ainsi , en effet , qu'on a vu jusqu'ici les réformateurs en médecine en user à l'égard de leurs adversaires ; car , sans se rappeler les disputes si longues , si passionnées , si pleines d'acrimonie et de scandale , qui , à diverses époques plus ou moins éloignées de nous , ont trop souvent rempli le monde de nos différends ; il suffit de comparer ce langage âpre et peu mesuré , avec le ton calme , bienveillant , paternel du vertueux vieillard de Coëthen ; celui de ses disciples avec le ton ambitieux , enthousiaste et souvent colère des apôtres de la doctrine physiologique à sa naissance.

Chaque chose porte en soi sa raison : il se peut que le professeur Broussais , pour faire triompher ses principes , ait dû ne point laisser de temps à la réflexion , et enlever d'assaut toutes les résistances. Comme moyen de succès , peut-être faut-il dans la circonstance , louer , malgré son exagération , le ton plein de chaleur et de conviction avec lequel , en publiant sa doctrine , il l'a imposée aux médecins , et en a , en quelque sorte , commandé l'adoption.

Ainsi J.-J. Rousseau a opéré dans l'éducation d'heureuses et rapides réformes , en reproduisant

sous l'autorité puissante de son génie ardent les idées judicieuses, précises, mais jusqu'à lui peu remarquées, de Michel Montaigne, de Locke et de Desessart. Ce n'est point que je prétende comparer la manière d'écrire de M. Broussais à la touche forte et pourtant mesurée, au style plein de chaleur, de mouvement, de verve et d'harmonie, du philosophe de Genève; mais il y a ce point d'analogie dans leur manière commune de procéder, que tous deux, soit par calcul, soit entraînés par une profonde conviction, ont poussé au-delà des bornes de la vérité l'application de leurs systèmes, et ont ainsi, bien souvent, dépassé à dessein le but qu'ils se proposaient. L'expérience a plus d'une fois attesté les succès de ce mode, le plus sûr peut-être lorsqu'on se propose d'agir sur l'esprit des masses imbuës d'erreurs consacrées par leur ancienneté.

Notre vanité et notre paresse, intéressées l'une et l'autre à retenir aussi long-temps que possible l'aveu de notre ignorance, afin d'échapper à la nécessité un peu dure de rentrer dans la carrière des études pour conquérir ou conserver une confiance dont il est si doux de jouir en repos, préfèrent l'erreur familière à la vérité inconnue présentée par la raison froide et tranquille. Il semble qu'il faille la chaleur et l'exaltation de l'enthousiasme pour les émouvoir, et des attaques vives, pressantes, redoublées, pour les forcer dans leurs retranchemens et triompher de leurs résistances.

Je ne saurais dire jusqu'à quel point un tel pro-

cédé eût pu être utile au progrès de la doctrine homœopathique, mais ce qui me paraît hors de doute, c'est son incompatibilité avec le caractère connu de son auteur. Quant à ses disciples, que leur propre expérience a instruits des inappréciables bienfaits que la société doit attendre de l'homœopathie; pour eux, l'avenir de cette doctrine n'est pas plus incertain qu'il ne l'est pour son auteur; et c'est pour cette raison que, laissant à part la cause de la science proprement dite, dont l'avenir ne saurait les inquiéter, ils ne considèrent que celles de l'humanité. Leurs réclamations, toutes bienveillantes, sont pures comme la source où ils les puisent. Ils interrogent avec bonne foi les souvenirs de leur pratique, alors que l'homœopathie n'en éclairait point encore la marche; ils comparent les révélations du passé aux témoignages du présent, et l'un et l'autre leur disent le nombre incalculable de victimes que l'adoption générale, immédiate et plus ou moins exclusive de la doctrine homœopathique, pourrait arracher aux autres doctrines régnantes. En présence de tant de maux à éviter, de tant de bien à faire, heureux de savoir comment on pourrait opérer l'un et l'autre, un seul désir les anime; c'est de voir la prompte adhésion de tous leurs confrères à la doctrine capable de réaliser de si précieux résultats.

On comprend que pour un honnête homme, dont la conviction, à cet égard, repose sur l'observation de faits nombreux et positifs, il n'est pas de forme ou d'attitude si humble, que ne relève à ses yeux le

motif qui la lui fait préférer, si, par elle, il pense atteindre plus sûrement le noble but qu'il se propose. C'est pourquoi, dédaignant les avantages que pourrait lui offrir une discussion devenue oiseuse ou même ridicule quand les faits ont parlé, et réprimant en lui les mouvemens d'impatience et d'indignation que pourrait justifier l'inconcevable apathie, j'ai presque dit la coupable insouciance de ses confrères dissidens, il les presse et les conjure d'abandonner enfin leurs doctrines funestes. Il leur montre avec bonté que le peu de succès qu'ils ont cru leur devoir, n'était le plus souvent dû qu'au hasard d'un heureux empirisme, c'est-à-dire à la rencontre fortuite d'un agent homœopathique, ou à la nature, c'est-à-dire à cette aggravation homœopathique qui résulte quelquefois de l'accroissement progressif du mal lui-même. Il les supplie de quitter ce sentier obscur, étroit, incertain, plein de détours et d'écueils, pour entrer dans la voie plus large, plus droite et plus sûre que l'homœopathie leur présente, et sur laquelle les lumières, chaque jour plus nombreuses et plus vives qu'y répandent la pathogénésie et la clinique, ne permettront bientôt plus un faux pas, un léger écart.

Le père de l'homœopathie n'est point un ambitieux sectaire qu'un vain orgueil pousse à la propagation d'un système qu'il aurait un intérêt tout particulier à répandre; c'est un philanthrope qu'anime et que meut le seul amour de ses semblables. Faisant une abnégation complète de ses propres intérêts,

lorsqu'il aurait fort bien pu s'accommoder de l'erreur où sont tous ses confrères, il livre à ceux-ci le trésor précieux de ses découvertes, et il les adjure de ne point sacrifier plus long-temps à quelques passions peu généreuses, des intérêts aussi chers que ceux qui leur sont confiés. C'est un philosophe enfin, qui, après avoir résolu pour lui-même toutes les difficultés que pouvait offrir la matière, nous dit d'essayer, de vérifier les résultats qu'il annonce, en suivant les procédés faciles qu'il indique, et en apportant à un tel examen l'indépendance d'esprit et de caractère nécessaire à la recherche de la vérité.

Au lieu de répondre à un appel si loyal, on vient taxer d'erreur, de folie, d'imagination ardente, de jonglerie même, celui qui le fait ! Au lieu d'opposer des faits à ceux dont il a appuyé sa doctrine, on se bornera à leur opposer avec affectation un sentiment d'éloignement et de répugnance, sans daigner même les vérifier ! On préférera, avec la tourbe des faux raisonneurs ou des hommes qui ne raisonnent pas, dire, à la vue des faits souvent prodigieux dont la pratique homœopathique abonde : « Ces faits ne sont pas possibles, donc ils sont faux » ; plutôt que de suivre cette manière de raisonner autrement positive, autrement logique de notre Montaigne et de l'illustre chancelier qui, avec lui, mérita le nom de restaurateur des sciences en Europe : « Il est avéré par les faits, donc il est vrai, donc il est possible. »

Quoi ! lorsque toutes les autres parties de l'Europe accueillent l'homœopathie et recherchent avec

une curiosité proportionnée à ce qu'offrent d'extraordinaire les faits dont elle s'appuie , à constater ses résultats pour s'en appliquer les bienfaits, s'il y a lieu , la France seule la repoussera ! Elle seule niera stupidement ces résultats , au lieu de s'enquérir s'ils sont vrais ! N'y aurait-il, chez nous, que les conceptions indigènes qui eussent cours et faveur ? dans les sciences comme en politique , le droit des gens y serait-il aujourd'hui méconnu ?

Pour moi, à qui il n'a jamais été possible de reconnaître, absolument parlant, la vérité dans aucune des doctrines médicales qui se sont succédées depuis Hippocrate jusqu'à Broussais inclusivement, mais qui, dès mon entrée dans la carrière, n'ai vu que déception dans les promesses les plus flatteuses de la science, que contradiction dans ses dogmes, que confusion dans ce que j'entendais nommer l'éclat de ses théories ; moi, à qui ses richesses apparentes n'ont pu dérober son dénuement réel, et pour qui le vague de ses préceptes, l'instabilité de ses pratiques et l'incertitude de leurs résultats, ses lacunes et ses imperfections, enfin, ont été une source perpétuelle d'inquiétudes ; de tâtonnemens, d'erreurs et de dégoûts ; tout près de céder au besoin de ma conscience, en réalisant enfin le projet vingt fois formé de renoncer à la pratique d'un art si faussement nommé *art de guérir*, j'ai recherché avidement dans la doctrine de Hahnemann, dès son apparition au milieu de nous, ce caractère de vérité que je n'avais pu trouver dans aucune de ses devan-

cières. J'en ai étudié, j'en ai médité les dogmes si bien liés, si conséquens, et dans lesquels, je l'avouerai, j'ai été heureux de reconnaître le fonds de ma première pensée médicale. J'ai lu, souvent relu ce livre précieux, où l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, ou de l'heureux génie qui en a conçu le sujet, ou de l'admirable esprit d'observation qui en a recueilli la matière, ou de cette vertu sublime enfin, de cet ardent amour du bien, de la science et de l'humanité, qui seul a pu soutenir jusqu'au terme de son travail, la patience, le dévouement et le zèle persévérant de son immortel auteur. J'en ai fait diverses analyses, et j'ai cherché par tous les moyens propres à aider ma mémoire à me pénétrer des immenses et intéressans détails qu'il renferme. J'ai fait ensuite, au traitement des maladies, l'application des connaissances que j'y ai puisées, avec toutes les précautions recommandées et l'attention la plus scrupuleuse, afin de pouvoir absolument compter sur les résultats, quels qu'ils fussent, de cette application. Un succès complet, positif, ravissant, a couronné mes premiers essais; mille essais nouveaux, dans lesquels mon impéritie, sans doute, n'a pas toujours permis que je fusse également heureux, sont toutefois venus me confirmer que dans la doctrine homœopathique, et seulement peut-être dans cette doctrine, résidaient les vrais principes de l'art de guérir.

Je ne dirai point et le ravissement que me causèrent mes premiers succès, et l'espèce d'enchan-

ment au milieu duquel je sentis mon zèle, presque éteint, se ranimer à l'espoir d'une vie désormais utile; je ne peindrai point le sentiment profond de bonheur dont je fus ému à cette pensée, qu'enfin le problème qui m'avait occupé vingt ans était pleinement résolu. Mais ce dont j'éprouve le besoin, c'est de faire passer dans les autres la conviction qui est en moi; c'est de voir les médecins qui, au talent de l'observation, joignent celui non moins précieux de féconder les faits par la méditation, travailler sérieusement et de bonne foi à l'étude de la doctrine homœopathique, puis à l'application de cette doctrine, c'est-à-dire à la vérification des faits pratiques sur lesquels elle repose.

Ce n'est point qu'en cela je recherche seulement la vaine satisfaction de voir le nombre de ces médecins grossir d'autant celui des partisans actuels de l'homœopathie; mais je désire voir cette nouvelle science s'enrichir de leurs utiles remarques, et l'humanité, mise plus tôt en possession des bienfaits nouveaux, attachés aux perfectionnemens successifs de l'homœopathie. Quelle que soit ma reconnaissance pour les prodigieux travaux de Hahnemann, je ne crois point pourtant à leur perfection; je suis loin, bien loin de penser qu'il n'y ait rien à ajouter, à rectifier, à modifier, soit dans les principes de son *Organon*, soit dans ses admirables expériences sur l'action pathogénétique des médicamens. Ses travaux devront offrir à ses continuateurs les plus parfaits modèles qu'ils puissent se proposer; mais il est hors de doute

qu'une masse considérable de matériaux reste encore à rassembler, et que la précision des indications thérapeutiques a beaucoup à attendre des observations de ses successeurs.

Cette matière offre aux praticiens un champ immense d'observations d'une grande difficulté et d'un haut intérêt. Indépendamment des données que l'observation clinique pourra fournir aux médecins homœopathes sur la convenance de conserver dans l'exercice de la médecine telles ou telles pratiques énantio-pathiques, dont le concours, loin de détruire ou de contrarier, même, l'action des agens homœopathiques, pourrait en assurer les bons effets; comment, entre plusieurs substances dont l'action pathogénétique semble, dans l'espèce, également indiquer l'homœopathicité, se déterminer pour l'une de préférence aux autres, et les exclure rigoureusement, si l'on est à même d'établir le motif de sa préférence?

L'observation clinique peut seule montrer l'ordre dans lequel se succèdent les effets des substances médicamenteuses, entre lesquelles on a à choisir : l'énergie, la prédominance et la constance plus spécialement remarquées de tels effets en rapport avec les symptômes qu'on se propose de combattre; la production plus ou moins immédiate de ces effets, après l'ingestion de la substance; le rapport entre la génération des divers symptômes constituant essentiellement, la maladie et la génération, dans le médicament préféré, des effets pathogénétiques semblables; le

moment du jour le plus opportun à choisir dans l'administration du remède, pour pouvoir plus sûrement compter sur l'effet désiré. Toutes ces conditions constituent ce que je nommerai la physionomie ou le caractère propre du médicament considéré dans ses propriétés. L'observation clinique peut encore seule nous montrer le rapport présumé de ces caractères spéciaux avec le tempérament, l'idiosyncrasie, la susceptibilité morbide du malade auquel on veut que son application profite (1); les circonstances diverses relatives à la situation actuelle du malade, susceptibles d'en contrarier l'action ou d'en contre-indiquer l'emploi, tout homœopathique qu'il soit réellement.

L'appel instant, pressant même, que nous faisons ici à nos confrères en retard, n'est fondé que sur l'amour du bien; il n'est motivé que par le désir sincère que nous avons de les voir concourir à réaliser le plus promptement possible tout ce que promet d'heureux l'application du principe homœopathique à la thérapeutique. Répéter cette déclaration est un besoin de conscience, une véritable satisfaction pour nous.

Parmi les moyens qu'on pourrait juger propres à atteindre au but de cet appel, se présentent d'abord les exemples publiés des guérisons opérées par les

(1) Tout praticien comprend, parce qu'il les a lui-même rencontrés, les difficultés que je signale ici; pour les autres, j'aurai bien, quelque jour, l'occasion d'expliquer ma pensée par de nombreux exemples de chacune de ces difficultés.

médicaments administrés dans l'esprit de la doctrine homœopathique ; mais ils n'ont en réalité profité qu'aux médecins homœopathes, et ils n'ont inspiré aux autres que de frivoles quolibets, de froides dénégations ou d'injurieuses imputations contre les auteurs de ces faits ou contre la nouvelle doctrine elle-même. Lors donc que nous écrirons pour les homœopathes, nous publierons les faits remarquables que nous avons recueillis, et les moyens à l'emploi desquels nous rapportons ce que nous avons pu obtenir. Aujourd'hui, nous croyons agir d'une manière plus conforme au but que nous nous proposons :

1° En cherchant à rassurer les médecins probes et consciencieux, qui ne croient point à la puissance des doses médicamenteuses portées au degré où l'homœopathie les emploie, et ceux également loyaux et de bonne foi dans leur opposition, qui en redoutent, au contraire, l'action trop énergique : les premiers contre les fâcheux effets de l'inaction à laquelle l'emploi de ces doses les condamnerait auprès de leurs malades, et les seconds contre les funestes résultats de ces doses trop actives.

2° En démontrant aux uns et aux autres que toutes les parties de cette doctrine, si déplorablement ridiculisée chez nous, sont autant de conséquences rigoureusement déduites du principe auquel elles se rapportent ; et que ce principe lui-même, conforme à la loi la plus universelle et la moins contestée de toutes celles auxquelles sont soumis les êtres or-

ganisés, est l'immense synthèse dans laquelle viennent se résumer et par laquelle s'expliquent, sans aucune exception, tous les faits évidens, avérés, dont se compose l'existence de ces êtres.

Si nous réussissons dans ce double objet de notre travail, nous aurons peine à comprendre qu'un motif avoué par l'honneur, puisse encore servir d'excuse au refus persistant d'accorder à l'étude et à la pratique de l'homœopathie l'importance et l'attention qu'elles méritent à si juste titre.

Les moyens les plus propres, ce me semble, à écarter les difficultés relatives à l'essai de la méthode nouvelle, est de publier le résultat de ma clinique dans l'hôpital de Thoissey, où j'ai dû appliquer la thérapeutique homœopathique à tous les malades soumis à mes soins, dès le moment où, même en tenant largement compte des revers possibles, vu mon inhabileté dans l'application de cette doctrine, j'avais la ferme conviction d'être encore plus utile par elle qu'avec toutes les ressources que pouvait m'offrir une expérience de vingt années dans la pratique des autres doctrines médicales.

Quant à la seconde partie de ma proposition, je croirai l'avoir prouvée, si, en établissant la théorie du mode d'action des agens homœopathiques, je démontre que non-seulement il n'y a rien de ridicule d'attendre la guérison des maladies de tels agens; mais de plus qu'il est impossible de comprendre une guérison autrement que par le développement d'une action homœopathique, qu'un agent curatif ne sau-

rait en avoir d'autre, exception faite de son action physique; qu'enfin, il faut être, autant qu'on l'est en général; habitué aux fictions de l'école, pour trouver ridicule ou extraordinaire ce qu'enseigne la thérapeutique homœopathique à ce sujet.

Cette démonstration fera le sujet de quelques prochains articles. L'exposé du résultat de ma clinique va d'abord m'occuper.

Thoissey, petite ville de 17 à 1800 habitans, est sur le bord d'une petite rivière qui baigne les murs du jardin de l'hôpital, et longe de l'est à l'ouest le côté sud de la ville. La plaine où celle-ci est située, fort étendue du nord au midi, est interrompue à l'est par une colline couverte de vignes, distante d'un quart de lieue de la ville; et à l'ouest, par la Saône qui coule également à un quart de lieue de celle-ci.

Le terrain sur lequel la ville est bâtie est, ainsi que la plupart des campagnes immédiatement environnantes, composé de sable et de gravier, et par conséquent fort perméable à l'eau qui séjourne peu à sa surface. Cette disposition, jointe à la rapidité du Rhône dans lequel la Saône se jette à huit à neuf lieues de Thoissey, fait que les inondations de la Saône, qui en répandent quelquefois les eaux autour de la ville, ne sont pas de longue durée.

Les ressources du pays sont essentiellement agricoles, et son sol, dont les produits sont à la fois

variés et abondans, fournit suffisamment aux besoins des habitans pour que la misère soit très-rare.

Il résulte de ces diverses circonstances, que le pays, quoique fort peuplé, fournit, relativement à sa population, peu de malades, peu surtout de ceux dont l'hôpital soit l'unique ressource; ce qui explique divers faits assez remarquables, savoir : que les deux salles de l'hospice, contenant chacune douze lits seulement, suffisent, au-delà, aux besoins de la localité, malgré la facilité, si rare dans les petits hôpitaux, avec laquelle on admet dans le nôtre des malades qui y sont amenés des communes autres que celles qui y ont un droit acquis; et que les maladies chroniques forment les deux tiers au moins de celles qu'on y voit. Ces maladies étant les seules qui, par la durée des soins qu'elles exigent et la longue incapacité de travail à laquelle elles condamnent et le malade et ceux qui en ont charge au logis, elles obligent ceux-ci à lui chercher un refuge à l'hôpital.

A ces détails nécessaires pour mettre chacun à même d'apprécier avec équité les résultats d'une clinique médicale, quelle que soit la méthode de traitement qu'ait suivi le médecin, j'ajouterai les détails suivans, plus spécialement utiles à connaître pour porter un jugement juste sur les résultats d'une clinique médicale homœopathique, où l'exactitude des malades à suivre le régime prescrit, est d'une importance si grande pour le succès des soins médicaux proprement dits, et surtout pour la durée de la maladie :

Appelé par les membres de l'administration de l'hôpital de Thoissey, ma patrie, à me charger du service de santé de cet hôpital, j'y vins établir ma résidence sur la fin du mois de juin 1832. Un médecin auquel l'excellence, dit-on, de ses *principes politiques*, avait depuis huit ans, *quand même*, acquis, dirai-je la confiance? cela ne me paraît pas possible, mais au moins la clientèle de toutes les sommités *nobles* du pays, et, par vogue, celle de presque tout le reste de la population, était, à mon arrivée, plus que jamais, en possession de tous ces avantages. Peu m'importait à moi, dont le but essentiel était de cultiver l'homœopathie, et d'en faire à l'hôpital la règle unique de ma conduite, en attendant qu'il plût aux malades du dehors de réclamer leur part à ses bienfaits. J'étais donc bien loin d'imaginer que cet état de choses pût apporter le moindre obstacle à la réalisation de mon projet. En effet, il n'y avait point de rapport entre mes idées médicales et celles de mon confrère; point de rapport entre ses nobles cliens et les pauvres dont le service m'était dévolu; point de rapports, enfin, entre les avantages que je me promettais de ma pratique et ceux qui pouvaient le flatter dans la sienne; cependant, c'est à ses propres menées et à celles de ses coteries, que je dois attribuer la plupart des entraves apportées tout d'abord à ma pratique homœopathique dans l'hôpital. Je ne puis passer sous silence les manœuvres de quelques personnes qui, par la nature de leur vocation, sembleraient appelées à exercer

une toute autre influence, et qui allaient partout semant, parmi le peuple, de faux rapports sur les résultats de mes traitemens homœopathiques; en sorte que les malheureux pour qui l'hôpital était l'unique refuge, en cas de maladie, n'y venaient souvent qu'en tremblant et l'esprit agité de pénibles défiances contre le médecin de l'hospice et sa méthode. Pour ceux qui connaissent les heureux effets de l'abandon et de la confiance en pareille situation, je n'ai pas besoin de faire remarquer tout ce que cette circonstance ajoutait de difficulté à ma pratique, et les chances de succès qu'elle enlevait à mes soins.

Je voudrais, dans ce chapitre des embarras et des difficultés que j'eus d'abord à surmonter, n'avoir point à rappeler l'indifférence et par conséquent la négligence des sœurs hospitalières à faire observer le régime homœopathique que les malades avaient déjà une si forte propension à enfreindre; toutefois, ce fait est des plus réels; et l'abus que je signale est si fortement ancré dans nos habitudes, que, malgré les explications de diverse nature que j'ai itérativement données pour faire comprendre l'importance de ce régime et le devoir rigoureux de le faire observer aux malades, malgré mes recommandations les plus expresses et les plus pressantes, je suis, encore aujourd'hui, convaincu non-seulement de n'en avoir point obtenu l'entière et complète réforme, mais même, absolument parlant, de ne l'obtenir jamais.

Il y a, du reste, peu à s'étonner de cette con-

duite des sœurs influencées un peu par les causes ci-dessus et obsédées par les instantes réclamations de certains malades dont l'espérance, en venant à l'hôpital, est de trouver leur guérison dans l'usage de diverses choses dont ils sont privés chez eux. Ils ne peuvent se faire à l'idée d'être, encore là, condamnés à la privation de ces choses, et ils se révoltent contre la pensée que ce puisse être dans leur véritable intérêt qu'une telle privation leur est imposée. Fortes de l'appui qu'elles trouvaient dans le souvenir de la pratique des médecins recommandables qui m'avaient précédé dans le service de l'hôpital, comment, ces dames, auraient-elles pu d'abord apporter à l'observance du régime toute la rigueur que je recommandais ? C'était déjà beaucoup que leur bon esprit et l'opinion favorable qu'elles avaient de ma probité, leur fissent repousser l'idée que je pusse volontairement et sciemment m'instituer le spectateur impassible des souffrances de mes malades, auxquels, par dérision, je me bornerais à faire avaler une *poudre insignifiante*, pouvant leur donner des soins plus efficaces.

C'était, en effet, ainsi qu'on qualifiait, dans le principe, les prises homœopathiques que je donnais à mes malades. Ceux-ci, à leur tour, que contraiaient dans leurs habitudes mes prescriptions diététiques médicales, encouragés, excités par tout ce qu'ils voyaient ou entendaient, murmuraient et se procuraient clandestinement, lorsqu'ils le pouvaient, ce qui leur était refusé dans la maison. Plusieurs même en vinrent jusqu'à se roidir ouverte-

ment et insolemment contre mes ordonnances , au point de s'attirer de ma part des admonitions dont la sévérité allait parfois jusqu'à la rudesse.

Cet état de choses , si déplorable par ses causes et ses résultats , pouvait s'offrir sous un aspect moins triste lorsqu'on considérait la bonne foi de certains malades , la simplicité et la naïveté de leurs plaintes. Il y avait , en effet , quelque chose de fort piquant et presque de comique dans la scène qu'offraient , chaque matin à ma visite , les réclamations vives et animées qu'ils m'adressaient. L'un redemandait la saignée bienfaisante dont le besoin , disait-il , était la seule cause qui l'amènât chaque année à l'hôpital ; l'autre , son émétique ou sa double purgation accoutumée ; ceux-ci , leurs pillules ou leurs sirops , dont ils s'empressaient de me rappeler les propriétés , la couleur , l'odeur , la saveur , etc. , pour me mettre mieux à même de satisfaire à leurs demandes , en simplifiant ainsi le travail qu'ils supposaient être le motif de mon refus ; celui-là venait me faire l'histoire de sa génération pour m'amener à lui prescrire un ou deux visicatoires , qu'il disait avoir laissé supprimer trop tôt l'année précédente ; d'autres enfin , et c'était le plus grand nombre , atteints d'affections chroniques des voies digestives , et ne rapportant leurs maux qu'au besoin d'une alimentation abondante et surtout excitante , et d'une boisson fortifiante , voulaient bien me dispenser de tout remède , pourvu que je leur fisse donner ample ration de ragoût , de viande , de

vin, etc. Mais ce dont les uns et les autres semblaient ne pouvoir se passer, et qu'ils imploraient comme une grâce, c'était telle ou telle tisane, telle ou telle potion qu'ils étaient habitués de voir en permanence sur leur table, dont elles semblaient devoir être l'ornement obligé. Et quand au lieu de toutes ces choses, une prise homœopathique leur arrivait à longs intervalles, leur irritation était au comble et éclatait en manifestations des plus insolentes. Il m'a fallu bien de la patience pour l'endurer d'abord et de la constance et de l'énergie pour la réprimer enfin.

La médecine allopathique, toujours si incertaine dans ses principes, si vague et si mobile dans ses préceptes et dans ses moyens, pouvait sans inconvenient, peut-être, obéir à de telles injonctions, ou se prêter à de tels caprices, n'ayant, le plus souvent, aucune raison positive de faire ainsi ou autrement. L'homœopathie, au contraire, positive, rigoureuse et fixe dans ses principes comme dans ses moyens, n'admet pas de déviation. Elle imprime aux convictions de celui qui la pratique toute la rigidité de ses principes, et ne lui permet point d'être accessible à de telles réclamations. Aussi n'en tins-je aucun compte et me montrai-je inflexible dans mes constans refus; et ces infortunés, usant à leur tour d'un droit non moins réel que celui que j'exerçais à leur égard, après de vaines tentatives auprès des sœurs, qui ne pouvaient se prêter qu'à de bien faibles transgressions au régime par moi prescrit, et nullement à modifier mes ordonnances, prirent le

parti qui leur fut suggéré, sans doute, de se retirer ou de se faire retirer de l'hôpital, ensorte qu'un matin je trouvai les salles vides, absolument vides.

Les sœurs hospitalières, assurément, étaient étrangères à cette équipée : deux d'entre elles avec qui je causai de ce fait inopiné, puisaient les motifs de la surprise qu'elles en éprouvaient dans des réflexions toutes favorables à la méthode du traitement qui avait donné lieu à tout ce désordre. Elles observaient, tandis que les malades se plaignaient qu'on n'inondât plus leur estomac de tisanes et de potions dégoûtantes, et leur lit du sang que leur soutiraient les sangsues, que nos petits remèdes, si injustement discrédités, aussi efficaces dans leurs résultats que simples dans leur composition, triomphaient promptement des maladies toujours graves et souvent mortelles, et qu'en définitive, aucun mort dans la maison n'avait pu justifier les calomnies dont ils avaient été jusqu'à ce jour le prétexte. Elles terminèrent par me demander si l'on ne pourrait pas donner les mêmes remèdes sous une autre forme, sous la forme liquide, par exemple; ce que je crus possible et que je fis plus tard sans inconvénient.

Cependant, au bout de quelques jours, le cours ordinaire des choses et le progrès du temps ayant apporté une aggravation fâcheuse à l'état de nos malheureux fugitifs, je les vis successivement revenir, en apparence plus dociles et mieux résignés. Je repris leur traitement par les mêmes moyens, et l'insuccès de leur tentative leur apprit, ainsi qu'à leurs

successeurs, la ligne que désormais ils avaient à suivre. Dès-lors le calme revint dans la maison où rien de semblable ne s'est revu depuis.

Je groupe et je rapproche ici bien des faits, me bornant à n'offrir que l'indication sommaire de scènes dont le détail donnerait à mon récit beaucoup trop d'étendue.

De toutes ces entraves et ces petites révolutions qui n'atteignaient point ma conviction, et ne pouvaient par conséquent me faire dévier du but que je m'étais proposé, il est résulté pour moi de précieux enseignemens sur la possibilité du succès des agens, ou tout au moins de quelques agens homœopathiques, administrés à des malades prévenus contre la méthode qui les emploie, et actuellement agités de passions signalées comme aussi contraires au succès des traitemens par cette méthode que les infractions même au régime alimentaire qu'elle prescrit. Je ferai connaître ces observations de même que quelques autres que m'a fournies ma clinique, lorsque je le croirai utile au progrès de la science. Toutefois, je ferai remarquer que le nombre proportionnel des morts, dans la salle des femmes, a été beaucoup plus considérable que dans celle des hommes; et peut-être la part incomparablement plus grande et plus active qu'elles prenaient à toutes les menées que j'ai signalées et les infractions beaucoup plus fréquentes qu'elles se permettaient au régime, n'étaient-elles pas tout-à-fait étrangères à ce résultat.

En dépit de la calomnie qui, dénaturant tous les

faits, et, au besoin, y suppléant par des mensonges, allait colportant partout que l'homœopathie avec ses prétendues poudres curatives, n'était qu'une spéculation de charlatans sur la puissance mystérieuse de remèdes réellement sans vertu; au dehors comme au dedans de l'hôpital, les maladies aiguës attaquées par ces remèdes disparaissaient d'une manière à la fois si soudaine, si complète, si insolite enfin, que les assistans, non plus que les malades eux-mêmes, ne pouvaient croire, bien souvent, après le traitement, à la réalité d'un mal dont, avant, l'existence ne leur semblait pas douteuse. Les maladies chroniques, contre lesquelles avaient constamment échoué les diverses méthodes allopathiques sous la direction de médecins dont le talent est généralement avoué, guérissaient ou s'amendaient du moins d'une manière si remarquable et si prompte sous l'influence de nos simples prises, que le public éclairé commençait à faire entendre, en faveur du médecin qui les administrait, un murmure d'approbation. D'un autre côté, les longues interrogations que je faisais subir à chaque nouveau malade, le soin que j'avais d'enregistrer ses réponses, de préparer moi-même le remède et d'en surveiller l'administration; les peines et les embarras divers que je me donnais dans un service dont s'acquittaient plus commodément mes prédécesseurs, faisaient naître l'idée toute simple que ce surcroît de travail, en pure perte pour moi s'il ne devait profiter aux malades, ne pouvait avoir d'autre but que celui-là; et il devint même évident

pour tout le monde, quand les préventions fâcheuses se furent un peu dissipées, qu'aucun intérêt, autre que celui de mon service, ne pouvait être mon mobile en cette circonstance. Ainsi, la scène changea peu à peu, et, ici comme partout, l'homœopathie, se soutenant par ses succès, répondit par des cures évidentes et multipliées aux imputations de nullité avec lesquelles on pensait la détruire.

Il ne me restait plus qu'une seule chose à souhaiter pour la parfaite régularité de mon service; c'était que le régime des malades fût plus scrupuleusement observé, c'est-à-dire, que les sœurs préposées à la distribution aux malades des alimens dont ce régime se compose, sentissent elles-mêmes l'importance des soins minutieux que je leur recommandais, et qu'il faut en effet bien comprendre pour s'y conformer rigoureusement. Dans un petit hôpital où la cuisine de la maison est la même que celle des malades, pour obtenir tout-à-fait cela, il faudrait en quelque sorte que toutes les personnes attachées au service des malades se soumissent au régime qui est prescrit à ceux-ci; et de long-temps, je crois, on ne parviendra à obtenir de personnes bien portantes, qui n'en sentent pas la nécessité pour elles-mêmes, le sacrifice d'habitudes avec lesquelles leur nature semble identifiée, et qu'on a déjà tant de peine à arracher, même pour peu de temps, aux malades convaincus que leur guérison ne peut avoir lieu qu'à ce prix. Cependant quelques circonstances vinrent tout naturellement seconder mes vues à cet

égard : l'une des deux sœurs spécialement affectées à la salle des femmes, était atteinte depuis sept années, quoique fort jeune encore, de douleurs déchirantes aux deux coudes, avec élancemens aigus à l'olécrane; de douleurs brûlantes aux deux avant-bras, au droit spécialement; de crampes douloureuses aux deux mains, avec contraction violente des doigts, que soulageaient à peine les diverses frictions faites sur ces parties. Ces douleurs, qui revenaient tous les soirs, se prolongeaient très-avant dans la nuit, et laissaient, après leur disparition, les membres qu'elles avaient atteints, dans un état de faiblesse qui, chaque jour croissant, menaçait de ne plus permettre bientôt à la malade de continuer son service. Ce n'est qu'à la vue de quelques guérisons remarquables, opérées dans les salles, qu'on se décida à me demander si je connaissais un remède à ce mal qui avait déjà, en vain, exercé le talent de divers médecins qu'on me nomma. Je répondis qu'il y en avait un, sans doute; et j'indiquai l'*acide muriatique*, dont la jeune sœur reçut le surlendemain deux globules $\frac{00}{VI}$, avec la recommandation expresse de se conformer régulièrement au régime qu'elle connaissait. Le tout fut exécuté sévèrement, et le remède, trop fortement dosé, opéra une si forte aggravation des douleurs ordinaires, que vers minuit, on fut sur le point de m'appeler au secours de la malade. Cependant, cette exacerbation se calma, l'accès du lendemain fut très-faible, et depuis ce jour, la malade, sans prendre d'autre remède, se borna à

observer le régime et ne m'a pas accusé le moindre ressentiment de ce mal. — La supérieure de la maison m'ayant consulté pour des étourdissemens qu'elle éprouvait, surtout le matin, avec passage rapide devant ses yeux de mouches noires (ce symptôme était antérieur aux étourdissemens); dilatation habituelle des pupilles; douleur avec battement au-dessus des oreilles; grande pesanteur des membres et pouls dur; je la mis au régime et lui fis prendre en deux doses, dans l'espace de vingt-quatre heures, cinq globules d'*aconit* 24^e, et dissipai ainsi les symptômes ci-dessus, qui, depuis huit mois, n'ont pas reparu. Je lui recommandai le régime comme la plus sûre garantie de sa guérison. — La sœur de la salle des hommes, à son tour, ayant trouvé dans un seul globule de *noix vomique* 30^e, la guérison d'une toux pour laquelle, depuis deux mois, elle avait vainement épuisé les ressources accoutumées des infusions béchiques, des sirops, des pâtes et sucreries diverses, j'insistai sur la nécessité, pour assurer la guérison, d'observer long-temps le régime, et malgré le retour assez prompt de la malade à son café chéri, la guérison fut confirmée. — J'eus l'occasion aussi de traiter et de guérir par l'*aconit* $\frac{1}{IV}$ et la *belladone* $\frac{1}{X}$, la plus ancienne des sœurs, atteinte d'une angine violente; la sœur préposée à la pharmacie, d'une dartre sur la main et l'avant-bras droit, au moyen d'une goutte de teinture $\frac{0}{III}$ de *soufre*, par laquelle je ne pensais point obtenir de guérison, mais seulement commencer le traitement; et enfin une

jeune sœur, atteinte d'un tremblement des deux mains, que lui avait laissé la petite-vérole depuis quatorze ans, tremblement qui offrait cela de particulier, qu'il diminuait en proportion du poids que soutenaient les organes affectés. Après lui avoir fait prendre, sans succès, deux globules de *veratrum*, je réussis, cinq jours plus tard, avec deux globules 30^e de *phosphore*. Le lendemain de l'administration de ce dernier remède, la malade, pouvant avec facilité enfiler une aiguille, ce qu'elle ne se souvenait pas avoir jamais pu faire, se considéra comme guérie; mais son service l'obligeant au séjour et aux travaux de la cuisine, l'efficacité du médicament fut, quelques jours plus tard, atténuée par les influences contraires, qui formaient en quelque sorte un des élémens de l'atmosphère dans laquelle elle vivait, ensorte que pour confirmer cette guérison, il conviendra d'obvier à cet inconvénient, en répétant le même remède. Dans tous les cas que je viens d'énumérer, et dont les sœurs hospitalières étaient elles-mêmes les sujets, j'insistai toujours, ai-je dit, sur le régime comme moyen d'assurer et de confirmer les guérisons, et c'est ainsi que je trouvai l'occasion d'en faire sentir l'importance, et de familiariser avec son application les sœurs elles-mêmes qui devaient le faire observer à nos malades.

Malgré ces leçons puissantes et leur assez bon effet, je n'étais point encore parvenu à faire comprendre à la sœur que je venais de guérir d'un catarrhe bronchique opiniâtre au moyen de la noix vo-

mique, que le régime était une condition absolue de succès qui n'admettait aucune exception d'âge ni de sexe. Cette excellente sœur, dont l'extrême bonté dégénérait en faiblesse coupable, pour les vieillards confiés à sa garde, ne pouvait se départir de l'habitude de les conforter de temps en temps par de bons verres de vin sucré, tant elle était convaincue de l'innocuité d'une boisson si fort de leur goût et qu'elle se plaisait à nommer le *lait de mes vieux*. Il a fallu une circonstance pour la convertir tout-à-fait, je l'espère du moins, à cet égard. Un homme de quatre-vingt onze ans nous avait été amené atteint d'une fièvre que Pinel aurait classée parmi celles qu'il nomme, avec Huxham, *fièvres ataxico-dynamiques*, et dont les symptômes dominans étaient ceux-ci : prostration extrême des forces musculaires ; face injectée ; langue rouge, rétractée, sèche, tremblante ; léger météorisme du ventre ; dévoiement d'une grande puanteur avec déjections involontaires ; délire loquace ; carphologie ; tremblement des mains ; pouls dur, c'est-à-dire sec, quoique petit. Depuis trois jours que ce malade était soumis à nos soins, son état s'était amélioré d'une manière remarquable par l'effet d'une dose d'*aconit* $\frac{iii}{vi}$ que je lui donnai le premier jour, et d'une dose de *quina* $\frac{ii}{i}$ que je fis suivre le lendemain. Le dévoiement avait cessé et la faiblesse générale était évidemment moindre ; je fis donner au malade, à ma troisième visite, un globule seulement de la huitième dilution de teinture de *pomme épineuse*. Le surlendemain de l'administra-

tion de ce remède, c'est-à-dire le cinquième jour de notre traitement, tous les autres symptômes, délire, météorisme, tremblemens, carphologie, sécheresse de la bouche et de la langue en particulier, avaient cessé, à tel point qu'il ne manquait plus au malade que de l'appétit. Les jours suivans, la sœur s'empressa, vu que je ne donnais plus de remèdes, de provoquer l'appétit chez mon malade, en le restaurant de quelques demi-verres de vin et d'eau sucrée. Le progrès en mieux, d'abord si rapide, s'arrêta dès ce moment, et je ne tardai pas à voir la parole du malade devenir confuse, embarrassée, sa langue, où j'avais constamment observé un peu de sécheresse, prendre une teinte brune qu'elle n'avait point, même dans le plus fort de la maladie, s'arrondir et se contracter au fond de la bouche, d'où le malade ne pouvait qu'avec peine l'amener tremblante aux bords des lèvres. Je soupçonnai dès-lors que le malade était à l'usage du *lait des vieux*, ce que la sœur m'avoua sans détour, ne pensant pas qu'il put y avoir de l'inconvénient à soutenir par ce moyen la convalescence d'un homme dont le grand âge, disait-elle, ne pouvait pas d'ailleurs offrir les ressources nécessaires à une guérison entière et parfaite. Je la suppliai de nouveau de ne point charger sa conscience de la responsabilité d'un tel jugement, de s'en remettre désormais entièrement à moi pour les soins de la convalescence de ses vieux, comme pour la direction de leur traitement; et j'ajoutai que malgré la persuasion où j'étais, que s'ils étaient ap-

pelés à choisir entre le régime que je leur impose et le régime du vin avec ses suites, ils préférassent ce dernier, leur préférence, quelque certaine qu'elle pût être, ne saurait autoriser personne à abréger d'une minute leur existence, quelles que fussent les jouissances qu'on pût leur offrir en compensation. Après ces observations, je redonnai à notre vieillard deux globules de la même dilution de *stramoine*; et ce remède, secondé par un régime sévèrement observé, amena de nouveau et compléta promptement sa guérison, en même temps qu'il prouva à la sœur qu'à tout âge on pouvait guérir, et qu'en conséquence, il était aussi imprudent d'abandonner un vieillard qu'un jeune homme au caprice de ses goûts, sous prétexte qu'il y a, pour le premier, peu d'espoir d'une entière guérison. Cette nouvelle leçon lui a-t-elle profité? je ne sais; mais ce vieillard que j'ai vu, près d'un mois après, dans un état de santé aussi parfait que le comportait son âge, mangeant avec appétit des aliments de diverses espèces, ceux même les plus fades, tels que les gaudes, dont on fait dans nos pays un grand usage, fut pris un matin d'un accès de gaieté extraordinaire. Il riait, chantait dans son lit, disait à haute voix son âge, ses noms et prénoms et le lieu de sa naissance. Une odeur de vin que je crus saisir autour de son lit, me fit considérer avec attention sa table, où j'aperçus, en effet, quelques miettes de pain imbibées de vin; je me retirai le cœur navré de ce funeste retour à des habitudes si pernicieuses, et désespérant presque pour l'avenir. A ma visite du lendemain le malade n'était plus.

Cependant, à part cette exception pour les vieux, les choses en étaient à ce point, qu'au dehors de l'hôpital comme dans l'intérieur de cette maison, d'accord sur l'excellence de la méthode homœopathique, dont les succès étaient incontestables, on ne doutait pas de l'utilité de faire aux exigences de cette méthode le sacrifice de tout ce qui, dans nos goûts, nos habitudes, nos préjugés, pouvait entraver l'action de ses moyens. Partout ses cures nombreuses, évidentes, répondaient aux calomnies dont elle était l'objet, et opposaient des faits positifs à l'absurde allégation de la nullité de ses agens. Je triomphais enfin, et je trouvais dans l'assurance que rien désormais ne viendrait troubler la marche de ma clinique à l'hôpital, et dans l'espoir de pouvoir tranquillement utiliser les peines que j'avais dû me donner pour suppléer à mon inhabileté dans la pratique de l'homœopathie, une heureuse compensation à tous les embarras qu'on avait jusque-là multipliés autour de moi; lorsque tout d'un coup j'apprends que les coteries et leur chef, dans l'impossibilité de faire croire, en présence des faits, à la nullité d'action de mes remèdes, avaient imaginé de répandre partout que ces remèdes, qu'on avait d'abord crus si innocens, étaient, dans la réalité, d'affreux poisons dont les dangereux effets devaient, plus tard, faire payer bien cher à ceux qui auraient le malheur d'en prendre ou d'en avoir pris, le bien éphémère qu'ils pourraient ou qu'ils avaient pu en éprouver d'abord.

On répandait cela dans le peuple, sans doute,

comme un avis aux pauvres à qui leur misère imposait, en cas de maladie, la nécessité de venir à l'hôpital recevoir nos soins; et, tandis que quelques employés, pour donner créance à ces odieux mensonges, se complaisaient charitablement à rapporter (1) à mes funestes prises la mort de tout individu qui, soupçonné d'en avoir usé, venait plus tard à succomber, même sous la direction de quelqu'un de mes confrères, celui d'entre ces derniers, au profit duquel toutes ces machinations avaient lieu, allait de son côté chez tous ses cliens, dont il voyait chaque jour la confiance en lui s'ébranler, ou même disparaître et faire place à un autre sentiment, protester de son attachement et de son dévouement à leur personne; et, du ton le plus niaisement ridicule, les conjurer au nom de l'intérêt et de l'affection vive qu'il leur portait, de ne jamais user de mes

(1) L'un deux, devant lequel on parlait de la médecine homœopathique, dans une maison où j'avais traité plusieurs enfans, dont l'un encore recevait mes soins dans le moment, dit : « J'aurais moi-même eu recours à cette médecine, si je n'en eusse été détourné par le grand nombre de victimes qu'elle fait à l'hôpital. » Il meurt donc beaucoup de monde à l'hôpital, lui dit-on. Oh oui! répondit-il, presque tous les jours nous en enterrons. — Le moyen de ne pas croire à de telles paroles venant de source si sûre et qu'on doit présumer si pure! Et cependant, depuis l'époque la plus reculée dont on ait tenu note ou gardé le souvenir, alors même que l'hôpital ne se composait que d'une salle de douze lits, le nombre des morts a presque constamment été le triple de celui qu'ont offert nos quinze premiers mois d'exercice.

fatales prises, et faire même promettre à quelques-uns, que jamais leur dangereux contact ne souillerait leurs lèvres.

Je me borne à signaler cette nouvelle turpitude, dont, avec le temps, le bon sens public ne manquera pas de faire justice; et, sans entreprendre le récit des circonstances diverses qui s'y rattachent, dans la crainte qu'on ne prenne pour des récriminations les simples observations qu'elles pourraient me suggérer, je terminerai par une remarque générale qui s'applique au dernier trait de mon récit, et fait voir avec combien peu d'équité et de bonne foi on juge la nouvelle méthode que nous professons, et les préventions ridicules dont elle est l'objet.

Lorsque, suivant les simples règles de la logique du bon sens, nous pensons que pour prouver la puissance des atomes (1) homœopathiques, il suffit d'obtenir des guérisons par leur usage, et que pour montrer l'excellence de la méthode qui les emploie, il n'est nécessaire que d'établir par des faits que les guérisons qu'on obtient par elle, sont à la fois plus nombreuses, plus sûres, plus promptes et plus douces que celles obtenues par toute autre méthode, nous som-

(1) Il est une personne dans notre voisinage, grand détracteur de l'homœopathie, qui porte la sottise ou la mauvaise foi, jusqu'à se servir du chiffre même de la fraction de nos doses si petites, pour en faire comprendre aux niais qui l'écoutent *toute l'énormité*, et dont le refrain ordinaire est : Comment nos faibles corps résisteraient-ils à des dix millièmes, des millionnièmes? Ce sont des vrais remèdes de bêtes.

mes bien loin de la réalité des choses. Nos adversaires, imitant le scepticisme de cette secte ridicule qui niait le mouvement dont elle était témoin, nient aussi les faits qui se passent sous leurs yeux, ou se renferment à leur égard dans un stupide silence. Que s'il leur arrive de reconnaître le fait réel de quelques cures par la méthode dont le succès les importune, ils se hâtent, par compensation, d'exagérer, en les signalant, ses revers inévitables, et vont enregistrant, pour le lui imputer, tout ce qui, plus tard, peut survenir de fâcheux aux malades guéris par cette méthode. De telle sorte qu'on dirait que pour obtenir grâce à leurs yeux, celle-ci devrait, non-seulement toujours guérir, mais préserver même les malades qui lui ont dû la santé, de toute rechute ou maladie nouvelle. Que sais-je encore? les affranchir peut-être de la commune loi! A quelles absurdités la passion conduit!... Lorsque je cherche dans les anciennes doctrines médicales d'après lesquelles j'ai pratiqué seize ans, ce qui peut justifier tant d'exigence de la part des contempteurs de la doctrine nouvelle, en vérité je ne trouve rien, et mon étonnement va croissant avec mes recherches.

Telle est la guerre, ou plutôt telles sont les misérables tracasseries que m'ont suscitées depuis quinze mois l'esprit d'intrigue, l'ignorance, l'envie, la sottise, avec leurs auxiliaires obligés, le mensonge et la calomnie. Si l'évidence de succès dus uniquement à la supériorité de la méthode homœopathique, n'ont point encore mis un terme à cette lutte. il y a neu à

s'en étonner pour qui connaît l'empire de l'habitude et des préjugés, et l'impossibilité de faire briller la lumière aux yeux de qui s'obstine à les tenir fermés. Il y a, il faut en convenir, dans cette apathique insouciance et dans cette force d'inertie que les uns opposent à notre zèle ardent, et dans les menées actives par lesquelles d'autres cherchent à paralyser nos efforts, de quoi remplir notre ame de découragement et de dégoût. J'ai lutté toutefois, et lutté avec constance, convaincu que la vérité n'est nulle autre part que dans cette doctrine qui, depuis deux ans, fait la règle de ma pratique, et soutenu par le sentiment intime du bien que j'opérais par elle et par le témoignage approbateur de ma conscience. On sent qu'avec de tels appuis, une conviction si profonde, une foi si pleine et si entière, le mérite de la persévérance disparaît complètement devant l'impulsion irrésistible à laquelle je n'ai fait que céder; aussi serait-ce s'abuser étrangement sur le but réel des détails auxquels je viens de me livrer, que d'y voir autre chose que l'exposé de circonstances dont l'influence sur les résultats de ma clinique, était nécessaire à connaître pour apprécier avec équité ces résultats.

(La suite au numéro prochain.)

QUELQUES MOTS

SUR LA RÉPÉTITION DES REMÈDES,

PAR LE D^r CONSTANTIN HERING.

(Archiv. f. hom. H., vol. XIII, 3^e cahier.)

La répétition des remèdes a d'abord été entendue par Hahnemann en ce sens : que l'on pouvait revenir avec avantage à quelques antipsoriques après l'emploi de plusieurs autres. Il a fait cette observation pour la *sepia*, le *causticum*, le *natrum muriaticum*, et elle s'applique encore à plusieurs substances ; tandis que pour d'autres, l'opportunité d'un emploi réitéré est plus rare, ce qui est le cas pour l'*acide nitrique* et la *calcareo*. Cette distinction est fort importante ; elle sépare les antipsoriques dont l'action est plus puissante et plus étendue, de ceux dont l'application opportune est plus limitée et plus rare. On pourrait appeler les premiers : *polychrestes antipsoriques*.

La répétition des substances, dans le sens indiqué, doit être distinguée comme : *répétition à la suite d'entremédiaires*.

Une seconde méthode de répétition est celle qui fait alterner successivement deux substances. Peu étudié encore, ce mode me semble avoir quelque importance. En 1822, peu de temps après m'être familiarisé avec l'homœopathie, j'ai guéri radicalement, en peu de semaines, une affection du foie, accompagnée de jaunisse, par des doses alternatives du suc de *ruta* et d'*ignatia* IV, données tous les trois ou quatre jours. Plus tard, j'ai fréquemment fait alterner, avec succès, un remède de courte durée avec un autre à action plus longue, lorsque tous deux répondaient, chacun partiellement, aux symptômes de la maladie. Le docteur Ihm, à Philadelphie, a guéri un cas d'hydropisie chez un enfant par des doses alternatives de *bryone* et de *pulsatille*. Je pourrais citer ici plusieurs faits analogues. On pourra aussi, dans bien des cas, donner les deux remèdes, en les faisant suivre rapidement, surtout en administrant l'aigu après le chronique. C'est ainsi que souvent, j'ai donné l'*aconit* après le *soufre*, l'*hepar sulphuris* après la *silice* ou le *zinc*, la *noix vomique* après l'*arsenic*, sans avoir en vue de suspendre l'action du premier remède. Il se prononce, dans tous ces cas, une action tierce, qui répond aux symptômes par lesquels les deux substances se distinguent l'une de l'autre. Aussi ne paraît-il point convenable de faire alterner, comme prophylactiques, deux substances semblables, comme par exemple, le *cuprum* et le *veratrum* contre le choléra; encore moins une série de plusieurs substances ana-

logues, car c'est contre ce que ces substances auront de semblable qu'elles préserveront le moins.

C'est en me fondant sur cette supposition d'une action moyenne entre deux substances que, dans des cas de maladies chroniques, j'ai quelquefois fait prendre deux antipsoriques à des intervalles rapprochés, lorsque chaque remède ne répondait qu'à une partie de symptômes. C'est ainsi que, dans une affection du foie, j'ai donné d'abord le *kali carbonicum*, et quelques jours plus tard, le *carbo veget.*; et cela avec un succès marqué. Dans d'autres cas tout semblables, aucun de ces deux remèdes, pris isolément, n'avait eu d'efficacité.

Jusqu'à présent, j'ai fait succéder, en général, les antipsoriques dont l'action est moins puissante [tels que *carbo veg.*, *aurum*, *argentum*, *platina*, *cuprum*, *conium*, *colocynth.*, *dulcam.*, *bellad.*, *rhus*, *clematis*, *anacardium*, *staphysagria*, *thuja*, *sabina*, *sabadilla*, *moschus* (1)], à ceux dont les effets sont plus prolongés et plus énergiques (*causticum*, *phosphorus*, *natrum muriat.*, *kali muriat.* et *carbon.*, *natrum carbon.*, *calcareea*, *alumina*, *magnesia*, *silicea*, *agaricus*, *bovista*, *lycopodium*, *sepia*, etc.). La diagnostique peut seule établir des indications plus précises à cet égard.

(1) L'auteur énumère ici comme *antipsoriques*, nous ne savons à quel titre, plusieurs substances qui, jusqu'à présent, n'avaient point été considérées comme telles. En général, la division tranchée que l'on a établie d'abord entre les *antipsoriques* et les *apsoriques*, tend à s'effacer chaque jour, et, à notre avis, avec raison. (R.)

Il faut parler ici du mode de répétition qui consiste à faire alterner une substance avec son antidote. J'en ai fait la première épreuve avec la *coloquinte* dans le traitement du *dry-belly-ache*, cette terrible colique du nouveau monde. Tous les cas que j'ai rencontrés ont été guéris promptement et radicalement par la méthode suivante.

La grande intensité du mal, sa propension aux retours, son issue ordinaire et fatale en paralysie des mains, en diarrhées presque incurables, etc., par lesquelles la plupart des malades succombent en peu d'années, sa tendance marquée à passer à la lèpre, transition que j'ai vu s'effectuer à la suite de bains soufrés employés contre cette maladie; toutes ces circonstances m'engagèrent à donner le remède en substance ($\frac{0}{x}$), comme dans les autres maladies psoriques, au lieu de le faire seulement flairer. Je n'ai jamais employé que des granules de la plus petite dimension, et cependant l'exacerbation, qui se prononçait immédiatement, était d'une incroyable violence. Je faisais prendre alors, sans délai, du café à l'eau par cuillerées jusqu'à la rémission des symptômes. Après six, douze ou vingt-quatre heures, suivant les cas, je donnais une seconde dose de *colocynth*. Ordinairement, dans la première heure après l'ingestion du remède, il fallait de nouveau avoir recours au café; il est à observer cependant que l'exacerbation produite par cette seconde dose, se prononçait moins rapidement et avec moins d'intensité. Après un intervalle plus long, et dès que la maladie faisait mine

de reparaître, je donnais la troisième dose. Dans la plupart des cas, il n'était pas nécessaire d'y revenir; les malades reprenaient rapidement des forces, et se trouvaient guéris radicalement. J'en ai revu quelques-uns après huit années, d'autres après trois et quatre ans, sans qu'aucun eût éprouvé de rechute. Dans quelques cas, il a fallu encore une quatrième dose après la troisième. Le principe à suivre doit être toujours de persister dans la répétition, à des intervalles de plus en plus éloignés, et en faisant succéder l'antidote au remède, jusqu'à ce que l'exacerbation soit régulière et supportable. C'est ainsi que j'ai traité fréquemment cette terrible maladie, depuis 1828, et je l'ai constamment guérie avec un égal succès, en trois ou quatre jours, sans que jamais il y ait eu d'affections consécutives.

Cette même méthode s'est montrée efficace, dans d'autres maladies, avec le *conium* et le café, la *sepia* et le vinaigre; peut-être le serait-elle avec le *phosphore* et l'*opium*. On pourra l'appliquer avec succès dans les plus violens accès de goutte. On peut employer de la même manière le vin, l'huile, le jaune d'œuf. Le fréquent usage que l'on fait de l'*aconit*, de l'*ipecacuanha*, de la *chamomilla*, etc., comme remèdes intermédiaires, rentre aussi dans cette méthode. Aucun antidote ne neutralise complètement l'action d'une substance: celle-ci est seulement modifiée, et le remède le plus puissant continue à agir au travers des plus faibles. Le camphre ne peut être employé de cette manière qu'avec un petit nombre

de substances, quoiqu'il diminue, au début, les effets de presque toutes. Le *spirit. nitri dulcis* semble atténuer les symptômes en portant plus vite vers la peau l'action des remèdes. Le *foie de soufre* (*hepar sulphur*) accélère la suppuration dans la réaction, et porte également à la peau. Ces divers antidotes produisent, par des moyens divers, les mêmes effets salutaires que l'*arnica* et l'*eau froide* pour les blessures. L'*arnica* est salutaire en ce qu'elle augmente et accélère l'inflammation nécessaire à la guérison des blessures; mais cet effet de l'*arnica* n'est que secondaire, et non point primitif: aussi ne doit-on pas donner cette substance dans des inflammations dangereuses. Il faut, au contraire, l'appliquer toutes les fois que l'on veut provoquer l'inflammation. En ceci, l'*arnica* est tout-à-fait l'opposé de l'*aconit*. L'eau froide agit d'une manière analogue à l'*arnica*, en diminuant d'abord et en accélérant secondairement l'inflammation.

L'action de l'*hepar sulphuris* est semblable à celle de l'*arnica*, mais en accélérant la suppuration au lieu de l'inflammation. On peut l'appliquer dans ce but avec le plus grand succès, particulièrement après l'emploi d'un antipsorique convenable. On évitera par ce moyen autant d'opérations que l'*aconit* épargne de saignées. Jusqu'à présent, j'ai toujours fait flairer le remède, $\frac{1}{10}$ de grain de la 3^{me} ou 4^{me} puissance, et presque toujours j'ai réussi à éviter l'ouverture artificielle. La plupart du temps, les abcès ou les panaris s'ouvraient d'eux-mêmes en vingt-

quatre heures, quelquefois aussi au bout de trois jours seulement, après avoir répété l'application du remède de douze à vingt-quatre fois, suivant les circonstances. Je m'en tenais à cette substance, surtout lorsqu'au paravant j'avais donné le *zinc*, la *silice*, l'*arsenic*, le *mercure*, la *bellad.*, la *dulcam*, ou quelque autre remède, et je persistais dans son emploi aussi long-temps que possible, parce que je regarde l'ouverture artificielle comme un pis-aller, surtout lorsqu'elle doit s'opérer dans le voisinage de glandes ou de vaisseaux lymphatiques. Dans le traitement homœopathique, l'ouverture spontanée a de très-grands avantages; on ne doit recourir à l'opération que quand on est forcé de choisir entre deux inconvéniens.

Dans l'emploi rapproché de deux remèdes, et surtout dans la répétition alternative, tout comme dans la répétition après la complète durée d'action, il convient de donner une grande attention à l'analogie des symptômes. J'ai eu souvent l'occasion de constater l'avantage qu'il y a à faire succéder les unes aux autres des substances semblables par leurs symptômes, mais appartenant à des règnes, des familles, des classes diverses.

Un troisième mode de répétition, plus important encore que le précédent, et dont on s'est beaucoup occupé depuis quelques années, c'est l'emploi réitéré du même remède à des intervalles rapprochés,

jusqu'à ce qu'il amène la guérison. Hahnemann en a d'abord donné l'idée par son mode d'épreuve des substances à la 30^{me} puissance (X), en en prenant quelques globules tous les trois ou quatre jours. Hartlaub a été le premier à l'appliquer avec succès au traitement d'une affection psorique. Wolf, enfin le premier, a proclamé la répétition des doses comme indispensable dans beaucoup de cas chroniques, et a soulevé ainsi la question toute entière.

Dans les premiers essais que j'ai tentés sur la répétition des doses, j'ai suivi l'ancienne règle de répéter à des intervalles de plus en plus éloignés. Soit que le remède ne produisît aucun effet, soit qu'il n'y eût qu'une simple exacerbation, je le redonnais jusqu'à ce que la réaction se prononçât avec évidence. Répété encore après ce moment, ce qui est arrivé quelquefois par méentendu de la part de malades éloignés, le remède avait presque toujours un effet fâcheux. Une autre règle que j'ai suivie, a été de donner toujours un autre remède dès qu'il se montrait de nouveaux symptômes de quelque importance, de manière à combattre ceux-ci en même temps que les précédents.

La méthode de donner deux doses rapprochées des remèdes chroniques, méthode que j'ai appliquée avec succès, depuis long-temps, pour la *silice*, le *charbon végétal* et le *causticum*, a été suggérée par la répétition usitée, après douze ou vingt-quatre heures, de la *ignatia* ou de la *bryone*, répétition nécessaire lorsqu'on voit survenir une amélioration très-

prompte, mais de courte durée. Le même procédé doit être souvent employé pour l'*aimant*, en appliquant le même pôle deux fois, puis ensuite le pôle contraire; il en est de même pour le *veratrum* dans les fièvres malignes, et peut-être aussi pour la *belladonna*. On a considéré cela comme un procédé palliatif, parce qu'on voyait la diminution prompte des symptômes être suivie d'exacerbation; mais à proprement parler, il ne faut y voir qu'une amélioration de courte durée, et non point une action palliative dans le sens de l'ancienne école. Les remèdes n'agissent palliativement qu'à hautes doses, et lorsque leurs effets primitifs sont le contraire des symptômes de la maladie. L'emploi même de l'*opium* dans certaines coliques n'est pas palliatif, car je sais positivement que l'*opium* les produit par son action primitive.

On peut répéter les doses :

1^o Quand la réaction ne se prononce pas, et cela dès que l'on en est convaincu, que ce soit le second jour ou plusieurs jours plus tard. Il ne faut jamais attendre long-temps dans des affections très-douloureuses, quelques chroniques qu'elles puissent être, ou dans des cas aigus : la réaction doit alors survenir rapidement. J'ai peu d'expérience encore de la répétition des doses tous les quatre ou sept jours; dans les occasions où je l'ai employée, le traitement traînait beaucoup trop en longueur. J'ai obtenu des résultats satisfaisans dans beaucoup de cas, en laissant agir la première dose un jour, la seconde, deux

jours, la troisième, trois jours, etc., en allongeant successivement les intervalles d'un jour. Ainsi les doses étaient répétées le premier, second, quatrième, septième, seizième jour, jusqu'à ce que la réaction se prononçât ou qu'il survînt de nouveaux symptômes. Dans le premier cas, on laissait la réaction s'opérer; dans le second, on opposait un remède approprié aux symptômes nouveaux.

2^o On peut réitérer la dose quand l'exacerbation est trop forte, mais alors, tout au plus, une seconde fois, et, ce qui vaut mieux encore, avec un antidote intermédiaire. J'ai fréquemment vu cesser l'exacerbation par l'emploi du même remède, et cela également pour les substances à action courte ou prolongée. J'avais souvent observé déjà, dans les épreuves de médicamens, que les symptômes produits par une dose disparaissaient sous l'influence d'une autre. Dans plusieurs cas, je me suis assuré de l'efficacité des substances préparées par la trituration, contre les suites d'empoisonnement par ces mêmes substances, par exemple, le *quina*, le *plomb*, le *merc.*, etc. J'ai vu aussi le *café* et le *tabac* exercer une action marquée comme médicamens, lors même qu'il en était fait un usage journalier sous leur forme brute.

3^o On doit encore recourir à la répétition lorsque la réaction ne se soutient pas assez long-temps, et semble n'agir que comme une palliation. Ici également, une seconde dose, donnée le jour suivant, suffit presque toujours.

On peut souvent observer que la première dose ne

produit aucun effet le premier jour, que, le jour suivant, la seconde ne réveille qu'une très-légère opposition, qui disparaît au troisième jour, et que la troisième dose seulement, donnée le quatrième jour, provoque une réaction plus longue et quelquefois persistante. Si ce n'est pas le cas, cette réaction est amenée, à coup sûr, par la quatrième dose, prise au septième jour. Quelquefois il est nécessaire d'éloigner d'avantage les intervalles, ce que toutefois l'on ne peut point décider à l'avance. En tout cas, on continue la répétition jusqu'à ce que l'opposition survienne. La nature de la maladie, bien plus que la durée d'action du remède, doit servir d'indicateur pour les intervalles à laisser entre les doses. Dans des affections très-aiguës, et avec un remède à action prompt, on peut n'attendre que dix à quinze minutes, quelques heures si la substance agit plus longuement, un jour si le mal est moins violent, plusieurs jours s'il est décidément de nature chronique. Les intervalles suivans doivent être, si possible, plus prolongés.

La répétition de la dose, après une réaction trop courte, fait la transition au quatrième mode, celui de la répétition après une réaction soutenue et persistante. J'appellerais ce mode, pour le distinguer, le *renouvellement de la dose*.

Cette méthode de redonner la même substance après qu'elle a exercé son action salutaire, a été d'a-

bord recommandée par Hartmann pour l'*aconit*. Elle s'est confirmée depuis lors pour les antidotes (*camphor.*, *sp. nitr. dulc.*, *acid. acet.*, *hep. sulph.*, *coffea*). D'autres observations en ont démontré l'avantage dans des cas très-aigus, et, outre les substances indiquées, nous avons éprouvé sous ce rapport le *laurocerasus*, comme aussi l'ingestion répétée de quelques gouttes de *spir. nitr. dulc.* dans de l'eau, contre les suites dangereuses d'un refroidissement dans les fièvres nerveuses après avoir donné la *belladone*.

Hahnemann a été le premier à appliquer cette méthode au choléra avec le *cuprum* et le *veratrum*, à cause de la marche rapide de la maladie. Je l'ai employée également dans d'autres maladies très-aiguës, et j'ai obtenu des effets satisfaisans avec le *china*, la *chamom.*, l'*ignat.*, le *rhus*, la *bryon.*, la *bell.*, etc. La répétition de l'*arnica*, dans les cas de coups et blessures, rentre aussi dans ce mode.

Enfin, ce renouvellement a été essayé aussi, et avec succès, pour les antipsoriques dont l'action est la plus prolongée; et cela non-seulement dans des affections aiguës, mais dans les maux les plus chroniques.

Cette méthode, il faut l'avouer, semble en opposition avec les principes admis jusqu'à présent. Que, dans des maladies chroniques, l'on puisse redonner le même remède après que la réaction est survenue, a duré un temps convenable, et s'est éteinte au bout de trente, quarante, cinquante jours et plus, c'est

ce que j'aurais mis en doute, si l'expérience de médecins habiles n'eût parlé en faveur de ce fait. Je n'ai à cet égard qu'un petit nombre d'observations qui me soient propres, et ces observations ne sont point favorables. Ce sera un des problèmes les plus difficiles de notre thérapie, que de déterminer les règles d'après lesquelles il conviendra d'avoir recours au renouvellement de la dose ; car chacun sait que ce renouvellement peut être souvent nuisible. Je ne me souviens que trop de quelques cas où, soit par erreur, soit par négligence, la dose avait été renouvelée à la suite de la réaction, et je n'en ai jamais vu que de mauvais effets. Bien plus, j'ai vu survenir de graves dérangemens, lorsque le traitement antipsorique avait été interrompu, par quelque cause, pendant huit, dix, douze mois, et qu'au bout de ce temps-là, on le recommençait en donnant le même remède qui l'avait terminé. Dans un cas semblable, un malade avait pris la *silice*, et dix mois plus tard, après une interruption de traitement, il survint chez lui des symptômes auxquels la *silice* répondait si parfaitement, que je crus devoir redonner la même substance. Il s'ensuivit une exacerbation violente de tous les symptômes, que j'eus beaucoup de peine à combattre. En consultant ensuite mes journaux de traitemens, je m'assurai que dans d'autres cas, et pour d'autres remèdes, l'effet avait été le même dans des circonstances semblables. Il y avait exception, toutefois, lorsqu'un traitement allopathique était venu neutraliser l'action de la première dose.

Comme on ne peut pas mettre en doute que, dans des cas appropriés, le renouvellement de la dose ne soit d'un excellent effet, il faut s'attacher à découvrir les règles qui en déterminent l'opportunité. Peut-être est-il dans la nature de certains remèdes de ne pouvoir être employés utilement qu'une seule fois; peut-être faut-il se diriger d'après le caractère des maladies.

Il convient de poser en principe qu'on ne doit avoir recours au renouvellement de la dose, que lorsque les symptômes sont exactement les mêmes, bien qu'ils puissent être plus faibles ou en nombre moindre. Il faut, au contraire, se l'interdire quand, à la renaissance de la maladie, on voit paraître de nouveaux symptômes à côté des anciens, lors même que ces nouveaux symptômes se retrouveraient parmi ceux de la substance employée en dernier lieu. Car c'est un fait que j'ai signalé déjà il y a plusieurs années, et que l'expérience m'a confirmé depuis lors, c'est que les symptômes qui renaissent après une réaction salutaire, se retrouvent ordinairement, avec des caractères identiques ou très-analogues, parmi ceux du dernier remède donné. Dans quelques cas où cette coïncidence des symptômes ne se retrouvait pas, comme par exemple, dans celui de tumeurs des os survenues à la suite de l'action de l'*ammon. carb.*, des expériences ultérieures sur l'action de la substance, m'ont prouvé qu'elle pouvait les produire, comme cela était le cas pour l'*ammon. carbon.*

Le renouvellement de la dose est peut-être con-

venable, quand la dernière réaction a été interrompue, incomplète et qu'il y a d'ailleurs identité de symptômes. Il m'a bien rarement semblé utile, quand la réaction a été soutenue et salutaire. Lorsque la force vitale s'est, en quelque sorte, épuisée dans son opposition à un remède, une nouvelle dose de ce dernier ne peut qu'agir défavorablement. Le renouvellement est à conseiller encore quand la cause morbifique est permanente, comme cela peut avoir lieu par les circonstances de position, d'occupations journalières, d'habitudes ou de dispositions morales. Les remèdes dont l'action est courte peuvent alors le mieux se répéter. Les influences de climat font, jusqu'à un certain point, exception sous ce rapport; car elles ne deviennent fâcheuses que quand l'opposition naturelle de la force vitale à ces influences, manque ou se trouve affaiblie. C'est alors, par l'emploi de l'*autopsorine*, et par des épreuves alternatives de substances, que l'on obtiendra les meilleurs effets (1). Le principe de renouvellement paraît également applicable lorsque la permanence de la cause morbifique réside dans la maladie même, lorsque des désorganisations, des productions anormales, des changemens de substance, sont une source continuelle de symptômes contre lesquels il importe de

(1) L'auteur a publié sur l'*autopsorine*, c'est-à-dire sur le virus psorique du malade, préparé comme remède et appliqué au traitement de la maladie même dont il est le produit, un article fort curieux, que nous reproduirons dans un prochain cahier. (R.)

diriger l'action du remède, comme par exemple, les indurations des intestins, du cerveau, etc.; les formations de corps durs dans les organes glandulaires, les reins, la vésicule du fiel; les désorganisations du cœur, les vers intestinaux, etc.; peut-être aussi les excroissances de la peau, les polypes, les bubons de la lèpre, etc., etc. Dans les anévrismes, l'*arsenic*, qui est ici spécifique, n'a plus produit d'effet en renouvelant la dose.

Le plus important des modes de répétition, et l'une des plus grandes découvertes pour la pratique de notre art, est celle d'Ægidi, qui consiste à répéter les doses étendues dans de l'eau. Le fait qu'il rapporte d'un traitement heureux au moyen du *phosphore*, donné chaque jour dans une grande quantité d'eau, doit faire époque dans notre thérapie.

Comme j'ai été assez heureux ici, à Philadelphie, pour obtenir assez vite une pratique étendue par mes relations avec mon ami le docteur Bute, si bien qu'au bout de deux mois, le nombre de nos malades dépassait trois cents, j'eus tout d'abord de nombreuses occasions de faire des observations très-variées sur cette manière d'appliquer les médicaments. Ce mode convient éminemment à tous les malades très-sensibles, ainsi qu'au traitement des affections très-douloureuses, et de beaucoup de maladies de l'enfance. Dans tous les cas où l'on ne voit presque

que des effets primitifs des remèdes , ou bien lorsque la réaction ne s'établit pas d'une manière durable , même en répétant les doses , les remèdes donnés de cette manière sont bien supportés , et leurs effets salutaires ne tardent pas à se prononcer. Des répétitions de doses trop prolongées n'entraînent pas ici autant d'inconvéniens. Les renouvellemens sont mieux supportés. Les substances données sans opportunité font bien naître des symptômes , mais ceux-ci sont plus faciles à combattre , et conduisent à faire un choix plus sûr pour le remède à appliquer. J'ai vu un malade qui pouvait à peine supporter l'olfaction d'un granule de la puissance X , et qui en ressentait toujours des effets prolongés , être très-peu affecté par les mêmes substances prises suivant le mode indiqué , et en éprouver bientôt une action salutaire. Dans tous les essais que j'ai faits , je n'ai jamais fait dissoudre qu'un seul globule de la grosseur d'un grain de moutarde dans quatre ou six onces d'eau , remuée dix à douze fois dans un verre ordinaire à moitié plein ; j'en donnais par dose une cuillerée à bouche. La *camomille* et la *bryone* m'ont rendu , sous cette forme , de grands services , répétées quelquefois d'heure en heure , dans les névralgies les plus douloureuses. Cette application deviendra de la plus haute importance pour les fièvres graves , ainsi que pour le choléra. Bientôt le médecin homœopathe donnera aussi souvent à ses malades des flacons d'eau médicinale que des poudres de sucre de lait.

Il serait à désirer qu'on fit, le plutôt possible, des expériences sur les atténuations au moyen d'une plus grande quantité de liquide, en commençant, par exemple, par mille gouttes. La découverte d'Ægidi leur donnerait un nouveau degré d'importance (voyez Arch. XII, 1, p. 133).

En fixant cinq onces d'eau comme une quantité convenable pour l'application de cette méthode, les observations de divers expérimentateurs auraient une base uniforme. Il est facile d'augmenter ou de diminuer la dose, suivant la susceptibilité du malade, en ne faisant dissoudre que un ou plusieurs globules, ou en mettant une goutte entière de la puissance X. Dans un flacon plein jusqu'au deux tiers, on secouera le liquide jusqu'à cinq fois; dans un verre ordinaire, on pourra remuer jusqu'à dix fois. Il y a certainement une mesure à observer dans ces opérations, si l'on ne veut pas neutraliser la diminution de force médicinale obtenue en augmentant la masse du véhicule, par le développement de cette puissance qui résulte du mouvement imprimé au liquide.

De cette manière, nous pourrons, sans crainte, donner les remèdes les plus énergiques dans les maladies aiguës, et répéter à de très-courts intervalles, de cinq à dix minutes, les remèdes dont l'action est passagère. L'*ipecacuanha*, donné sous cette forme (X^o dans cinq onces d'eau), n'agit tout au plus que pendant quinze minutes. Puisse cette nouvelle application devenir bientôt générale et conduire à d'heureux résultats. De même que la répétition des

doses nous a conduits à une marche plus prompte dans le traitement des affections chroniques opiniâtres ; de même cette application des remèdes étendus au moyen de l'eau, sera de la plus grande utilité dans les développemens les plus aigus de la psore et dans toutes les maladies violentes. Notre science bienfaisante parviendra ainsi à accomplir ce que, jusqu'à présent, on pouvait à peine en attendre.

X.

ANNONCES.

Mémorial du médecin homœopathiste, ou Répertoire alphabétique de traitemens et d'expériences homœopathiques, pour servir de guide dans l'application de l'homœopathie au lit du malade, par J.-L. HAAS ; trad. de l'allemand sur la 2^e édition, par J.-L. JOURDAN. 1 vol. in-16. — Paris, chez Baillièrre, libraire, rue de l'École de Médecine ; Genève, chez Cherbuliez, libraire.

Journal de la médecine homœopathique, publié par MM. LÉON SIMON et CURIE, D^s en médecine. — Paris, chez Trinquant, rue du l'École de médecine.

Tableau de la principale sphère d'action et des propriétés caractéristiques des remèdes antipsoriques, par le D^r BÖNNINGSHAUSEN ; trad. de l'allemand par T. de BACHMETEFF et le D^r RAPOU, etc., etc. — Paris, Baillièrre ; Lyon, Bohaire, Babeuf ; Genève, Cherbuliez.

Tableaux des modifications qu'apportent aux effets des remèdes homœopathiques diverses circonstances de leur administration, suivis de leur action sur l'état moral des sujets; par le conseiller D^r BÖNNINGSHAUSEN; traduits et publiés sur la seconde édition, par le D^r Ch. PESCHIER, de Genève, secrétaire de la Société homœopathique gallicane, etc. (Pour paraître le mois prochain.)

Le défaut d'espace nous empêche de donner maintenant l'analyse de ces ouvrages.

AVIS AUX SOUSCRIPTEURS DE LA BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE.

Un grand nombre de nos souscripteurs ont témoigné à plusieurs reprises le désir que la *Bibliothèque homœopathique* parût tous les mois. L'extension rapide que la méthode de Hahnemann a prise, et prend encore chaque jour en France, en Suisse, en Italie; les publications nombreuses qui surgissent de toutes parts sur la nouvelle doctrine; la publication à Paris du *Journal de la médecine homœopathique*, qui paraît tous les quinze jours; enfin, les progrès de la science elle-même qui chaque jour s'enrichit de faits nouveaux et remarquables; tout nous fait maintenant un devoir de céder au vœu de nos abonnés. Nous espérons ainsi pouvoir les tenir, d'une manière plus complète et plus suivie, au courant de tout ce qui intéresse l'homœopathie. Nous continuerons à suivre le plan que nous nous sommes tracés dès l'origine, c'est-à-dire que nous nous attacherons avant tout à l'exposition des faits, en évitant de vaines discussions de théorie, que, dans l'état actuel de la science, nous ne pouvons considérer que comme oiseuses. Nous éviterons également de nous livrer à une polémique, qui n'a guère d'autre effet que de produire de l'irritation, et de dépenser un temps que réclame

avant tout l'avancement de la science. A nos yeux, les destinées futures de l'homœopathie ne sont aucunement douteuses ; la puissance de faits dont l'évidence se reproduit chaque jour de mille manières, amènera, par la force des choses, une diffusion de la nouvelle doctrine aussi rapide et aussi étendue qu'on peut le désirer. Mettre ces faits en lumière, telle est la seule tâche vraiment essentielle d'un journal destiné à la propagation de la science. Les objections fondées sur de simples présomptions, la polémique des amours-propres blessés ou des intérêts compromis, ont bien peu de force en comparaison de cette puissance des faits.

Nous demandons à tous nos honorables confrères qui s'occupent d'homœopathie de vouloir bien nous aider dans notre tâche, en nous communiquant les résultats de leurs observations et de leur pratique. Notre journal, plus spécialement destiné à servir de lien entre l'Allemagne et la France, s'attachera à transmettre de l'un à l'autre de ces deux pays les faits les plus intéressans pour l'avancement de la science. Nous extrairons donc, d'une part, des journaux et ouvrages allemands, les morceaux les plus importans, et nous consignons, de l'autre, ce que la France, la Suisse et l'Italie, feront pour le développement de l'homœopathie. Encore une fois, nous faisons un appel à tous nos confrères pour que notre répertoire de faits devienne aussi complet que possible.

A dater du 1^{er} avril 1834, le *Bibliothèque homœopathique* paraîtra chaque mois par cahier de quatre feuilles environ. Le prix de l'abonnement sera de 16 francs par an.

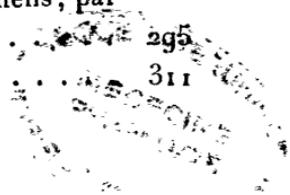
TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME.

	Pages.
Du soufre, par le D ^r HARTLAUB, avec des remarques du D ^r PESCHIER.	3
Observations sur la puissance pathogénétique du venin des serpens; par le D ^r HÉRING.	42 et 100
Lettre à HAHNEMANN; par le D ^r MABIT.	63
Observations extraites d'une lettre du D ^r TESSIER.	70
Lettre sur l'étude de l'homœopathie; par le D ^r DESSAIX.	81
Observations cliniques; par le D ^r PANTHIN.	108
THÉRAPEUTIQUE. Maladies fébriles; par les D ^{rs} GUEYRARD et DAVET.	122 et 195
Maladies cutanées; par le D ^r GUEYRARD.	245
De l'homœopaticité; par le D ^r P. DUFRESNE.	145
Sur la CAMOMILLE; par le D ^r PESCHIER.	195
Annnonce de la réunion des médecins homœopathes de la France et de la Suisse à Lyon.	225
Fragmens sur la guérison des fièvres intermittentes; par le D ^r DESSAIX.	231
Observations pratiques, par le D ^r CHWIT.	264
Sur la BELLADONE; par le D ^r PESCHIER.	269 et 450
Note sur la préparation et l'action des médicamens; par le D ^r P. DUFRESNE.	295
Faits thérapeutiques; par le D ^r KIRSCHLEGER.	311



	Pages.
Observation, par le D ^r CRÉPU.	316
Société homœopathique gallicane.	317 et 325
Discours du D ^r comte DES GUIDI.	335
De la pharmacie dans ses rapports avec les systèmes en médecine, par M. YVAN.	347
Discours du D ^r DESSAIX.	360
Communication faite par la Société homœopathique de Paris.	387
Extrait d'une lettre du D ^r MABIT.	388
Noms des assistans à la réunion de Lyon.	389
Règlement de la Société homœopathique gallicane. . .	392
Ma profession de foi, suivie d'observations pratiques; par le D ^r CROSERIO.	405 et 485
Bibliographie homœopathique.	427
Homœopathie vétérinaire; observations, par le D ^r GAS- TIER.	467
Société homœopathique lémanienne.	476
PATHOGÉNÉSIE. Observations, par le D ^r L. DUFRESNE. . .	498
Réflexions sur l'homœopathie, etc., par le D ^r GASTIER. .	508
Sur la répétition des remèdes; par le D ^r HÉRING.	544

MÉLANGES ET ANNONCES.

<i>Quelques mots sur la nouvelle doctrine médicale; par le D^r MURET.</i>	78
<i>Régime à suivre pendant le traitement homœopathique des maladies aiguës et chroniques; par le D^r RAPOU. .</i>	244
<i>Annuaire de l'institut clinique de Leipzig.</i>	320
<i>Exposition systématique des effets pathogénétiques purs des remèdes; par le D^r WEBER, trad. par le D^r PES- CHIER, de Genève; 1^{re} livraison.</i>	323
<i>Le même ouvrage; 2^{me} livraison.</i>	563
<i>Mémoire sur la méthode curative dite homœopathique; par le D^r DEZAUCHE.</i>	402

TABLE.

567

	Pages.
<i>Essai d'une thérapie des fièvres intermittentes ; par de</i>	
BÖNNINGSHAUSEN, trad. par le D ^r RAPOU.	403
<i>La doctrine médicale homœopathique examinée sous les</i>	
<i>rapports théoriques et pratiques ; par le D^r GUEYRARD.</i>	477
<i>La Omiopatia difesa ed illustrata, par le D^r PALMIERI.</i>	479
Journal de la Médecine homœopathique.	480
Manuel diététique de l'Homœopathie, par le D ^r BIGEL. .	<i>ibid.</i>
MÉLANGES.	482